LE
CABINET
DES FÉES.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

LES SOIRÉES BRETONNES, dédiées à Monſeigneur le Dauphin. Par M. GUEULETTE.

CONTES de Madame de LINTOT.

Les AVENTURES DE ZELOIDE ET D'AMANZARIFDINE, Contes Indiens. Par M. de MONCRIF.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,

Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

M. Gueulette, auteur des *Soirées Bretonnes*, a déjà fourni à cette collection les *Mille & un quart-d'heure, contes Tartares; les Sultanes de Guzarate, contes Mogols; & les Aventures du Mandarin Fum-Hoam, contes Chinois.* La tête pleine de la lecture des livres orientaux, M. Gueulette est un des auteurs qui a le mieux réussi à en imiter la manière, & il en est peu dont l'imagination se soit prêtée comme la sienne à une aussi grande variété de merveilleux.

L'ouvrage que nous ajoutons à ceux que l'on a déjà fait paroître ne dément point cette fécondité étonnante; on n'y trouve point de répétitions; & les tableaux qu'il présente, offrent des sujets nouveaux aussi agréablement va-

riés que les précédens. Nous ne voyons donc pas pourquoi il feroit exclus de cette collection.

M. de Voltaire n'a pas dédaigné cet ouvrage de M. Gueulette ; il y a pris le fujet d'un des épifodes les plus agréables de fon roman de Zadig. Nous croyons que nos lecteurs ne feront pas fâchés de trouver ici les deux morceaux rapprochés, afin de voir le parti que M. de Voltaire a tiré de l'ouvrage de M. Gueulette.

Le médecin Mirliro, le philofophe Indigoruca & le fauvage Barbario (dit l'auteur des Soirées Bretonnes) « avoient une grande forêt & une gran-» de prairie à traverfer avant que d'ar-» river à la ville, & ils marchoient à » grands pas, lorfqu'ils rencontrèrent » en leur chemin un grand nombre » d'officiers de l'empereur Fantafque » qui, furpris de la figure extraordi-» naire de ces trois étrangers, s'arrê-

» tèrent assez long-temps à les considérer. Ensuite les ayant abordés, ils s'informèrent d'eux s'ils n'avoient pas vu dans la forêt le cynogefore de l'empereur, qui s'étoit perdu depuis deux jours par la faute de celui qui le conduisoit..... Ce cynogefore étoit une espèce de chameau très-rare dans le pays; il coûtoit des sommes immenses, il n'y avoit que l'empereur qui pût en avoir un... Le médecin Mirliro ayant demandé aux officiers si cet animal n'étoit pas boiteux du pied gauche de devant, le philosophe Indigoruca, s'il n'étoit pas borgne de l'œil droit, & le sauvage Barbàrio, s'il n'étoit pas chargé de sel & de miel; les officiers surpris de ces demandes qui étoient si conformes à la vérité, & croyant que les étrangers donneroient à l'empereur des nouvelles du cynogefore, les prièrent de vouloir bien venir

„ au palais, & les y conduiſirent dans
„ cette eſpérance. L'empereur..... les
„ reçut d'un air fort affable, & les
„ ayant interrogés au ſujet du cynoge-
„ fore, fut très-ſurpris d'apprendre
„ d'eux qu'ils n'avoient point vu cet
„ animal, & qu'ils n'en avoient ainſi
„ parlé que ſur des préſomptions qu'ils
„ croyoient certaines. Il crut d'abord
„ qu'ils ſe moquoient, & il étoit ſur
„ le point de faire éclater contr'eux
„ toute ſa colère, lorſqu'on vint lui
„ annoncer que le cynogefore étoit re-
„ trouvé, & qu'il revenoit tout ſeul au
„ palais. Mais par quel prodige, s'écria
„ l'empereur, avez-vous pu parler ſi
„ pertinemment d'une choſe que vous
„ n'aviez jamais vue...., & quel ſecret
„ avez-vous pour deviner ſi juſte? Je
„ vais vous expliquer le mien, dit le
„ médecin Mirliro; j'ai demandé ſi le
„ cynogefore n'étoit pas boiteux, parce
„ que dans le chemin de la forêt ayant

» remarqué les traces de cet animal,
» je m'apperçus que la ſymétrie de
» ſon allure étoit fauſſée, écartée, &
» qu'il avoit foulé la terre du pied
» gauche de devant autrement que des
» autres pieds; de-là je conjecturai
» qu'il étoit boiteux de ce côté-là.
» Et moi, dit Indigoruca, ſi je me
» ſuis enquis de vos officiers ſi le
» cynogefore n'étoit pas borgne, c'eſt
» qu'ayant, ainſi que ce fameux mé-
» decin, examiné ſes pas, & connu
» qu'il avoit paſſé dans un petit ſentier
» dont les deux côtés étoient couverts
» d'herbes, j'ai remarqué que quoi-
» qu'elle fût beaucoup plus belle &
» plus touffue à droite qu'à gauche,
» le cynogefore n'avoit point touché
» à celle qui eſt à droite, & n'avoit
» mangé que de celle qui eſt à gauche.
» J'ai fait là-deſſus des réflexions très-
» juſtes, en aſſurant que cet animal
» étoit borgne de l'œil droit, puiſqu'au

„ lieu de choiſir naturellement la meil„ leure herbe qui étoit de ce côté-là, „ il n'avoit touché qu'à celle qu'il avoit „ vue à ſa gauche ; & je ne me ſuis „ point trompé dans le jugement que „ j'en ai fait..... (On ſupprime l'explication donnée par le ſauvage Barbario, que l'on retrouvera ci-après dans le corps de l'ouvrage,) „ l'empereur eut „ tout lieu d'être content, &c. &c. „ &c. „

Voici le paſſage de M. de Voltaire ; on y verra l'uſage qu'il a fait du conte de M. Gueulette ; & qu'en adoptant ſes idées, il s'eſt contenté de les embellir de ſon ſtyle. „ Un jour, ſe „ promenant auprès d'un petit bois, „ il (Zadig) vit accourir à lui un „ eunuque de la reine, ſuivi de plu„ ſieurs officiers qui paroiſſoient dans „ la plus grande inquiétude, & qui „ couroient çà & là comme des hommes „ égarés qui cherchent ce qu'ils ont

„ perdu de plus précieux. Jeune homme, „ lui dit le premier eunuque; n'avez- „ vous point vu le chien de la reine? „ Zadig répondit modeſtement: c'eſt „ une chienne, & non pas un chien. „ Vous avez raiſon, reprit le premier „ eunuque; c'eſt une épagneule très- „ petite, ajouta Zadig, elle a fait de- „ puis peu des chiens, elle boite du „ pied gauche de devant, & elle a les „ oreilles très-longues. Vous l'avez „ donc vue, dit le premier eunuque „ tout eſſoufflé: non, répondit Zadig, „ je ne l'ai jamais vue & je n'ai jamais „ ſu ſi la reine avoit une chienne.

„ Préciſément dans le même temps, „ par une biſarrerie de la fortune, le „ plus beau cheval de l'écurie du roi „ s'étoit échappé des mains d'un pal- „ frenier dans les plaines de Babylone. „ Le grand veneur & tous les autres „ officiers couroient après lui avec „ autant d'inquiétude que le premier

„ eunuque après la chienne. Le grand „ veneur s'adreſſa à Zadig, & lui de- „ manda s'il n'avoit pas vu paſſer le „ cheval du roi. C'eſt répondit Zadig, „ le cheval qui galoppe le mieux; il „ a cinq pieds de haut, le ſabot fort „ petit; il porte une queue de trois „ pieds & demi de long, les boſſettes „ de ſon mors ſont d'or à vingt-trois „ karats; ſes fers ſont d'argent à onze „ deniers de fin. Quel chemin a-t-il „ pris? où eſt-il? demanda le grand „ veneur; je ne l'ai point vu, répondit „ Zadig, & je n'en ai jamais entendu „ parler.

„ Le grand veneur & le premier „ eunuque ne doutèrent pas que Zadig „ n'eût volé le cheval du roi & la „ chienne de la reine; ils le firent „ conduire devant l'aſſemblée du grand „ Deſterhom, qui le condamna au „ knout & à paſſer le reſte de ſes jours „ en Sibérie. A peine le jugement fut-

„ il rendu, qu'on retrouva le cheval
„ & la chienne. Les juges furent dans
„ la douloureuſe néceſſité de réformer
„ leur arrêt.... Il fut permis à Zadig
„ de plaider ſa cauſe..... il parla en ces
„ termes: étoiles de juſtice, &c. Voici
„ ce qui m'eſt arrivé : je me prome-
„ nois vers le petit bois où j'ai ren-
„ contré le vénérable eunuque & le
„ très-illuſtre grand veneur; j'ai vu ſur
„ le ſable les traces d'un animal, &
„ j'ai jugé aiſément que c'étoient celles
„ d'un petit chien ; des ſillons légers
„ & longs imprimés ſur de petites
„ éminences de ſable entre les traces
„ des pattes, m'ont fait connoître que
„ c'étoit une chienne dont les mamelles
„ étoient pendantes ; & qu'ainſi elle
„ avoit fait des petits il y a peu de
„ jours. D'autres traces en ſens diffé-
„ rens, qui paroiſſoient toujours avoir
„ raſé la ſurface du ſable à côté des
„ pattes de devant, m'ont appris qu'elle

„ avoit les oreilles très-longues ; & „ comme j'ai remarqué que le ſable „ étoit toujours moins creuſé par une „ patte que par les trois autres, j'ai „ compris que la chienne de notre „ auguſte reine étoit un peu boiteuſe.

„ A l'égard du cheval du roi des „ rois, vous ſaurez qu'en me promenant dans les routes de ce bois, „ j'ai apperçu la marque des fers d'un „ cheval ; elles étoient à égale diſtance. „ Voilà, ai-je dit, un cheval qui a „ un galop parfait, &c. &c. „ On trouvera dans le conte le ſurplus des explications que donne Zadig ; ce que l'on vient de donner ſuffit pour prouver que M. de Voltaire avoit lu l'ouvrage de M. Gueulette, & qu'il en a fait uſage.

On peut lire dans le volume des notices un extrait de la vie de M. Gueulette, & une liſte de ſes ouvrages.

Les trois contes qui ſuivent ſont de

madame de Lintot; on y trouvera une imagination moins féconde & moins variée, mais une morale douce & ſaine, écrite d'un ſtyle ſimple, aiſé, & qui n'eſt pas dénué d'agrémens. Madame de Lintot n'eſt connue que par ſes productions, on ne ſait rien de ſa vie privée. Outre les contes que nous imprimons, elle eſt auteur d'un roman intitulé : *Hiſtoire de Mademoiſelle de Salins.*

Les aventures de Zeloïde & d'Amanzarifdine ſont le début de M. de Moncrif dans la féerie. Cet ouvrage annonce les talens que cet académicien a développés depuis d'une manière brillante, & ils ſervent à completter ce qui eſt ſorti de ſa plume dans un genre où il s'eſt exercé avec avantage.

Les mille & une nuits avoient alors beaucoup de vogue; pluſieurs auteurs s'empreſſoient d'écrire dans un genre que le public avoit goûté. M. de

Moncrif voulut ſuivre la même carrière, & nos lecteurs verront qu'il n'eſt pas celui qui l'a parcourue avec le moins de ſuccès : pour ſe mettre à la mode, il intitula ſon livre les *Mille & une faveurs*, titre qui a été ſupprimé dans les éditions ſuivantes.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Ces fabliaux ou contes que je donne au public, ſont traduits d'un manuſcrit très-ancien dont me fit préſent, il y a quelques années, monſieur de B...., préſident au parlement de Bretagne. Ils ſont intitulés dans l'original Soirées Bretonnes. *Voici la raiſon de ce titre.*

Long-temps avant que le duché de Bretagne fût joint à la couronne de France par le mariage d'Anne de Bretagne, qui l'apporta en dot à Charles VIII, fils de Louis IX, cette province avoit été gouvernée par des rois. Conam Meriadec, *jeune ſeigneur du ſang des rois d'Angleterre, fut le premier qui y régna ſous ce titre; & par une ſuite de onze monarques légitimes,* Daniel Dremruz *parvint à ce royaume, qu'il poſſéda depuis l'an* 680 *juſqu'en* 720.

Les anciennes chroniques du pays racontent des merveilles de ce roi, & des prouesses incroyables qu'il fit pendánt son règne; mais elles n'instruisent pas de sa naissance, ni comment il devint roi de Bretagne. Il y en a pourtant quelques-unes qui le font descendre des comtes de Cornouailles, & qui rapportent qu'ayant épousé la fille d'un seigneur Anglois nommé Rivalon Murmasson, *il en eut une princesse d'une rare beauté, appelée* Aliénore, *qui dans sa tendre jeunesse étoit d'une mélancolie si profonde, qu'elle avoit près de treize ans qu'on ne l'avoit pas encore vue rire.*

Dremruz *qui n'avoit qu'elle d'enfant, & qui l'aimoit avec passion, ressentoit toute la douleur possible de voir sa fille plongée dans cette humeur sombre. Il inventoit tous les jours, pour la divertir, mille nouveaux jeux qui ont depuis passé jusqu'à nous; tels*

*que ſont ceux du muet, du métier à deviner, du gage touché, des proverbes, des propos interrompus, des jalouſies, des aveugles, de la ſolie, & tant d'autres qui amuſent encore aujourd'hui les jeunes gens; mais rien ne lui réuſſit mieux que de faire lire à la princeſſe, des fabliaux, c'eſt ce que nous appelons aujourd'hui des contes des fées. On s'apperçut qu'*Aliénore *prêtoit plus d'attention à cette lecture qu'à tout autre plaiſir; auſſitôt les plus beaux eſprits Bretons, ſe faiſant un mérite de plaire à leur roi en divertiſſant la princeſſe, lui apportèrent de nouveaux contes à l'envi l'un de l'autre.*

Dremruz, *charmé de voir que l'humeur noire de ſa fille ſe diſſipoit peu-à-peu, venoit régulièrement paſſer toutes les ſoirées dans l'appartement d'A-*liénore : *c'étoit en ſa préſence que chaque auteur liſoit ſon ouvrage, & que, ſuivant qu'il méritoit l'approba-*

tion de la princeſſe, on le tranſcrivoit, & on le mettoit dans un recueil auquel Aliénore *donna elle-même le titre de Soirées Bretonnes, parce que c'étoit ordinairement les ſoirs qu'on lui faiſoit cette lecture. Enfin, après un temps conſidérable, la princeſſe fut entièrement guérie de cette mélancolie & en eut l'obligation à ces fabliaux, ainſi qu'il eſt marqué dans leur préface.*

Au reſte, je n'ai pas cru devoir les ſéparer par ſoirées, ni mettre les réflexions qui ſont à la fin de chacun de ces contes, comme cela eſt dans l'original. La ſimplicité de ces diſcours auroit certainement ennuyé le lecteur, qui prendra plus de plaiſir à lire ces contes ſans interruption. S'il eſt content de ceux-ci, j'en ai pluſieurs autres tirés du même manuſcrit, dont je lui ferai part dans la ſuite.

LES SOIRÉES BRETONNES.

Il y avoit autrefois un prince, nommé Engageant, qui régnoit dans l'Arabie Heureuse. Il étoit parvenu au trône par une longue suite d'ancêtres, qui avoient toujours été l'amour de leurs peuples, & dont la mémoire étoit si chère, qu'on la célébroit tous les ans par des jeux magnifiques qu'on faisoit en leur honneur. C'étoit en cette occasion qu'une brillante jeunesse s'efforçoit de mériter l'approbation de son prince, qui distribuoit lui-même les prix aux vainqueurs. Ils pratiquoient dans ces espèces de carrousels tout ce qui s'exécute dans les véritables combats ; ils y exprimoient même les voix, les plaintes & les cris des combattans, sans oublier leurs chutes, leurs morts & leurs victoires. Le peuple, qui regardoit ces jeux comme une véritable image de la guerre, attendoit ce jour avec une extrême impatience. Les malades avoient coutume de se faire porter

aux fenêtres, trouvant le ſoulagement de leurs maux dans la vue de ces ſpectacles; & les femmes groſſes ſe mêlant dans la foule, étoient charmées de voir pour quel prince elles devoient mettre au monde des citoyens; en un mot, la joie étoit ordinairement ſi générale, qu'elle parvenoit juſqu'aux plus miſérables, & que les eſclaves même, oubliant la dureté de leur condition, s'imaginoient être libres, tant l'excès de cette commune joie faiſoit d'impreſſion ſur leurs cœurs!

Le jour que l'on avoit choiſi pour cette cérémonie étoit enfin arrivé; les ſacrificateurs apprêtoient déjà leurs couteaux pour égorger les victimes; le lieu où devoit ſe faire le ſacrifice, & enſuite les jeux, étoit rempli d'un nombre infini de perſonnes de toutes ſortes d'états, & l'on n'attendoit que la préſence du prince Engageant, lorſque ſes principaux officiers, qui le cherchoient depuis la pointe du jour, vinrent avec triſteſſe annoncer au druïde que ce monarque ne ſe trouvoit ni dans ſon appartement, ni dans ſon palais. Comme il étoit adoré de ſon peuple, on fit promptement une recherche exacte dans tous les

lieux où le prince pouvoit être ; & l'on fut dans une consternation générale de n'en apprendre aucune nouvelle. Il ne paroissoit pas naturel qu'il eût disparu volontairement dans une conjoncture où sa présence étoit le plus bel ornement de la fête, & que ses domestiques les plus affidés ignorassent la raison de cette absence ; cependant, comme on ne pouvoit en porter aucun jugement certain, ce contre-temps ayant fait différer le sacrifice & les jeux, chacun se retira chez soi avec une extrême douleur dans l'ame.

Les principaux de l'état & les chevaliers de distinction, qui étoient personnellement attachés à ce monarque, se faisant un mérite de découvrir ce qu'il pourroit être devenu, se dispersèrent pour aller le chercher, avec promesse de revenir à un jour nommé s'ils n'en apprenoient aucune nouvelle. Ce temps écoulé, & tous les chevaliers de retour, sans avoir tiré aucun fruit de leurs voyages, on ne douta point que le prince Engageant n'eût été privé de la vie par quelqu'accident très-étrange ; & l'on résolut sur ce triste fondement de lui dresser un cénotaphe magnifique, pour

marque de l'extrême regret que l'on avoit de ſa perte. Ses ſujets, qui s'étoient tous revêtus d'habits lugubres, pleuroient véritablement un ſi bon prince, qui ne leur laiſſoit point de poſtérité, & déclarèrent tout haut que juſqu'à ce qu'ils euſſent des nouvelles certaines de ſa mort, ils ne reconnoîtroient aucun ſouverain. Pendant cet intervalle, ils donnèrent l'adminiſtration de l'état à trois perſonnes différentes, ſavoir au plus proche prince du ſang, au grand druïde, & à un vieillard d'entr'eux, dont la probité, le déſintéreſſement & la ſageſſe leur étoient parfaitement connus, & chargèrent ces trois miniſtres du ſoin des funérailles de leur roi.

Tout étoit déjà préparé pour la pompe funèbre; l'on avoit conduit les victimes à l'autel, & le druïde avoit le bras levé pour ſacrifier une brebis noire, lorſque l'on entendit tout-d'un-coup de grands cris d'allégreſſe, qui furent cauſés par la préſence de l'aimable prince que l'on avoit cru ne revoir jamais. Une joie extrême ſuccéda à la plus ſombre triſteſſe; & Engageant charmé de la bonté du cœur de ſes ſujets, & de la tendreſſe générale qu'ils lui témoignoient,

les en remercia dans des termes fort énergiques, & assemblant autour de lui des principaux de son royaume : si je différois davantage, leur dit-il, à vous raconter la cause de mon absence involontaire, je croirois ne pas répondre à la joie que vous faites paroître de mon heureux retour. Ecoutez des événemens presqu'incroyables.

HISTOIRE

Du prince Engageant.

Le jour que l'on devoit rendre les devoirs funèbres aux rois mes prédécesseurs avoit à peine commencé à paroître, que me levant sans éveiller aucun de ceux qui étoient auprès de moi, je résolus, en attendant l'heure de la cérémonie, d'aller faire un tour dans la forêt des daims ; je traversai les jardins seul avec mon arc & mes flèches, & sortant par une porte dont j'avois la clef, j'entrai dans cette forêt ; quoique je fusse à pied, j'y poursuivis quelques bêtes ; & sans y penser je m'écartai tellement des routes ordinaires, que je ne pus

jamais retrouver mon chemin. Je conçus bien l'inquiétude où l'on feroit de mon abfence; mais après avoir marché cinq ou fix heures, m'appercevant que je m'égarois toujours de plus en plus, je me repofai de laffitude au pied d'un arbre fort épais; la chaleur du jour m'affoupiffoit, & j'allois goûter les douceurs d'un tranquille fommeil, lorfque je fus furpris d'entendre près de moi la voix d'une dame qui chantoit avec beaucoup de méthode & d'agrément. Je me levai auffitôt, & reconnoiffant cette dame pour être la fée Fleurie, je l'abordai avec refpect. J'allois lui témoigner la joie que j'avois de la rencontrer, & la prier de faciliter mon retour au palais, lorfque la fée Terrible, fa tante, furvint en ces lieux; elle m'aborda d'un air fort grâcieux, & s'informant de moi pour quel fujet j'étois feul, & dans des lieux fi écartés, je lui racontai comment je m'étois égaré en chaffant. Il ne nous fera pas difficile de vous remettre dans votre chemin, me dit cette perfide fée; mais, prince, n'auriez-vous pas befoin de rafraîchiffement? Alors me préfentant une coupe de criftal de roche garnie d'or,

elle y verſa une liqueur rouge, dont l'odeur me fit croire que c'étoit du vin exquis. J'étois altéré d'avoir tant marché, & ſans prendre garde aux ſignes que me faiſoit la fée Fleurie, je bus cette liqueur à longs traits; mais à peine eus-je vuidé la coupe, que je ſentis tous mes membres s'engourdir, & qu'une épaiſſe nuit me couvrant les yeux, je tombai dans une eſpèce de léthargie. Cette cruelle fée alors, pour ſe venger ſans doute du refus que j'ai fait autrefois d'épouſer une laide princeſſe qu'elle avoit miſe ſous ſa protection, me prit par les cheveux, & me tranſporta tout endormi dans une eſpèce de grotte profonde & épouvantable, qui ne tire du jour que par un ſoupirail inacceſſible. L'on appelle cette triſte priſon la tour de l'exterminée, parce que c'eſt-là que la fée enferme ceux qu'elle veut faire périr.

Je fus ſurpris à mon réveil, qui arriva quelques heures après, de me trouver dans ce lieu affreux; & ayant repris mes eſprits, je jugeai bien que la fée Terrible n'avoit pas deſſein de m'épargner. Ces triſtes réflexions m'occupoient entièrement, lorſqu'une foible lueur du jour qui baiſſoit, me fit

appercevoir dans le même cachot, un grand ſerpent ou dragon aîlé, qui paroiſſant jeter ſur moi des regards furieux, m'épouvanta horriblement. J'étois ſans armes, & ne pouvant éviter la mort, que je m'imaginois que ce monſtre alloit me donner à tous momens, j'étois prêt, pour ne point languir dans cette cruelle attente, de m'y offrir moi-même, lorſque je vis une petite niche où je pouvois me mettre à l'abri du ſerpent. Je m'y retirai promptement, & j'y paſſai la nuit dans des frayeurs mortelles.

Le lendemain matin, dès que le jour qui entroit par le ſoupirail m'eut fait voir plus clairement cet épouvantable animal qui ſecouoit ſes aîles & ſa queue dont il faiſoit trembler la caverne, je jugeai qu'il s'apprêtoit à me tirer de lieu où j'étois, & à me dévorer; mais heureuſement il ne ſortit pas de ſa place. Je paſſai encore quelques heures à examiner ce monſtre avec attention: il ne faiſoit aucun mouvement qui ne me fît friſſonner d'horreur, & je crus enfin voir mon dernier moment, lorſque le dragon s'étant tout d'un coup élevé, plâna quelque temps par la caverne, & s'abbatit enſuite à mes pieds. Ma frayeur redoubla alors; mais

je fus surpris qu'au lieu de me faire aucun mal, il se mit à lécher une pierre noire, dont paroissant réjoui, il retourna à son gîte jusqu'au lendemain à pareille heure, qu'il recommença le même exercice, & qu'il continua les jours suivans, sans que j'osasse sortir de mon trou. Cependant la faim me pressant, je résolus de me procurer la mort, puisqu'aussi bien je ne pouvois la fuir. Je quittai donc mon asyle en tremblant; le dragon me regardoit faire, sans abandonner sa place, & sembloit prendre part à ma misère. Je me baissai enfin sur cette pierre noire, croyant que ce monstre horrible lui auroit communiqué le venin dont il devoit être rempli; & dans l'espérance d'être bientôt délivré de tous mes maux, je la léchai comme je le lui avois vu faire; mais dans le moment même je sentis, avec surprise, que l'horreur de la faim que je souffrois se passoit, que mon estomac étoit entièrement soulagé, & que mon corps reprenoit de nouvelles forces. J'eus quelque frayeur de ces effets surprenans; si misérable que l'on soit, l'usage de la vie paroît toujours doux; je commençai à croire que le venin pouvoit

tellement réfroidir la chaleur naturelle, qu'il me procureroit bientôt une prompte mort, qui ne me parut cruelle que dans le moment que je m'imaginai qu'elle s'approchoit; mais ces craintes s'étant passées avec le temps, je me souvins que j'avois autrefois ouï parler à la fée Fleurie de la pierre rassasiante, & je conclus avec joie qu'il falloit que ce fût cette pierre.

Cette nouvelle découverte me donna l'espérance de sortir quelque jour de l'affreuse demeure où j'étois, puisque j'y trouvois de quoi vivre, malgré les cruelles intentions de la fée, & que le serpent, loin de me faire aucun mal, me donnoit tous les jours de nouvelles marques de bienveillance & d'amitié, par ses caresses réitérées. Ce ne fut pas sans appréhension que j'y répondis les premiers jours, mais ensuite je m'apprivoisai tellement avec ce monstre, que la nuit il m'échauffoit en se couchant auprès de moi.

J'avois remarqué qu'il voloit tous les jours à la même heure vers le soupirail de la grotte, où il restoit attaché assez longtemps. Je ne m'étois pas apperçu que peu-à-peu il en rongeoit la pierre; & je fus

ſurpris il y a neuf ou dix jours de voir que le trou étoit devenu aſſez large pour qu'il pût y paſſer tout le corps. En effet, il en ſortit le matin, & me laiſſa ſeul dans cette effroyable caverne. La compagnie la plus affreuſe paroît douce, dans l'état miſérable où j'étois, & l'abſence du dragon, que je n'eſpérois plus qui dût revenir, m'ayant réduit au déſeſpoir, je réſolus de me laiſſer mourir de faim, & je ne m'approchai point pendant cinq jours de la pierre raſſaſiante. Enfin j'étois près d'expirer, lorſque je le vis rentrer dans la grotte. Ce pauvre animal paroiſſant m'exciter à prendre la fuite avec lui, s'élevoit à tous momens vers le ſoupirail, me tendoit ſa queue, & me la lançoit autour des jambes. Ces careſſes, ſouvent réitérées, me donnèrent courage; & prenant tout d'un coup mon parti, je m'y attachai fortement. Le dragon alors m'en ayant lié de manière que, quand j'aurois voulu m'en débarraſſer, il m'auroit été impoſſible de le faire, m'enleva avec lui, ſortit par l'ouverture qu'il s'étoit faite lui-même, & m'arracha ainſi du miſérable cachot où j'aurois fini mes jours. Enſuite m'ayant tranſporté dans l'air pendant quel-

ques heures, il me mit doucement à terre, auprès d'une eſpèce de cabane de berger.

J'étois en très-mauvais état, mes forces ſe trouvoient entièrement épuiſées par une longue diète, & je croyois n'avoir plus que quelques momens à vivre, lorſque je vis le ſerpent s'éloigner encore de moi. Cette ſeconde ſéparation m'accabla, je tombai dans une foibleſſe qui auroit terminé ma vie, ſi une bonne vieille qui m'apperçut dans le danger, n'eût été promptement chercher du ſecours à la maiſon voiſine; elle me tourmenta tellement, qu'elle me fit revenir de l'état où j'étois, & me préſenta une grenade pour me réjouir le cœur. Vous ſavez que j'aime beaucoup ce fruit. Je le portois à ma bouche, quand le ſerpent, qui s'étoit retiré, accourant à tire-d'aîles avec des ſifflemens affreux, ſe jeta ſur moi, m'arracha ce fruit d'entre les mains, & le dévora ſur le champ. J'avois été ſi effrayé que j'étois retombé évanoui; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je me reconnus, de ne plus trouver à mes côtés que la dépouille du ſerpent, & d'y voir à ſa place la plus charmante perſonne que l'on puiſſe s'imaginer? Mon étonnement

Vous sçavez que j'aime beaucoup ce fruit !

P. Marillier, Del. L. Croutelle, Sculp.

ſurpaſſa la crainte que j'avois eue. Par quelle étrange aventure, m'écriai-je, ſe trouve-t-il ici une divinité, ſous les écailles d'un monſtre horrible! & quelle grâce n'ai-je point à lui rendre, puiſque, ſuivant toutes les apparences, c'eſt elle qui m'a tiré de l'affreuſe priſon où je devois périr! Si je vous ai ſauvé la vie, reprit cette aimable fille, vous venez de me rendre ma première forme; ainſi nos obligations ſont aſſez réciproques. Moi, lui dis-je, & comment ai-je été aſſez heureux pour contribuer à une choſe que j'aurois voulu acheter aux dépens de mes jours? Vous allez l'apprendre, pourſuivit-elle; écoutez-moi ſeulement avec attention. Cette belle perſonne prit alors la parole, & commença ainſi ſon hiſtoire.

HISTOIRE

De la princeſſe Adreſſe.

JE ſuis fille du roi des pays Imaginaires, & de la reine des Idées-creuſes. Ma mère, après pluſieurs fauſſes couches, me mit au

monde avec le ſecours de la fée Légère, qui lui ſervit de ſage-femme. Elle me doua en naiſſant de toutes les perfections du corps & de l'eſprit, & me nomma Adreſſe, parce qu'effectivement je devois être fort adroite. J'avois atteint déja l'âge de ſeize ans, lorſque ma beauté faiſant du bruit dans le monde, le roi Habile me fit demander en mariage. On ne faiſoit rien dans nos états, ſans le conſeil de la fée Légère. Elle ne nous quittoit preſque point; mais malheureuſement, dans le temps que les ambaſſadeurs du roi Habile arrivèrent, elle étoit allée accorder un différend entre deux jeunes fées qui l'avoient choiſie pour arbitre; & comme on ne ſavoit où apprendre de ſes nouvelles, mon père, de peur de manquer un parti qui lui paroiſſoit très-avantageux, m'accorda ſur le champ, & me fit partir quelques jours après pour aller trouver mon époux. Quoique le roi Habile fût fort vieux, & que j'euſſe beaucoup d'antipathie pour cette union, je fus contrainte d'obéir en victime de la politique, & notre mariage ſe conclut ſous les auſpices de la répugnance & du dégoût. Mais quand l'heure de ſe coucher fut

venue, & que je me trouvai ſur le point de conſommer le ſacrifice, je m'aviſai tout d'un coup d'un expédient qui me fut ſans doute inſpiré par la fée Légère. Je me préſentai devant le roi: ſire, lui dis-je, puiſqu'il a plu à votre majeſté, par une faveur particulière, de me choiſir pour ſon épouſe; je la ſupplie de m'accorder une grâce, pour le prix de ma virginité. Je ſais que ce que je vais demander peut tirer à conſéquence, mais je croirois n'être pas digne de la tendreſſe d'un ſi grand prince, ſi, dans un jour auſſi ſolemnel, je n'en recevois qu'un refus.

Ce monarque, qui m'aimoit ardemment, & qui ne s'attendoit pas à ce que j'allois lui propoſer, m'aſſura par tout ce qu'il y a de plus ſacré, qu'il n'étoit rien que je n'obtinſſe de lui. Sire, lui dis-je, ſouvenez-vous que les promeſſes des rois ſont inviolables; je ſouhaite donc qu'en votre monnoie, mon nom & mon portrait ſoient gravés à côté du vôtre. Je n'eus pas plutôt achevé de parler, que le roi fronçant le ſourcil: vous aviez raiſon, me dit-il, de croire que cette grâce fût difficile à obtenir, je ne m'imaginois pas que vous

puſſiez avoir aſſez de préſomption pour exiger des prérogatives dont tous mes prédéceſſeurs ont été ſi jaloux, & vous devez ſavoir qu'en ce pays-ci les ſceptres ne ſont jamais tombés en quenouilles; ainſi je vous conſeille de choiſir toute autre choſe. Sire, lui repartis-je avec fermeté : vous êtes un roi très-puiſſant, mais vous êtes encore plus juſte que vous n'êtes grand : vous vous êtes lié par des ſermens horribles, que vous ne pouvez enfreindre ſans appréhender la punition des dieux vengeurs des parjures; & quelque pouvoir que vous ayiez ſur moi, ſoyez ſûr que je ne ferai jamais votre femme, qu'après avoir obtenu ce que vous ne pouvez plus me refuſer. Eh bien, me dit alors le roi, d'un ton aſſez bruſque, je vous l'accorde, mais à une condition dont vous ne viendrez peut-être pas à bout ſi facilement. Faites apporter votre arc & vos flèches, nous tirerons chacun trois coups; & ſi vous emportez la victoire ſur moi, je ne réſiſterai plus à vos injuſtes prétentions. Je me ſoumis volontiers à cette épreuve, & nous nous rendîmes ſur-le-champ dans une grande gallerie, au bout de laquelle le roi fit poſer un aſſez petit

baſſin d'argent ſur un piédeſtal & à la lumière des flambeaux. Il me dit que c'étoit-là notre but, mais qu'il y falloit tirer à l'aventure, parce que cet exercice devoit ſe faire dans l'obſcurité. On ôta donc toutes les clartés ; & le roi, qui en avoit fait ſouvent l'eſſai, tira trois coups, qui furent ouis diſtinctement par le bruit que firent les flèches, en touchant le baſſin. Il étoit au comble de ſa joie. Faites-en autant, ou mieux, me dit-il : vous entendez ce que je viens d'exécuter. Sire, lui répondis-je, deux ſens valent mieux qu'un, & le plus exquis en jugera. Ayant alors pris mon arc, je tirai ma première flèche, qui ſe fit bien entendre dans le baſſin. Le roi en fut étonné ; mais il crut avoir bientôt lieu de ſe réjouir, lorſqu'ayant décoché les deux autres, elles ne rendirent non plus de ſon que ſi elles avoient paſſé fort loin du but. Eh bien, me dit le roi, en riant de toutes ſes forces, qui a gagné ? Il faut voir, lui répondis-je, la vue en décidera mieux que l'ouïe. Que l'on apporte donc des lumières, puiſqu'elle nous chicane, s'écria-t-il. Nous allâmes alors viſiter le but & les flèches ; celles du roi avoient cha-

cune fait leur paſſage à travers le baſſin ; mais les miennes, dont la première ſeule avoit fait du bruit, n'avoient ſuivi qu'une même voie. J'avois ſi bien adreſſé mes coups, que les deux autres avoient paſſé par la même ouverture, ce qui étoit cauſe qu'elles n'avoient pas paru frapper le baſſin.

Le roi fut très-conſterné à cette vue ; il ne put diſconvenir que l'honneur de la victoire ne me fût dû : cependant, ne voulant rien relâcher de ſa grandeur, & croyant qu'il y alloit trop de ſa gloire d'en communiquer la moitié à une femme, il ne jugea pas à propos de m'accorder ſitôt ma demande. Permettez-moi, belle princeſſe, me dit-il, d'éprouver encore votre habileté, & de voir ſi vous ſoutiendrez votre nom avec autant de juſtice que vous l'avez fait juſqu'à préſent ; mais il eſt trop tard pour cela, il faut remettre la partie au grand jour.

Je me retirai alors dans un appartement éloigné de celui du roi, & j'y paſſai la nuit avec inquiétude juſqu'au lendemain, qu'on vint m'avertir qu'il m'attendoit.

Dans les jardins du palais étoit la ſtatue d'un des ancêtres du roi Habile, tenant

un fceptre à fa main ; le roi commanda qu'on ôtât ce fceptre, & qu'on mit à la place une orange ; puis me l'ayant montrée, il me dit que fi je pouvois fi bien tirer que j'ôtaffe cette orange, & la remiffe à fa place fans qu'elle touchât la terre, il ne s'oppoferoit plus à mes defirs. Je lui répondis alors que j'étois prête à l'effectuer, fi lui-même, qui paffoit pour le prince du monde le plus adroit, en pouvoit venir à bout. Le roi, qui en avoit fait l'épreuve plufieurs fois, ayant pris une flèche très-déliée, la tira avec tant de précifion, qu'il enleva l'orange, & que la flèche qui la traverfoit, tomba plantée en terre, ayant l'orange près de fes plumes. Enfuite l'ayant arrachée du lieu où elle étoit, il la renvoya en l'air avec tant d'habileté, qu'elle retomba dans l'anneau que formoit la main de cette ftatue, fur laquelle l'orange étant reftée, elle vint feule, par fa pefanteur naturelle, fe rendre perpendiculairement au-deffous de la ftatue.

Ceux qui avoient admiré les coups faits dans l'obfcurité, s'étonnèrent encore plus de ceux-ci ; & applaudiffant à l'habileté du roi, lui témoignèrent leur joie par des

battemens de mains & des acclamations dont le refrain marquoit qu'il étoit inutile que j'essayasse de tirer après le prince; que je devois me confesser vaincue, & me départir de mes demandes présomptueuses. Doucement, repris-je, messieurs, avant de juger sainement cette question, il faut entendre les deux parties. Le roi vient de faire de beaux coups, j'en conviens, mais j'espère que le mien ne leur cédera pas. Alors, m'étant posée directement sous la statue, j'ordonnai mon coup avec tant de justesse, que la flèche passant dans l'ouverture de la main, emporta dans les airs l'orange avec soi; puis ayant fourni sa carrière, elle se retourna, & étant revenue tomber à plomb au même endroit par où elle avoit passé, elle y laissa l'orange, & se ficha en terre auprès de la flèche du roi. Les courtisans qui venoient de lui applaudir, il n'y avoit qu'un moment, ne purent disconvenir que je ne l'eusse surpassé, puisque j'avois fait d'un seul coup ce qu'il n'avoit pu exécuter qu'en deux. Mais le roi, au désespoir d'être vaincu, & cherchant toujours l'occasion de reculer l'effet de ses promesses, me pria de vou-

loir ſur-le-champ venir à la chaſſe avec lui, pour pouſſer à bout mon induſtrie, me jurant que ſi j'exécutois ce qu'il m'alloit propoſer, il ne feroit plus aucune difficulté de condeſcendre à mes volontés.

Nous entrâmes dans la forêt, & j'étois à ſes côtés, lorſque nous apperçumes un cerf qui venoit à nous fort lentement : voilà, me dit le roi, la dernière preuve que je vous demande de votre adreſſe. Vous voyez ce cerf; ſi vous pouvez d'un ſeul trait lui percer l'oreille gauche & le pied de derrière du même côté, je ne réſiſte plus à vos deſirs. N'eſt-ce que cela, ſire, lui dis-je en riant : je ſuis donc ſûre d'obtenir bientôt toutes les prérogatives dûes à ma naiſſance. Alors ayant ramaſſé une petite balle de terre, que j'ajuſtai à l'un des bouts de mon arc, qui étoit creuſé en forme de houlette, je la lançai droit en l'oreille gauche du cerf qui, ſentant le frétillement que la balle lui fit en ſe briſant, s'arrêta tout court, & du pied de derrière du même côté, ſecoua cette pouſſière qui l'importunoit. Il étoit dans cette attitude lorſque, ſans perdre de temps, je décochai une flèche ſi juſte, qu'elle lui enfila l'oreille

& le pied. Le roi fut tellement ſurpris de ce dernier trait, qu'il demeura immobile. Nous revînmes au palais, ſans qu'il proférât une ſeule parole ; aucun de ſes courtiſans n'oſa entreprendre de le tirer de l'humeur noire dans laquelle il étoit plongé, & je commençai à me repentir de lui avoir fait connoître que j'étois en droit d'obtenir par mon induſtrie ce que ſon cœur ne devoit pas me refuſer avec tant d'obſtination.

A peine fûmes-nous de retour au palais, que ce prince, feignant d'être fatigué de la chaſſe, entra dans ſon appartement, & m'ordonna de me retirer dans le mien ; ſon amour alors s'étant converti en rage, il envoya chercher la fée Terrible, qui par haſard étoit à ſa cour, & m'abandonnant à cette cruelle perſonne, il la pria inſtamment de le défaire de moi à quelque prix que ce fût.

La fée exécuta ſes ordres avec joie ; c'étoit une trop belle occaſion de ſignaler ſa malignité pour la laiſſer échapper. Elle prit auſſitôt la forme d'une de mes dames d'honneur, vint me ſervir à table ; & m'ayant verſé à boire d'une liqueur pa-

reille à celle qu'elle vous a ſans doute donnée dans la forêt des daims, je m'aſſoupis peu de temps après. Comme on attribuoit l'extrême envie que j'avois de dormir à la fatigue que j'avois eue tout le jour, on me conduiſit dans mon appartement, & on me coucha; la fée ſe trouvant ſeule avec moi, profita de ce moment pour m'enlever. Elle me porta à l'entrée d'un bois, où prononçant quelques paroles barbares, elle me jeta d'une eau rouſſe ſur la tête, & me changea en dragon, tel que vous m'avez vu. Tu n'en es pas quitte pour avoir cette exécrable forme, me dit-elle, je vais te mettre dans un lieu dans lequel tu invoqueras ſouvent la mort, ſans qu'elle vienne à ton ſecours. Alors, par la vertu de ſes charmes, elle me précipita dans la tour où elle vous a enfermé depuis, & dans laquelle pluſieurs miſérables princes ont péri par le ſeul caprice de cette fée cruelle.

Le roi Habile, ainſi que je l'ai appris de la fée Légère, contrefit fort l'affligé, quand on lui vint dire le lendemain qu'on ne me trouvoit pas dans mon appartement. Il me fit chercher par tout ſon

royaume, & fit croire au roi mon père, qu'ayant eu de l'averſion pour le mariage, j'avois apparemment trouvé le moyen de m'échapper.

Mais revenons à la bonne fée Légère, dont l'abſence avoit été cauſe de tous mes malheurs. Quand elle apprit à ſon retour de quelle manière les choſes s'étoient paſſées, elle ſe douta qu'il y avoit quelque myſtère là-deſſous : elle conſulta ſes livres, & ayant appris avec douleur que j'étois ſous la puiſſance de la fée Terrible, elle alla la trouver, pour en obtenir ma grâce. Cette barbare fut inexorable ; tout ce que je puis faire pour vous, ma chère ſœur, lui dit-elle, c'eſt que la princeſſe, au lieu de finir ſes jours dans la tour de l'exterminée, comme je l'avois réſolu, n'y reſtera que trois ans & un mois, pourvu que pendant ce temps elle acquierre l'amitié d'un prince qui, ſans en être détourné par ſa laideur, ſoit prêt à mourir de regret de l'avoir perdue, après quoi elle recouvrera ſa première forme, en mangeant par haſard un fruit qui porte le nom d'un grand royaume, & qu'elle arrachera au prince qui doit la délivrer de cet affreux état, & l'épouſer après pluſieurs aventures.

Aimable princeſſe, m'écriai-je alors, puiſque voilà la prédiction accomplie par la grenade que vous m'avez ôtée des mains, ſerois-je aſſez heureux pour ne vous point trouver rebelle aux ordres du deſtin ? Je n'ai point héſité à vous donner mon cœur dès le premier moment que je vous ai vue ; & ſans attendre que vous m'euſſiez déclaré la volonté des dieux, je n'étois déjà plus à moi-même. Je vous ſais bon gré, prince, me dit-elle, de la paſſion que vous me témoignez ; mais ne donneriez-vous point à la reconnoiſſance ſeule des ſentimens que je voudrois ne tenir que de l'amour. Je la raſſurai contre des ſoupçons ſi injuſtes, par des proteſtations ſincères de l'aimer toute ma vie. La princeſſe me crut. Enſuite après avoir appris d'elle que la fée Légère, qui la venoit voir tous les jours dans la priſon, l'avoit inſtruite de tout ce qui devoit ſe paſſer, & avoit conduit elle-même cette affaire ; elle me dit encore, qu'avant d'accomplir un hymen qui devoit nous combler de bonheur, nous étions deſtinés l'un & l'autre à rompre un enchantement extraordinaire. Voici, continua-t-elle, de quoi il s'agit.

La ville de Sobarre dépend de l'empereur des Songes, qui y fait ſa réſidence, & qui ſe nomme le prince Fantaſque, à cauſe de ſon humeur biſarre qui efface une partie de ſes bonnes qualités. Il y a environ ſix mois que, ſur un léger ſoupçon qu'il auroit pu éclaircir s'il n'avoit point trop écouté ſa colère, il ſacrifia à ſon reſſentiment trois princes d'un mérite diſtingué, & fit enfermer ſa fille dans une priſon horrible, avec le deſſein de l'y faire périr cruellement; mais les Dieux ont eu pitié de leur innocence.

Les apparences ſont quelquefois trompeuſes, & les choſes ne nous paroiſſent ſouvent criminelles, que parce que nous les regardons avec des yeux préoccupés. L'empereur Fantaſque ne voulut pas s'inſtruire de la vérité que l'un de ces princes s'efforçoit de lui faire connoître, & les Dieux, pour le punir de cette prévention cruelle, ont ordonné au menſonge de le punir par les endroits les plus ſenſibles. Ce dieu chimérique, engendré de l'illuſion & de la malice, s'eſt acquitté en peu de temps des ordres ſupérieurs qu'il a reçus.

L'empereur ſe promenoit un matin avec grand nombre de courtiſans ſur le bord de la mer, au moment que le ſoleil commence à paroître, lorſqu'on vit tout d'un coup s'élever du côté de l'orient une grande main étendue, qui le long du jour demeura ſtable; tous les habitans de Sobarre accoururent pour voir un phénomène ſi extraordinaire, chacun en parloit diverſement; & les aſtrologues qui y étoient les plus embarraſſés, cherchoient vainement les raiſons de ce prodige. Enfin, au ſoleil couchant, cette barbare main s'élançant ſur le bord du havre, y empoigna un des princes du ſang, que la curioſité avoit fait reſter en ce lieu, ainſi que l'empereur: & après l'avoir ravi en la préſence de tout le peuple, elle le précipita au fond de la mer. L'on fut ſurpris d'un événement auſſi tragique, & l'on déplora fort le ſort de la malheureuſe victime que la main avoit choiſie. L'empereur, qui aimoit beaucoup ſa famille, en fut très-touché, & ſa douleur redoubla le mois ſuivant. Lorſqu'il vit que, malgré les armes défenſives que l'on employoit, cette main fatale s'élançant juſ-

ques dans les cours & les jardins du palais, y enlevoit alternativement un prince ou une princeſſe du ſang, qu'elle jetoit enſuite dans la mer, & qu'elle continuoit ce cruel exercice tous les premiers jours de la lune.

C'eſt cet enchantement que nous devons travailler à détruire ; mais nous devons nous munir auparavant *de la ſtatue de Vérité*, *& du miroir de Sageſſe*, qu'il nous faut chercher avec ſoin, & que nous n'acquérerons qu'après pluſieurs travaux étranges.

Charmante princeſſe, lui dis-je alors, nous avons trop éprouvé l'un & l'autre quel eſt le ſort des malheureux, pour différer plus long-temps de travailler à rendre à l'empereur de Sobarre la tranquillité qu'il a perdue. Partons donc, ſans attendre davantage, & livrons-nous à notre glorieuſe deſtinée.

Je n'en eſpérois pas moins de votre courage & de votre généroſité, répartit Adreſſe ; mais avant de rien entreprendre, il faut que vous vous faſſiez voir à votre peuple, qui vous croit mort. Vous me reviendrez trouver enſuite dans le palais

de

de la Gaieté, qu'occupe la fée Légère, & c'eſt là que nous recevrons les inſtructions néceſſaires pour venir à bout de nos deſſeins.

Voilà de quelle manière me parla la princeſſe ; & ce ne fut qu'avec un extrême regret que je pus me réſoudre à me ſéparer de cette charmante perſonne, à qui je témoignai encore avant que de m'éloigner, que je faiſois conſiſter mon unique bonheur à lui plaire. Je ne ſuis pas inſenſible à vos feux, me dit-elle, mais il faut exécuter les ordres que j'ai reçus de la fée. Alors elle me conduiſit vers une eſpèce de barque dont un petit amour étoit le patron, & ce dieu m'a amené juſqu'ici pour vous tirer d'inquiétude, & préparer ce qu'il me faut pour un voyage qui, ſelon les apparences, ſera d'un fort long cours.

Le prince Engageant ayant ainſi raconté ſes aventures aux grands de ſon royaume, ils les trouvèrent fort ſurprenantes, & bénirent mille fois la princeſſe Adreſſe, d'avoir tiré leur roi du triſte cachot, où ſans elle il auroit fini ſes jours. On fit des réjouiſſances publiques & des

ſacrifices pour en remercier les Dieux : & ce monarque ayant enſuite mis ordre à ſon royaume, dont il laiſſa l'adminiſtration à ceux que ſon peuple avoit déjà choiſi en ſon abſence, il retourna ſur le bord de la mer, où ſa barque étoit à l'ancre. Le petit amour qui commençoit à s'impatienter, le querella fort de l'avoir fait attendre ſi long-temps ; & ayant pris auſſitôt la route du palais de la Gaieté, il y aborda en peu de jours. Partez, mes chers enfans, leur dit la fée Légère, après les avoir embraſſés tendrement, ſoutenez avec courage les dangers qui vous ſont préparés, ce ſeront autant de degrés qui vous conduiront à un bonheur parfait ; les biens les plus long-temps attendus ſont les plus charmans, & l'on ne ſait les goûter dans toute leur pureté, que lorſqu'on les a acquis avec peine. Que la ſageſſe ſoit toujours le principe de vos actions, ne faites rien d'indigne d'elle ; craignez les dieux, ſecourez les miſérables, & ſoyez ſûrs qu'en ſuivant ces préceptes, je ne vous abandonnerai jamais dans le beſoin.

La fée les conduiſit enſuite dans un

vaisseau magnifique, fait d'un bois très-rare, dont les voiles étoient parsemés des chiffres de ces deux illustres amans, & tous relevés en broderie d'or & de soie; ensuite, après leur avoir fait de tendres adieux, elle fit mettre promptement en mer.

Le vaisseau d'Engageant & d'Adresse, après environ quinze jours d'heureuse navigation, tiroit vers l'isle de Sobarre, lorsque les vents devinrent tout d'un coup contraires. Il s'éleva une tempête furieuse, un épais brouillard répandit un voile si obscur en plein midi, qu'on ne voyoit ni le soleil ni la mer. Cet élément perfide, agité par le vent & par l'orage, mugit effroyablement sous le poids du vaisseau; l'air fut perpétuellement allumé d'éclairs, le ciel tout en feu retentit d'épouvantables tonnerres; la mer s'élève, & touche presque au ciel; un moment après, elle précipite ses flots comme dans un abîme, dans lequel il paroît que le vaisseau va s'engloutir; les cris des matelots, le frémissement des ondes, empêchent d'entendre ce que le pilote commande; les vents sont si furieux qu'on ne peut pas faire la

manœuvre ; la mort inévitable se présente de tous côtés ; mais lorsque le prince & Adresse croyoient toucher à leur dernière heure, la mer s'appaise enfin, & devient plus tranquille ; le vent s'abat entièrement, les flots ne sont presque plus en mouvement, & un air doux & salutaire, qui succède au temps le plus affreux, fait presque oublier le péril dans lequel on étoit un moment auparavant. Comme le vaisseau avoit été très-maltraité pendant douze heures qu'avoit duré ce terrible ouragan, on fut obligé de relâcher vers l'isle la plus prochaine pour le radouber ; mais à peine le prince & la princesse y avoient-ils mis pied à terre, qu'ils se virent environnés d'une affreuse quantité de lions qui vinrent se jeter sur eux. Engageant, effrayé du danger où se trouvoit Adresse, lui fit promptement un rempart de son corps, & mettant le sabre à la main, résolut de mourir à ses yeux, ou de la délivrer de ce péril. Malgré toute la bravoure de ce prince, ils alloient bientôt servir de curée à ces monstres furieux, si un habitant de cette isle ne fût accouru à leur secours. D'abord que cet homme

parut, les lions épouvantés par ſa ſeule préſence ayant pris la fuite avec des rugiſſemens épouvantables, ſe retirèrent dans les bois. Ah ! généreux chevalier, lui dit Engageant, eſt-il des termes aſſez forts pour vous marquer l'excès de ma vive reconnoiſſance ? Mais je me trompe, ce n'eſt point à un homme que je dois un ſecours ſi extraordinaire ; & je ne puis regarder, avec trop de reſpect, une divinité pour laquelle les animaux les plus farouches ont de la vénération. Il alloit à ces mots ſe proſterner à ſes pieds lorſque cet inconnu l'arrêta. Qu'allez-vous faire, brave étranger, lui répartit-il ? ce n'eſt qu'aux dieux qu'on doit des ſoumiſſions de cette nature ; & c'eſt les offenſer, que d'en rendre à un ſimple mortel comme moi. Qui que vous ſoyez, dit alors la princeſſe Adreſſe qui avoit eu le temps de ſe remettre de ſa frayeur, nous vous devons la vie, & nous ne perdrons jamais le ſouvenir de la généroſité que vous venez de faire paroître à notre égard. Hélas ! madame, repartit l'inconnu, en verſant quelques larmes que le ſouvenir de ſes malheurs lui arrachoit ; loin d'être un

Dieu, je ne ſuis qu'un prince malheureux, expoſé dès ma plus tendre enfance aux aſſauts de la fortune ; & j'aurois été moi-même dévoré par ces cruels monſtres, à mon abord en cette isle, ſi je ne m'étois ſervi promptement d'une recette que je tiens d'un habile philoſophe. Il y a ſix mois & plus que je languis dans cette affreuſe demeure ; & ſi vous êtes touchée des maux d'un homme accablé de triſteſſe & de douleurs, permettez que je m'embarque avec vous ; quelque route que vous teniez, je m'eſtimerai toujours heureux d'être ſorti d'un pays affreux, où la mort ſe préſente à tout moment devant mes yeux. Engageant & Adreſſe, attendris par les plaintes de l'inconnu, furent charmés de pouvoir ſitôt reconnoître le bienfait qu'ils venoient d'en recevoir. Ils lui témoignèrent la joie qu'ils avoient de diminuer ſes peines en l'emmenant avec eux ; & après avoir fait promptement réparer le tort que la tempête avoit fait à leur vaiſſeau, ils s'éloignèrent avec une extrême ſatisfaction d'une terre où les uns & les autres ne pouvoient, ſans trembler, ſe reſſouvenir d'avoir abordé. A peine fut-

on en pleine mer, que la princeſſe, curieuſe de ſavoir les aventures de leur libérateur, le pria de les leur raconter. L'inconnu ne pouvant lui refuſer ce plaiſir, parla auſſitôt en ces termes.

HISTOIRE

Du prince Bel Eſprit, & de la princeſſe Brillante.

MON père s'appelle le roi Jugement; il épouſa la princeſſe Mémoire, de laquelle il eut trois fils dont je ſuis l'aîné. On me nomma Bel Eſprit, mon ſecond frère Entendement, & le troiſième Langue d'Or. Nous avions tout lieu d'être contens de notre deſtinée, lorſqu'il prit tout d'un coup fantaiſie à notre père de faire divorce avec la reine. Comme cette princeſſe ne méritoit pas un pareil traitement, elle en mourut de douleur, & nous laiſſa tous dans une affliction extrême. Mon père qui commençoit à ne plus l'aimer, l'oublia bientôt tout-à-fait pour épouſer la princeſſe Chimère, veuve du prince des Fous;

& non content de s'être ainſi méſallié, il voulut encore nous faire épouſer les trois filles qu'elle avoit eues de ſon premier mari; l'une s'appeloit Sans-Cervelle; l'autre, Etourdie; & la troiſième Caquette.

Quoique nous ne fuſſions encore que des enfans, lorſque le roi Jugement nous propoſa de nous unir avec les trois princeſſes Chimériques, nous montrâmes tant de répugnance, que loin d'avoir pour elles & pour la reine leur mère les moindres égards, nous ne leur témoignâmes jamais que de l'averſion & du mépris. Cette conduite nous fit ſouvent eſſuyer des réprimandes de notre père qui, voyant enfin que nous avions atteint l'âge de dix-huit ans, & les princeſſes celui de treize, réſolut de conclure, malgré nous, nos mariages avec elles.

Sans Cervelle m'avoit déjà fait une déclaration dans toutes les formes, & loin de me cacher des ſentimens que les autres filles ont tant de peine à avouer, & que la pudeur leur fait ſouvent ſe cacher à elles-mêmes, elle fit auprès de moi toutes les avances néceſſaires pour me perſuader qu'elle étoit extravagante au dernier degré.

Etourdie tourmentoit tous les jours mon frère Entendement ; il n'y avoit ni ſens ni ſuite à ſes diſcours importuns ; mais ils tendoient toujours à lui faire connoître la paſſion qu'elle avoit pour lui.

Et Caquette rompoit tellement les oreilles de Langue d'Or, par des médiſances de toutes les dames de la cour, s'attribuant à elle ſeule la ſageſſe d'une Lucrèce, & la conduite d'une Pénélope, que mon frère fatigué de ſes ridicules entretiens, nous propoſa un jour à Entendement & à moi, de nous éloigner d'une cour dans laquelle le roi s'oublioit ſi fort, qu'il étoit l'objet de la raillerie de ſes voiſins.

Il ne nous appartient pas, lui dis-je, de cenſurer la conduite de notre père ; ainſi, mon cher frère, n'en parlons qu'avec reſpect ; mais évitons de tomber dans de pareils malheurs, en conſentant à des alliances auſſi diſproportionnées que celles qu'il veut faire de nous avec les filles de Chimère. Fuyons donc un malheureux pays où l'on veut nous faire ſervir d'opprobre ; & ſous des noms & des déguiſemens empruntés, tâchons, par notre ſeul mérite, d'arracher

de la fortune ce qu'elle nous refuse dans notre propre terre.

Ce que j'avois proposé fut reçu d'un commun accord ; nous nous munîmes d'un vaisseau, & nous nous abandonnâmes à notre destinée. Nous ne cherchions qu'à nous éloigner ; ainsi après avoir vogué pendant cinq mois le plus heureusement qu'il se puisse, nous abordâmes à l'isle de Sobarre. L'empereur Fantasque, prince des Songes, qui en fait sa capitale, nous y reçut comme d'illustres voyageurs ; il nous fit tout l'accueil possible, & nous donna des marques de distinction par la manière familière dont il nous traita. Voilà, madame, l'origine de mes malheurs & de ceux de mes frères. A peine vis-je la princesse Brillante, seule héritière de ce grand monarque, que touché de son éclatante beauté, j'en devins passionnément amoureux. L'accès que j'avois auprès de cette princesse, par le plaisir qu'elle prenoit à m'entendre lui réciter des aventures fabuleuses que je feignois nous être arrivées, & dans lesquelles je lui dépeignois des malheurs imaginaires, firent entrer l'amour dans son cœur sous le nom de la pitié. Je m'en apperçus, & croyant ne

devoir plus rien déguiſer avec elle, je lui déclarai ma naiſſance. La princeſſe charmée que je puſſe aſpirer ſans inégalité à l'obtenir de ſon père, m'avoua enfin que j'étois le ſeul prince avec lequel elle pourroit s'eſtimer heureuſe. Un aveu de cette nature redoubla mes ſoins & mon reſpect, & je l'aſſurai d'une conſtance & d'une fidélité à l'épreuve de la mort même.

Je paſſois à la cour pour un fameux botaniſte. En effet, j'avois acquis une connoiſſance parfaite de tous les ſimples; & la princeſſe trouvant ce prétexte merveilleux pour avoir occaſion de m'entretenir plus ſouvent, ſupplia l'empereur de permettre que je lui enſeignaſſe la vertu & l'uſage des herbes & des plantes: elle l'obtint aiſément; ainſi j'étois continuellement à ſes pieds, ſans qu'on pût avoir le moindre ſoupçon de notre intelligence. Déclarez votre naiſſance à l'empereur, me diſoit un jour l'aimable Brillante; les princes comme vous portent toujours un caractère qui les fait diſtinguer, & je ſuis perſuadée que votre mérite fera la même impreſſion ſur l'eſprit de mon père qu'il a fait ſur mon cœur.

Eh bien, belle princeſſe, lui répondis-je, je vais vous obéir ; & ſi je trouve autant de bonté dans l'empereur que la charmante Brillante m'en témoigne, je m'eſtimerai le plus heureux de tous les mortels. Je lui baiſai alors la main, avec les tranſports de l'amant le plus paſſionné ; & j'étois encore dans cette poſture, quand l'empereur, qui vint ſans aucune ſuite à l'appartement de ſa fille, nous ſurprit. Traître ! me dit-il, les yeux étincelans de colère, c'eſt donc ainſi que tu abuſes de la liberté que je t'ai donnée ? & vous, indigne princeſſe, vous êtes aſſez lâche pour commettre des actions auſſi éloignées de votre rang ? vous ne le porterez pas loin l'un & l'autre, & je vais vous apprendre à vous jouer ainſi de votre maître.

Je fus ſi étonné de la préſence de l'empereur, que j'en perdis long-temps l'uſage de la parole ; & lorſque je la recouvrai, je vis la princeſſe entre les mains des ſatellites, qui eurent ordre de la conduire dans la foſſe des chiens dangereux. Cette triſte priſon eſt dans une tour placée au milieu de l'étang Malheureux, ainſi nommé à cauſe que l'eau en eſt toujours bouillante, & que

du haut de cette tour on y précipite les criminels. On n'y aborde que par une avenue souterraine, ménagée au-dessous de l'eau, & dont l'entrée est défendue par le cruel Cubulambuc, fameux enchanteur. Barbare empereur, m'écriai-je, épargne la princesse, elle n'est point coupable d'avoir écouté les vœux d'un prince tel que moi. Je suis fils du roi Jugement; j'ai voulu sonder son cœur avant que de t'offrir en moi un gendre qui n'est pas indigne de ton alliance; & si cette témérité est condamnable, tourne sur moi seul toute ta fureur.

L'empereur n'ajoutant aucune foi à mes discours : imposteur, me dit-il, écumant de rage, si je traite ma fille avec tant de rigueur, tremble pour toi, sachant ce que tu mérites. J'eus beau protester de notre innocence, & faire appréhender à ce prince que les dieux ne vengeassent bientôt sa cruauté; il ne m'écouta pas davantage, me fit transporter dans un vaisseau, & donna des ordres qui ne furent que trop rigoureusement exécutés.

Quoique je fusse le seul coupable en apparence, on comprit mes malheureux frères dans la punition; mais l'on commença par

moi à ſuivre les ordres cruels de l'empereur Fantaſque, & l'on me jeta quelques mois après dans l'île où vous m'avez trouvé ſeul, & ſans armes.

Cette isle s'appelle l'isle des Lions, parce que ces fiers animaux en ſont les uniques habitans. Selon toute raiſon, j'y devois bientôt être déchiré par ces monſtres, ſi en y abordant je n'avois heureuſement trouvé ſous mes pas un préſervatif sûr contre leur fureur. Je vous ai déjà dit que je connoiſſois parfaitement la vertu de tous les ſimples, & cette ſcience me ſauva la vie. Parmi les plantes qui ſe préſentèrent d'abord à mes yeux, je diſtinguai aiſément celle que l'on nomme lionée : j'eus la précaution d'en cueillir promptement. Cette plante a la propriété, que ſi le lion la rencontre en ſon chemin, & qu'il n'y ait point d'hommes en ce lieu-là, il s'en réjouit, & ſe roule deſſus avec plaiſir ; que ſi au contraire quelque perſonne l'arrache, & en porte ſur ſoi, il arrive, par une antipathie ſecrète, que le lion s'épouvante & s'enfuit avec des rugiſſemens effroyables.

Voici, continua le prince Bel-Eſprit, l'herbe dont il eſt queſtion : ſa feuille,

comme vous voyez, eſt longue, découpée par les bords, vermeille, repréſentant en quelque façon la crête d'un coq, d'où ſans doute eſt ſortie l'opinion que l'on a, que le lion fuit la préſence de ce foible animal : & c'eſt avec ce ſecours, que je puis bien appeler divin, que je me ſuis préſervé, & que je vous ai heureuſement ſauvés des dents carnacières de ces monſtres cruels. Au reſte, n'ayant eu aucune nouvelle de mes malheureux frères, je crois qu'on leur aura fait auſſi porter la peine de mon imprudence, & qu'ayant été comme moi expoſés dans quelques pays inhabitables, ils y auront été dévorés, ou ſeront infailliblement morts de faim, n'ayant pas comme moi la connoiſſance d'une eſpèce d'arbriſſeau dont les fleurs, par le ſeul odorat, peuvent ſoutenir un homme pendant trois jours de ſuite, ſans qu'il ait beſoin d'aucune nourriture. C'eſt par ce moyen que j'ai vécu dans cette isle affreuſe, toujours occupé de l'adorable Brillante, ſans laquelle je ne puis m'eſtimer heureux.

Le prince Bel-Eſprit ne put achever ſon hiſtoire, ſans donner encore des larmes à

la perte de ſa princeſſe & de ſes deux frères. Mais Engageant l'ayant conſolé par l'eſpérance que les dieux, ayant pitié de leur innocence, les préſerveroient d'une mort cruelle qu'ils n'avoient pas méritée ; il quitta quelques momens de ſi triſtes réflexions, pour regarder une eſpèce d'isle, dont les bords étoient tous couverts de vipères d'une groſſeur prodigieuſe; le vent les y pouſſoit, malgré l'induſtrie des pilotes, & ils ne ſavoient comment éviter ces dangereux animaux, lorſqu'ils apperçurent dans un eſquif une fort aimable dame qui vint pour les reconnoître. Elle avoit avec elle un jeune homme parfaitement bien fait, qui n'eut pas plutôt jeté les yeux ſur le prince Bel-Eſprit, qu'il s'écria avec tendreſſe : ah! mon cher frère, eſt-il poſſible que ce ſoit vous que je retrouve, après avoir perdu pour toujours l'eſpérance de vous revoir? En effet, c'étoit le prince Entendement, que l'on avoit tranſporté dans l'isle des Vipères par ordre de l'empereur des Songes ; & qui ayant eu le bonheur de plaire à la princeſſe Viperine, reine de cette isle, en avoit été préſervé des piquûres venimeuſes de ces animaux.

L'on peut aisément juger de la joie que ces princes eurent de se revoir, & des marques réciproques de tendresse qu'ils se donnèrent, étant alors en sûreté dans la compagnie de Vipérine qui commandoit à ces dangereux reptiles. Les princes avoient trop d'empressement de savoir les aventures l'un de l'autre, pour tarder plus long-temps à s'en instruire. Bel-Esprit ayant raconté les siennes, à-peu-près comme il l'avoit déjà fait au prince Engageant; Entendement prit ensuite la parole.

HISTOIRE

Du prince Entendement & de la princesse Vipérine.

LORSQUE je vous eus vu abandonné dans l'isle des Lions, & qu'on nous ôtoit à mon frère & à moi la triste consolation de mourir avec vous, je devins furieux, & donnai des marques si visibles d'un violent désespoir, qu'on fut obligé de me lier. C'est dans cet état que l'on m'exposa sur le bord de cette isle, pendant une nuit

très-obſcure. J'attendois l'heure que les vipères vinſſent ſe raſſaſier de mon ſang, & je croyois déjà ouïr leurs ſifflemens aigus, lorſque mon bonheur voulut que cette princeſſe abordât à la pointe du jour vers l'endroit où j'avois été laiſſé. Cette isle eſt tout-à-fait déſerte : & l'unique Vipérine, à qui elle appartient, peut impunément avec ſa ſuite y faire des deſcentes. Elle y venoit heureuſement ce matin-là, pour compoſer la véritable thériaque dont elle ſeule a le ſecret; lorſque m'ayant rencontré, elle eut pitié de mon malheur & me fit délier. Elle eut alors la bonté de s'informer de mes aventures, & de ſouffrir que je l'accompagnaſſe par toute l'isle pendant le ſéjour qu'elle y fit. Enſuite, ayant accepté ma main pour la remettre dans le même eſquif que vous voyez, elle fit prendre la route de ſon palais, qui eſt à une lieue d'ici, en terre ferme. La princeſſe y avoit tout laiſſé tranquille en partant, mais elle y trouva bien du déſordre à ſon retour. Le roi Brutalin, dont les états étoient contigus à ceux de Vipérine, & qui depuis long-temps avoit envie de les joindre aux ſiens, profitant de l'abſence

de la reine, s'en étoit brusquement emparé, & en avoit chassé tous ses fidèles serviteurs ; elle apprit avec douleur une aussi triste nouvelle. Que vais-je devenir, prince, me dit-elle les yeux baignés de larmes ? & comment pourrai-je survivre à la perte de mon royaume, qu'un insolent usurpateur vient d'envahir contre le droit des gens ? Madame, repartis-je avec des transports de fureur que je ne pouvois modérer, je vais vous remettre dans vos états, ou je périrai à la peine ; & le cruel Brutalin paiera cher les pleurs qu'il vous fait verser. Je partis alors sans perdre un seul moment, & m'étant présenté devant Brutalin : vous venez, lui dis-je, de commettre une action trop indigne de votre rang, pour qu'elle demeure impunie, il est encore temps de vous en repentir, en restituant à la princesse Vipérine les états dont vous vous êtes rendu le maître par surprise, sinon je vous ferai connoître que les dieux m'ont commis le soin du châtiment que mérite votre trahison. Téméraire ! me dit Brutalin d'un rire forcé, si j'en croyois ma juste colère, tu serois déjà anéanti ; mais j'ai pitié de ton âge ; vas

retrouver ta fugitive princeſſe, & lui témoigner le peu de cas que je fais de tes menaces. Je crus alors devoir piquer au vif ce prince brutal, afin qu'il s'engageât au combat ſans réflexion. Je faiſois quelque cas de ta valeur, lui répartis-je, mais je vois bien que toute ta bravoure ne conſiſte que dans la perfidie, & ſe borne à dépoſſéder une femme de ſes états. Tu n'es qu'un lâche uſurpateur, dont je ſaurois bien abaiſſer la fauſſe fierté, ſi tu oſois meſurer ton épée avec la mienne.

Brutalin grinçant les dents de rage à ces dernières paroles, mit le ſabre à la main, & fondit ſur moi comme un lion. J'avois trop examiné ſes yeux & ſon viſage, pour ne pas me précautionner contre ſes coups. Je les parai adroitement; & profitant de la fureur qui l'aveugloit, je lui perçai le cœur du premier coup que je lui portai.

Les officiers de Brutalin, laſſés depuis long-temps de ſa tyrannie, & qui n'avoient exécuté ſes ordres qu'avec regret, lorſqu'il avoit ſurpris la ville capitale de Vipérine, ayant mis bas les armes dès qu'il

le virent mort, en témoignèrent leur joie par des acclamations redoublées; vive la princeſſe Vipérine, s'écrièrent-ils, vive ſon brave défenſeur; qu'il ſoit notre roi! qu'elle ſoit notre reine! & que leur poſtérité commande un jour à nos deſcendans!

Déſavouerez-vous les vœux de ce peuple, m'écriai-je à Vipérine, qui, ayant appris ma victoire, parut dans le moment; & les foibles marques que je viens de vous donner de mon amour pourront-elles quelque choſe ſur votre cœur? oui, prince; j'accepte votre main, me dit-elle en me tendant la ſienne; jouiſſez d'un bien que vous vous êtes acquis par votre ſeule valeur; ce royaume vous appartient par droit de conquête légitime; vous y joignez encore celui de Brutalin, que ſes ſujets remettent à vos pieds: & cette offre m'eſt trop avantageuſe pour que mon cœur ne ſoit pas tout-à-fait d'intelligence avec les vœux de ce peuple. Je me jetai alors à ſes genoux, que j'embraſſai mille fois malgré ſa réſiſtance. On fit venir ſur-le-champ le ſacrificateur. J'épouſai la princeſſe parmi les applaudiſſemens de toute l'armée; & après avoir fait des largeſſes

aux soldats & au peuple, nous allâmes goûter les douceurs d'un amour tendre & pur. Mais, mon cher frère, vous n'avez vu jusqu'à présent que des aventures agréables, je vais maintenant vous en raconter d'autres dans lesquelles je me suis vu réduit à tout ce qu'il y a de plus affreux, par ma propre indiscrétion, & dont je suis sorti heureusement depuis six jours.

J'étois un soir dans mon cabinet, où, pour me délasser d'avoir expédié plusieurs affaires étrangères, je voulus passer quelques momens à lire; je pris pour cet effet le premier livre qui se trouva sous ma main, & ce fut justement le Traité de la Métempsicose de Pythagore; ce fameux philosophe, fils d'un habile sculpteur de Samos, avoit embrassé une doctrine toute particulière, & prétendoit que nos ames passoient successivement dans les corps d'autres hommes, ou dans ceux des bêtes. Comme cette opinion étoit difficile à prouver, il appuyoit ses raisons par des exemples surnaturels, & soutenoit que lui originairement étoit fils du dieu Mercure, qui lui ayant promis de lui accorder ce qu'il lui demanderoit, à l'exception de l'im-

mortalité, il en avoit obtenu de ne rien oublier pendant ſa vie & après ſa mort de tout ce qu'il auroit jamais fait : que ce dieu lui ayant accordé cette grâce, il ſe reſſouvenoit parfaitement d'être venu d'abord au monde ſous le nom d'Ætalide; enſuite d'avoir été Euphorbe, ſoldat troyen, qui fut bleſſé à la guerre de Troye par Ménélas. Qu'Euphorbe étant mort, il étoit revenu ſur la terre ſous le nom d'Hermotine; qu'après avoir encore paſſé par le corps d'un vil pêcheur, il ſe trouvoit être enfin Pythagore, & racontoit mille fables qu'il prétendoit lui être arrivées dans les différens états par où il avoit paſſé.

Je ne pouvois m'empêcher de rire en moi-même, de toutes ces imaginations extravagantes, & de blâmer l'impudence de ce philoſophe. Mais quelle fut ma ſurpriſe, de voir dans ce moment la muraille de mon cabinet s'ouvrir d'elle-même, & un vieillard vénérable ſe préſenter devant moi? Je penſai mourir de frayeur à cette apparition. Raſſurez-vous, mon fils, me dit-il, je ne viens point ici pour vous faire aucun mal; au contraire, je n'y parois que pour vous déſabuſer de vos pré-

jugés. Vous doutez donc des principes que j'ai enſeignés publiquement avec ſuccès : car je ſuis le même Pythagore dont vous traitiez tout-à-l'heure les raiſonnemens d'abſurdes & de ridicules ; mais il eſt aiſé de vous convaincre d'une vérité que je ne vous veux aucun mal de n'avoir pas cru, parce qu'effectivement elle paroît répugner au bon ſens. Je vais pour cela vous faire part d'un ſecret que je n'ai communiqué qu'à mes favoris ; mais prenez garde de le confier à qui que ce ſoit, vous payeriez peut-être trop cher une indiſcrétion dont il ne ſeroit plus temps de vous repentir ; faites-moi venir ſeulement quelqu'oiſeau, tel qu'il vous plaira. Ayant fait ſur-le-champ apporter une tourterelle, ce philoſophe la prit & me parla en ces termes : ne ſoyez point ſurpris, mon fils, de ce que vous allez voir. Je vais tuer ce foible animal, puis ſon ame étant partie, je coulerai la mienne dans ſon corps, laiſſant le mien privé de vie ; & conſervant toute ma raiſon, quoique dans celui d'une bête, je me donnerai carrière, ſuivant les mouvemens naturels de ce corps étranger. Alors quand je voudrai retourner

dans

dans le mien, uſant du même moyen dont je me ſerai ſervi ſur cette tourterelle, j'y ferai rentrer mon ame, par la vertu de certaines paroles myſtérieuſes, tirées de la clavicule de Salomon.

Eſt-il poſſible, lui dis-je, mon père, que l'ame s'allie ainſi à un corps qui n'a point d'union avec elle? oui prince, me dit-il, l'ame eſt quelque choſe de ſi pur, qu'elle n'occupe point de lieu, tout corps lui eſt indifférent, puiſqu'elle n'a rien de commun avec la matière dont elle ne ſe revêt que comme d'un organe. Vous allez à l'inſtant être perſuadé, par vos yeux, de cette vérité. Ayant alors étouffé la tourterelle, il ſe coucha à terre, & s'étant incliné ſur cet oiſeau, il lui inſpira ſon ame, & laiſſa ſon propre corps ſans aucun mouvement. La tourterelle s'éleva auſſitôt, comme étourdie; & ayant enſuite ſecoué légèrement ſes aîles, elle prit ſon vol autour de la chambre. Je reſtai dans un étonnement mêlé d'horreur; mais quelque ſurpris que je fuſſe, je ne laiſſai pas de conſidérer attentivement que la tourterelle en volant, s'arrêta contre la muraille, vers un petit trou du lambris, qu'elle becqueta aſſez longtemps, puis s'étant venue repoſer ſur le

corps du philofophe, & joignant le bec à fa bouche, elle y reftitua l'ame qu'elle occupoit, & tombant morte fans retour, Pythagore fe leva alors fur fes pieds. Et bien, me dit-il, vous êtes étonné d'un effet auffi fingulier. Oui, fans-doute, repris-je. Ce n'eft pas tout, continua-t-il. Pour vous faire connoître que j'ai conſervé tout mon jugement dans le corps de cet oifeau, vous fouvenez-vous de m'avoir vu arrêté contre cette muraille? Je vous donne avis qu'à cet endroit doit être quelque chofe de conféquence: car j'ai remarqué à travers d'un petit trou, que le cachet royal eft appofé deffus. Je fis auffitôt apporter une échelle, & ayant moi-même levé un morceau du lambris, je vis dans le mur un petit coffret de velours cramoifi, fur la ferrure duquel étoit effectivement le fceau royal. Je l'ouvris, & j'y trouvai deux lames d'or, marquées de hiérogliphes qui m'étoient tout-à-fait inconnus. Je priai le philofophe de me les interpréter; & ce grave vieillard, après les avoir examinées attentivement, m'affura qu'elles fignifioient que fous la colonne de la falle, qui étoit à côté de mon cabinet, devoit être un grand vafe de cryftal de roche, que la fée Kirille avoit autre-

fois donné à l'un de mes prédéceſſeurs qui l'avoit caché en cet endroit. Je fis fouiller ſous la colonne pendant que Pythagore m'attendoit dans le cabinet. J'y trouvai effectivement le vaſe rempli de richeſſes immenſes, & parmi leſquelles il y a deux pièces que j'eſtime plus que tout mon royaume; l'une eſt une petite figure d'argent, que l'on nomme la ſtatue de Vérité; & l'autre une bague dans laquelle eſt enchaſſée une agathe onix, par le moyen deſquels on découvre sûrement le menſonge & la flatterie. Voici le rare effet de ces deux pièces ſi extraordinaires. Je fais poſer la ſtatue ſur une table, vis-à-vis de celui qui veut être inſtruit de quelque choſe de douteux; & tournant la bague au-dedans de la main, l'on interroge la perſonne dont on ſe defie; s'il déguiſe la vérité, la figure treſſaille, & ſe met à rire; & s'il parle conformément à ce qu'il penſe, elle ne change point d'état. Cette ſtatue fut faite par le même négromancien qui conſtruiſit la ſphère de Léon empereur de Grèce, ſur la ſurface de laquelle on découvroit viſiblement les conſpirations qui ſe faiſoient contre lui & ſes états. J'ai fait tant de fois l'épreuve de la ſtatue de Vérité, que j'ai éloigné de

ma cour & de ma perſonne le menſonge, & ſurtout les flatteurs, qui ſont les peſtes les plus pernicieuſes des rois.

Mais revenons à notre philoſophe; il ne ſe contenta pas de m'avoir convaincu par lui-même de la tranſmigration des ames, il voulut encore m'en donner le ſecret, comme il me l'avoit promis, & m'ayant enſeigné les excellentes paroles qui ont cette vertu, il m'en fit faire l'expérience ſur la même tourterelle, & diſparut enſuite. Je remarquai alors l'uſage des aîles & des organes qui les font agir pour s'élever & parcourir les airs, & m'étant rendu expert dans cette ſcience ſublime, j'avois ſouvent le plaiſir de me promener parmi le peuple ſous quelque forme d'animal qu'il me plaiſoit, & je m'inſtruiſois ainſi de mille choſes qui, ſans cela, m'auroient été inconnues.

La reine Viperine fut la ſeule qui ſût que j'euſſe ainſi le pouvoir de me transformer, parce que, pendant mon abſence, elle auroit été dans des inquiétudes extrêmes; mais quoique je lui euſſe raconté toute l'hiſtoire de Pythagore, elle ignoroit par quelle vertu j'avois ce pouvoir ſurnaturel. Heureux! ſi j'avois toujours pu garder un

ſecret de cette importance, & ſi, ayant eu la force de le cacher à mon épouſe; je n'avois pas eu la foibleſſe de le déclarer à un jeune homme dont j'avois fait mon favori. Je reconnoiſſois en Fourbadin, c'eſt ainſi que s'appeloit ce traître, une ſi grande complaiſance pour moi, une telle droiture de cœur, & des ſentimens ſi détachés d'intérêt, que j'avois toujours négligé de conſulter à ſon égard la ſtatue de Vérité. Je lui ouvrois ſouvent mon cœur; & dans un de ces momens de plénitude où j'étois charmé des aſſurances d'attachement & de reſpect que me donnoit Fourbadin, je lui déclarai malheureuſement le fatal ſecret qui a penſé me coûter la vie, & lui enſeignai les myſtérieuſes paroles qui communiquent le pouvoir de la tranſmigration. Nous en fîmes pluſieurs fois l'expérience; mais ce traître abuſant bientôt de l'aveugle confiance que j'avois en lui, ſe noircit envers moi de la plus inſigne trahiſon.

Nous étions un jour ſeuls à la chaſſe dans un endroit écarté où la bête nous avoit conduit; lorſque rencontrant deux renards, Fourbadin me propoſa de tirer deſſus, de nous mettre dans leurs corps, & de nous donner le plaiſir d'aller voler

les poules des payſans les plus proches. J'acceptai cette propoſition, ſans m'imaginer que ce malheureux méditoit une action auſſi noire que celle qu'il exécuta. Nous abbatîmes les deux renards, & après avoir attaché nos chevaux à des arbres, je paſſai le premier dans le corps de l'un de ces deux renards. Je m'attendois que mon favori en feroit autant. Hélas! quelle fut ma ſurpriſe, de voir qu'au lieu d'entrer dans le corps de cette autre bête, ce perfide s'empara du mien, & montant auſſitôt ſur mon cheval pour rejoindre mes gentilshommes, qui n'avoient pu me ſuivre, leur dit ſans-doute, que Fourbadin venoit de mourir ſubitement. Tout ce que je pus faire dans mon étonnement, ce fut de prendre promptement la fuite, pour éviter la mort que le traître n'auroit pas manqué de me procurer. J'étois ſi effrayé par le bruit que faiſoit la moindre feuille, que je fus le reſte du jour, & toute la nuit ſuivante, errant & ſans oſer m'arrêter en aucun endroit.

Mais il faut retourner à Fourbadin. Ce traître étant revenu le ſoir au palais, y entretint la reine Viperine, à-peu-près comme j'avois coutume de le faire; mais cette princeſſe apprenant la mort extraordinaire

de Fourbadin, craignit quelque ſurpriſe, & ſoupçonna que ce pouvoit bien être lui qui ſe préſentoit ainſi ſous ma figure. Elle voyoit bien le corps aimé de ſon roi, mais elle n'y appercevoit pas la même vivacité d'eſprit. Les grands crimes ſont ſuivis de remords cuiſans, & portent toujours avec eux leur ſyndérèſe. Ce prétendu roi étoit morne, rêveur, & fort diſtrait. Les courtiſans attribuoient ſa triſteſſe à la perte de ſon favori; mais la reine plus éclairée, & comme inſpirée par la nature, ſentit une extrême averſion pour ce faux prince. Elle tâcha pourtant de ne lui point faire connoître ſes ſentimens, & pouſſa même la diſſimulation juſqu'à lui faire quelques légères careſſes. Fourbadin étoit charmé de ſon bonheur; il goûtoit par avance le fruit de ſa trahiſon, lorſque la reine feignant de ſe trouver très-mal, ſe laiſſa tomber comme morte; il parut fort effrayé d'un accident ſi inopiné, & n'oublia rien pour la faire revenir de cet état. Viperine ouvrit enfin les yeux, & les tournant tendrement vers ce traître: Ah prince! lui dit-elle, que je ſuis ſenſible à ce que vous faites paroître pour moi; voilà la deuxième fois aujourd'hui que j'éprouve, à votre ſujet, toute la douleur que l'on

peut reſſetir. Hélas ! mon cher prince, je vous ai cru mort, & cette idée funeſte m'occupe uniquement depuis mon réveil. Je m'étois jeté cet après-midi ſur un lit de repos, pour y dormir quelques heures, lorſque dans le ſommeil, je me ſuis imaginée vous voir entouré de tigres affreux, qui ſe jetoient ſur vous; votre valeur ſuccomboit ſous le nombre. Je voulois vous ſecourir, ou mourir avec vous; mais tous mes efforts étoient inutiles, je me ſentois liée par quelque charme qui m'ôtoit ce pouvoir. Vous étiez tout couvert de ſang; & ces monſtres terribles, acharnés ſur votre royale perſonne, me faiſoient reſſentir une douleur ſi violente, que ne pouvant plus ſurvivre à votre mort, que je croyois certaine, j'ai tiré un poignard dont j'allois me frapper, quand je me ſuis réveillée en ſurſaut. Jugez, ſeigneur, des effets d'un rêve ſi affreux, puiſque voilà deux fois que je retombe dans de pareilles ſyncopes, ſans que votre chère préſence ait pu diſſiper ma frayeur. Mais, ſeigneur, puiſque mes craintes ſe ſont heureuſement trouvées vaines, j'eſpère que vous ne voudrez point vous oppoſer à l'exécution d'un vœu que j'ai fait en me réveillant; en cas que mon ſonge ſe

trouvât faux, il n'y a rien que vous ne ſoyez en droit d'obtenir de moi. Madame, lui dit Fourbadin, vous connoiſſez trop l'empire que vous avez ſur mon cœur, pour en douter un ſeul moment. Eh bien, reprit la reine, puiſque vous m'aſſurez de votre complaiſance, permettez donc que je me retire avec mes femmes ſeulement, pendant quarante jours, dans le temple des Veſtales, ſans qu'aucun homme, pas même votre majeſté, puiſſe approcher de moi. Voilà, ſeigneur, ce que j'ai promis aux dieux. Je vais leur tenir ma parole.

Fourbadin fut extrêmement ſurpris de cette demande; c'étoit autant le déſir de poſſéder la princeſſe dont il étoit amoureux, que l'ambition de régner qui lui avoit fait commettre cette lâche trahiſon; mais quoiqu'il vît ſes deſſeins reculés de quarante jours, par les engagemens qu'il venoit de prendre avec la reine, il n'oſa pas manquer à ſa parole, de peur de faire ſoupçonner la vérité; ainſi Viperine ſe retira dans le temple, pendant que le fantôme de roi s'occupoit depuis le matin juſqu'au ſoir à exterminer tous les renards qu'il pouvoit découvrir. Il voyoit bien la faute qu'il avoit faite en me laiſſant vivre; mais les crimes, dans

le moment qu'on les exécute, aveuglent tellement l'esprit, qu'on ne pense point aux suites qu'ils peuvent avoir.

A mon égard, je vous ai déjà dit que j'avois été si troublé, lorsque je m'apperçus de la perfidie de mon favori, que fuyant précipitamment du lieu où cette tragique scène venoit de se passer, je ne songeai qu'à éviter les poursuites de mon ennemi. Je ne marchois que de nuit, encore n'étoit-ce qu'en tremblant; j'appréhendois toujours de tomber dans quelque piége, le corps me frissonnoit au moindre bruit, & je vêcus dans ces frayeurs mortelles pendant un mois entier. J'avois à la fin choisi une tanière fort écartée, où je me retirois, sans oser presque m'en éloigner, lorsqu'un matin, à la pointe du jour, comme j'en sortois pour aller chercher la pâture, je rencontrai le remède à tous mes maux, au pied de l'arbre où j'avois fait ma retraite. C'étoit une petite perruche morte d'une flèche qui lui traversoit le corps. Je ne puis vous exprimer quelle fut ma joie à cette vue. Mon premier soin fut de lui arracher cette flèche avec les dents; & ayant ensuite ranimé promptement le corps de cet aimable oiseau, je pris mon vol vers le palais; j'y ap-

pris que la reine étoit chez les Veſtales, où elle vivoit dans une extrême retraite. Je m'y tranſportai dans le moment; & l'ayant trouvée qui ſe promenoit dans les jardins, je vins familièrement me percher ſur ſon épaule, où je lui dis les plus jolies choſes du monde.

Viperine fut charmée que le haſard lui envoyât un ſi bel oiſeau. Il ſembloit effectivement que la nature ſe fût réjouie, en faiſant celui dont j'occupois le corps. J'avois la tête & la queue du plus beau couleur de feu que l'on pût voir, les aîles vertes, mouchetées de gris de lin, & le ventre blanc comme de la neige. La reine me porta dans ſon appartement où je faiſois ſon unique occupation. Je tâchois de la réjouir par mes diſcours badins; mais quelques amitiés qu'elle me fît, je la trouvai ſi triſte pendant que je fus avec elle, que je fus tenté pluſieurs fois de lui découvrir qui j'étois. Je réſolus cependant d'en attendre l'occaſion favorable, qui ne ſe préſenta que la veille du jour qu'elle devoit ſortir de la maiſon des Veſtales. Plus le terme approchoit, plus ſon chagrin paroiſſoit redoubler. Enfin cette aimable princeſſe voyant qu'elle n'avoit plus qu'une nuit à demeurer dans cet aſyle, ne

put s'empêcher de découvrir ses soupçons à une de ses dames d'honneur, qui avoit toute sa confiance, mais à qui pourtant jusqu'alors elle avoit caché son secret. Ma chère Faraïda, lui dit-elle, en versant des larmes avec abondance, conçois quelle est l'horreur des maux que je ressens : j'aime tendrement le roi mon époux, & cependant j'appréhende, plus que la mort, de lui donner des preuves de ma tendresse. Celui qui régne à présent dans ces lieux, & que tout le monde prend pour le prince Entendement, n'est assurément pas un monarque légitime ; je m'en apperçois à la répugnance extrême que je ressens à le voir. C'est sans-doute le traître Fourbadin, qui par des moyens que je ne puis t'expliquer, ayant pris la forme de mon époux, qu'il a peut-être lâchement assassiné, se présente ainsi à nos yeux. J'ai reculé jusqu'à présent l'effet de ses désirs, dans l'espérance d'apprendre des nouvelles de mon cher prince ; & voilà le quarantième jour achevé, sans que j'aie pu obtenir des dieux qu'ils m'éclaircissent sur ce point ; mais je les atteste, ces mêmes dieux, que l'on aura plutôt ma vie, que de me tirer de ce lieu sacré avant que mes soupçons soient entièrement dissipés.

Quelle joie ne reſſentis-je pas, continua Entendement, d'apprendre par cette tendre confidence, que le traître Fourbadin n'avoit pû exécuter qu'une partie de ſes perfides deſſeins, & que la reine m'avoit entièrement conſervé ſon cœur ? J'en penſai mourir de plaiſir, & croyant ne devoir plus cacher à la reine que j'étois ce cher époux dont elle pleuroit la perte ſi amèrement, je lui racontai de quelle manière mon ſcélérat de favori m'avoit traité. Je ne puis vous exprimer quels furent les tranſports de la princeſſe ; elle me les témoigna par les careſſes les plus touchantes ; & après nous être réciproquement donné des marques d'une tendreſſe exceſſive, nous réſolûmes de punir Fourbadin de la manière que vous allez l'entendre.

A peine le jour commençoit-il à paroître, que ce perfide étant venu reprendre la reine, la conduiſit à ſon palais ordinaire. Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés, que la reine qui trouvoit les momens précieux, lui parla en ces termes : il ſemble, mon cher prince, que je ſois née pour être agitée par des ſonges affreux, où vous avez toujours la plus grande part. Je n'ai fait autre choſe pendant ma retraite ; & cette

nuit même encore, j'ai ressenti à votre sujet toute l'affliction possible. Je songeois que vous ayant priée de vous mettre, pour l'amour de moi, sous la figure de quelque oiseau, ainsi que vous avez coutume de le faire, vous vouliez me donner des marques de votre complaisance, mais inutilement en faisiez-vous l'essai. Vous aviez perdu un secret si rare, & je tâchois vainement de vous consoler de la douleur que vous m'en témoigniez, lorsqu'un vieillard affreux, tel à-peu-près que le philosophe que vous m'avez dit vous être autrefois apparu, s'est tout d'un coup montré à nous, armé d'un cimeterre. Il alloit vous en frapper, lorsque m'étant jetée au-devant de ses coups, ce malheureux vieillard m'a abattu le bras droit, dont j'ai ressenti dans l'ame une si grande douleur, que je me suis réveillée dans le moment, toute épouvantée d'un présage aussi sinistre.

Fourbadin tâcha en vain d'assurer la princesse qu'il n'y avoit rien de plus trompeur qu'un songe; elle s'obstina à feindre d'y ajouter foi, & ce malheureux ne pouvant la détromper de ses fausses préventions : eh bien, madame, lui dit-il, il faut donc vous convaincre d'erreur par vos propres

yeux; faites apporter tel oiseaux qu'il vous plaira, je vais vous faire voir que je possède encore mon secret: mais sans aller si loin, j'en vais faire l'épreuve sur votre perruche. En même temps il se saisit de moi, & m'alloit tordre le col, lorsque la reine transportée de fureur, se jeta à corps perdu sur lui, & m'arrachant demi-morte de ses mains scélérates: Ah! seigneur, s'écria-t-elle, qu'allez-vous faire? cet oiseau est la chose du monde que je chéris le plus, après votre auguste personne, & j'aimerois autant renoncer à ma curiosité, que de le perdre. On va vous présenter une autre bête, & l'on apporta aussi-tôt un oison. La reine avoit choisi exprès cet animal, parce qu'ayant le jugement très-tardif, l'ame de Fourbadin seroit longtemps dans ce corps avant que de pouvoir user de ses propres fonctions, & nous donneroit le temps d'exécuter nos desseins.

Ce perfide favori ayant alors étouffé l'oison, & s'étant disposé, comme je le lui avois enseigné, fit entrer son ame dans le corps de cette sotte bête qui en fut sur le champ animée, & se promena par la chambre. Et la reine s'étant mise aussi-tôt entre ce stupide animal & le corps qui étoit étendu

ſur une eſpèce de ſopha ; je m'élançai promptement deſſus, & par la vertu d'expiration, & d'inſpiration, j'y fis entrer mon ame, qui en avoit été ſi cruellement ſéparée, & je me levai ſur mes pieds. Le traître Fourbadin fut bien étonné à cette vue, & ſe repentant trop tard de la complaiſance fatale qu'il venoit d'avoir, il chercha à s'envoler pour fuir le juſte châtiment qu'il méritoit : mais la reine avoit trop bien pris ſes meſures, tout étoit clos, il ne put éviter la vengeance de cette aimable princeſſe. Impoſteur, lui dit-elle, il eſt temps que ta perfidie reçoive ſa peine. Alors ayant fait prendre l'oiſon, elle le fit mutiler par tous les membres, & ordonna qu'il fût enſuite jeté dans une chaudière d'huile bouillante, où il fut conſumé ſur le champ. Ainſi périt dans des tourmens encore trop doux, ce monſtre de trahiſon & d'ingratitude.

Je répondis, comme vous pouvez croire, avec une extrême tendreſſe, à tout l'amour que la princeſſe m'avoit témoigné en cette rencontre, pourſuivit le prince Entendement, & je rendis grâces aux dieux de m'avoir préſervé du danger que j'avois couru, avec proteſtation de ne plus me ſervir du ſecret de Pythagore, que dans une urgente né-

ceſſité, & de ne jamais communiquer à perſonne les myſtérieuſes paroles qui me donnent le pouvoir de tranſmigration.

Voilà, mon cher frère, le récit de mes aventures ; elles ſont mêlées d'incidens aſſez extraordinaires, & comme vous venez de l'entendre, il n'y a que ſix jours que j'étois encore logé dans le corps d'une jolie perruche, dont je ne ſerois peut-être jamais ſorti, ſans le ſecours de cette divine princeſſe. Je lui dois la vie de plus d'une manière, & j'en garderai le ſouvenir juſqu'au-delà du tombeau.

A peine le prince Entendement avoit-il fini ſon hiſtoire, que le vaiſſeau d'Engageant & d'Adreſſe, ſur lequel il étoit monté avec la reine Viperine, aborda à la capitale de leurs états. Entendement ſe fit un plaiſir d'y recevoir ſon frère, & ceux qui l'accompagnoient, avec toute la magnificence poſſible. On leur ſervit une collation ſuperbe dans un vaſte ſallon dont la mer battoit le pied des murs. Après qu'on eut deſſervi, le prince Bel Eſprit, qui n'avoit pas voulu interrompre ſon frère dans le cours de ſon hiſtoire, prit ainſi la parole : tout ce que vous venez de nous raconter eſt merveilleux, mon cher Entendement ; mais permettez-moi de ſuſpendre

les réflexions que l'on peut faire ſur des aventures auſſi particulières que les vôtres, pour vous demander ſi vous êtes encore poſſeſſeur de la ſtatue de Vérité. Oui, mon cher frère, répondit Entendement. Que je ſuis donc heureux ! reprit le prince, vous avez appris que la princeſſe Brillante étoit enfermée par un ordre cruel, dans la tour des Chiens dangereux ; mais vous ignorez qu'à peine l'empereur des Songes eut fait exécuter ſes barbares volontés, qu'il parut ſur la ville de Sobarre une main terrible qui, depuis ce temps enlève un homme ou une femme de la famille royale, tous les premiers jours de la lune ; c'eſt ce que nous a raconté la princeſſe Adreſſe, que la fée Légère a deſtinée, avec le prince Engageant, à rompre cet enchantement dont ils ne peuvent venir à bout qu'après avoir trouvé la ſtatue de Vérité & le miroir de Sageſſe. J'eſpère, mon cher frère, que poſſédant cette ſtatue, vous voudrez bien nous la confier, puiſque ce n'eſt qu'après avoir délivré l'empereur Fantaſque de cette main fatale, que je puis eſpérer de revoir l'aimable Brillante. Que je ſuis charmé, mon cher prince, reprit Entendement, de pouvoir ſi facilement contribuer à votre bonheur ! Oui, vous

pouvez à votre gré diſpoſer non-ſeulement de cette ſtatue, mais encore de tout ce que je poſſéde; ma reine y voudra bien conſentir.

Viperine témoignant au roi qu'il étoit le maître abſolu, envoya auſſi-tôt chercher la ſtatue de Vérité pour la remettre entre les mains d'Engageant. Mais quelle fut la ſurpriſe du prince Entendement, & de ſon illuſtre épouſe, lorſqu'on leur vint dire qu'elle ne ſe trouvoit plus dans le tréſor? Ah! malheureux que je ſuis, s'écria ce prince; le traître Fourbadin me l'aura enlevée, appréhendant ſans-doute qu'elle ne découvrît ſes impoſtures à la reine, & je ne ſuis plus en état d'arracher de lui, par la force des tourmens, l'aveu de ce qu'il en a fait. L'on fit auſſi-tôt des perquiſitions exactes par tout le royaume, & ce ne fut qu'après bien des peines que l'on découvrit que ce fourbe l'avoit vendue une ſomme très-conſidérable à un marchand étranger qui étoit parti ſans qu'on pût ſavoir quelle route il avoit tenue; ainſi la joie que les princes avoient eue de ſe croire bientôt poſſeſſeurs de la ſtatue de Vérité fut de courte durée. On réſolut ſur le champ de s'embarquer pour chercher ce marchand, & Viperine & Entendement qui voulurent être de la partie, ayant laiſſé à leur place un

vice-roi dont la probité leur étoit connue, montèrent avec Bel Esprit, Engageant & Adresse, le meilleur voilier qui fût dans le port.

Ces princes furent plusieurs mois sans rien découvrir de la statue de Vérité, mais ayant abordé un jour dans l'isle des Nouvelles, ils y apprirent que celui qui l'avoit achetée de Fourbadin se nommoit Surfaisant, & qu'après l'avoir voulu vendre des sommes immenses à plusieurs souverains, il s'en étoit enfin accommodé avec un prince nommé Brigandor. Ce Brigandor étoit un assez bon roi; mais il ternissoit toutes les excellentes qualités qui avoit, par un excès de cruauté, fondé sur une malheureuse superstition qu'il avoit reçue de ses ancêtres. Il étoit dangereux d'aborder sur ses terres; il y sacrifioit tous les étrangers à une idole qu'il nommoit Sanguine. Cependant nos illustres voyageurs, soutenus par les promesses de la fée Légère, n'hésitèrent pas à tourner la proue de leur vaisseau du côté des états de ce prince; mais il est nécessaire de raconter dans quelle situation ce monarque étoit dans le temps que les princes se préparoient à entrer sur ses terres; c'est ce que l'on verra dans l'histoire qui suit.

HISTOIRE

Du roi Brigandor, des princes Parlepeu & Franchot, & de la princesse Bienfaisante.

BRIGANDOR, roi de l'isle Farouche, avoit une nièce d'une beauté raviſſante, & qui témoignoit autant d'averſion pour les ſanglans ſacrifices dont je viens de parler, que ſon oncle marquoit d'empreſſement pour les faire exécuter; ſouvent même cette princeſſe que l'on nommoit Bienfaiſante, faiſoit adroitement échapper les malheureux que le vent jetoit ſur leurs terres, & les préſervoit ainſi d'une mort cruelle. Le prince Parlepeu, l'un des fils de Brigandor, faiſoit ſon poſſible pour ſe faire aimer de l'aimable Bienfaiſante; mais elle avoit déjà diſpoſé de ſon cœur, & donné toute ſa tendreſſe au prince Franchot, ſon aîné, ainſi nommé à cauſe de ſa franchiſe.

La liberté avec laquelle Franchot parloit au roi ſon père, & la vivacité avec laquelle il lui repréſentoit ſouvent que ſes

cruautés le rendoient l'horreur du genre humain, déplaifoient à Brigandor. Il lui avoit plufieurs fois impofé filence ; mais ce prince fans trop s'écarter du refpect qu'il lui devoit, n'avoit pas la force de diffimuler fes fentimens. Cela faifoit que Parlepeu, quoique fon cadet, mais d'une humeur bien oppofée à celle de fon frère, étoit plus aimé de Brigandor ; & même, que fon père lui deftinoit hautement fon royaume & la princeffe Bienfaifante, à l'exclufion de Franchot. Ce dernier n'étoit pas infenfible à la gloire, les fentimens qu'il voyoit que fon père avoit pour Parlepeu le firent s'expliquer un peu trop haut ; & Parlepeu voulant s'en venger, & fe débarraffer en même-temps d'un double rival, ne balança point à chercher les moyens de fe défaire de fon frère. Il n'en trouva point de plus fûr que de lui faire donner un poifon lent. Et ce prince étant auffi-tôt tombé en langueur, fa maladie augmenta infenfiblement à tel point, que l'on appréhenda pour fes jours.

La princeffe Bienfaifante, au défefpoir de voir fon amant en cet état, ne le quittoit pas un feul moment ; les médecins épuisèrent leurs fciences, ils ne connoiffoient rien

à cette maladie qu'ils traitoient de phtyſie ; tous leurs remèdes n'opérèrent point la guériſon du prince : & cette malheureuſe victime de la jalouſie n'avoit plus que quelques jours à vivre, lorſque le roi Brigandor, alarmé du péril où étoit Franchot, paſſa dans ſon appartement. L'état pitoyable dans lequel il le trouva remuant ſes entrailles, réveillant toute ſa tendreſſe, fit entrer la pitié dans ſon cœur. Je ne vois que trop le ſujet de votre maladie, mon cher fils, lui dit-il, ren l'embaſſant ; l'amour & l'ambition en ſont les principales cauſes ; vous avez juſqu'à préſent ſouffert impatiemment la prédilection que j'ai toujours témoignée pour votre frère. Et bien, il faut vous rendre plus de juſtice ; je vous donne votre aimable princeſſe, & je vais de ce pas vous déclarer mon ſucceſſeur. Franchot, à cette agréablé nouvelle, fit un effort ſur lui-même, & ouvrant des yeux à demi mourans poûr remercier ſon père, il n'eſt plus temps, lui dit-il, de m'accorder Bienfaiſante, je vais finir bientôt une malheureuſe vie, que les douleurs cuiſantes que je reſſens me rendent inſuportable ; & je vois ſans crainte la pâle mort prête à trancher le fil de mes jours ; je prie les

Dieux, mon cher père, qu'ils conservent les vôtres, qu'ils oublient les fautes que je puis avoir commises envers eux. Voilà le seul soin qui m'occupe, & je mourrois satisfait, si vous m'assuriez de ne point gêner, après ma mort, les inclinations de la princesse. Je vous le demande, au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde.

Brigandor attendri par ces dernières paroles, promit au prince Franchot tout ce qu'il venoit de lui demander. Il fondoit en larmes à ce triste spectacle; Bienfaisante étoit inconsolable: le seul prince Parlepeu, qui étoit présent à cette triste conversation, cachoit sa rage & son désespoir sous un visage affligé; & masquant son perfide cœur, paroissoit sensiblement touché de la mort prochaine de son frère.

Le roi Brigandor étoit dans une tristesse mortelle, rien ne pouvoit diminuer sa douleur, lorsqu'on le vint avertir qu'un vaisseau sur lequel il y avoit trois hommes les mieux faits qu'on eût jamais vu, & deux femmes d'une beauté exquise, venoit d'entrer dans le port. Voilà, mon cher fils, dit le roi à Franchot, voilà des hosties dignes du sacrifice que je vais ordonner pour votre

votre ſanté ; & j'eſpère que la dèeſſe Sanguine aura quelque reconnoiſſance de ce que je vais faire pour elle. Ah ! mon père, s'écria le prince, craignez plutôt la juſte colère des Dieux ; & qu'ils ne tirent vengeance de tant de ſang humain répandu. Que je périſſe mille fois plutôt que d'être la cauſe, quoiqu'innocente, du maſſacre de ces malheureux étrangers.

Brigandor, ſans écouter les ſupplications de ſon fils, ſortit de ſa chambre pour faire arrêter les princes Engageant, Bel Eſprit, Entendement, & les princeſſes Viperine & Adreſſe; car c'étoit leur vaiſſeau qui venoit d'aborder ſur les terres de ce cruel monarque. Ma chere Bienfaiſante, s'écria Franchot, voyant que ſon père ſuivoit ſes barbares intentions, veillez, je vous en conjure, à la ſûreté de ces cinq miſérables que le roi va faire périr ſans ſujet. Loin de me procurer la ſanté par ce ſanglant ſacrifice, leur mort irritera les dieux contre moi ; je ne ſuis pas en état de m'oppoſer à la violence qu'on va leur faire. Agiſſez, entreprenez tout pour détourner le roi d'une action ſi horrible, & ſi contraire au droit des gens. Bienfaiſante courut où le prince ſouhaitoit, elle trouva qu'on

conduiſoit déjà au ſupplice ces malheureuſes victimes, les mains liées derrière le dos. On les avoit ſurpris par de feintes careſſes, ſans cela, on n'en ſeroit pas venu à bout ſi aiſément. Elle admira leur conſtance, & la beauté des deux princeſſes qui les accompagnoient : elle ſe jeta aux pieds de Brigandor, lui remontra de la part du prince ce qui pouvoit le détourner de cette ſuperſtitieuſe idolâtrie : & tout ce qu'elle en put obtenir, fut qu'on différa leur mort juſqu'au lendemain, pendant lequel temps on les enferma dans une forte tour. Le prince Franchot eut grand ſoin qu'on ſoulageât leurs peines, & l'aimable Bienfaiſante vint elle-même les y conſoler. Elle ne put s'empêcher de répandre des larmes à la vue de ces illuſtres malheureux. Je périrai, leur dit-elle, ou je vous tirerai de cette affreuſe demeure, & vous rendrai la liberté; mais j'imagine un moyen pour y parvenir. Le prince Franchot touche preſqu'à ſon dernier moment; que l'un de vous promette de le guérir par quelque remede inconnu : en allongeant ainſi votre vie de quelques jours, nous trouverons peut-être le moyen de vous tirer du péril où vous êtes. Elle leur apprit alors la maladie du

prince, avec tous les ſymptômes qui l'avoient accompagnée. Juſte ciel, s'écria Viperine, qui étoit très-habile en médecine, voilà toutes les marques d'un poiſon lent! Oui, charmante princeſſe, le jour ne ſe paſſera pas, que je n'arrache votre amant des bras de la mort. En effet, la véritable thériaque qui dans ce temps-là n'étoit pas ſi commune qu'elle l'eſt aujourd'hui, & dont Viperine ſeule ſavoit la compoſition, étoit un remede immanquable pour Franchot. Elle étoit au comble de la joie, de pouvoir rendre la vie à un prince ſi généreux à leur égard. Je ne promets rien que je ne puiſſe bien tenir, continua-t-elle, voyant Bienfaiſante fort étonnée; vous pouvez aſſurer Brigandor, que s'il veut permettre que je voye le prince, & qu'il prenne de ma main une eſpèce de remède, dont je poſſéde ſeule le ſecret, je lui rendrai ſa première vigueur, j'en réponds ſur ma vie; & ce n'eſt pas le premier que j'aie réchappé d'un état auſſi périlleux. Eh quoi, dit alors Bienfaiſante, vous pourriez effectivement guérir mon cher prince, & lui rendre une ſanté pour laquelle je ſacrifierois volontiers la mienne? Oui, reprit Viperine; mais ne perdez point de temps, le

mal presse, peut-être plus qu'on ne pense; & les momens sont précieux dans la situation où est le prince.

Bienfaisante courut promptement trouver le roi : sire, lui dit-elle, si la vie de votre fils vous est chère, gardez-vous de faire mourir vos prisonniers, puisque ce n'est que par leur moyen que vous la lui pouvez conserver. Le prince continua-t-elle, est empoisonné, sans qu'on sache de quelle main part un crime si horrible : & la seule princesse Viperine que vous tenez dans les fers, est en état de le préserver d'une mort certaine, si vous voulez souffrir qu'elle y apporte un prompt remède. Eh bien, dit brusquement le roi, qu'elle s'en serve donc au plutôt; mais, si elle ne réussit pas, qu'elle sache qu'elle ne diffère son supplice que de quelques heures, & que je la ferai mourir, elle & ses compagnons, dans les plus cruels tourmens.

Bienfaisante vola aussitôt vers la tour, & rompit elle-même les chaînes de Viperine. Cette reine fut bientôt confirmée dans ses préjugés, en voyant le prince Franchot : elle lui fit prendre de sa thériaque qui, ayant eu tout l'effet que l'on en pouvoit

attendre, lui rendit en peu de temps une ſanté parfaite.

Le roi ne ſe ſentit pas de joie à cette nouvelle : il fit auſſitôt rendre la liberté aux autres priſonniers : & ayant appris leurs qualités, il ſe montra plus humain envers eux, que l'intérêt de Sanguine ne le demandoit. Il fut même touché de la beauté d'Adreſſe : & ſe reprochant le deſſein qu'il avoit eu de la faire mourir avec les autres ; belle princeſſe, lui dit-il, je ne ſais de quel œil vous regarderez un roi cruel qui a été ſur le point de vous arracher la vie : mais je n'en ſuis que trop puni par les remords que j'en reſſens depuis que je vous ai vue : je veux réparer cette faute, en ceſſant une coutume barbare qui me rendoit l'horreur de toutes les nations. Que nos dieux ſe contentent, s'ils veulent, de ſacrifices ordinaires, & qu'ils n'exigent plus de moi que leurs autels fument de ſang humain, puiſque je déclare aujourd'hui que je ne veux plus ſacrifier qu'à vos beaux yeux.

Le prince Engageant, amant d'Adreſſe, étoit au déſeſpoir d'une pareille déclaration. Il alloit peut-être en marquer ſon reſſentiment, ſi la princeſſe qui s'étoit apperçue de l'altération qui paroiſſoit ſur ſon viſage,

n'eût ainsi répondu à Brigandor : Je m'estimerois fort heureuse, grand roi, d'avoir inspiré à votre majesté des sentimens si éloignés de ceux dans lesquels elle étoit il y a quelques momens, si je ne devois plutôt croire que toute la gloire en appartient aux dieux qui, lassés de ces sanglans sacrifices, ne nous ont envoyés dans ces lieux que pour les faire cesser. Au reste, je supplie votre majesté de ne point exiger de moi que je réponde à l'amour qu'elle me témoigne. Je suis liée par des engagemens solemnels avec un prince dont la seule tendresse fait tout mon bonheur, & la mort la plus cruelle n'est pas capable d'altérer une constance que vous trouveriez toujours inébranlable. Eh bien! charmante princesse, reprit Brigandor, il faut donc aujourd'hui que je me dépouille de toutes mes passions, si je ne puis espérer de vous voir sensible à mes feux; comptez du moins que le respect que vous m'inspirez m'empêchera de rien entreprendre pour vous détourner de la tendresse que vous avez pour cet heureux prince, que je ne tâcherai de l'effacer de votre cœur qu'à force de générosité, & que vous serez toujours la maîtresse absolue dans mes états. Ah! sire, dit-elle, si ces sentimens

étoient bien sincères, je prendrois la liberté de vous en demander des marques sur le champ. Vous le pouvez, adorable princesse, continua Brigandor; parlez, vous serez aussitôt obéie. Sire, reprit-elle, puisque votre majesté me flatte d'obtenir d'elle tout ce que je lui demanderai, j'ose la prier d'unir dans ce moment la princesse Bienfaisante avec le prince Franchot, c'est le moins que nous devions à leur généreuse bonté; & l'autre grace, que j'appréhende que vous ne m'accordiez pas si facilement, c'est de rendre au prince Entendement, (que voici, la statue de Vérité qu'on lui a enlevée de ses trésors, & dont nous avons besoin pour terminer un enchantement considérable.

A l'égard de votre première demande, je vous l'accorde sans peine, adorable princesse, je ne fais qu'exécuter la parole que j'ai déjà donnée à mon fils; ainsi je déclare dès à présent Franchot mon successeur à la couronne, & lui donne la princesse qu'il aime. Mais, pour ce qui est de la statue de Vérité, hélas! elle n'est plus en ma possession. Je l'avois enfermée dans le palais des secrets, qui est dans une isle située à un quart de lieue d'ici; mais un malheureux

géant, nommé Brandagedondon, s'en eſt emparé par ſurpriſe; & comme il eſt roi du pays des Enchantemens, il l'a rendue inviſible à nos yeux. Il y a pourtant un moyen de la recouvrer, cette ſtatue, c'eſt en combattant le géant. On ne peut le faire qu'avec une épée enchantée que m'a envoyée le ſage Lirgando, fameux magicien, & cette épée n'eſt deſtinée qu'à celui qui doit rompre l'enchantement. Mais il n'eſt pas aiſé de s'en ſervir, puiſque, juſqu'à l'heure qu'il eſt, aucun chevalier de ma cour n'a pu la tirer de ſon fourreau. Si les princes veulent en faire l'eſſai, nous connoîtrons par là ſi la fin de cette aventure approche. Les princes s'y offrirent avec plaiſir, & l'on apporta l'épée, dont la garde & le fourreau étoient tous chargés de diamans d'un prix ineſtimable. Bel-Eſprit & Entendement firent, l'un après l'autre, leurs efforts pour l'en tirer; ce ne fut pas ſans chagrin qu'il n'en purent venir à bout. Je ſerai peut-être plus heureux que vous, leur dit en riant le prince Engageant; en tout cas, je ne dois pas avoir de honte de ne pas réuſſir, après que d'auſſi parfaits chevaliers que vous l'êtes l'ont tenté vainement. Ayant enſuite pris l'épée de leurs mains, il la tira du fourreau auſſi facile-

ment, qu'il l'auroit fait de la ſienne propre. Mais quel fut l'étonnement de toute la cour ? Dans le moment même, d'épais brouillards, qui avoient caché par enchantement l'isle du palais des ſecrets, s'étant évanouis par la force de cette épée, firent voir que l'on pouvoit encore aiſément y aborder.

Le prince Engageant étoit dans un excès de joie qu'il ne pouvoit modérer; il vouloit, ſans attendre davantage, aller combattre Brandagedondon; mais le roi l'ayant prié de différer cette entrepriſe, juſqu'à ce que les noces de Franchot & de Bienfaiſante euſſent été célébrées, Engageant fut obligé d'y conſentir; &, pour paſſer le temps dans des exercices convenables à ſes inclinations, il réſolut, avec les deux autres princes, d'être les tenans d'un tournoi qu'ils voulurent faire en l'honneur de Bienfaiſante.

Le roi avoit réglé que le mariage ſe feroit dans trois jours: il y en avoit déjà un de paſſé, lorſque le prince Franchot allant le matin à l'appartement de ſa princeſſe, vit accourir vers lui un de ſes eſclaves tout en ſang: ah ſeigneur, lui dit-il, on enlève Bienfaiſante, preſque tous vos gardes ſont maſſacrés, & le prince Parlepeu eſt à la

tête des raviſſeurs. Franchot penſa mourir de douleur à cette nouvelle. Perfide frère, s'écria-t-il, je ne reconnois que trop, par cette dernière action, que c'eſt toi qui m'as voulu ravir la vie. Je ſuis un obſtacle invincible à ton exécrable ambition, mais tu n'échapperas pas à ma juſte colère. Il commanda alors qu'on coupât le chemin à ceux qui enlevoient Bienfaiſante, & ſe mettant à la tête de tout ce qui ſe trouva d'officiers, il vola au ſecours de ſa maîtreſſe; mais il n'auroit jamais pu empêcher Parlepeu d'exécuter l'indigne deſſein qu'il avoit conçu, ſi les princes Engageant, Bel-Eſprit & Entendement, qui chaſſoient par haſard dans la forêt des chevreuils, n'avoient miraculeuſement retardé l'enlèvement de Bienfaiſante. Ces généreux princes entendant les cris d'une femme à qui l'on faiſoit violence, s'en approchèrent auſſi-tôt; mais à peine eurent-ils reconnu leur libératrice, que, ſans ſonger à la témérité qu'il y avoit d'attaquer plus de ſoixante cavaliers, ils ne balancèrent pas un moment à ſacrifier leur vie pour une princeſſe qui la leur avoit conſervée avec tant de bonté. Ils s'opposèrent donc vigoureuſement aux raviſſeurs, & s'étant mêlés parmi eux, ils ne portèrent aucun

coup à faux, ſur-tout le prince Engageant dont l'épée enchantée ralentit bientôt la fureur des ſoldats de Parlepeu, qui ne s'attachoient qu'à lui, comme au plus dangereux des trois.

Ces princes, quoique dans un combat auſſi inégal, ne laiſsèrent pas de donner le temps à Franchot de venir à leur ſecours. Ce prince qui marchoit ſur la trace des raviſſeurs, arriva bientôt avec des troupes ſupérieures à celles de ſon frère; mais Parlepeu qui juſqu'alors avoit toujours combattu la viſière baiſſée, & comme un inconnu, voyant arriver ce prince avec une ſuite nombreuſe, ſentit redoubler ſa rage, & alla droit à lui. Les trois princes qui virent ſon deſſein, le ſuivirent de près, & Engageant ayant paré le coup que le perfide portoit à ſon frère, lui déchargea un revers qui fit voler ſon épée en mille pièces, & dans le moment on ſe ſaiſit de lui; ſes gardes alors le voyant arrêté, abandonnèrent promptement Bienfaiſante, & cherchèrent leur ſalut dans la fuite. Parlepeu s'étant fait connoître alors, étonna fort les trois princes, qui ne l'avoient pas cru capable d'un deſſein auſſi noir: il tint les diſcours d'un déſeſpéré, & voyant qu'il étoit

à la merci de Franchot, il aima mieux se procurer une mort violente, que de se voir réduit à en attendre un généreux pardon; & avalant subtilement du poison, il tomba aussi-tôt dans des convulsions horribles, dont il rendit l'ame, avant qu'on l'eût transporté au palais.

Le roi Brigandor ne témoigna pas avoir beaucoup de regret de la mort de ce prince; il ne fit pas même pour cela différer les noces de Franchot, qui témoigna aux trois princes toute la reconnoissance possible du secours qu'il avoit reçu d'eux.

Le mariage se célébra donc avec toute la magnificence imaginable; les princes eurent seuls l'honneur du tournoi: ils abbatirent tous les chevaliers de la cour du roi Brigandor, sans qu'aucun marquât de la jalousie d'avoir été vaincu par ces illustres étrangers. Enfin toutes ces réjouissances finies, le prince Engageant songea sérieusement à la conquête de la statue de Vérité: le jour qu'il prit pour cette expédition, le roi, suivi d'une cour nombreuse, l'accompagna jusque sur le rivage. Ce prince étoit prêt d'entrer seul dans une petite chaloupe qui l'attendoit sur le bord de la mer, lorsque Bel Esprit & Entendement

lui déclarèrent qu'ils ne l'abandonneroient pas dans une aventure aussi périlleuse. Il combattit long-temps leur résolution, mais enfin cédant à leur bonne volonté, il fut contraint de souffrir qu'ils partageassent avec lui l'honneur ou les dangers qui lui étoient promis ; & après avoir fait de tendres adieux aux princesses qui restèrent avec Bienfaisante, en attendant leur retour, & témoignèrent par leurs larmes l'affection qu'elles portoient à de si beaux chevaliers, ils s'embarquèrent & prirent la route de l'isle du palais des Secrets : le trajet n'étoit pas long, les princes abordèrent bientôt, & à peine eurent-ils mis pied à terre, qu'ils se virent environnés de monstres horribles ; mais Engageant ayant fait briller son Epée à leurs yeux, ils se précipitèrent dans la mer avec des hurlemens capables d'effrayer les plus intrépides. Brandagedondon part dans le moment armé de pied en cap, ressemblant à une haute tour ; il avoit à son côté deux sauvages d'une grandeur prodigieuse, velus comme des ours, & armés comme lui de massues de fer. Il se commença alors entre ces six combattans un choc terrible, la dextérité des princes l'emportoit sur la force de ces géans. En-

Engageant ne frappoit aucun coup ſur Brandagedondon qu'il ne lui tirât du ſang ; ſes deux ſeconds qui n'avoient pas de ſi bonnes épées, mais dont le courage ne cédoit pas au ſien, n'avoient pas tout-à-fait le même avantage, le tonnerre ne faiſoit pas plus de bruit que les coups que ſe portoient ces vaillans guerriers ; & après s'être diſputé la victoire pendant cinq heures de ſuite, ils furent obligés, d'un conſentement unanime, de faire une trève de quelques momens, & de ſuſpendre leur combat juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent répoſés & déſaltérés à l'eau d'une fontaine voiſine ; mais Engageant plus animé que les deux autres princes de la réſiſtance qu'il trouvoit à vaincre, ſans vouloir boire, ni ſe rafraîchir, ne différa le combat qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour reprendre haleine, & le recommença preſqu'auſſi-tôt avec plus de chaleur qu'auparavant. Ce prince ne donnoit pas un moment de relâche au géant ; cette maſſe énorme ne pouvoit ſe remuer avec autant d'agilité que le faiſoit Engageant, qui voyant que les forces de ſon ennemi diminuoient beaucoup par la quantité de ſang qu'il perdoit, profita de ſa foibleſſe ; & lui ayant coupé les deux jambes d'un ſeul revers,

se jeta sur lui, & lui trancha la tête avec facilité. Il commençoit à jouir de sa victoire, lorsqu'ayant tourné les yeux du côté de la fontaine, il y vit les deux princes dans un extrême péril : ces illustres chevaliers, échauffés du combat, n'eurent pas plutôt goûté de cette eau, qu'étant tombés comme morts, les deux sauvages les chargèrent sur leurs épaules & se précipitèrent dans la fontaine. Engageant au désespoir d'une aventure si extraordinaire, ne balança pas un moment à les suivre, & se jeta aussi dans l'eau l'épée à la main ; mais au lieu de se sentir mouillé, il fut très-surpris de se trouver avec les princes dans l'enceinte du palais des Secrets, & de ne plus voir les deux sauvages, qui n'étoient que deux fantômes. Ils s'embrassèrent alors avec mille marques de joie, & s'avançant vers la port, ils la trouvent bouchée par une statue d'ébeine d'une figure fort bisarre, qu'ils tentèrent vainement d'ôter de cet endroit, pour s'ouvrir un passage dans le palais ; mais à peine Engageant l'eut-il frappée de son épée, que s'étant réduite en poudre, ils en virent sortir un gros oiseau noir, de la figure d'un corbeau, qui en s'envolant remplit les airs de croas-

ſemens affreux. Les portes s'ouvrirent auſſitôt d'elles-mêmes, & les princes entrèrent dans le palais. On ne peut exprimer leur joie d'y trouver, comme ils l'avoient eſpéré, la ſtatue de Vérité, avec la bague qui en dépendoit : elle étoit poſée ſur une table toute d'or, enrichie de diamans les plus précieux, & entourée de richeſſes immenſes que Brandagedondon y avoit apportées. Après s'en être rendus les maîtres, ils viſitèrent les lieux avec exactitude, de peur de ſurpriſe, & retournoient au cabinet de la ſtatue, lorſque des plaintes très-touchantes, qui paroiſſoient ſortir d'une eſpèce de caveau, excitèrent leur curioſité. Ils allumèrent des flambeaux, & étant entrés ſans crainte dans ce ſouterrein, ils furent ſurpris d'y voir, à la clarté de pluſieurs lampes d'or, & au travers d'un tombeau de marbre tranſparent & diaphane, deux jeunes chevaliers qui ſe poignarderent l'un l'autre, & dont le ſang paroiſſoit ruiſſeler de tous côtés. Les princes furent d'autant plus ſurpris & touchés de ce triſte ſpectacle, que Bel Eſprit & Entendement croyant connoître le ſon de voix de l'un des combattans, & s'en étant approché de plus près, virent diſtinctement que c'étoit

leur frère Languedor qui paroissoit expirer sous les coups de son adversaire, & leur demander vengeance de sa mort prochaine. Ils étoient si troublés d'une telle aventure, qu'ils ne savoient à quoi se résoudre ; lorsqu'Engageant ayant pris avec ses mains la pièce de marbre qui couvroit ce tombeau, la jeta de l'autre côté ; les deux combattans s'étant aussi-tôt relevés, sortirent précipitamment du tombeau, & alloient recommencer leur cruel combat, quand Engageant qui se mit entre eux deux, & qui fit briller son épée à leurs yeux, dissipa tout d'un coup l'aveugle fureur qui causoit leur querelle. O ciel ! s'écria Languedor, comme un homme qui sort d'un profond sommeil & qui reconnut ses frères, & sur-tout le prince Boncœur, son parent, contre lequel il combattoit depuis si longtemps. Quel sort étoit le nôtre ? Quoi, j'étois destiné à vous ôter la vie, ou à recevoir la mort de votre main ; qu'avons-nous donc fait aux dieux, pour mériter une aussi cruelle fortune ? & quelles graces ne devons-nous point rendre à ces princes d'avoir fait finir nos principaux malheurs ? S'étant alors tous embrassés avec beaucoup de joie, ils se donnèrent des marques sen-

ſibles de la tendreſſe qu'ils avoient toujours eue les uns pour les autres. Mon cher frère, dit Bel Eſprit à Languedor, le Prince Boncœur & vous devez avoir beſoin de repos. On voulût auſſi-tôt viſiter leurs bleſſures, mais ce qu'il y eut de ſurprenant, c'eſt qu'ils ne ſe trouvèrent endommagés en aucune manière; leur combat ne s'étoit paſſé qu'en idée par les enchantemens de Brandagedondon; & s'ils avoient paru tout couverts de ſang dans le tombeau, c'eſt que le charme n'avoit pas encore été diſſipé par l'épée d'Engageant. La joie de ces trois illuſtres princes fut infinie de ſe retrouver tous, & de poſſéder la ſtatue de Vérité : ils ſe contèrent réciproquement leurs aventures, & quand ce fût le tour de Languedor, ce prince voyant que l'on attendoit avec impatience qu'il éclaircît celle qui venoit de ſe terminer heureuſement, commença ainſi ſon hiſtoire.

HISTOIRE

Du prince Languedor & de la princesse Toujoursbelle.

AVANT de vous expliquer les raisons pour lesquelles je dois présumer que nous étions, le prince Boncœur & moi, enfermés dans ce cruel tombeau ; il est nécessaire que je vous fasse le récit des autres aventures qui ont précédé cette dernière, puisque sans cela vous ne sauriez qu'imparfaitement notre malheur commun.

Lorsque je vous eu vus, mes chers frères, abandonnés, l'un dans l'isle des lions, & l'autre dans celle des vipères, je n'eus pas lieu d'espérer un sort plus doux que le vôtre ; aussi fus-je bientôt exposé, comme vous, dans l'isle des flammes, où j'aurois infailliblement péri, sans une protection toute divine.

A peine m'eut-on mis hors du vaisseau, que je ressentis une chaleur extraordinaire & suffoquante. La terre, qui étoit toute en feu, me brûloit déjà la plante des pieds ;

& je me voyois prêt d'être confumé en peu de temps, lorfque j'apperçus tout-d'un-coup en l'air un vieillard fort majeftueux. Mon fils, me dit-il en m'abordant, revêtez-vous au plutôt, de l'habit que je vous apporte, & changez vos fouliers contre ceux-ci. J'obéis fur le champ, fans répliquer; & je n'eus pas fitôt endoffé l'habit & chauffé les fouliers, que je ne fentis plus qu'une chaleur tempérée, & que les flammes qui s'exhaloient de la terre, & me brûloient les entrailles, s'écartèrent de moi. Je me profternai aux pieds de mon libérateur; je lui rendis grâce de m'avoir préfervé d'une mort inévitable, & l'affurai que j'étois prêt de facrifier ma vie pour fes intérêts. J'accepte volontiers ces offres obligeantes, me dit ce vénérable vieillard, je n'en attendois pas moins de votre généreufe reconnoiffance. J'ai befoin de votre fecours, & je fuis sûr qu'il me fera utile; mais avant de vous employer pour moi, il eft jufte que vous foyez inftruit de ce qui fait tout le malheur de ma vie.

HISTOIRE

Du ſage Famagongoma, de la princeſſe Froideur, & du prince Cœur-brûlant.

JE ſuis le ſage Famagongoma, roi des Salamandres, & mari de la reine de la mer glaciale. Après une longue ſtérilité de cette princeſſe, nous eûmes enfin de notre mariage une fille plus belle que l'on ne dépeint la mère des amours, à qui par la ſuite nous donnâmes le nom de Froideur, parce que juſqu'à l'âge de dix-ſept ans elle avoit paru toujours inſenſible aux empreſſemens des plus aimables princes du monde, mais ſon heure n'étoit pas encore venue. Le fils du roi de l'iſle de Flammes nommé Cœur-brûlant, ayant ouï parler de la beauté de cette princeſſe, s'échappa un jour de la cour de ſon père, & vint dans la mienne comme un inconnu. Il n'eut pas plutôt vu ma fille, que voulant tout devoir à ſon propre mérite, & rien à ſa naiſſance, il s'efforça de lui plaire par mille galanteries.

Il ne falloit pas moins qu'un prince tout de feu, pour embrâser le cœur de la princesse. Cœurbrûlant sut si bien s'insinuer auprès d'elle, que lui faisant oubier son devoir, elle porta bien-tôt des marques de la foiblesse qu'elle avoit eue pour ce prince; je ne pouvois m'imaginer que l'embonpoint de ma fille procédât d'une cause pareille; je croiois trop connoître son caractère, & encore plus son tempérament, pour avoir quelque chose à craindre de ce côté, & pour soupçonner la vertu de la princesse. Hélas! l'amour fait payer avec usure les mépris que l'on a eu pour lui; c'est une espèce de prothée, qui prend toutes sortes de formes pour séduire un jeune cœur, dont la sagesse sembloit le bannir pour toujours; enfin je ne fus que trop malheureusement convaincu de mon déshonneur, puisque ma fille mit bientôt au monde un enfant beau comme le jour.

Toute ma prudence m'abandonna en cette occasion; je me livrai à la fureur, & ma fille gardant un silence obstiné sur cette cruelle aventure, je la fis enfermer dans un cachot, résolu de la punir de l'injure qu'elle m'avoit faite; je ne fus pas content que je ne comprisse aussi dans ma vengeance

l'auteur de ma honte. Je consultai mes livres, & connoissant que c'étoit ce jeune étranger nouvellement arrivé dans ma cour qui m'avoit déshonoré, je le fis arrêter sur le champ; il avoua le fait sans s'étonner, & me jurant que son alliance ne pouvoit que m'être avantageuse, offrit d'épouser la princesse; j'étois tellement aveuglé de colère, & outré de son insolence, que sans vouloir presque l'écouter, je le condamnai à être brûlé vif avec l'enfant qu'il avoit eu de la princesse. Il reçut cet arrêt d'un visage tranquille, & monta sur le bûcher d'un air si intrépide, tenant son fils dans ses bras, qu'il nous fit tous frémir du supplice qu'il alloit endurer, sans qu'il en parût plus ému; les flammes les enveloppèrent dans le moment, & la fumée les ayant dérobés à nos yeux, on les croyoit réduits en cendres, lorsque le bois étant consumé, ils parurent dans le même état qu'ils y étoient entrés, & en sortirent encore plus beaux qu'ils n'étoient auparavant, sans aucune marque d'avoir été endommagés par le feu. Ma surprise fut extrême; quel prodige est ceci, m'écriai-je hors de moi-même? Roi des Salamandres, me dit le jeune homme en m'interrompant, vois si je suis digne de

ta fille, & juge de mon origine par mon pouvoir ? Je ſuis l'unique héritier du roi de l'iſle des Flammes ; l'amour, comme tu le vois aujourd'hui, ſe plaît tellement à joindre enſemble les choſes les plus antipathiques, qu'il a entrepris d'unir le feu & l'eau ; ne me refuſe donc pas la princeſſe Froideur, puiſqu'étant ſeul capable de fondre la glace dont ſon cœur étoit entouré, tu aurois vu éteindre en elle toute ta poſtérité.

Nous étions en guerre cruelle avec le père de Cœurbrûlant, continua le vieillard, je crus y mettre fin par ce mariage ; & trouvant beaucoup d'utilité dans cette alliance, j'accordai ma fille à ce prince, avec une joie extrême, & je n'en différai la cérémonie que juſqu'au lendemain.

Le prince Cœurbrûlant ſortoit avec pompe du temple de l'hymen, où il venoit d'épouſer ma fille ; il la reconduiſoit au palais, lorſque des éclairs & un tonnerre effroyable firent paroître le ciel tout en feu. Le prince effrayé devint pâle comme la mort, & embraſſant tendrement ſon épouſe. Ah ! ma princeſſe, s'écria-t-il, voilà ſans-doute mon cruel père, dont la colère éclate, & qui vient ici pour nous ſéparer. Dans le moment le roi de l'iſle des Flammes ayant paru

paru en l'air; porté ſur un chariot tout de feu, fondit ſur nous, enleva le prince ſon fils, & ma fille; & après avoir embrâſé le palais, & toutes les maiſons voiſines, reprit la même route par où il étoit venu. Je fus extrêmement étonné d'une entrepriſe ſi hardie; je ramaſſai avec promptitude le plus de Salamandres qu'il me fut poſſible, pour éteindre les flammes qui voloient déja par toute la ville. Vous n'ignorez pas que notre préſence ſeule en a le pouvoir, puiſque c'eſt par la vertu des peaux des Salamandres, dont vous êtes couvert, que vous vivez dans cette terre brûlante. Ce ne fut pourtant qu'après un temps conſidérable, que l'on arrêta l'incendie, & nous donnâmes ainſi au roi de l'iſle des Flammes, la facilité d'emporter ma fille avec ſon époux. Je ne doutai point qu'il ne fît périr cruellement cette princeſſe, par l'antipathie naturelle qui eſt entre lui & moi. C'eſt pourquoi je m'élevai promptement dans les airs, l'épée à la main; mais j'arrivai trop tard dans cette iſle malheureuſe; j'y appris que ma fille étoit déjà dans la tour enfumée. C'eſt une priſon où il renfermoit tous les priſonniers qu'il fait ſur nous. Cette punition nous eſt mille fois plus inſupportable que la mort, même

la plus cruelle : car nous avons bien la vertu d'éteindre le feu ; mais la fumée nous faifant languir, nous étouffe peu-à-peu.

Je m'en retournai donc dans mes états, défefpéré de ne pouvoir apporter aucun fecours à mes enfans, & pénétré de leur perte, je tâchois de me confoler avec le petit prince Flamboyant leur fils. Cet aimable enfant, qui étoit tout parfemé de flammes, faifoit bien connoître par-là qu'il defcendoit du prince Cœurbrûlant. Un jour que je le tenois entre mes bras, j'apperçus la fée Pandrague, dans un chariot tiré par des papillons. Cette illuftre fée qui domine fur toutes fes fœurs, & dont la préfence feule fait trembler les plus fiers enchanteurs, qui la reconnoiffent tous pour leur reine, defcendit dans mon palais où je m'efforçai de la recevoir avec toutes les marques de vénération dues à fa perfonne. Sage Famagongoma, me dit-elle, je connois vos chagrins ; tout mon pouvoir deviendra inutile, ou je les ferai bientôt finir. Recevez pour cet effet ce bouquet de ma main ; il eft compofé de fleurs, qui jamais ne fe fannent, & qu'on pourroit, à jufte titre, nommer Immortelles : mais c'eft-là leur moindre vertu ; j'ai épuifé mon art,

pour le rendre tel qu'il eſt. Il réconcilie ſur le champ les plus mortels ennemis, & fait unir enſemble les choſes les plus oppoſées. Je l'ai appelé le bouquet ſympathique; ſervez-vous-en ainſi que je vais vous le dire. Quand la lune aura achevé ſon cours, prenez les peaux de pluſieurs Salamandres mortes; faites-en faire un habit complet, que vous porterez avec votre bouquet ſur le bord de l'iſle des Flammes; vous y rencontrerez quelques jours après un jeune prince, nommé Languedor, à qui, par le moyen de cet habit, vous conſerverez la vie; & par le ſecours duquel, en recouvrant votre fille & ſon époux, vous rétablirez la paix dans vos états; le reſte me regarde, & je lui inſpirerai ce qu'il doit faire. Je partis auſſi-tôt, pourſuivit le vieillard, & huit jours, qui m'ont paru bien longs, ſe ſont paſſés depuis que je vous attends. Cet heureux temps eſt enfin venu; c'eſt à vous, généreux prince, à agir conformément aux intentions de la fée Pandrague.

Le ſage Famagongoma me remit alors entre les mains le bouquet ſympathique, je le pris avec confiance, & animé par la reine des fées, je me rendis bientôt à la

porte du palais de l'isle des Flammes. Tout le monde me regardoit avec étonnement. Jamais aucun étranger n'avoit impunément abordé dans cette isle toute de feu ; il falloit être naturel du pays, pour y pouvoir vivre, ou Salamandre tout au moins, pour écarter les Flammes, qui étouffoient tout mortel. Je n'avois l'air ni de l'un ni de l'autre ; mais le bouquet fleuri que je tenois à la main, surprenoit encore davantage. On n'avoit jamais vu croître aucune fleur dans cette campagne, tout y étoit sec & brûlé ; & les fleurs que je portois devoient avoir déjà perdu leur beauté, & leur couleur naturelle, si elles n'avoient pas été cueillies par la main de l'illustre fée qui, après les avoir préparées, en avoit fait présent au sage Famagongoma.

On alla aussi-tôt donner nouvelle de mon arrivée au roi qui paroissant étonné de ce prodige, m'envoya ordre de venir lui parler. Je le fis, sans hésiter, & après l'avoir abordé avec un profond respect : grand monarque, lui dis-je, ce n'est pas sans miracle que je me trouve sur vos terres, & que j'ai le pouvoir d'y respirer un air fatal au reste des hommes ; mais la puissante Pandrague, dont le nom est connu par tout

le monde, m'a communiqué cette vertu, pour venir vous aſſurer de ſa protection, & vous préſenter ce merveilleux bouquet, comme une marque certaine de l'amitié qu'elle vous porte. Vous devez, grand prince, vous eſtimer heureux, des témoignages de diſtinction que la fée vous donne, elle en accorde peu de pareils; & ſes faveurs doivent toujours être précieuſes aux mortels les plus diſtingués.

Le roi m'écouta avec une extrême joie; & acceptant le bouquet de Pandrague avec ſoumiſſion, il le porta auſſi-tôt ſous le nez, pour reſpirer l'odeur agréable qui en ſortoit. Puiſſant prince, lui dis-je, profitant de ce moment, je n'ai exécuté qu'une partie de ma commiſſion; la fée m'a encore chargée d'une autre affaire où elle prend part: elle n'ignore pas vos différends avec le ſage Famagongoma, & quelle triſte ſuite a eu le mariage de ſa fille avec le prince Cœur-brûlant; mais comme la clémence eſt la principale vertu d'un monarque tel que vous l'êtes, elle m'a chargé de vous repréſenter qu'il eſt temps que votre colère finiſſe, la princeſſe Froideur ne l'a que trop éprouvée, il eſt juſte enfin que vous laiſſant fléchir, vous la reconnoiſſiez pour votre

fille, & que la paix entre le roi des Salamandres & vous ſoit cimentée par l'approbation du mariage du prince votre fils avec la princeſſe des Salamandres.

Pendant que je parlois ainſi, le bouquet ſympatique faiſoit ſon effet. Par quel moyen ſurnaturel vois-je éteindre ſans retour toute la haine que j'avois dans le cœur contre Famagongoma, s'écria le roi de l'iſle des Flammes ? Oui, aimable étranger, il ne falloit pas moins qu'une fée auſſi puiſſante, pour produire ce miracle. Je vous accorde tout ce que vous me demandez au nom de l'illuſtre Pandrague ; faites en ſorte que la princeſſe Froideur oublie les mauvais traitemens qu'elle a reçus par mon ordre. J'ai honte de ma cruauté envers elle, & vous pouvez l'aſſurer que je la regarderai dorénavant comme ma propre fille. Il ordonna auſſi-tôt qu'on allât la tirer de la tour Enfumée, & le prince Cœurbrûlant, du cachot ſans air. Il étoit temps que le roi ſe repentît de ſa dureté, le prince & la princeſſe étoient prêts d'expirer, peut-être n'avoient ils plus que quelques heures à vivre, lorſqu'on leur donna la liberté ; mais l'air ſeul leur rendit la vie qu'ils alloient perdre ſi l'on eût différé davantage à les faire ſortir

de leur affreufe prifon. Ces deux illuftres époux fe témoignèrent alors toute la tendreffe poffible, & ne pouvoient modérer leur joie de fe voir récompenfés de leurs peines dans le moment qu'ils n'attendoient plus que la mort. Je ne crus pas devoir différer plus long-temps d'apprendre cette agréable nouvelle au roi des Salamandres : je courus fur le bord de la mer, où je le trouvai qui m'attendoit avec impatience; il penfa mourir de plaifir quand je lui eus appris l'heureux fuccès de mon voyage; il m'embraffa mille fois, & alla fur le champ jurer une paix éternelle au roi de l'ifle des Flammes. Ces deux monarques fe donnèrent en ma préfence des preuves d'une réconciliation fincère, & me comblèrent de careffes; il ne manquoit plus que la préfence de la reine des Salamandres pour que la joie fût complète : on fe difpofoit à lui envoyer un courier, lorfqu'on la vit paroître dans le char de Pandrague avec le petit prince Flamboyant. Il eft impoffible d'exprimer quelle fut l'allégreffe des peuples aux nouvelles de la paix & du mariage de leur prince. Ils la témoignèrent par des feux de joie, des illuminations magnifiques, & des réjouiffances que l'on renouvella tous

les jours pendant plus d'un mois. Ensuite le roi des Salamandres & son épouse, étant retournés dans leurs états, je les y accompagnai; mais ne pouvant m'accoutumer dans des climats si glacés, j'en partis comblé de leurs bienfaits, & n'oubliai point d'emporter avec moi l'habit dont le sage Famagongoma m'avoit fait présent, qui est le même dont vous me voyez revêtu.

J'étois déjà sorti du pays des Salamandres, & entré sur d'autres terres qui m'étoient inconnues, lorsqu'au coin d'un bois j'apperçus un ours monstrueux qui emportoit un enfant dans ses pattes. Je fus touché du malheur de ce petit misérable; je poursuivis cette cruelle bête sans m'effrayer du péril; je l'atteignis, & l'ours abandonnant aussi-tôt l'enfant, tourna toute sa fureur contre moi. Nous commençâmes alors un combat furieux, mais assez inégal, & j'étois prêt de succomber, lorsqu'un grand chien noir étant venu se jeter sur l'ours, le terrassa, & me donna le moyen de l'achever, en lui plongeant plusieurs fois mon épée dans le corps. Ce chien, après m'avoir aidé à remporter la victoire, me fit mille caresses, ainsi que l'enfant que je relevai de terre, & que je pris dans mes bras. Ce

fidèle animal marchoit devant moi, tournant à tous momens la tête comme pour me dire de le ſuivre; & après avoir ainſi fait plus d'une lieue dans la forêt, nous rencontrâmes une cabane de payſan dans laquelle le chien entra & moi auſſi, jugeant bien que c'étoit-là où demeuroient les parens de l'enfant que j'avois ſauvé des dents de l'ours.

J'étois très-fatigué du combat que je venois de faire, & je perdois même un peu de ſang; mais un homme entre deux âges, qui habitoit dans cette maſure, après m'avoir remercié en termes fort touchans, d'avoir ſauvé la vie à ſon fils, me procura promtement le remède néceſſaire pour mes bleſſures qui ſe trouvèrent fort légères. Je paſſai le reſte de la journée chez ce bon homme, qui ne ſavoit quel accueil me faire; & après avoir ſoupé plus ſplendidement que ſes facultés ne ſembloient le permettre, il me donna un lit aſſez propre pour y paſſer la nuit. Il faut, mes chers frères, que je vous raconte un rêve extraordinaire que je fis dans cette cabane, parce qu'il a relation à l'aventure du tombeau; je m'imaginois être au bord d'une fontaine magnifique, où je me rafraîchiſſois d'une extrême chaleur qui me deſſé-

choit les entrailles, lorſque je vis une des ſtatues qui ornoient cette fontaine, me lancer un dard qui me traverſoit le cœur : je faiſois tous mes efforts pour l'arracher, ſans y pouvoir parvenir ; & je me voyois prêt à expirer des douleurs inſupportables que je ſouffrois, lorſque je crus entendre une autre ſtatue, qui repréſentoit un enfant nud, me dire : Tu n'en mourras pas, prince Languedor, mais tu porteras cette bleſſure juſques par de-là le tombeau. Je m'éveillai en ſurſaut, très-fatigué de mon rêve; je cherchois à en faire l'application : rien ne s'offrit à mon eſprit, qui pût répondre à ce ſonge biſarre, lorſque j'entendis pluſieurs fois aboyer autour de moi le chien qui m'avoit ſauvé la vie. Le jour commençoit à paroître, je ſautai en bas du lit, je m'armai promptement, & ſortis dans le bois pour voir ce qui pouvoit cauſer l'inquiétude de cet animal : en faiſant le tour de la maiſon, j'apperçus deux biches, qui paiſſoient tranquillement, & qui prirent la fuite ſitôt qu'elles me virent. Quoique je fuſſe pour lors à pied, je les pourſuivis avec le chien pendant près de trois heures; elles ne s'éloignèrent jamais aſſez de moi, pour que je les perdiſſe de vue, & ſembloient

ne me point appréhender : enfin, après m'avoir bien fait courir, elles entrèrent dans une espèce de grotte souterraine : je les y suivis sans crainte, & à peine y eussé-je pénétré cinquante pas, que je les vis toutes deux avec le chien, aux pieds d'une fille d'une beauté extraordinaire, & qui ressembloit parfaitement à la statue qui m'avoit percé le cœur la nuit précédente : jamais rien de si majestueux ne s'étoit offert à ma vue ; des grands yeux bleus, une bouche d'une forme singulière, ornée de toutes les grâces de la jeunesse, des cheveux cendrés, flottans par grosses boucles sur ses épaules, une taille délicate, un sourire flatteur & enfantin firent que, sans balancer un moment, j'abandonnai toute mon ame aux charmes de cette aimable personne; voilà donc m'écriai-je tout hors de moi-même, l'accomplissement d'un songe, dont j'appréhendois tant les funestes effets ; voilà la blessure que je devois porter jusques par-delà le tombeau. Oui, divine princesse, mon rêve ne sera pas menteur, je vous adorerai toute ma vie, & la mort même ne sera jamais capable de me faire oublier vos charmes. Cette adorable personne sourit à ces paroles. Pour-

quoi venez vous troubler ma solitude, me dit-elle, de l'air du monde le plus touchant? faut-il que vous ajoutiez encore à mes chagrins celui de vous voir bientôt la proie d'un barbare géant, contre lequel toute votre valeur deviendra inutile. Madame, reprit-il, je mourrai content en combattant ce monstre, si du moins ma mort vous coûte quelques larmes. Mais par quelle raison étrange une personne comme vous fait-elle sa demeure dant une grotte aussi sauvage? Hélas! me dis-elle, en pleurant amèrement, je ne saurois rappeler les circonstances de mon malheur, sans le redoubler par les cruelles réflexions qu'il entraîne avec soi. Je n'étois pas née pour faire un triste usage de la vie, mais le tems presse, & je ne puis refuser à votre générosité le récit de mes tristes aventures. L'on m'appelle Toujoursbelle; j'avois été élevée avec la princesse Bellehumeur, ma sœur cadette, à la cour du roi Jamaisvu, mon père, qui est seigneur de l'Isle perdue, lorsqu'un géant monstrueux, nommé Mangafuriel, devint amoureux de moi, & me demanda en mariage. Le roi fut au désespoir d'une pareille proposition, il éluda long-temps les demandes du géant, n'osant pas les refuser

tout-à-coup ; mais ce monſtre voyant que les choſes traînoient trop en longueur, & qu'on n'avoit pas deſſein de me livier entre ſes bras, m'enleva un jour de la cour de mon père. Cet auguſte monarque ayant voulu s'oppoſer aux violences publiques de ce traître enchanteur, il fut changé ſur le champ en ce chien noir qui vous accompagne, & ma mère & ma ſœur furent transformées auſſi, en ma préſence, en ces deux biches, qui ſont condamnées par ce brutal, à être tous les jours pourſuivies par le chien, depuis la cabane d'un payſan, qui eſt à trois lieues d'ici, juſqu'à cette malheureuſe grotte. Jugez, ſeigneur, de la frayeur où ſont ces pauvres biches, de croire tous les jours qu'elles feront peut-être dévorées, l'une par ſon père, & l'autre par ſon époux. Voilà, ſeigneur, les peines que je reſſens à chaque inſtant, outre celle où je ſuis d'être expoſée aux brutalités de ce géant qui, laſſé de mes réſiſtances, m'a déclaré hier que ſi dans huit jours, je ne conſentois à l'épouſer, il me feroit cruellement mourir avec toute ma famille. La princeſſe ſe mit alors à pleurer abondamment, ſans que je puſſe tarir la ſource de ſes larmes. Aimable Toujours-

belle, m'écriai-je, vous n'êtes point faite pour être l'épouſe d'un monſtre ; agréez ſeulement les vœux d'un malheureux prince tel que je ſuis, & ne vous embarraſſez pas du reſte ; outre l'inclination naturelle que j'ai à rendre ſervice aux perſonnes de votre ſexe, je m'y ſens porté en cette occaſion par quelque choſe de plus fort. Je n'en dois plus douter, puiſque les Dieux ont pris ſoin de m'en avertir en ſonge, & qu'ils ont gravé ſi profondément dans mon cœur l'image de votre divine perſonne, que jamais rien ne pourra l'en effacer. Profitons de l'abſence de Mangafuriel, & ſuivez-moi avec le chien & les deux biches. La princeſſe devenue ſenſible à la paſſion que je lui peignois avec des couleurs ſi vives, ſe livra ſans répugnance entre mes bras. Je la conduiſis à la cabane du payſan avec une confiance que l'amour ſeul peut inſpirer, & j'y arrivai ſans trouver aucun obſtacle. Je ne pouvois cacher cette aventure à mon hôte. Je fus donc obligé de l'en inſtruire ; & quoique les circonſtances périlleuſes qui accompagnoient cette eſpèce d'enlèvement, duſſent l'effrayer, puiſqu'il avoit tout à craindre de Mangafuriel ; ſi jamais il apprenoit qu'il nous eût donné retraite, je

trouvai en lui une grandeur d'ame au-dessus d'un homme de son état. Je vous ai obligation de la vie de mon fils, me dit-il; croyez, prince, que j'en serai reconnoissant. Vous n'avez rien à craindre chez moi: & quoique le géant soit si terrible, sa puissance ne peut s'étendre jusqu'ici; je vais vous conduire dans un lieu où vous serez à couvert de ses poursuites. M'ayant ensuite donné la main, il nous fit entrer avec la princesse & sa famille, dans un souterrain spacieux, où nous trouvâmes toutes les commodités de la vie. Je remerciai notre libérateur dans des termes fort tendres, & comme il n'y avoit pas de danger pour moi d'être vu, je sortois quelquefois de notre retraite, pour prendre l'air. La difficulté que je trouvois à tirer ma princesse des mains de ce malheureux géant m'occupoit sans cesse. Un jour que j'y rêvois seul dans le bois, & que je considérois en moi-même de quelle manière je pourrois la remettre sûrement dans les états du roi son père, je jetai par hasard les yeux sur une paysanne qui vouloit lier une charge de bois avec une corde trop courte de la moitié. Je ne pus m'empêcher de rire de la voir obstinée dans cette entreprise. Comment

veux-tu, lui dis-je, enlever ce bois avec ſi peu de corde ? ne vois-tu pas que tu n'en pourras jamais venir à bout. Je le ferai plutôt, me répondit cette payſanne, que tu n'exécuteras ce que tu projettes. Une réponſe auſſi conforme à ce que j'avois dans l'eſprit m'étonna ; mais ma j'oie devint bientôt extrême, en voyant que cette même payſanne quittoit une forme auſſi abjecte, pour prendre celle de la fée Pandrague. Je me proſternai promptement à ſes pieds. Illuſtre fée, m'écriai-je, votre ſeule attention eſt à ſécourir les malheureux; je vois bien par ce que vous venez de me dire, que ſans votre protection, il nous ſeroit impoſſible d'éviter le rédoutable Mangafuriel. J'implore donc votre puiſſance, perſuadé que vous ne vous êtes tranſportée dans ces lieux, que pour nous délivrer des mains de ce géant que j'aurois déja été combattre, ſans la réſiſtance de la princeſſe Toujoursbelle. Oui, me dit Pandrague, je viens à votre ſecours, il n'eſt pas juſte que l'aimable fille du roi Jamaisvu, ſoit la proie d'un auſſi vilain monſtre. Vous l'épouſerez, prince, mais votre bonheur n'eſt pas encore ſi proche ; l'on vous comptera, & vous ſerez effectivement au

nombre des morts, avant que vous possédiez cette charmante princesse. Il ne m'est pas permis de vous en dire davantage ; soumettez-vous aux ordres du destin, dont les volontés sont irrévocables. Soyez constant, craignez & révérez les Dieux, sans murmurer contre leurs décrets, & vivez dans l'espérance d'être un jour le plus heureux de tous les mortels avec votre chere Toujoursbelle.

Je frémis depuis les pieds jusqu'à la tête, à cette horrible prédiction. Et j'étois prêt de me livrer au désespoir le plus affreux, sans les nouvelles promesses que me donna cette bonne fée, de m'être toujours favorable. Elle me conta ensuite que le paysan qui m'avoit reçu chez lui n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit, & que c'étoit l'enchanteur Peut-tout son ami intime qui, par son ordre, ayant supposé un enfant prêt à être dévoré par un ours, m'avoit ainsi attiré dans cette demeure, pour délivrer a princesse Toujoursbelle des mains du tyran qui la retenoit. Ensuite la fée Pandrague m'ayant reconduit à la cabane, elle commença à y exercer son pouvoir, en rendant au chien & aux deux biches leurs formes naturelles, que le malheureux Manga-

furiel leur avoit ôtées par la force de ses noirs enchantemens. Toute cette famille royale s'embrassa alors avec tendresse; & après s'être donné des marques réciproques de joie, rendit grâce à la fée & à l'enchanteur Peut tout des bienfaits qu'elle en avoit reçus. Nous ne songeâmes plus qu'à nous éloigner de ce lieu. La fée nous ayant couvert d'un nuage épais, pour nous dérober aux poursuites du géant, nous fournit d'équipages & de toutes les choses nécessaires à la vie. Nous partîmes enfin de ce lieu, & nous fîmes de la sorte plus de cent cinquante lieues.

Le roi Jamaisvu consentoit à l'amour que j'avois pour Toujoursbelle. Cette princesse me marquoit souvent que cette approbation faisoit tout son bonheur; & la reine qui m'aimoit déjà comme son propre fils, souhaitoit que nous arrivassions promptement dans ses états, pour conclure notre mariage. Nous en touchions presque les frontières, lorsque nous étant reposés à l'entrée d'un bois, pour nous rafraîchir de l'ardeur du soleil, nous nous endormîmes tous sur une espèce de gazon. Nous y goûtions un tranquille sommeil, lorsqu'un fameux géant, nommé Brandagedondon, qui revenoit de

la chaſſe, apperçut notre petite troupe. Il conſidéra attentivement Toujoursbelle, qui repoſoit entre les bras de ſa ſœur Bellehumeur; il les mit toutes deux ſous le ſien, & les emporta, ſans les éveiller, comme un faucon enlèveroit une caille. J'ouvris les yeux dans le moment que cet enchanteur s'éloignoit avec ſa proie. J'éveillai promptement le roi Jamaisvu, & je courus après ce traître, dans le deſſein de mourir en combattant contre lui, ou de lui arracher les princeſſes; mais quelque diligence que je fiſſe, je ne pus jamais le joindre. Je le ſuivis ſeulement des yeux, & l'ayant vu entrer dans une tour d'une hauteur inacceſſible, dont il referma la porte après lui, je réſolus de ne me point éloigner de cette cruelle priſon. Un moment après j'en vis ſortir le géant, qui apparemment retournoit en courſe; je voulus profiter de ce moment favorable, & de l'obſcurité de la nuit qui s'aprochoit. Je m'avançois vers la tour, lorſque j'entrevis à quelques pas de moi un homme que le défaut du jour m'empêcha de reconnoître pour le prince Boncœur, & qui venoit à moi l'épée à la main. Nous nous prîmes apparemment l'un l'autre pour des ſatellites de Brandagedondon, & commen-

çâmes un combat qui n'auroit fini que par la mort de l'un de nous deux, ſi le géant, qui arriva ſur ces entrefaites, & qui nous trouva acharnés l'un contre l'autre, ne nous eût embraſſés, & tranſportés tous les deux dans le tombeau diaphane, où ſans nous être reconnus, & par la force de ſes enchantemens, nous avons toujours continué notre combat, juſqu'au moment que vous avez fait ceſſer le charme qui nous forçoit d'en agir ainſi.

Tous les princes furent ſurpris de cette hiſtoire, & Boncœur, pour en éclaircir quelques endroits qu'ignoroit Languedor, raconta à ſon tour, que s'étant rencontré par haſard ſur les frontières du royaume de Jamaisvu, dans le moment que les princeſſes venoient d'être enlevées pour la ſeconde fois, le roi l'avoit conjuré de pourſuivre le raviſſeur; que l'amour qu'il avoit pour la princeſſe Bellehumeur lui ayant donné des aîles, il étoit arrivé au pied de la tour, dans le moment que Languedor cherchoit à s'introduire, & que l'ayant pris dans l'ombre de la nuit pour une ſentinelle de Brandagedondon, ils avoient commencé le combat, qui avoit été terminé comme le prince ſon couſin venoit de le raconter.

Ces illuſtres chevaliers, après avoir fait réflexion ſur les principales circonſtances de ces aventures, jugèrent que Brandagedondon auroit auſſi, ſans-doute, tranſporté les deux princeſſes dans ce même palais. Ils les y cherchèrent avec beaucoup de ſoin, & commençoient à déſeſpérer de les trouver, lorſque traverſant les cours du château, ils paſsèrent auprès du corps de Brandagedondon. Engageant qui s'étoit apperçu que le géant portoit au doigt une bague qui jetoit un feu extraordinaire, la lui ayant ôtée auſſi-tôt, l'eut à peine miſe à ſon doigt, que l'eau d'un puits qui étoit à l'entrée de la ſeconde cour, s'élançant tout d'un coup à gros bouillons par-deſſus ſes bords, le puits ſe tarit en très-peu de temps. Les princes étonnés d'un événement ſi ſingulier, s'étant approchés du puits, en virent ſortir les deux princeſſes, Toujoursbelle & Bellehumeur, avec la fée Pandrague. Cette illuſtre fée ayant alors fait remarquer à Languedor que la prédiction étoit accomplie à ſon égard, puiſqu'il avoit été ſi longtemps dans le tombeau, l'aſſura, ainſi que le prince Boncœur, qu'ils épouſeroient leurs princeſſes, ſitôt qu'ils les auroient remiſes entre les mains du roi Jamaisvu, leur père, &

disparut dans le moment même, les laissant charmés par des nouvelles si agréables.

Toujoursbelle & sa fœur, au comble de leur joie de retrouver les princes leurs amans, se joignirent à eux, pour rendre grâce à leurs libérateurs; & leur apprirent que le perfide Brandagedondon, ne pouvant se faire aimer d'elles, les avoit enfermées au fond de ce puits, dans une caverne horrible, remplie d'animaux & d'insectes les plus sales & les plus venimeux; mais que, grâce à la fée Pandrague qui avoit fait disparoître toute l'horreur de leur cachot, & qui leur avoit toujours tenu compagnie, elles ne s'étoient apperçues de la longueur du temps qu'elles y avoient demeuré, que par l'absence de leurs amans.

Tous les princes n'ayant plus rien à faire dans le palais des Secrets, après en avoir fait enlever toutes les richesses de Brandagedondon, repassèrent le petit bras de mer qui les séparoit du royaume de Brigandor. Les princesses Adresse & Viperine qui, justement allarmées du péril que couroient ces princes, attendoient leur retour avec la dernière impatience, montrèrent toute la joie possible de leur heureuse victoire, & témoignèrent à Toujoursbelle & à Belle-

humeur qu'elles étoient très-ſenſibles à leur délivrance.

Il ne manquoit donc plus aux princes que le miroir de Sageſſe, pour être en état de diſſiper l'enchantement de Sobare; & quelqu'inſtance que le roi Brigandor leur fît, pour les engager à s'arrêter plus longtemps dans ſes états, ils réſolurent d'exécuter promptement leurs deſſeins, & d'aller chercher ce précieux bijou par toute la terre. Ce ne fut pas ſans répandre bien des larmes, que ſe fit cette ſéparation. Le prince Franchot & ſon illuſtre épouſe ne pouvoient ſe réſoudre à laiſſer partir les princes & les princeſſes; & le roi qui touchoit au moment de perdre pour toujours l'aimable Adreſſe, ne donnoit pas les mains à ſon départ, ſans une extrême répugnance; mais l'honneur l'emportant ſur l'amour, il y conſentit enfin, & les combla tous, avant leur départ, de mille marques d'eſtime & de généroſité.

On ſe ſépara donc, puiſque c'étoit une néceſſité indiſpenſable de le faire, & les princes & princeſſes ayant monté avec joie le vaiſſeau qui les avoit amenés chez Brigandor, en tournèrent la proue vers le royaume du roi Jamaisvu; la route en étoit

très-difficile, & inconnue aux matelots, qui ne trouvoient pas ce pays dans la carte, & si les princes Languedor, & sur-tout Boncœur qui en étoient originaires, n'avoient eux-mêmes fait l'office de pilotes, ils auroient vainement parcouru les mers. Enfin après avoir essuyé plusieurs périls, on y aborda au bout de quarante jours de navigation.

Le roi Jamaisvu & la reine son épouse reçurent les princes avec les témoignages de l'amitié la plus tendre; ils avoient perdu toute espérance de revoir leurs filles, ainsi que les deux princes leurs amans, qu'ils croyoient que le cruel Brandagedondon avoit fait mourir. Ils ne purent moins faire que de les récompenser par un double mariage de s'être généreusement exposés pour la défense des princesses, & le roi Jamaisvu fut charmé d'avoir pour gendres deux princes aussi accomplis. Leurs noces se célébrèrent avec toute la pompe imaginable, le roi n'épargna rien pour faire connoître sa joie, les principaux du royaume ainsi que le peuple, inventèrent mille jeux & mille plaisirs pour rendre les fêtes plus magnifiques; le seul prince Bel Esprit, peu sensible à tant de galanterie, témoigna bientôt

à

à ses frères le désir ardent qu'il avoit de tirer de captivité la princesse Brillante. Cette illustre malheureuse, leur dit-il, qui gémit dans un affreux cachot, se plaint sans-doute de ma négligence, ou n'est occupée qu'à pleurer ma mort; & loin de prendre aucun plaisir, je dois me reprocher tous les momens que je diffère à la secourir.

Ces plaintes étoient trop justes; les princes d'un consentement unanime se préparèrent à partir. Le prince Boncœur seulement, avec toutes les princesses, à l'exception d'Adresse, restèrent à la cour du roi Jamaisvu, pour le consoler de l'absence de Languedor, qui s'arracha des bras de l'amour, pour suivre son frère dans cette entreprise.

L'on avoit déjà arrêté le jour du départ, sans savoir précisément de quel côté on devoit tourner pour chercher le miroir de Sagesse, lorsque Bel Esprit étant allé faire un sacrifice à Vénus pour se la rendre favorable, fut surpris d'entendre du creux de l'autel une voix qui lui parla en ces termes: ta princesse n'est point morte, mais elle n'a d'attachement à la vie qu'autant qu'elle espère te retrouver fidèle; poursuis ton généreux dessein, Vénus t'assure d'un plein succès;

& que tu feras bientôt poffeffeur du tréfor qui te manque pour être parfaitement heureux.

Bel Efprit étonné d'un pareil oracle, fe profterna devant la ftatue de la déeffe : puifque vous vous intéreffez pour moi, je n'ai plus rien à craindre, s'écria-t-il tranfporté de joie : oui, charmante mère des amours, dont le pouvoir s'étend jufques fur les chofes les plus infenfibles, je reconnoîtrai éternellement votre pouvoir, vos autels fumeront toujours de l'encens le plus rare & le plus précieux ; continuez de m'être propice, je n'oublierai de ma vie la faveur que je reçois aujourd'hui de votre divinité. Il retourna auffi-tôt au palais du roi Jamaisvu ; il ne pouvoit modérer fa joie, mais elle augmenta encore lorfqu'il fut ce qui fuit.

Une vieille gouvernante de Toujoursbelle ayant mal-adroitement renverfé la toilette de la princeffe, en caffa le miroir en plus de vingt morceaux ; cet accident lui faifant appréhender d'être grondée, elle alla promptement dans le garde meuble du roi pour y choifir un autre miroir : elle y en trouva un fi femblable à celui qui venoit d'être caffé, qu'il étoit difficile de ne pas s'y mé-

prendre. Elle crut, en le mettant à la place de l'autre, qu'elle répareroit la faute qu'elle avoit faite, mais ce fut justement ce qui la fit connoître.

Ce nouveau miroir étoit posé sur sa table, lorsqu'une des filles d'honneur de Toujoursbelle, ayant voulu raccommoder quelque chose à sa coëffure, s'en approcha; mais à peine se fut-elle présentée devant cette glace, qu'ayant poussé de grands cris, elle s'évanouït; la princesse qui dans ce moment entroit dans son cabinet, fut très-effrayée de cet accident; on fit revenir cette fille de sa foiblesse, & étant interrogée d'où provenoit un mal si subit, elle répondit, en tremblant encore, qu'ayant voulu se regarder dans cette glace, elle n'y avoit apperçu qu'une tête horrible coëffée de serpens épouvantables. Toujoursbelle s'y étant mirée & n'y ayant vu rien de semblable, s'imagina que sa fille d'honneur étoit devenue folle; mais la même apparition étant arrivée avec pareilles circonstances à cinq ou six autres dames de la cour, on ne traita plus cela de vapeurs: on voulut approfondir les raisons de cette nouveauté, & après avoir examiné avec attention le miroir de la princesse, on y trouva sur la bordure les

vers ſuivans écrits en lettres preſqu'imperceptibles.

Je ſuis & gracieux & redoutable aux belles ;
Je renferme en mon ſein le vice & la vertu ;
L'honnête trouve en moi des grâces naturelles,
La coquette n'y voit qu'un orgueil abattu.

Je groſſis les objets ſans aucun artifice ;
Je ne ments qu'en peinture, & dis la vérité ;
Je ne ſuis point trompeur, quoique plein de malice ;
Je tire ma vertu d'un pouvoir emprunté.

La princeſſe Toujoursbelle fit un cri de joie à cette heureuſe découverte : par quelle étrange avanture, dit-elle, cette glace acquiert-elle une propriété ſi redoutable à notre ſexe ? & pourquoi ne commençons-nous que d'aujourd'hui à nous appercevoir que c'eſt-là le véritable miroir de Sageſſe que les princes alloient chercher avec tant d'empreſſement ? chacun en parloit diverſement, ſans pouvoir en deviner la raiſon ; mais la vieille gouvernante ne pouvant plus ſe taire, & voyant qu'il n'y avoit plus lieu de lui reprocher ſa faute, puiſqu'elle avoit ſervi à faire découvrir ce tréſor,

avoua la vérité, & inſtruiſant Toujoursbelle du prétendu malheur qui lui étoit arrivé, lui apprit que ce n'étoit point là ſon miroir ordinaire.

L'on fut charmé d'une aventure auſſi particulière; il n'y eut que les pauvres dames qui avoient malheureuſement fait connoître la vertu de cette glace, qui en furent au déſeſpoir. Elles avoient toujours paſſé pour prudes; il n'y avoit que pour elles à gloſer ſur la conduite des autres, la moindre parole équivoque effarouchoit leur pudeur, la plus petite liberté étoit criminelle à leurs yeux; mais ayant été ainſi démaſquées à ceux de toute la cour, elles en furent chaſſées avec honte; les autres dames n'eurent pas aſſez peu de prudence pour vouloir faire l'eſſai de cette glace fatale; un rien, une bagatelle pouvoit les y faire paroître laides; & chacune d'elles craignant que ſes foibleſſes ne fuſſent miſes au jour, trembloit, même en ſe regardant dans ſon propre miroir, & appréhendoit qu'il ne devînt pour elle un miroir de Sageſſe.

Le roi Jamaisvu étoit plus étonné que tous les autres, qu'une pièce ſi rare ſe fût ainſi trouvée dans ſon garde-meuble, ſans qu'il eût jamais ſu en être poſſeſſeur. Il ignoroit,

de même que les princes, que la fée Légère, par ordre de Vénus, eût conduit cette aventure, & se fût emparée du miroir de Sagesse; toutes les forces humaines ne l'auroient pas ôté à l'un des descendans du grand Atlas, nommé Rochedure, à qui elle l'enleva; mais il faut raconter comment cette glace acquit une pareille vertu, & fut nommée le miroir de Sagesse.

Tout le monde sait qu'Atlas ayant appris par l'oracle, qu'un fils de Jupiter lui feroit perdre son royaume avec la vie, refusoit tous les hôtes qui venoient chez lui; que Persée, fils de Jupiter & de Danaé, au retour du voyage où il coupa la tête de Meduse, ayant demandé le couvert chez Atlas, ce roi le traita comme les autres; & que Persée, indigné de ce refus, l'ayant pétrifié en lui montrant la tête de la Gorgone, logea chez lui malgré qu'il en eût; mais on ignore le reste de l'histoire: le voici. Ce héros s'étant retiré dans son appartement, posa par hasard cette tête fraîchement coupée, vis-à-vis un miroir de toilette qui se trouva sur la table de sa chambre. Quoique la tête fût bien enveloppée, elle ne laissa pas de communiquer à la glace presque les mêmes vertus que Meduse avoit

eues étant en vie, c'eſt-à-dire que de même qu'avant qu'elle eût ſouillé ſon honneur elle étoit parfaitement belle, & que depuis qu'elle ſe fût abandonnée à Neptune dans le temple de Minerve, elle devint horrible & toute couverte de ſerpens; de même, lorſqu'une femme véritablement ſage ſe regardoit dans ce miroir, elle ſe trouvoit encore plus belle, & avec des couleurs plus vives & plus éclatantes; mais lorſqu'elle avoit négligé ſa réputation & s'étoit écartée de ſon devoir, elle ſe voyoit d'une laideur effrayante, & reſſembloit à l'épouvantable Gorgone.

Le mérite de ce miroir ayant été connu par l'inſcription qui ſe trouva divinement gravée dans le moment qu'il acquit cette terrible vertu; il fut gardé avec grand ſoin par les deſcendans d'Atlas, & étoit parvenu par ſucceſſion de tems juſqu'à Rochedure, qui habitoit ſur une montagne inacceſſible à tous les mortels.

Il ne falloit pas moins qu'une fée auſſi puiſſante que la bonne Légère pour s'emparer de ce tréſor. Vénus lui prêta ſon ſecours, & cette fée, après s'être rendue maîtreſſe de ce miroir par des aventures qui feroient trop longues à raconter, le

tranſporta dans le garde-meuble de Jamais-vu, & fit caſſer le miroir de la princeſſe, pour y mettre celui-là en place.

La joie brilloit dans les yeux de Bel Eſprit, rien ne retardoit plus ſon voyage; uniquement occupé de ſa princeſſe, il mit bientôt à la voile, muni de la ſtatue de Vérité & du miroir de Sageſſe; mais comme ſes frères & lui avoient ſujet d'appréhender le reſſentiment de l'empereur de Sobarre, s'ils en étoient reconnus, ils réſolurent de ſe déguiſer. Bel Eſprit qui avoit le plus d'intérêt dans cette affaire, ſe fit faire un habit de peau d'ours, appliqué ſi juſtement ſur lui qu'on l'eût pris pour un affreux ſauvage; il s'arma d'une maſſue de fer, à pointes d'acier, & ſe nomina Barbario. Entendement s'habilla à-peu-près comme l'on dépeint les brachmanes Indiens, ſe peignit la barbe & les ſourcils, prit la qualité de philoſophe cabaliſte, & ſe fit appeler Indigoruca. Et le prince Languedor s'étant couvert d'une grande robe noire, orné d'une fraiſe, coëffé d'un chapeau pointu, & ſe diſant médecin empyrique, prit le nom de Mirliro. Voilà nos trois princes habillés de manière qu'il étoit impoſſible de les prendre pour ce qu'ils étoient. Comme Engageant

& Adreſſe n'étoient pas connus de l'empereur des Songes, ils n'eurent pas beſoin de déguiſemens, & conſervèrent leurs habillemens ordinaires. Enfin, après pluſieurs mois d'une navigation fort heureuſe, ils s'apperçurent par un doux aſſoupiſſement qu'ils n'étoient pas éloignés de l'iſle des Songes. En effet, ils abordèrent bientôt au port le plus proche; & ayant laiſſé leurs gens dans le vaiſſeau, avec ordre de les y attendre, ils en tirèrent leurs chevaux & mirent pied à terre. Ils avoient une forêt & une grande prairie à traverſer avant que d'arriver à la ville, & ils marchoient à grands pas, lorſqu'ils rencontrèrent en leur chemin un grand nombre d'officiers de l'empereur Fantaſque, qui ſurpris de la figure extraordinaire de ces trois étrangers, s'arrêtèrent aſſez long-tems à les conſidérer. Enſuite les ayant abordés, ils s'informèrent d'eux s'ils n'avoient pas vu dans la forêt le cynogefore de l'empereur, qui s'étoit perdu dequis deux jours par la faute de celui qui le conduiſoit, & qui étant à demi yvre s'étoit endormi au pied d'un arbre: ce cynogefore étoit une eſpèce de chameau très-rare dans le pays; il coûtoit des ſommes immenſes, il n'y avoit que l'empereur qui pût en avoir un,

& il étoit destiné ordinairement à porter les provisions de bouche & la collation lorsque ce prince alloit à la chasse. Engageant & la princesse assurerent qu'ils n'avoient pas rencontré cette bête ; mais le médecin Mirliro ayant demandé aux officiers si cet animal n'étoit pas boiteux du pied gauche de devant ; le philosophe Indigoruca, s'il n'étoit pas borgne de l'œil droit ; & le sauvage Barbario, s'il n'étoit pas chargé de sel & de miel ; les officiers surpris de ces demandes qui étoient si conformes à la vérité, & croyant que les étrangers donneroient à l'empereur des nouvelles du cynogefore, les prièrent de vouloir bien venir au palais, & les y conduisirent dans cette espérance. L'empereur qu'un de la compagnie qui avoit pris les devants avoit instruit de la rencontre qu'ils avoient faite de ces étrangers, les reçut d'un air fort affable, & les ayant interrogés au sujet du cynogefore, fut très-surpris d'apprendre d'eux qu'ils n'avoient point vu cet animal, & qu'ils n'en avoient ainsi parlé que sur des présomptions qu'ils croyoient certaines. Il crut d'abord que les princes se moquoient de lui, & étoit sur le point de faire éclater contr'eux toute sa colère ;

lorſqu'on lui vint annoncer que le cynogeſore étoit retrouvé, & qu'il revenoit tout ſeul au palais. Mais par quel prodige, s'écria l'empereur, avez-vous pu parler ſi pertinemment d'une choſe que vous n'aviez jamais vue (car effectivement les princes n'avoient pas rencontré cette bête, & l'empereur n'en avoit pas dans le tems de leur premier voyage à Sobarre) & quel ſecret avez-vous pour deviner ſi juſte ?

Je vais vous expliquer le mien, dit le médecin Mirliro : j'ai demandé ſi le cynogeſore n'étoit pas boiteux, parce que ſur le chemin de la forêt, ayant remarqué les traces de cet animal, je m'apperçus que la ſymétrie de ſon allure étoit fauſſée, écartée, & qu'il avoit foulé la terre du pied gauche de devant, autrement que des autres pieds ; de-là je conjecturai qu'il étoit boiteux de ce côté-là.

Et moi, dit le philoſophe Indigoruca, je me ſuis informé de vos officiers ſi le cynogeſore n'étoit pas borgne, c'eſt qu'ayant, ainſi que ce fameux médecin, examiné ſes pas, & connu qu'il avoit paſſé dans un petit ſentier dont les deux côtés étoient couverts d'herbes, j'ai remarqué que quoiqu'elle fût beaucoup plus belle & plus touffue à

droite qu'à gauche, le cynogefore n'avoit point touché à celle qui eſt à droite, & n'avoit mangé que de celle qui eſt à gauche. J'ai fait là-deſſus des réflexions très-juſtes en aſſurant que cet animal étoit borgne de l'œil droit, puiſqu'au lieu de choiſir naturellement la meilleure herbe qui étoit de ce côté-là, il n'avoit touché qu'à celle qu'il avoit vue à ſa gauche; & je ne me ſuis point trompé, comme vous voyez, dans le jugement que j'en ai fait.

L'empereur Fantaſque fut ſurpris de deux réponſes ſi ſubtiles; il admira l'eſprit du philoſophe & du médecin, mais il eut encore plus lieu de s'étonner de celui du ſauvage Barbario, qui en contrefaiſant une eſpèce de baragouin étrange s'expliqua en ces termes: il eſt inutile de vous dire qu'ainſi que les deux hommes qui viennent de parler, j'avois fait les mêmes obſervations aux traces du cynogefore, mais comme ils ſe ſont expliqués avant moi ils m en ont ôté l'honneur; j'ai fait ſeulement entendre à vos officiers que cet animal devoit être chargé de ſel & de miel, en voici la raiſon: j'ai remarqué en deux endroits différens que le cynogefore s'y étoit repoſé; & ce par l'impreſſion de la forme de ſon corps; au pre-

mier je vis deux brebis qui s'attachoient obſtinément à brouter l'herbe, & quoique je fiſſe pour les en éloigner, elles préférèrent toujours cet endroit à tous ceux qui étoient à l'entour; perſonne n'ignore que les brebis aiment extrêmement le ſel, je conclus de-là que le cynogeſore en portoit ſur lui, & qu'il en avoit ſans doute répandu quelques grains en ſe couchant à cet endroit; pour ce qui regarde le miel, cela ne m'a pas été plus difficile à deviner: on ſait que les mouches qui le travaillent, l'aiment beaucoup, & qu'il les attire à lui. Dans le lieu où le cynogeſore ſe repoſa pour la ſeconde fois, il n'y avoit aucunes herbes, point de fleurs, ni rien qui marquât que des mouches y euſſent leur retraite; & en en voyant une auſſi grande quantité ſe promener ſur la terre, où il s'étoit couché, & en retourner les petits grains, je jugeai qu'il falloit abſolument qu'elles y fuſſent été conduites par la douceur du miel, dont devoit être chargé le cynogeſore.

L'empereur eut tout lieu d'être content des réponſes des princes; il aimoit les gens d'eſprit, il en trouvoit tant dans ces trois biſarres figures d'hommes, qu'il les pria,

ainsi qu'Engageant & Adresse, de loger dans son palais, & de manger à sa table. Ils ne refusèrent pas des offres aussi avantageuses, & le prince & la princesse, qui n'avoient pas encore brillé, firent connoître à l'empereur dans le premier repas qu'il leur donna, qu'ils ne cédoient en rien à ces fameux étrangers : car lorsqu'on eut servi à la princesse un morceau de chevreuil : grand monarque, dit-elle, si votre majesté veut me permettre de lui dire mon sentiment sur cette viande, je trouve qu'elle sent beaucoup la chair de chien, & ma langue, qui en la mangeant s'est chargée d'une salive écumeuse, me confirme dans mes soupçons. Pour moi, dit Engageant, si ce n'est pas perdre le respect, que de s'expliquer trop librement à la table d'un aussi grand prince, je lui dirai, qu'en buvant le vin que l'on vient de me servir, & qui loin de me réjouïr le cœur, comme c'est l'ordinaire, m'a tout-d'un-coup inspiré une humeur sombre & mélancolique; j'ai connu qu'il falloit que sa substance fût mêlée avec celle des morts. L'empereur étonné de ces discours extraordinaires, voulut les approfondir. Il fit sur le camp appeler son maître-d'hôtel & son échanson, & s'étant

informé du premier, d'où il avoit eu le chevreuil en queſtion, il apprit qu'il y avoit environ un mois, que l'ayant trouvé à la chaſſe, il n'y avoit guères plus de quinze jours, il l'avoit pris en vie, l'avoit fait nourrir par une chienne, dont on avoit jeté les petits, & qu'étant parvenu au terme d'être mangé, il l'avoit ſervi ſur la table impériale comme un mets très-délicat.

L'échanſon interrogé à ſon tour de quel terroir venoit le vin que l'on avoit verſé pendant le repas, répondit qu'il avoit été recueilli à douze lieues de Sobarre, ſur la montagne des tombeaux. C'eſt un endroit où s'étoit autrefois donné un fameux combat, où plus de quarante mille hommes étoient reſtés ſur la place, & dans lequel fort longtemps après l'on avoit planté des vignes qui produiſoient un vin excellent.

L'empereur ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ces cinq étrangers; plus il conféroit avec eux, plus il leur trouvoit de mérite & de ſolidité d'eſprit : mais à travers des careſſes qu'il témoignoit à ces princes, il leur laiſſoit entrevoir un chagrin dévorant. Engageant ayant pris la liberté de lui en demander la cauſe. Hélas! ſage étranger, lui répondit l'empereur, il y a bientôt deux ans

que je languis pour la cruauté que j'ai commise envers ma fille & trois jeunes hommes qui se disoient fils du roi Jugement. Alors il raconta au prince ce qu'il savoit déjà de Bel Esprit & de ses frères, comme il les fit exposer cruellement dans des isles, où ils devoient être péris ; de quelle manière il avoit traité sa fille, en la faisant enfermer dans la tour des chiens dangereux, & que pour punition de sa dureté, les dieux lui avoient envoyé une main fatale qui désoloit ses états, en enlevant tous les mois un prince ou une princesse qu'elle jetoit dans la mer, & que c'étoit le lendemain qu'elle devoit paroître. Mais ce qui met le comble à mon désespoir, poursuivit l'empereur, c'est que je ne suis plus le maître de la destinée de ma fille. De crainte que je n'eusse pas la force de la punir comme je croyois qu'elle le méritoit, j'ai malheureusement remis le soin de ma vengeance entre les mains de Cubulanbuc, fameux enchanteur, & ce barbare m'a envoyé dire hier, qu'étant devenu amoureux de la princesse, il falloit qu'elle se résolut à l'épouser, où que je n'avois qu'à choisir des trois supplices suivans; qu'elle fût dévorée par douze lions affreux, qu'elle

ſervit de pâture à un monſtrueux rhinocéros, ou qu'elle fût brûlée vive ; & que cette cruelle exécution ſe feroit dans quatre jours, à moins qu'il ne ſe trouvât quelqu'un qui entreprît de combattre les lions, le rhinocéros, & d'éteindre les flammes qui brûlent ſans-ceſſe. Dès le moment de ce cruel meſſage, Cubulanbuc a conduit ſes douze lions, & ſon rhinocéros dans la grande place de cette ville, où il a formé par ſes enchantemens une enceinte pour ces bêtes féroces, & la terre s'étant entr'ouverte, il en eſt ſorti une flamme, qui ne provenant point de matière combuſtible, & s'entretenant d'elle-même, ne peut s'éteindre par aucune liqueur. J'ai fait ſupplier Cubulanbuc de ne point donner le coup de la mort à un malheureux père que la colère avoit trop aveuglé lorſqu'il l'avoit chargé de ſa vengeance. Ce cruel eſt inexorable, & je ne dois attendre aucune grâce de lui, puiſque ma fille aime mieux ſubir la mort la plus cruelle, que de s'unir avec un tel monſtre.

L'empereur fondoit en larmes, en racontant cette triſte aventure; mais Engageant & les trois princes lui ayant témoigné qu'ils étoient extrêmement touchés de l'état dé-

plorable où ils le voyoient réduit, l'assurèrent qu'ils alloient tout entreprendre pour rétablir la tranquillité dans son cœur.

Le prince Engageant ayant ensuite pris la parole. Il y a apparence, dit-il, grand empereur, que ce sont les dieux qui prennent soin de venger d'illustres malheureux, que vous avez opprimés sans raison; mais ils se laisseront sans-doute toucher, par le juste repentir que vous en témoignez. Nous allons, ces étrangers & moi, travailler à les appaiser par des sacrifices que nous savons leur être agréables, & nous n'épargnerons point notre vie pour votre salut. J'espère en mon particulier, aidé de l'aimable princesse Adresse, que nous détruirons la main fatale, avant que la journée de demain soit passée, & que vous serez à jamais délivré d'un fléau que l'illusion & le mensonge ont forgé, pour vous punir de n'avoir pas voulu écouter la vérité.

L'empereur avoit tant de confiance en la sagesse & au courage de ces princes, qu'il ne s'opposa pas à de si généreux desseins, quoiqu'il les trouvât presqu'impossibles dans leur exécution, & sentit dans ce moment renaître l'espérance qu'il avoit perdue de revoir sa fille.

Les princes s'étant retirés, Engageant & la princeſſe allèrent ſe préparer pour le lendemain à rompre l'enchantement de la main fatale; mais quoique le bruit courût qu'un ſeul homme, aidé d'une fille, devoit s'expoſer à détruire la main de Sobarre, perſonne n'oſoit mettre la tête à la fenêtre pour être ſpectateur de cette expédition; chacun appréhendoit trop d'être la victime de cette aventure, & l'on ſe contentoit de regarder du côté de la mer, par des jalouſies très-étroites, ou à travers des barreaux de fer fort épais.

Engageant & la princeſſe ſeuls ne furent point épouvantés; la fée Légère, de qui ils avoient reçu leurs inſtructions, les avoit aſſurés du ſuccès. Ce prince tenoit d'une main la ſtatue de Vérité, & de l'autre ſon épée nue, dont la lame diſſipoit les enchantemens. La princeſſe portoit devant elle le miroir de Sageſſe, & l'un & l'autre s'étant rendus ſur le bord de la mer avant la pointe du jour, attendirent avec impatience que la main ſe fît voir.

A peine l'aurore commençoit-elle à paroître ſur l'horiſon, que cette cruelle main, entourée d'une lumière éclatante, s'éleva du côté de l'orient, & peu-à-peu s'appro-

cha d'Adreſſe. Cette princeſſe en examinoit les mouvemens avec attention, & lorſqu'elle s'apperçut qu'elle fondoit ſur elle, elle lui oppoſa promptement le miroir de Sageſſe. La main ne pouvant ſoutenir la vertu du miroir, ſe referma auſſi-tôt, & parut comme engourdie & immobile. Engageant lui fit alors toucher la ſtatue de Vérité; dans ce moment, la main qui avoit été produite par le menſonge, s'enfonça en terre, & l'on vit ſortir à la place un crocodile furieux. Le prince, ſans s'effrayer, ſe jeta deſſus, & pendant un combat qui dura plus de deux heures, il lui plongea tant de fois ſon épée dans le corps, qu'il ſe trouva bien-tôt réduit aux abois. Le prince ne le quittoit point, quoiqu'il le vît expirant; mais ce monſtre s'étant crevé par le milieu avec un bruit épouvantable, il en ſortit une fumée ſi épaiſſe, que l'air devint tout-à-fait obſcurci, & il fut enſuite englouti dans la terre, ſans qu'il y parût aucune ouverture.

Le prince & la princeſſe ayant heureuſement détruit l'enchantement, rentrèrent en triomphe dans la ville. Le roi ne ſavoit comment les remercier; il les embraſſa pluſieurs fois, en verſant des larmes de joie. Je com-

nence à croire que je touche au moment le recouvrer ma chère Brillante, leur dit-l: Et puisque vous êtes venus à bout d'une entreprise aussi difficile que celle de la cruelle main qui nous opprimoit depuis si longtemps, je dois présumer qu'il n'y a rien au-dessus de vos forces. Grand empereur, reprit Engageant, vous aurez tout lieu d'être satisfait; mais c'est présentement aux trois étrangers qui m'accompagnent, à entreprendre la délivrance de la princesse. Je le tenterois vainement, la gloire leur en est réservée, & s'ils n'en viennent pas à leur honneur, vous ne devez point espérer que qui que ce soit le puisse faire.

L'empereur, entre la crainte & l'espérance, voyoit que le terme du supplice de sa fille s'approchoit, & regardoit comme une chose impossible de la retirer des mains du cruel Cubulanbuc. Mais les trois princes s'étant courageusement présentés devant lui, le supplièrent de leur donner un de ses éléphans, pour terminer cette grande aventure. L'empereur les fit conduire dans sa ménagerie, où en ayant choisi un qui paroissoit d'une force extraordinaire, ils le conduisirent dans la cour de leur appartement, & lui ayant lié les quatre jambes &

la trompe avec des chaînes de fer, ils le ſaignèrent à la gorge, & le firent mourir en peu d'heures. Alors le prince Entendement, ſous la figure d'Indigoruca Brachmane indien, ſe ſervant du ſecret de Pythagore, ranima ce monſtrueux animal, & laiſſa ſon propre corps étendu ſur la place, les princes ſes frères l'ayant relevé, le firent mettre dans un grand coffre d'ébène, que l'on avoit préparé pour cela, & Engageant ayant remis ſon épée nue entre les mains de Bel Eſprit, habillé en Sauvage, ils envoyèrent dire à l'empereur, que s'il vouloit ſe rendre le lendemain à la place ſur les neuf heures du matin, ils tâcheroient de vaincre tous les obſtacles que Cubulanbuc apportoit à la délivrance de Brillante. Le roi, tranſporté de joie, fit publier cette nouvelle à ſon de trompe. On bâtit auſſitôt des échafauds que l'on couvrit de riches tapis, & tous les habitans de Sobarre voulurent être témoins de cette illuſtre journée.

Les princes arrivèrent à l'heure marquée, montés ſur l'éléphant qui portoit auſſi le coffre dans lequel étoit le corps du prince Entendement. Si-tôt qu'ils furent dans la place, ils deſcendirent tous à terre, &

le prince Bel Efprit en habit de Sauvage, qu'il avoit fait doubler de l'herbe Lionnée, & armé de l'épée d'Engageant, étant entré feul dans l'enceinte des lions, Cubulanbuc les lâcha auffi-tôt, & referma fur eux la barrière ; mais ces cruels animaux repouffés par la vertu de la lionne, au lieu de fe jeter fur le Sauvage Barbario, fe mirent à le fuir avec des rugiffemens qui faifoient trembler les plus hardis. Ce prince les pourfuivit l'épée à la main, & les tua tous douze, fans qu'ils ofaffent feulement fe mettre en défenfe.

L'empereur, fa cour & tout le peuple étoient étonnés du peu de courage de ces fiers animaux, & de l'intrépidité de leur vainqueur, & l'on n'entendoit de toute part que des cris de joie : Barbario ayant achevé fon combat, & fait ouvrir la barrière, préfenta fa bonne épée à l'éléphant qui la prit auffi-tôt avec fa trompe, & fe mit à la place du fauvage, pour combattre le rhinoceros.

L'enchanteur enragé que les lions euffent été détruits fi facilement, fit fortir alors ce monftre, & l'oppofa à l'éléphant ; l'on fait l'antipathie qu'il y a entre ces deux animaux ; c'eft pourquoi il feroit prefqu'inutile de raconter le furieux combat qui fe paffa en-

tr'eux ; le rhinoceros étoit d'une grandeur & d'une force incroyable ; & si l'éléphant n'avoit pas été armé de l'épée d'Engageant, il auroit peut-être succombé aux efforts de son ennemi ; mais il manioit son épée avec tant de dextérité, qu'il ne portoit aucun coup à faux : quoique les écailles du rhinoceros fussent impénétrables, cette épée avoit une telle vertu, que rien ne pouvoit lui résister. Enfin, après que le rhinoceros qui perdoit son sang de tous côtés, eut disputé la victoire pendant plus de six heures, il fut obligé de céder, & mourut sans avoir pu faire la moindre blessure à l'éléphant. Les trompettes publièrent dans le moment cette seconde victoire, comme elles avoient fait la première ; & l'éléphant ayant reporté l'épée à Engageant, s'en alla droit au coffre d'ébene, & l'ouvrit adroitement avec sa trompe. L'empereur qui ne savoit quel usage les princes vouloient faire de ce coffre, fut aussi surpris qu'affligé d'y voir Indigoruca sans aucun signe de vie ; il fit appeler ses medecins qui, après avoir examiné ce fameux philosophe, se contentèrent de dire qu'il étoit mort. Mirliro qui étoit présent à cette consultation, se mit alors à rire : si la science de ces messieurs, dit-il, ne s'étend

s'étend qu'à aſſurer qu'Indigoruca eſt mort, je vais leur faire voir que j'en ſais plus qu'eux, en le reſſuſcitant ; ayant enſuite fait faire un grand cercle autour de l'éléphant, il ordonna qu'on levât le corps du philoſophe, le fit tenir par quatre hommes, prit la trompe de l'éléphant, & la poſant ſous le nez d'Indigoruca, il feignit de prononcer certaines paroles barbares ; alors le ſecret de Pithagore faiſant ſon effet, le prince Entendement reſtitua ſon ame dans ſon corps naturel, l'éléphant tomba mort, & le philoſophe paroiſſant plein de vie, remercia Mirliro de l'opération qu'il venoit de faire.

Chaque inſtant augmentoit l'admiration de l'empereur & du peuple ; on élevoit ces étrangers juſqu'aux cieux, & l'on étoit ſurtout dans le dernier étonnement de ce qui venoit de ſe paſſer à l'égard du philoſophe. Voici bien des merveilles, dit le médecin Mirliro, mais il faut que je vous en faſſe voir encore de plus grandes ; ayant auſſitôt dépouillé ſa robe, quitté ſon chapeau & ſa fraiſe, il ſe jeta la tête la première dans les flammes qui étoient au milieu de la place ; chacun crut d'abord qu'il y étoit conſumé, parce qu'il s'éleva une eſpèce de

fumée qui le déroba à la vue des aſſiſtans; on plaignoit ſon malheur, on l'accuſoit d'imprudence & de préſomption, mais l'habit de Salamandre, dont il étoit couvert, avoit trop de vertu, pour qu'il eût lieu d'appréhender un ſort pareil; au contraire, après s'être roulé pendant très-long-temps au milieu de ces flammes qui diminuoient peu à peu, il les éteignit ſi bien, qu'il n'en parut pas ſeulement une étincelle. Le peuple témoigna l'excès de ſa joie par mille acclamations; l'empereur ſe vit au comble de ſes déſirs; il embraſſa les quatre princes avec des tranſports qui ne ſe peuvent exprimer, & courut promptement avec eux vers la tour où Brillante étoit renfermée; mais Cubulanbuc qui voyoit ſes enchantemens détruits d'une manière ſi extraordinaire, s'y étoit retiré pour en défendre l'entrée; il eſpéroit, par la force de ſes charmes & par le pouvoir des démons, empêcher la délivrance de la princeſſe; pour cet effet, il mit promptement ſur ſa tête un chapeau de verveine, ſe ceignit les reins d'une ceinture de fougère, puis prenant dans un vieux ſac de la mandragore, de la panacée & du trefle à quatre feuilles, il jeta le tout enſemble dans une

ofſe qui étoit devant la porte de la tour ;
nſuite allumant trois bougies de cire verte,
les poſa en triangle ſur le bord de cette
offe, dans laquelle il répandit encore de
ache, de l'encens, du ſel, du lait, du
niel, du ſang, & ſe mettant un bras
ud, & retrouſſant ſa robe plus haut que
e genou, il fit d'effroyables grimaces, après
uoi voyant que toutes ces céremonies
nagiques n'avoient pas l'effet qu'il en atten-
oit, & que l'enfer étoit ſourd à ſa voix,
devint furieux, maudit ſon art, s'arracha
es cheveux, déteſta les démons, & ſe
rappa la poitrine à grands coups ; mais
lans ce moment les fées Pandrague & Lé-
gère ayant paru, lui ordonnèrent de ren-
lre la princeſſe. Cubulanbuc ne put déſobéir
des ordres ſi abſolus ; il dépendoit entiè-
ement de la fée Pandrague, & connut
bien alors que c'étoit elle qui l'empêchoit
l'agir, & que ſans ſa protection, les prin-
es ne ſeroient pas ſi facilement venus à
out de leur entrepriſe ; il ouvrit donc les
ortes de la tour, où l'on trouva l'aimable
Brillante au milieu de toutes les perſonnes
ue la main fatale avoit précipitées dans la
ner, & que l'on avoit cru péries. Cette
rinceſſe, après avoir tendrement embraſſé

l'empereur ſon père, & remercié les quatre étrangers & la princeſſe Adreſſe, raconta qu'elle avoit été préſervée des chiens dangereux, par le taliſman de la canicule que lui apporta la fée Légère, par ordre de Pandrague, au moment qu'elle fut jetée dans cette affreuſe priſon; que cette même fée avoit pris le ſoin de lui amener tous ceux & celles que la main enlevoit chaque mois, & que ç'avoit été du moins une eſpèce de conſolation pour elle, que la compagnie de ces princes & princeſſes de ſon ſang; mais l'aimable Brillante ſe rappelant au milieu de ſon diſcours la mémoire de ſon cher prince, ſe mit à pleurer amèrement. L'empereur attendri par ſes larmes, & informé du ſujet qui les faiſoit couler, ne put s'empêcher d'y joindre les ſiennes, & d'avoir honte de ſes premiers mouvemens de colère.

Le ſauvage Barbario qui voyoit que l'abſence n'avoit pas ralenti la tendreſſe que cette princeſſe avoit pour lui, voulut ſe réjouir un moment. Oh, oh, dit-il, d'un air bruſque, voilà une plaiſante bagatelle, pour vous tant affliger; vous n'avez perdu qu'un amant, & vous en trouvez trois aujourd'hui qui le valent bien. Indigoruca,

Mirliro & moi nous sommes frères, vous en avez le choix; mais comme je suis leur aîné, ils ne me disputeront pas un cœur qui m'appartient, puisque suivant toutes les apparences le prince Bel Esprit n'est plus en vie. Je ne vous parois peut-être pas si galant que lui, mais je suis sûr que nous ne serons pas plutôt mariés, que vous me trouverez beau à merveille. Combien d'aimables filles épousent-elles aujourd'hui des magots? & pourquoi n'accorderiez-vous pas à la reconnoissance des services que nous vous avons rendus, & à l'état, ce que tant d'autres donnent au caprice ou à l'intérêt?

L'empereur & la princesse étoient dans le dernier étonnement du discours du sauvage; ils regardoient les fées, qui voulant se divertir à leur tour, dirent à Brillante que Barbario n'avoit point tort, & qu'il étoit trop juste qu'elle récompensât son ardeur, puisqu'il étoit venu de si loin la délivrer de l'esclavage, où sans lui elle seroit restée jusqu'à la mort. Ah! que j'y rentre plutôt pour le reste de mes jours, s'écria douloureusement la princesse, je n'oublierai jamais mon cher prince; & s'il est mort, il a emporté avec lui toutes mes affections dans le tombeau. Qu'ai-je donc fait aux

Dieux, continua-t-elle, pour qu'ils m
rendent si malheureuse ? Je renonce pou
toujours à l'usage de la vie; elle me pa
roît affreuse, sans l'espérance de revoir u
jour mon amant. Elle pleuroit abondam
ment, en proférant ces tristes paroles. E
bien, reprit la fée Pandrague, il faut donc
aimable princesse, vous rendre cette vi
plus douce, en vous redonnant votre prince
Alors faisant signe au sauvage qu'il étoi
temps de retirer la princesse de l'inquiétude
mortelle où elle étoit, il ôta promptemen
les peaux qui lui couvroient le visage, &
se fit connoître à Brillante pour le prince
Bel Esprit.

L'empereur surpris & charmé de retrouver un gendre si parfait, l'embrassa mille fois, ainsi que ses deux frères, qui ayant pareillement quitté les habits de philosophe & de médecin, qui les déguisoient si bien, furent aussi-tôt reconnus de toute la cour. Ils apprirent à l'empereur leurs merveilleuses aventures; & ce prince tâcha, par toutes sortes de bons traitemens & de caresses, de leur faire oublier ce qui s'étoit passé entr'eux.

Brillante pensa mourir de joie, elle ne pouvoit modérer ses transports. Que vous

m'avez coûté de larmes! disoit-elle à son amant, mais j'en suis trop payée par le plaisir de vous revoir fidèle. Ma princesse, lui répondit-il, nos chagrins vont cesser, les fées sont trop de nos amies, pour nous laisser languir davantage; elles ont seulement voulu éprouver notre constance: & je suis sûr qu'elles vont nous récompenser avec usure, par un heureux mariage, de toutes les peines que nous avons souffertes. Oui, reprirent les bonnes fées, nous avons assez éprouvé votre constance; il n'y auroit pas de justice à différer davantage votre bonheur; l'empereur y consent, & le prince Engageant va pareillement obtenir le prix que mérite sa sagesse & la pureté de sa passion pour la charmante Adresse. L'empereur ayant aussi-tôt fait venir le grand-prêtre, il fit ce double mariage au milieu des réjouissances que la ville de Sobarre témoignoit pour leur liberté, & pour celle de leur princesse. La joie étoit publique, les courtisans inventoient tous les jours mille nouveaux plaisirs à l'envi l'un de l'autre; & ces jeux ne finirent que par la mort inopinée de l'empereur Fantasque qui laissa le prince Bel Esprit pour successeur de ses états. Ce ne fut pas sans une extrême douleur

que Brillante & son époux virent mourir ce prince, qu'un excès de joie mit au tombeau.

Entendement & Languedor crurent alors qu'il étoit temps de prendre congé de leur frère ; cette séparation ne se fit point sans répandre bien des larmes ; mais enfin il fallut y consentir. Ils retournèrent donc à la cour du roi Jamaisvu, d'où Entendement & la reine Viperine son épouse partirent quelques jours après, pour aller reprendre le soin de leurs états. Engageant & Adresse prirent pareillement la route de leur royaume, où ils arrivèrent heureusement, ainsi que les deux autres princes, & ils passèrent le reste de leur vie avec leurs tendres épouses, comblés des bienfaits que les fées Pandrague & Légère répandirent continuellement sur toutes leurs familles.

TROIS
NOUVEAUX CONTES
DES FÉES.

PAR MADAME DE LINTOT.

TIMANDRE
ET
BLEUETTE.
CONTE.

DAns la charmante vallée de Cangam régnoit autrefois un prince auquel on avoit donné le nom de Silencieux. Il n'étoit point aimé de ses sujets, parce qu'il parloit peu, & ne rioit que rarement. Il étoit cependant spirituel, aimoit à faire du bien, & gouvernoit son royaume avec beaucoup de bonté, de justice & de prudence. Tant de belles qualités n'empêchoient pas que l'on ne formât quelquefois des complots contre sa vie.

Silencieux n'ignoroit pas jusqu'à quel point il étoit haï. Cette haîne le chagrinoit beaucoup il espéroit cependant qu'à force de bienfaits, il pourroit gagner le cœur de ses peuples : c'est ce qui l'engageoit à paroître sou-

vent ſur un balcon de ſon palais, qui donnoit ſur la grande place; & de là il repandoit une quantité conſidérable d'or & d'argent. Un ſoir il apperçut dans la foule une petite femme vieille & ſimplement vêtue, qui tenoit un panier d'herbes à ſon bras, & qui lui crioit : Sire, faites-moi la grâce de m'acheter mes herbes; je ſuis ſi malheureuſe, que perſonne n'en veut, quoiqu'elles ſoient bonnes, & que je les donne à meilleur marché que les autres; ſi votre majeſté a cette bonté, elle m'empêchera de mourir de faim. Le roi touché de la miſere de cette pauvre femme, lui envoya une bourſe remplie d'or; elle la reçut avec une joie qu'il eſt aiſé de concevoir, & pria celui qui lui apporta cet argent de prendre ſon panier d'herbes, de le donner au roi de ſa part, & de lui demander un moment d'audience. Gardez votre panier, lui dit le courtiſan, en ſe moquant d'elle. Fatime (c'étoit le nom de cette bonne femme) ne ſe rebuta point, & fit la même priere à pluſieurs autres officiers; mais aucun d'eux ne l'écouta. Elle prit donc le parti d'attendre à la porte du palais que Silencieux ſortît pour aller au temple. Lorſqu'elle l'aperçut, elle s'approcha avec beau-

coup de respect, & lui dit : je viens remercier votre majesté de la grâce qu'elle a bien voulu me faire, & la supplier d'ordonner que l'on porte mes herbes dans son cabinet. Je ne puis, sire, vous donner une marque plus sensible de ma reconnoissance. Ce panier contient un présent digne de votre majésté, si ce qu'une belle dame m'a dit un jour est véritable. Elle me donna une feuille d'oseille pour me récompenser de lui avoir laissé cueillir quelques fleurs dans mon jardin. Conservez, me dit-elle, cette feuille avec soin, elle a des propriétés qui la rendent précieuse. Tant que vous la porterez sur vous, il ne vous arrivera point d'accident. Je l'ai gardée long temps, sire; mais voyant que je ne pouvois vendre mes herbes aujourd'hui, je me suis déterminée à m'en défaire. Je l'ai montrée à plusieurs personnes, je leur en ai expliqué les vertus, en offrant de la donner pour peu de chose; on m'a traitée de folle : de dépit, je l'ai jetée dans mon panier : si votre majesté est curieuse de la connoître, elle la trouvera aisément, parce qu'elle est plus large & plus longue que les autres, & qu'il y a dessus quelques caractères que je n'ai pu lire. Le roi la remercia, & lui

fit donner encore deux bourses pareilles à la première ; faisant ensuite porter le panier d'herbes dans son appartement, il y entra pour chercher la feuille qu'il trouva sans peine. L'examinant avec attention, il remarqua qu'en effet on avoit écrit dessus, qu'en mettant cette feuille dans la main gauche, l'on se rendoit invisible, & qu'en la posant sur son cœur, l'on connoissoit les pensées les plus secrettes de ceux avec lesquels on se trouvoit. Silencieux voulant en éprouver la vertu, la mit dans sa main, & traversant alors ses appartemens, il connut avec un plaisir infini que personne ne le voyoit. La mettant ensuite sur son cœur, il lut dans l'ame de son capitaine des gardes, qu'il avoit dessein de l'assassiner le soir même, dans l'espoir de régner à sa place. Le roi retiré dans son cabinet, fit arrêter ce traître & ses complices, & leur punition suivit de près l'aveu qu'ils firent de leur crime. Ce prince s'estimant bienheureux d'avoir une herbe si utile, la renferma dans un petit sac de toile d'or, qu'il porta toujours depuis sur son cœur ; par ce moyen, il connut les caractètes des personnes qui l'approchoient. Il n'apperçut que des cœurs faux & livrés à l'ambition, esclaves de la

plus honteuse avarice. Effrayé de trouver tant de vices parmi ses favoris & ses courtisans, il voulut examiner si tous ses sujets étoient également pervertis ; il n'en trouva presque pas un qui ne fût différent de ce qu'il paroissoit être. Révolté de régner sur un peuple si dépravé, il prit le parti de descendre du trône, & d'aller finir ses jours dans un de ses châteaux situé au milieu d'une belle forêt, préférant la douceur d'une vie tranquille & solitaire, au tumulte de la cour, & aux honneurs qu'on lui rendoit. La reine sa femme étoit morte il y avoit long-temps, & ne lui avoit laissé de son mariage qu'une fille qui lui avoit été enlevée dès le berceau par une grande chienne noire, & depuis il n'avoit pas été possible de savoir ce que cette princesse étoit devenue ; ainsi rien ne l'empêchoit de prendre le parti de la retraite : la solitude avoit pour lui des charmes que le grand monde ne lui présentoit pas ; il aimoit à lire & à étudier. Quoique prince il étoit philosophe & savant, mais il n'en avoit point les défauts ; son savoir ne le rendoit pas insupportable comme beaucoup de gens : il étoit sans entêtement, sans présomption, & peu curieux d'entendre

louer ses ouvrages; enfin il rendoit justice à ceux qui parloient ou pensoient mieux que lui.

Comme il se disposoit à partir, il vit entrer dans son cabinet Abdal (c'étoit un homme de distinction & de mérite): le roi ne l'avoit point vu depuis qu'il portoit la feuille d'oseille ; ce ministre en avoit été empêché par une maladie longue & fâcheuse. Silencieux ne doutant pas qu'il ne fût aussi peu vertueux que les autres, alloit sortir sans le regarder ; mais faisant réflexion qu'il l'avoit chargé avant sa maladie de quelques affaires qui l'intéressoient particulièrement, il lui en demanda compte. Quelle fut sa surprise ! il vit que c'étoit le seul homme de son royaume qui eût véritablement de la vertu : il en fut si charmé qu'il l'embrassa, & lui dit qu'il méritoit de porter la couronne, qu'il étoit dans la résolution de quitter : il le pria de l'accepter, en l'assurant que ses peuples le chériroient, parce qu'il avoit toutes les qualités nécessaires pour s'en faire aimer. En effet, Abdal étoit le plus aimable de tous les hommes; il avoit l'air noble, les yeux beaux, la bouche riante, & le sourire gracieux; le son de sa voix étoit agréable, il chantoit divinement, &

se connoissoit parfaitement à tout ; enfin il étoit bien fait, & avoit infiniment d'esprit ; mais ce qui le rendoit accompli, c'étoit la bonté de son cœur. Compatissant aux peines des malheureux, son plus grand plaisir étoit de leur faire du bien, & il le faisoit avec un air de bonté qui charmoit autant ceux qu'il obligeoit que le plaisir même ; on peut donc juger de la joie de tout le monde, quand on apprit que Silencieux lui avoit cédé son royaume en se retirant. Abdal avoit fait son possible pour détourner le roi du parti qu'il avoit pris, & pour ne point régner à sa place, mais il avoit été forcé d'obéir, au grand contentement de tout le royaume, dont il fut adoré & respecté, aussi bien que la belle Zemona & le jeune Timandre son fils. Ce prince avoit un mérite égal à celui du roi son père ; il étoit si beau, si bien fait, qu'on ne pouvoit le voir sans admiration. Un jour qu'il étoit dans une, forêt occupé à lire un livre qui lui plaisoit en l'instruisant, il vit voltiger devant lui un papier sur lequel il y avoit quelque chose d'écrit en lettres d'or; il se leva pour le prendre ; mais voulant mettre la main dessus, le papier s'éloigna de lui. Timandre courut après, le papier

s'eloigna encore, & fit la même chofe toutes les fois que le prince voulut en approcher. Timandre ne fe rebutant pas, voulut voir jufqu'où le papier le conduiroit; il le fuivit toute la journée, & fe trouva à l'entrée de la nuit dans un endroit de la forêt qu'il ne connoiffoit pas : pour lors le billet vint fe pofer dans fa main, & le prince lut ce qui fuit :

Une charmante princeffe
Sent pour toi le plus fort amour,
Si tu réponds à fa tendreffe,
Tu la pofféderas un jour :
Mais fi ton indifférence
Lui fait verfer les moindres pleurs,
Tu peux préparer ta conftance
A tous les plus grands malheurs.

Le prince relut plufieurs fois ces vers, & ne fut point épouvanté des menaces qu'ils contenoient; il ne douta pas qu'il n'eût un jour beaucoup d'amour pour la princeffe inconnue : jufques-là il n'avoit point aimé, aucun objet ne lui avoit paru digne de fon attachement; ce n'eft pas que Zemona n'eût un grand nombre de beautés à fa fuite, mais Timandre leur avoit toujours trouvé des défauts ou dans l'efprit, ou dans l'humeur. Belife remplie d'a-

mour-propre, & sans-cesse occupée du soin de plaire, en vouloit à tous les cœurs, & n'accordoit un sourire grâcieux qu'à ceux qui lui disoient qu'elle étoit belle. Célerine, dans de certains momens, étoit prévenante, caressante, & dans d'autres elle étoit dédaigneuse & piquante. Fatma se piquoit d'être savante, & ne parloit presque jamais que des affaires du temps, décidoit de tout, & ne trouvoit pas de femmes assez spirituelles pour s'entretenir avec elle. Barbane étoit fière, & s'ennuyoit par-tout. Felice se donnoit trop de mouvemens en parlant, & avoit un air trop embarrassé ou trop pincé. Enfin de toutes les personnes qu'il connoissoit il n'y en avoit pas une qui pût lui plaire. Il s'imagina que celle dont on lui parloit sur le papier seroit telle qu'il pouvoit le désirer. Flatté de cette idée, il ne songea qu'au plaisir de la voir; ce qui le fâchoit beaucoup, c'est que le petit papier ne lui marquoit pas le lieu qu'elle habitoit : dans cette incertitude il marcha pour trouver dans la forêt quelque maison où il pût apprendre des nouvelles de ce qu'il vouloit savoir. Quelques momens après il entendit un bourdonnement dans l'air, il leva sa tête, & il apperçut un petit

trône de roſes & de jaſmins ſoutenu par une quantité prodigieuſe d'abeilles qui voloient doucement de ſon côté. Ce ſpectacle l'étonna beaucoup ; mais il fut bien plus ſurpris lorſqu'il vit la petite troupe ailée s'arrêter auprès de lui, & une des mouches lui préſenter une feuille de roſe, ſur laquelle on lui marquoit de monter ſans différer ſur le trône, & de ſe laiſſer conduire dans un lieu où il étoit attendu avec impatience. Timandre ne faiſant pas réflexion aux chagrins qu'il alloit cauſer au roi & à la reine par ſon abſence, fit alors comme tous les jeunes gens ſans expérience. Il n'écouta point la raiſon, & s'abandonnant à ſon ſeul penchant, il ſe plaça au milieu des roſes & des jaſmins, & vit avec un plaiſir infini que ſon petit attelage fendoit les airs avec une vîteſſe incroyable. Il reſſembloit à un habitant de l'Olimpe dans cette charmante voiture : de grands cheveux bruns & bouclés tomboient négligemment ſur un habit de gaze bleue & argent dont il étoit vêtu. Deux ſerins violets étoient à côté de lui ſur une branche de jaſmin, & ſiffloient des airs à deux parties avec une juſteſſe étonnante, leurs ſons étoient ſi tendres & ſi doux qu'on ne pouvoit les entendre ſans

éprouver une agréable émotion. Ce prince n'avoit jamais voyagé avec autant d'agrément & une ſi grande vîteſſe, car ſes yeux, quoique très-bons, ne pouvoient diſtinguer les différens pays ſur leſquels il paſſoit ; il traverſa les airs pendant quatre heures, pour lors les mouches poſèrent la voiture dans un jardin ſi magnifique & ſi ſurprenant, qu'il lui parut être le ſéjour des dieux.

Il n'avoit jamais rien vu d'approchant ; le ſable des allées de ce jardin étoit d'or ; & les branches des arbres étoient tranſparentes & de même couleur que l'émeraude ; les feuilles, du plus beau verd du monde, ne tomboient jamais ; enfin, tous ces arbres étoient garnis de fleurs & de fruits, qui répandoient une odeur ſi douce & ſi agréable que l'odorat & la vue étoient également ſatisfaits. Des gazons naiſſans offroient de tous côtés de quoi goûter un doux repos. Mille & mille oiſeaux chantoient dans les ſombres allées du bois, & s'accordoient parfaitement avec une ſymphonie charmante que l'on entendoit dans les airs. Un printemps continuel régnoit dans ce beau ſéjour ; jamais la pluie ni le vent ne s'y faiſoient ſentir ; le ſeul zéphir pouvoit s'y prome-

ner. Des violettes, des hyacinthes, des jonquilles, & beaucoup d'autres fleurs étoient les ſeules choſes que produiſoit ce lieu charmant : on n'y voyoit pas d'herbes inutiles, point de bêtes incommodes ; des biches blanches qui portoient des colliers de diamans couroient dans le bois ; on voyoit dans les allées des perdrix, des faiſans, des tourterelles, des paons & des écureuils, tous ces animaux étoient privés & dociles à la voix de ceux qui les appeloient. Une eau claire, fraîche & pure ſortoit de pluſieurs fontaines, & formoit une quantité de petits ruiſſeaux qui rouloient dans des canaux de criſtal de roche, dont les bords étoient garnis de violettes & de penſées : des paliſſades de jaſmins, de grenades & de fleurs d'oranges étoient les ſeules murailles qui défendoient l'entrée de ce ſéjour enchanté. Timandre ne ſe laſſoit point d'admirer toutes ces beautés ; cependant, il mouroit d'impatience de trouver la maîtreſſe de ce jardin charmant. Quand il eut parcouru quelque temps ces beaux lieux, il vit paſſer une calèche d'yvoire traînée par deux cerfs dont les bois étoient d'or, & dans cette calèche il apperçut une perſonne plus belle que la jeune Hébé ; il en fut

enchanté, & voulut ſe mettre au-devant de la voiture pour l'arrêter, mais les cerfs alloient ſi vîte qu'il la perdit bientôt de vue. Cette aventure l'auroit affligé s'il avoit eu le temps d'y penſer; mais douze autres calèches de porcelaines du Japon, tirées par des licornes blanches, & conduites par douze perſonnes plus belles que la première, lui causèrent un ſi grand étonnement qu'il demeura comme immobile, ſans avoir la force de prononcer un ſeul mot. Il ſe repentit de ſon ſilence, car un inſtant après il ne vit plus aucune voiture: il ſuivit avec rapidité la route qu'elles avoient priſe, & s'avança juſqu'au bout d'une grande allée; mais quand il y fut arrivé, il ne vit ni les calèches, ni les dames qui lui avoient donné tant de curioſité; il découvrit un canal qui paroiſſoit avoir une longueur infinie, & ſur lequel étoient pluſieurs vaiſſeaux de criſtal, dont les mats étoient d'or, & les voiles de gaze couleur de roſe & argent: tous les matelots étoient vêtus d'une toile d'argent, & portoient des guirlandes de fleurs qui ſervoient à attacher les rames d'or de ces ſuperbes bâtimens. Le prince ſurpris avec raiſon de ce nouveau ſpectacle, s'arrêta, & conſidéra avec

attention cette flotte qui s'avançoit lentement de fon côté. Une petite chaloupe en fut détachée, & vint aborder où il étoit. Un enfant fait comme on dépeint l'amour en fortit, & demanda au prince s'il n'étoit pas curieux de connoître la beauté qui régnoit dans ces lieux. Timandre l'affura qu'il n'imaginoit pas de plus grand bonheur que celui de pouvoir lui rendre fes hommages. Entrez donc dans ma barque, lui dit l'enfant avec un fourire malicieux, & vous ne ferez pas longtemps fans être au comble de vos défirs. Le prince ne fe fit pas prier longtemps; il fauta précipitamment dans la chaloupe, qu'un coup de vent eut bientôt rapprochée du plus grand des vaiffeaux. Il y fut reçu par deux jeunes perfonnes qui le conduifirent fur le tillac, où la reine étoit affife fur un trône fait d'une feule amétifte. Quatre citroniers dans des caiffes d'émeraudes formoient au-deffus de fa tête un berceau qui faifoit le plus bel effet du monde. Elle fe leva quand le prince fut arrivé près d'elle, & le faifant affeoir, elle lui demanda s'il avoit ajouté foi aux vers qu'il avoit lus dans la forêt, & s'il avoit été touché de l'efpérance qu'on lui avoit donnée. Je n'ai point eu affez de vanité

vanité, madame, lui dit-il, pour oser penser qu'un sort aussi doux me fût destiné : j'ai cependant cru ne devoir pas différer de me rendre auprès de l'aimable princesse qui m'étoit annoncée. Je suis donc parti avec le dessein d'aller lui offrir mon cœur & mes services : mais, madame, votre présence a déjà fait naître dans ce cœur d'autres sentimens qu'une divinité ne seroit pas capable de détruire. Je m'estimerai le plus heureux des mortels si vous me permettez de vous les faire connoître, & si vous voulez bien souffrir que je passe mes jours à vous admirer. Je vous accorde volontiers ce que vous me demandez, lui dit la reine, & veux bien vous avouer que je suis cette personne que vous cherchez. Je vous vis hier dans la forêt où mes mouches vous ont enlevé, vous poursuiviez un cerf avec beaucoup d'ardeur, vous me parûtes un dieu, tant je vous trouvai charmant. Je sentis que vous seul pouviez faire ma félicité, ainsi je formai le dessein de vous faire connoître ce que je pensois, & de vous attirer à ma cour : je l'ai exécuté aujourd'hui : je me nomme Gracieuse, & je suis fille de la reine des fées. Je posséde l'art de féerie aussi bien qu'elle, & ces

lieux ne dépendent que de moi. Ce royaume eſt le ſéjour des plaiſirs; on y rencontre par-tout les ris, les jeux & les grâces ; les chagrins & les ennuis en ſont bannis à jamais : je me ſuis engagée par un ſerment inviolable à les punir ſitôt qu'ils y paroîtroient : voyez ſi vous ſerez capable de les empêcher de vous approcher, & s'il vous ſera poſſible de m'aimer auſſi conſtamment que je l'exige de vous. Si vous me promettez une fidélité à toute épreuve, vous régnerez dans ces beaux lieux, & rien n'y troublera les plaiſirs que l'on vous y prépare : ſi mon cœur, ma main & ma couronne ne peuvent vous flater, vous pouvez retourner à la cour d'Abdal, je vous y ferai reconduire, quoique je ſente que votre éloignement puiſſe faire le malheur de ma vie. Déterminez-vous; mais ſongez qu'une deſtinée affreuſe vous attend ſi vous me manquez de parole.

Timandre enchanté de la reine Gracieuſe, lui jura que toutes les beautés de l'univers ne pourroient jamais le faire repentir de ſon attachement pour elle, & qu'elle ſeroit toujours l'unique objet de ſon amour, ſerment que les amans ſont d'ordinaire quand

ils commencent d'aimer, & qu'ils oublient aussi-tôt qu'ils sont contens. Gracieuse satisfaite de l'assurance que lui donnoit le prince, lui présenta sa main qu'il baisa avec un transport qui ne déplût point à cette reine ; elle eut avec lui une conversation qui, quoique fort longue, ne lui parut avoir duré qu'un moment. Timandre la trouvoit la plus parfaite de toutes les femmes ; les grâces les plus touchantes étoient répandues sur sa personne ; son esprit étoit aisé, fin & délicat. Elle étoit grande, & sa taille parfaitement bien prise. Elle avoit la gorge, les bras & les mains admirables : mais un voile épais lui cachoit le visage, & donnoit au prince une curiosité qu'il auroit bien voulu satisfaire : mais elle lui disoit qu'il n'étoit pas encore temps qu'elle se montrât à lui, qu'elle vouloit cacher la honte de l'aveu qu'elle lui avoit fait trop promptement, & que de plus elle vouloit éprouver si elle pourroit s'en faire aimer autant qu'elle le désiroit, sans le secours de son visage. Je veux, mon cher Timandre, ajouta-t-elle, que vous soyez plus touché de mon caractère que de ma beauté. Un beau visage frappe & plaît beaucoup, mais il est comme une fleur fraîche & belle qu'un rayon de

ſoleil un peu trop ardent ſane en un moment ; quand bien même il ſauroit ſe garantir des accidens qui peuvent le gâter, il ne ſauroit éviter les effets que font ſur lui le nombre des années. Ne vous chagrinez cependant pas, je ne porterai point toujours ce voile qui vous afflige : je veux éprouver votre fidélité ; & lorſque j'en ſerai aſſurée, je vous rendrai maître de ma perſonne comme vous l'êtes de mon cœur. Le prince trouva tant de raiſon dans le diſcours de la reine, qu'il n'oſa inſiſter malgré la vivacité de ſes déſirs. Il y avoit cinq ou ſix heures qu'il étoit dans le vaiſſeau, lorſqu'il apperçut ſur le bord du canal un palais que Gracieuſe lui dit avoir ordonné pour le recevoir : il étoit bâti de diamans d'une groſſeur & d'une beauté ſurprenante. Les vaiſſeaux y vinrent aborder : Timandre mit pied à terre avec la reine & ſa ſuite pour entrer dans le ſuperbe bâtiment : il en loua plus d'une fois la ſtructure & la magnificence. Après pluſieurs éloges, on le fit paſſer dans un ſallon où l'on trouva une table ſervie des mets les plus exquis. Gracieuſe s'y plaça à côté du prince, avec une partie de ſa cour. A la fin du repas elle joua du luth, & chanta de façon que ſi Ti-

mandre n'avoit pas été le plus amoureux des hommes il le feroit devenu dans cet inftant. Malgré la prodigieufe étendue de fa voix elle étoit douce & parfaitement jufte. Le bal fuivit ce magnifique repas, & fut compofé d'une jeuneffe brillante de l'un & de l'autre fexe. Gracieufe danfa toujours avec Timandre, & danfa. Le prince n'avoit jamais éprouvé de fi doux momens; il en paffa d'autres pendant fix mois qui ne furent pas moins agréables, car on inventoit tous les jours de nouveaux plaifirs pour l'empêcher de s'ennuyer. Il aimoit & étoit aimé, cependant, il manquoit à fon bonheur de poffĕder fa chère Gracieufe, & le plaifir de voir dans fes yeux cette tendreffe qu'elle lui témoignoit à tous les momens. Un foir qu'il fe promenoit avec elle fur les bords du canal, il la conjura de mettre le comble à fon bonheur, puifqu'elle étoit convaincue de la violence & de la fincérité de fa paffion. Il la preffa fi vivement, qu'elle ne put le refufer, mais fa prière ne fut pas exaucée fur le champ; le jour fut pris & attendu avec une égale impatience de la part des deux amans. Quand il fut arrivé ils fe donnèrent la main, & fe jurèrent un amour éternel dans un petit temple entouré d'arbres & confacré à

la volupté. L'amour & l'hymen se réconcilièrent dans ce moment, & furent toute la journée avec les deux époux, que l'on conduisit après la cérémonie dans un appartement tapissé de jasmins & de fleurs d'oranges ; deux escarboucles placés auprès d'un très-beau lit y répandoient une grande clarté ; mais Gracieuse donna ordre à ses femmes de les ôter. Le prince y consentit avec peine, mais enfin le plaisir qu'on lui ôtoit ne l'empêcha pas de se livrer avec une joie inconcevable à ceux qu'il avoit attendus avec tant d'impatience. Jamais nuit ne lui parut si courte ; il vit arriver le jour, & s'imagina qu'il avoit commencé sa carrière plutôt qu'à l'ordinaire : il s'en consola cependant dans l'espérance de voir enfin le visage de celle qu'il aimoit avec tant d'ardeur. Il se pressa donc d'ouvrir les rideaux, & de jeter les yeux sur la reine qui dormoit profondément : mais, grands dieux, qu'il fut étonné ! cette personne qui lui avoit inspiré tant d'amour, avoit une petite tête de guenon qui faisoit même en dormant des grimaces fort plaisantes, mais qui parut si épouvantable à Timandre, qu'il en fut consterné. Il devint pâle & froid, & conçut pour la reine une aversion aussi forte que

l'amour qu'il avoit reſſenti avoit été violent. Il ſe répentit, mais trop tard, de s'être engagé dans une aventure qui lui avoit paru charmante, & dont les ſuites étoient ſi fâcheuſes. Il jura que s'il pouvoit ſe tirer de celle-ci, il ne ſe laiſſeroit jamais ſéduire par les apparences. Qu'elles ſont trompeuſes, s'écria-t-il, & qui croiroit qu'un ſi beau corps eût une ſi vilaine tête. Ces paroles réveillèrent la reine, elle les entendit, & quoiqu'elle dût ſe rendre juſtice, elle en fut vivement piquée. Toutes les femmes veulent être flatées; la vérité ne leur plaît qu'autant qu'elle ne cherche pas à détruire la bonne opinion qu'elles ont de leur beauté. On peut donc juger du dépit de Gracieuſe, puiſqu'elle avoit ce foible plus que perſonne de ſon ſexe: elle regarda le prince, & connut l'horreur qu'il avoit pour elle. Quel déſeſpoir pour une femme qui aime, de ſentir qu'elle n'inſpire que de la haine. Elle forma dans l'inſtant le deſſein de ſe venger, & elle l'exécuta ſans différer. Sa baguette étoit au chevet du lit; elle la prit, & touchant Timandre, elle lui dit: ingrat puiſque je ne puis plus t'inſpirer d'amour, deviens ſi différent de toi-même que tu ne puiſſes jamais plaire à qui que ce ſoit. Dès

qu'elle eut achevé de prononcer ces mots ; le prince devint un papillon couleur de rose & bleu ; la fée le métamorphosa ainsi par une sorte d'injustice, en attribuant à son inconstance ce qu'elle ne devoit imputer qu'à sa difformité. Il ne changea point de façon de penser en changeant de figure. Gracieuse lui laissa le souvenir de ce qu'il avoit été, & le chassa du palais & du jardin des graces. Il s'en éloigna avec vitesse afin de ne plus voir le monstre qui venoit de le métamorphoser, & vola plusieurs mois sans savoir où il alloit ; il étoit triste & chagrin, & n'espéroit plus goûter aucun plaisir; cependant, il craignoit que la parque cruelle ne tranchât le fil de ses jours ; le moindre oiseau le faisoit trembler. Tous les hommes se ressemblent en ce point, c'est en vain qu'ils se récrient sur leurs malheurs & sur le désir de la mort, il n'y en a pas un qui ne cherche à prolonger sa vie. Timandre prenoit autant de soin de ses jours que s'il eût été le plus heureux des mortels. Après avoir longtemps volé, il se trouva à l'entrée d'un bois dont les arbres paroissoient avoir plusieurs siècles ; il s'y reposa, & vit passer un moment après une personne de seize ou dix-sept ans, que la nature avoit

ornée d'une beauté si parfaite que la mère des amours ne la surpassoit point. Un habit de toile de lin & quelques bleuets qu'elle avoit arrangés sans beaucoup de soin dans ses cheveux faisoient toute sa parure : tous les charmes dont elle étoit partagée ne paroissoient pas la rendre plus vaine ; un air de douceur & de modestie prévenoit en sa faveur.

Quelle différence, dit en lui-même Timandre (en la considérant) de cette belle fille avec celles qui sont à la cour de Gracieuse ! elle n'emprunte aucun secours de l'art pour plaire, cependant elle est capable d'enflammer tout l'univers. Les autres au contraire, malgré les soins qu'elles se donnent, ne peuvent que difficilement toucher, parce qu'elles n'ont rien de naturel ; leurs discours, leurs contenances sont étudiés ; elles affectent d'avoir dans leurs paroles & dans leurs actions une liberté qui semble tout permettre à ceux qui les approchent. Le prince, en faisant ces réflexions, s'apperçut qu'il suivoit malgré lui cette aimable personne, & qu'un secret penchant commençoit à s'emparer de son cœur. Il s'en approcha le plus qu'il lui fut possible, & vint enfin se placer sur les fleurs de son

bouquet. Bleuette, c'étoit le nom de cette jeune fille, trouva le papillon ſi familier & moucheté ſi joliment, qu'elle le laiſſa dans cette place ; elle continua ſon chemin, & fort peu de temps après elle entra dans une petite maiſon dont les meubles étoient ſimples, propres, & d'un goût exquis. Un jardin orné de fleurs, & rempli d'arbres fruitiers, qu'une haie d'aube-épine environnoit, laiſſoit entrevoir une prairie que pluſieurs ruiſſeaux bordés de deux rangées de ſaules arroſoient, & rendoient très-agréable. Le prince fut plus enchanté de ce lieu champêtre qu'il ne l'avoit été du beau ſéjour de la reine des grâces. Il apperçut dans cette ſimple demeure une petite femme fort âgée, qui paroiſſoit auſſi reſpectable par ſon air de douceur & de bonté que par le nombre de ſes années. Elle filoit quand Bleuette entra, mais ſi-tôt qu'elle l'apperçut, elle laiſſa ſon fuſeau, & lui tendit les bras. Vous voilà donc, ma chère fille, lui dit-elle en l'embraſſant, que vous m'avez donné d'inquiétude ! de grâce, dans la ſuite ne vous éloignez plus ſi long-temps de moi ; les perſonnes de votre âge, & belles comme vous, ſont ſujettes à faire ſouvent des rencontres fâcheuſes, quand une mère prévoyante ne

les accompagne point. Je profiterai de vos conſeils, dit Bleuette, je n'ai pourtant rien rencontré de dangereux dans ma promenade ; ce ſeul papillon s'eſt offert à mes yeux, je veux le conſerver long-temps, parce qu'il eſt beau, & que je m'imagine qu'il n'a point envie de me quitter : elle en eut effectivement beaucoup de ſoin, & ne manqua pas de mettre tous les jours un gros bouquet de fleurs à ſon côté, afin qu'il pût s'y repoſer. Timandre ſoupiroit ſouvent en la regardant, & ſe trouvoit bien malheureux de l'aimer, d'être ſi près d'elle, & de n'être qu'un papillon ; jamais il n'avoit vu de fille ſi aimable & ſi bien élevée. La vieille qui, ſelon les apparences, n'étoit pas d'une naiſſance diſtinguée, étonnoit ſouvent le malheureux prince, par ſes diſcours & les inſtructions qu'elle donnoit à ſa fille. Elle banniſſoit avec elle cet air de ſévérité dont la plupart des mères ſe ſervent lorſqu'elles parlent à leurs enfans. Cette bonne femme diſoit qu'il falloit inſtruire la jeuneſſe en l'amuſant. Elle n'avoit ni l'humeur fâcheuſe, ni les infirmités de la vieilleſſe ; un air tranquille & content étoit répandu ſur toute ſa perſonne ; elle ne fatiguoit point par de longues hiſtoires du temps

paſſé, ni par des remontrances hors de ſaiſon. Un jour que Bleuette ſe promenoit dans la prairie avec ſon papillon, elle s'entendit appeler par Fatime, (car c'étoit Fatime qui s'étoit retirée dans cette ſolitude; elle avoit acheté la petite maiſon où elle étoit, avec une partie des bourſes d'or que Silencieux lui avoit fait donner, & l'autre avoit ſervi à la faire vivre tranquillement avec ſa chère Bleuette,) celle-ci s'entendant donc appeler, comme je l'ai dit, par la bonne Fatime, courut à la maiſon pour ſavoir ce qu'elle lui vouloit. Je ſuis fort affligée, ma fille, lui dit cette femme; en voulant prendre ma quenouille ſur cette planche, j'ai fait tomber cette phiole que vous voyez par terre; elle étoit remplie d'une liqueur que m'avoit donné la même dame qui m'avoit fait préſent de la feuille dont je vous ai parlé. Une ſeule goutte de cette eau pouvoit détruire les plus grands enchantemens. Bleuette, pour la conſoler, lui dit: vous n'avez point de méchantes fées pour voiſines, pourquoi regretter cette liqueur? Timandre entendit cette converſation, & ne douta point que, puiſque cette eau avoit une ſi grande vertu, elle ne pût lui rendre ſa première forme.

Ne craignez rien et daignez m'écouter un moment.

Il vola donc promptement à l'endroit où elle étoit répandue, & à l'instant il s'éleva une épaisse fumée dans la chambre; quand elle fut dissipée, le prince se trouva tel qu'il étoit avant sa métamorphose, c'est à-dire, le plus aimable de tous les hommes. Fatine & Bleuette furent très-effrayées en le voyant paroître, & ce fut avec bien de la peine que le prince les empêcha de prendre la fuite. Ne craignez rien, leur dit-il, & daignez m'écouter un moment. Elles y consentirent enfin, & pour lors il leur conta ce qui lui étoit arrivé, leur apprit son nom & sa naissance. Fatime lui marqua la joie qu'elle avoit de la fin de son enchantement, & le pria fort honnêtement de ne pas faire un plus long séjour chez elle, & de s'en retourner à la cour d'Abdal, qui n'étoit éloignée que de quatre lieues. Pardonnez-moi, seigneur, si je vous presse si fort de partir, ma fille est jeune, & vous aussi; je ne doute cependant ni de sa vertu, ni de la vôtre, mais il faut toujours craindre la médisance. Le prince n'osa la contredire, mais il ne se détermina à s'éloigner de la moitié de lui-même, que dans l'espérance de la revoir bientôt. Adieu, sage Fatime, lui dit-il, je vais retrouver

le roi mon père, & lui rendre un fils, qu'il n'attend peut-être plus; mais je vais aussi lui apprendre à qui il a l'obligation de mon retour; je le supplierai en même temps de me permettre que j'unisse ma destinée à celle de la charmante Bleuette. Fatime ne fut pas flatée de l'honneur que le prince vouloit faire à sa fille; elle avoit des exemples de plusieurs grands seigneurs, qui avoient épousé des personnes d'une naissance obscure, parce qu'ils en étoient fort amoureux, & qui dans la suite les avoient méprisées. Elle le remercia, cependant, très-poliment. Pour Bleuette, elle rougit beaucoup en recevant l'adieu de Timandre, elle sentoit pour lui quelque chose qu'elle ne connoissoit pas encore, & qui rendoit ses yeux plus touchans qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors. Elle soupira malgré elle, en voyant le prince s'éloigner. Il entendit ce soupir, & se flatant qu'il l'avoit causé, il se crut le plus heureux des hommes. Il arriva en très-peu de temps à la cour, & surprit également le roi & la reine, qui l'aimoient avec tendresse. On fit des réjouissances publiques pour célébrer son retour; personne ne reçut ordre d'en faire; l'amitié seule qu'on avoit pour le prince, fit cesser tous les travaux,

& obligea les grands & les petits à témoigner la joie qu'ils reſſentoient. Silencieux ayant appris cette nouvelle, ſortit exprès de ſa ſolitude, pour en féliciter le roi. En entrant dans l'appartement de ce prince, il rencontra une dame, dont l'air & le port majeſtueux l'étonna. Après l'avoir ſalué, elle lui dit de la ſuivre, s'il étoit curieux d'apprendre des choſes qui l'intéreſſoient infiniment. Silencieux lui obéit, & fut avec elle dans un boſquet du jardin d'Abdal; pour lors la dame s'aſſit, le fit mettre à côté d'elle, & lui dit : je ſuis la fée Favorable; peu de temps après la mort de la reine votre épouſe, je paſſai dans vos états, je vous y vis, & j'admirai la ſageſſe avec laquelle vous les gouverniez. Je vis auſſi la petite princeſſe Zelimé, votre fille; je lus dans les aſtres qu'elle ſeroit la plus parfaite créature du monde, ſi le ſoin de ſon éducation étoit confié à quelqu'un qui s'en trouvât capable.

Touchée de la voir entourée de femmes ſans vertu & ſans aucuns principes, je pris la réſolution de l'enlever de leurs mains; pour cela je pris la figure d'une chienne noire, & je l'enlevai de ſon berceau. Je lui

donnai le don de réussir parfaitement dans tout ce qu'elle entreprendroit ; elle chante, danse, & joue de toutes sortes d'instrumens, comme si elle avoit eu les plus excellens maîtres. Je la confiai ensuite à Fatime, (c'est la même femme qui vous a donné une feuille dont je lui avois fait présent, & à laquelle vous devez la vie). Je lui recommandai la princesse, & lui ordonnai en même-temps de la faire passer pour sa fille. je connoissois son caractère, & plusieurs fois j'avois été témoin & de la grandeur de son ame, & de la droiture de son cœur. Fatime descend de parens vertueux, qui n'étoient pas nobles, à la vérité ; mais sa façon de penser est une preuve qu'on peut avoir des sentimens de vertu & d'élevation, sans être d'une naissance illustre. Elle a élevé Zelimé avec un soin extrême, & lui a donné une éducation qui répond parfaitement à la grandeur de son extraction ; elle est belle & bien faite ; le prince Timandre en est extrêmement amoureux ; il mérite sa tendresse & votre estime ; vous ne pouvez mieux faire que de les unir ensemble. Je ne vous dis rien que de véritable ; je vais vous conduire auprès de la princesse. Silencieux au-

roit pris pour un ſonge ce que la fée lui diſoit, ſi dans l'inſtant elle n'avoit fait ſortir de terre un char d'ébène, traîné par ſix pigeons couleur de feu, où le roi ſe plaça avec elle, & qui les conduiſit chez Fatime. Il y reconnut Zelimé, elle avoit tous les traits de la reine ſa mère, & de plus un bluet ſous le pied gauche, qu'elle avoit apporté en naiſſant, & qui lui avoit fait donner le nom de Bleuette. Silencieux ſe fit connoître à ſon aimable fille, & lui fit mille careſſes, qu'elle reçut avec un reſpect plein de tendreſſe. Il donna à la bonne Fatime les louanges dont elle étoit ſi digne, & lui offrit tout ce qui dépendoit de lui. Je ne veux point d'autre récompenſe, lui dit-elle, que le plaiſir de ne point me ſéparer de la princeſſe. Il lui accorda ſa demande, & l'aſſura qu'il la combleroit de ſes bienfaits ; mais elle ne fut touchée que de la permiſſion qu'il lui donna de ſuivre par-tout ſa chère Bleuette. Cette princeſſe l'embraſſa, & la pria de lui conſerver toujours la même tendreſſe dont elle lui avoit donné tant de marques. Fatime fut ſenſible à ſes careſſes autant qu'on le peut être ; elle reconnut Secourable pour être la dame qui lui avoit donné Zelimé,

la feuille d'ofeille & la phiole pour les enchantemens. Ces quatre perfonnes paffèrent quelques momens enfemble, & fe féparèrent enfuite. La fée conduifit Silencieux au palais d'Abdal, & difparut, en lui difant: Vous me verrez, lorfque vous y penferez le moins. Il lui fit beaucoup de remercimens, même en ne la voyant plus, & s'en alla trouver le roi pour le féliciter fur le retour de Timandre, dont Secourable lui avoit conté l'hiftoire. Il lui apprit qu'il avoit auffi retrouvé fa fille, qu'elle étoit auffi belle que fon fils étoit aimable, & qu'il ne tiendroit qu'à lui qu'ils ne fuffent unis par le fang, comme ils l'étoient par l'amitié. Le roi fe trouvant flaté de cette propofition, y confentit avec plaifir : mais Timandre qui étoit préfent, & qui avoit déjà obtenu de fon père la permiffion d'époufer la charmente Bleuette, le conjura de fe fouvenir que fans elle, il ne pouvoit pas être heureux. Silencieux voyant le roi embarraffé, le conduifit à l'écart, & lui dit que Zelimé & Bleuette étoient la même perfonne, mais qu'il ne falloit pas encore le dire à fon fils, afin de le furprendre plus agréablement. Abdal charmé de cette nouvelle, fe rapprocha du prince, & lui dit

qu'il n'étoit plus queſtion de penſer à une jeune fille, dont l'état étoit ſi différent du ſien, & qu'il falloit abſolument qu'il ſe diſposât à épouſer dans deux jours la princeſſe Zelimé. Il ſortit avec Silencieux, en diſant ces mots : & il ordonna à ſon capitaine des gardes d'empêcher que le prince ſortît de ſon appartement. Le diſcours du roi rendit Timandre furieux ; il employa toutes ſortes de moyens pour tromper la vigilance de celui qui le gardoit, & pour le corrompre ; ce fut inutilement. D'un autre côté, Silencieux envoya chercher la princeſſe, & lui apprit qu'elle alloit dans deux jours épouſer un prince aimable & ſucceſſeur d'un grand empire. Une fille à qui l'on promet un époux jeune & charmant, apprend ordinairement cette nouvelle ſans douleur, Zelimé en fut cependant très-affligée. Timandre avoit fait une forte impreſſion ſur ſon cœur, elle ſentoit bien qu'elle ne pourroit jamais l'oublier. Mais n'oſant faire connoître ſes ſentimens à ſon père, elle ſe diſpoſa à lui obéir ; ce ne fut pas ſans ſe plaindre plus d'une fois en ſecret, & de ſa deſtinée, & du fils d'Abdal. Qu'il eſt léger, diſoit-elle à ſa chere Fatime ! auroit-on pu penſer, en

voyant la douleur qu'il reſſentoit de nous quitter, qu'il eût pu m'oublier avec tant de facilité. Hélas ! il étoit moins volage lorſqu'il étoit papillon. Que ne l'eſt-il encore ! j'aurois du moins le plaiſir de le voir. Enfin le jour qui, ſelon elle devoit être le plus malheureux de ſa vie arriva ; elle fut conduite au temple comme une victime. Timandre, de ſon côté, s'y rendit, bien réſolu d'aſſurer la perſonne qu'on lui deſtinoit, qu'il ſe détermineroit plutôt à perdre la vie qu'à lui donner la main. Il entra donc, & traverſant avec un air fier la nombreuſe aſſemblée, il approcha de la princeſſe. Elle étoit pâle & tremblante. Il n'eut pas plutôt jeté les yeux ſur elle, qu'il la reconnut pour être celle qu'il adoroit. Quelle joie pour lui ! quelle charmante ſurpriſe pour elle ! Il lui fit connoître en peu de mots combien il trouvoit ſon ſort favorable ; il remercia Silencieux & le roi ſon père de la tromperie qu'ils lui avoient faite ; enſuite on fit la cérémonie qui s'acheva au grand contentement de tout le monde. Comme on alloit ſortir du temple, on entendit un coup de tonnerre qui fit trembler les plus déterminés ; les voutes de ce ſuperbe édifice s'entr'ouvrirent, & l'on vit paroître

une femme voilée, montée ſur un char noir d'une groſſeur épouvantable ; elle s'approcha des nouveaux mariés, & les touchant d'une baguette d'or, leur dit : Amans trop fortunés, recevez de ma main la mort que je vous donne. Auſſi-tôt Timandre & Zelimé tombèrent ſans ſentiment, & firent pouſſer des cris de douleur à tous ceux qui furent témoins de ce ſpectacle. La cruelle magicienne tirant enſuite de deſſous ſa robe un poignard, le plongea dans ſon ſein, en diſant : Et toi, reine trop tendre & trop infortunée, meurs, abandonne la vie, puiſqu'elle eſt ſans charmes pour toi. En achevant ces mots, elle rendit le dernier ſoupir, & le char ſur lequel elle étoit arrivée remporta ſon corps par le même endroit où il étoit entré. Ce ſpectacle avoit ſaiſi d'effroi toute la cour ; les deux rois & la reine s'étoient évanouis à la vue du malheur qui venoit d'arriver. Un concert admirable de voix & d'inſtrumens les fit revenir de leur foibleſſe. Ils apperçurent la même voute du temple qui s'ouvroit une ſeconde fois, & qui laiſſa paſſer une calêche de rubis, tirée par douze aiglons blancs, dans laquelle paroiſſoit une belle dame, vêtue d'une robe blanche bro-

dée de diamans, & qui fut reconnue par Silencieux & Fatime, pour être la fée Secourable. Consolez-vous, princes, dit-elle aux deux rois, vos enfans ne sont pas morts, je veillois à leur conservation, & j'ai empêché que la baguette de la jalouse & fausse Gracieuse n'ait abrégé leurs jours; elle ne s'est point apperçue qu'ils ne sont qu'assoupis; ainsi satisfaite de sa vengeance, & désespérée d'avoir perdu ce qu'elle aimoit, elle s'est donnée une mort véritable. S'adressant ensuite aux deux époux: levez-vous, aimable couple, leur dit-elle, & vivez une longue suite d'années, sans cesser de vous aimer, & sans que rien puisse jamais troubler votre félicité. A cette voix, Timandre & Zelimé reprirent leurs esprits. On entendit alors des cris de joie de toutes parts; mais cette joie fut changée en tristesse, quand on vit que la fée, les ayant fait monter dans sa calêche avec Silencieux, Abdal, Zemona & Fatime, les conduisit tous dans le séjour des grâces, où le prince & la princesse régnèrent plusieurs siècles, toujours aimables & toujours amans. Silencieux & Abdal y passèrent des jours tranquilles; ce dernier abandonna sans peine son royaume, & regretta peu ses sujets,

quoiqu'il en fût sincèrement aimé. Il n'avoit jamais pu inspirer des sentimens de justice & de piété. Il trouva plus de satisfaction à vivre en simple particulier avec des personnes vertueuses, qu'il n'en avoit éprouvé en régnant sur un peuple corrompu. Secourable les ayant rendus tous heureux, les quitta pour aller soulager les peines de plusieurs autres malheureux.

LE PRINCE SINCER.

CONTE.

IL y avoit une fois dans le pays des Zinzolantins un roi qui avoit pour les vers à soie une extrême passion ; il passoit les jours entiers dans ses jardins à cueillir des feuilles de mûrier pour leur nourriture ; & le reste du temps il se renfermoit dans son cabinet pour regarder travailler ces petits animaux, & pour y faire des écheveaux de la soie qu'ils avoient filée, ne trouvant qui que ce soit qui les fît à son gré. En effet, personne ne dévidoit mieux que lui cette

foie, il en donnoit fort fouvent aux feigneurs, (la plupart dévideurs à fon exemple,) & qui fe faifoient gloire d'imiter le fouverain. Qu'en arriva-t-il? L'efprit & la politeffe abandonnèrent un féjour où ils étoient fi méprifés; l'impoliteffe s'empara de la jeuneffe, & l'ennui fut le partage des plus belles dames. Dans l'impoffibilité de faire ufage de leurs charmes avec des hommes qui ne connoiffoient n'admiroient que la beauté de leurs vers & la fineffe de leur foie; elles fe retirèrent prefque toutes dans des provinces éloignées. Il s'y forma une petite cour, non de princes ni de ducs, pas même de marquis, elles en avoient éprouvé trop d'impertinences & d'impoliteffes; mais de perfonnes d'une condition moins élevée, qui, pour n'avoir aucun de ces titres, n'en avoient pas moins de mérite. Chez eux on trouvoit le bon goût, la probité. Ils chériffoient les fciences, & jouiffoient de tous les plaifirs, fans jamais en bannir la délicateffe qui feule en fait tout le charme; enfin c'étoit des hommes différens de ceux de la cour du roi Dévideur. La reine fut une des premières à fe retirer; elle avoit un fort beau château dans une forêt fituée fur le bord de la mer,

ner, elle le choifit pour fon habitation.
Après avoir pris congé du roi à qui fon départ ne déplut point, elle emmena avec elle deux princeffes, qui étoient les feuls fruits de fon mariage, & quelques-uns de fes fujets, dont elle connoiffoit le zèle & l'affection. La folitude de ce lieu ne l'effraya pas: elle le fit embellir, & rendit ce féjour charmant, en joignant à tout ce que la nature avoit de plus beau, ce que l'art avoit de plus parfait. Environnée des gens qu'elle aimoit, elle goûtoit dans ce palais une tranquillité qu'elle n'avoit jamais éprouvée. Les princeffes en trouvoient auffi le féjour enchanté. Elles aimoient la mufique, & les plus habiles muficiens du monde fe trouvoient à leur fuite. Ces deux jeunes perfonnes étoient auffi belles que bien faites, cependant elles n'étoient pas également aimables. L'aînée, nommée Aigremine, étoit fière, envieufe, vindicative & cruelle. La cadette étoit douce, complaifante, & n'avoit point de plus grand plaifir, que celui d'obliger. Elle avoit dans l'efprit & dans le caractère mille charmes qui la faifoient aimer de tous ceux qui la connoiffoient, auffi avoit-elle mérité le nom d'Aimée; elle fentoit pour fa fœur une amitié

véritable, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'elle en étoit haïe. Un jour, après en avoir essuyé mille reproches, parce qu'elle ne vouloit point paroître en habit négligé à un bal où il devoit se trouver beaucoup de monde, elle fut se promener toute seule sur le rivage, pour dissiper le chagrin que l'humeur de la princesse sa sœur lui avoit causé. Aigremine, de son côté, alla dans la forêt, pour imaginer une parure qui pût effacer celle de sa sœur : occupée de ces pensées, elle marcha longtemps, sans s'appercevoir du chemin qu'elle faisoit. La lassitude l'obligea enfin de s'asseoir au pied d'un chêne qui formoit un ombrage que l'ardeur du soleil ne pouvoit pénétrer. Examinant la grandeur & la grosseur de cet arbre, elle découvrit une petite clef cachée entre l'écorce & le bois; elle la prit, n'imaginant pas quel en pouvoit être l'usage. Elle voulut la remettre au même endroit. Après l'avoir vainement essayée, elle la fit entrer dans un trou qui s'offrit à sa vue; à l'instant la clef tourna toute seule, & fit ouvrir une porte pratiquée dans le chêne avec un art infini. Cette porte cachoit un escalier. La princesse curieuse de savoir en quel lieu il la pourroit conduire, prit le parti de descen-

dre : les premières marches lui parurent fort ſombres, mais après en avoir deſcendu quelques-unes, elle vit avec ſurpriſe que l'eſcalier étoit éclairé de pluſieurs bougies placées dans de très-beaux luſtres de cryſtal de roche. Elle continua ſon chemin ; & quand elle eut deſcendu plus de trois cent marches, elle arriva dans un appartement meublé magnifiquement. On dira qu'il eſt étonnant, & preſqu'impoſſible qu'une perſonne de ſon ſexe ait été aſſez hardie pour entrer ſeule dans un ſouterrain qui lui étoit inconnu ; mais je dirai, parce que je le ſais, & pour que l'on ceſſe de s'en étonner, qu'elle portoit au petit doigt une bague que ſon aïeul lui avoit laiſſé en mourant, pour la préſerver juſqu'à l'âge de vingt ans de toutes ſortes de dangers. Perſuadée qu'elle n'avoit rien à craindre, elle avança juſques dans un grand cabinet, ou plutôt un magaſin de bijoux rares & de pierres précieuſes. Elle s'arrêta pour examiner toutes ces richeſſes, mais portant ſa vue ſur un lit de drap d'argent placé dans une eſpèce d'enfoncement, quel fut ſon étonnement, lorſqu'elle apperçut ſur ce lit un jeune homme, le plus beau qui fût jamais ; il paroiſſoit enſeveli dans un profond ſommeil. Aigre-

mine s'approcha du lit pour le mieux confidérer: cette curiofité lui coûta cher, puifque dès ce moment elle ne fut plus maîtreffe de fa liberté. Perfuadée (comme toutes les jolies femmes le font) qu'on ne pouvoit la voir fans l'aimer, elle n'héfita point à réveiller cet aimable inconnu, & cela dans le deffein de lui infpirer cette tendreffe qu'elle fouhaitoit qu'il eût pour elle. Elle fit donc un peu de bruit en paffant dans la chambre prochaine, afin qu'il ne pût l'en accufer; elle y trouva un papier fur lequel ce qui fuit étoit écrit.

Celle qui pourra fe faire aimer du plus laid de tous les mortels, aura feule le pouvoir de rendre fenfible le prince qui repofe ici.

La princeffe lut ce papier plufieurs fois, & fe flatta que fes yeux étoient affez puiffans pour toucher ce jeune prince, & qu'elle en feroit la conquête fans être obligée de chercher le plus laid des hommes pour lui donner de l'amour. Remplie de cette confiance, elle voulut rentrer dans le cabinet, ne doutant pas que l'inconnu ne fût réveillé; mais une toile d'araignée, au travers de laquelle il étoit impoffible de diftinguer aucun objet, en ferma l'entrée auffi-

ôt qu'elle ſe mit en devoir d'en approcher. Jn ſi léger obſtacle ne m'empêchera point le paſſer, dit Aigremine; elle s'avance, & nalgré tous ſes efforts, elle ne put jamais ever ni percer cette toile. Etonnée d'une i grande réſiſtance, elle prit le parti de emonter dans la forêt, de retourner au-rès de la reine, & de faire chercher cet iomme ſi vilain qu'il falloit rendre amoureux avant que d'enflammer celui qu'elle venoit de voir. Elle repaſſa donc dans les nêmes appartemens, remonta l'eſcalier, & ortit de l'arbre par la porte qu'elle avoit ouverte. A peine en étoit-elle ſortie; que cette porte ſe referma ſans qu'il lui fût poſſible de voir par où elle s'étoit ouverte, ni de retrouver la petite clef. Elle tourna pluſieurs fois autour de l'arbre, mais ce fut inutilement. Déſeſpérée de cette aventure, elle reprit le chemin du château, & ſe trouva ſur le bord de la mer; elle apperçut la princeſſe ſa ſœur qui regardoit avec attention un brillant d'une groſſeur & d'une beauté ſurprenantes, un oiſeau venoit de le laiſſer tomber ſur ſa robe, en lui diſant de le conſerver avec ſoin, parce qu'il la préſerveroit un jour d'un grand danger, ſi elle avoit recours à lui. Aigremine

enchantée de la beauté de cette pierre admirable, voulut s'en emparer; elle en fut empêchée par un petit homme qui se trouva derrière elle, & dont la figure épouvantable lui fit prendre la fuite, aussi-bien qu'à la princesse Aimée. L'une & l'autre se retirèrent dans la forêt.

Ce petit homme avoit trois pieds de haut; sa tête plate & fort large étoit ornée de grands cheveux roux; ses yeux étoient enfoncés, & si peu ouverts, qu'on ne les auroit jamais distingués sans le rouge éclatant dont ils étoient bordés; son nez étoit long & pointu, ses joues pendoient jusques sur sa poitrine, & sa bouche & son menton étoient garnis d'une barbe rousse, longue & touffue. Son corps tout contrefait n'étoit soutenu que d'une jambe sur laquelle il étoit posé comme sur un pivot; mais il étoit si bien en équilibre, que le moindre vent le faisoit tourner sans discontinuer, c'est pourquoi il ne sortoit que lorsque l'air étoit extrêmement calme; il ne marchoit point, mais il sautoit avec une légèreté merveilleuse, & faisant plusieurs petits sauts, il arrivoit promptement où il avoit envie d'aller. Aigremine, revenue de la peur que ce petit monstre lui avoit causée, se rappro-

cha de lui, & d'un ton plein d'aigreur, lui demanda qui il étoit, & qui pouvoit l'avoir rendu assez hardi pour s'opposer à ce qu'elle avoit envie de faire. Je suis un roi puissant, lui dit-il, je me nomme Sincer ; des raisons que je ne puis vous dire m'éloignent de mes états, & me font passer mes jours dans le fond d'un rocher qui n'est pas loin d'ici. Je vous ai vue plusieurs fois dans ces beaux lieux, j'ai remarqué les injustes procédés que vous avez eus souvent avec la princesse votre sœur, & je viens encore d'être témoin de la violence que vous lui vouliez faire, en lui arrachant un diamant qui doit lui appartenir. L'amour que j'ai pour la justice, joint à un mouvement que je n'ose déclarer, m'ont engagé à prendre son parti, & à vous empêcher de lui faire cette violence. La princesse écouta ce discours avec une impatience extrême ; elle dissimula cependant sa colère, parce qu'elle fit réflexion que celui qui lui parloit ne pouvoit être égalé en laideur par qui que ce fût au monde, & qu'elle ne devoit par conséquent rien négliger pour lui plaire, puisqu'il étoit écrit qu'elle ne pourroit qu'à cette condition rendre sensible ce qu'elle aimoit. Elle prit donc un air plus doux, & lui dit

que la qualité de roi & l'état malheureux auquel il paroiſſoit réduit, la forçoient à lui pardonner, qu'elle déſiroit même d'être de ſes amies, & qu'elle ſe flattoit qu'il ne lui refuſeroit pas ſon amitié ; enſuite elle le pria de venir la voir au château, en l'aſſurant que la reine, apprenant ſa qualité, lui offriroit ſans aucun doute un appartement où il pourroit attendre plus à ſon aiſe que la fortune ceſſât de le perſécuter. Le roi la remercia poliment, & lui dit qu'il connoiſſoit trop bien quel étoit l'excès de ſa laideur, pour oſer ſe flater de l'amitié d'une auſſi belle princeſſe, & pour aller habiter une cour où il ſavoit que l'on pardonnoit peu la difformité de la figure. En diſant cela, il fit un ſaut pour prendre congé d'elle, & lui faire une révérence, & ſe retira en ſoupirant (non ſans regarder l'aimable Aimée que la préſence de ſa ſœur avoit toujours tenue un peu éloignée). Cette princeſſe avoit écouté la converſation de ſa ſœur & de Sincer ; elle avoit été ſurpriſe de l'air de bonté qu'Aigremine avoit affecté, & de la prière qu'elle lui avoit faite de venir au château. Elle jugea que la princeſſe n'avoit eu cette douceur, que parce qu'elle vouloit cacher quel-

que désir de vengeance. La pitié qu'Aimée avoit pour les malheureux, lui fit prendre la résolution d'avertir le roi de se méfier des caresses apparentes que sa sœur lui feroit. Elle remit au lendemain l'exécution de son projet. Ce jour étant arrivé, elle sortit avec une de ses femmes, & prit le chemin du rocher de Sincer. Elle en étoit fort peu éloignée, lorsqu'elle s'arrêta pour écouter un air dont les paroles paroissoient lui être adressées. Le son de la voix qu'elle entendoit étoit si touchant, & flattoit si fort son oreille, qu'elle demeura long-tems dans l'endroit où elle étoit, même après que l'on eut cessé de chanter. Cephise (c'étoit le nom de celle qui l'accompagnoit) la tira de sa rêverie, en lui faisant appercevoir Sincer qui venoit à elle. Quoiqu'elle se fût déterminée à le considérer sans effroi, elle ne put cependant jeter les yeux sur lui sans trembler, & sans les détourner aussi-tôt. Il s'en apperçut avec chagrin ; & la saluant avec beaucoup de respect, il la pria d'entrer un instant dans son palais rustique, pour s'y reposer. Aimée y consentit, & lui dit qu'elle n'étoit sortie que pour le voir, & lui apprendre des choses d'une extrême conséquence. Le roi lui présenta la main de la

meilleure grâce qu'il lui fut poſſible, la conduiſit dans ſa grotte, & lui tint les diſcours du monde les plus ſpirituels. Elle ne ſe ſeroit jamais imaginée qu'un homme auſſi laid pût s'exprimer avec autant de grâce. Tout ce qu'il lui diſoit étoit prononcé d'un ton qui plut ſi fort à la princeſſe, qu'elle ſouhaita plus d'une fois d'avoir un amant qui eût autant d'eſprit que cet infortuné. Enfin elle arriva dans le rocher; une mouſſe verte & fraîche le tapiſſoit, une table faite d'un morceau de marbre blanc, que la nature ſeule avoit travaillée, un lit & quelques ſièges de gazon étoient les uniques meubles qu'il renfermoit. Une fontaine d'où ſortoit une eau claire & pure tomboit du haut de ce rocher, & formoit un petit ruiſſeau, dont le bruit joint à celui que faiſoient deux roſſignols perchés ſur un oranger chargé de fleurs & de fruits, parut plus charmant à la princeſſe que les plus beaux concerts qu'elle eût jamais entendus. Après avoir fait l'éloge de cette agréable retraite, elle entretint Sincer des raiſons qui l'avoient engagée à lui rendre viſite. Le prince charmé de l'intérêt qu'elle prenoit à ce qui le regardoit, lui dit les choſes du monde les plus propres à lui marquer ſa reconnoiſſance; il lui en

échappa même quelques-unes qui faisoien connoître que son cœur étoit rempli de l'amour le plus tendre. Aimée les entendit bien, mais elle feignit de ne pas deviner que c'étoit à elle qu'elles s'adressoient ; & pour changer la conversation, elle conta au roi avec quelle satisfaction elle avoit entendu une voix charmante avant que de le rencontrer, & lu demanda s'il ne connoissoit pas celui qui avoit si bien chanté. C'est un prince qui vous adore, répondit Sincer ; & qui vous offre son cœur, sa main & la couronne qu'il doit porter un jour, mais sa figure lui défend d'espérer. Il soupira en finissant ces mots.

La princesse rougit, & comprenant bien que c'étoit de lui qu'il vouloit parler, elle ne le questionna pas davantage, mais elle devint rêveuse ; elle le quitta peu après, parce qu'elle craignoit qu'on ne s'apperçût de son absence. Elle reprit donc le chemin du palais, en entretenant Cephise de l'esprit qu'elle trouvoit à Sincer. Je t'avoue, ma chère Cephise, lui disoit-elle, que je sens pour lui, malgré sa laideur, ce que je n'ai jamais senti pour personne. Je ne sais si c'est amitié, mais je tremble que ce ne soit quelque chose de plus. Quoi, madame,

dit cette fille étonnée, vous aimeriez ce petit monſtre, & toute ſa figure ne vous fait pas d'horreur! vous pourriez vous réſoudre de vivre avec lui! que feriez-vous d'un homme ſi hideux? Le plus petit vent le fait tourner comme une girouette. Ah! dit la jeune Aimée, il penſe ſi délicatement, il parle avec tant d'eſprit, que je le préférerois aux plus beaux hommes du monde; Ils ſont preſque toujours d'une ſottiſe outrée: enchantés d'eux-mêmes, ils ont autant de plaiſir à conſulter leurs miroirs que les perſonnes de notre ſexe. La princeſſe alloit continuer ſon diſcours, mais un cri qu'elle entendit l'en empêcha, & regardant à terre, elle vit avec ſurpriſe une vipère blanche, qui jetoit du feu par les yeux, & qui lui dit: Vous avez penſé m'écraſer, madame; ſi je n'étois pas auſſi bonne que je le ſuis, je vous punirois de votre étourderie, mais je vous pardonne, à condition que vous me remettrez ſur le tronc du maronnier que vous voyez, & duquel je viens de tomber; je reconnoîtrai quelque jour ce ſervice, car je ſuis fée, mais, comme toutes mes ſœurs, je ſuis obligée de quitter ma figure naturelle un jour de la ſemaine, pour prendre celle que me donne

un vieux forcier de qui nous dépendons, & qui nous punit de cette façon, pour lui avoir coupé, un jour qu'il dormoit, une barbe & des mouftaches qui nous déplaifoient fort. Je reprendrai ce foir ma forme ordinaire, & vous aurez de mes nouvelles. Aimée la prit en tremblant, la porta fur l'arbre, & s'éloigna promptement, pour ne plus voir cette bête qui lui avoit fait une peur horrible; elle arriva donc au château, elle y trouva Aigremine qui envoyoit, de la part de la reine, prier le roi Sincer de venir paffer quelques jours au palais. Ces ordres effrayèrent d'abord Aimée qui connoiffoit la méchanceté de fa fœur, mais elle ne fût pas longtemps fans être raffurée, parce qu'une femme d'Aigremine lui confia l'aventure de la forêt, que cette princeffe lui avoit apprife. Sincer fut furpris de la prière que la reine lui faifoit faire. Son premier mouvement fut de la refufer honnêtement; mais faifant réflexion qu'il verroit tous les jours la belle princeffe qu'il aimoit, il fe détermina à partir, & fauta dans une calêche qu'on lui avoit envoyée. Il étoit attendu au château avec impatience; mais cette impatience avoit différens motifs. Toutes les dames étoient curieufes de voir cet

homme fait autrement que les autres. Enfin il arriva, & reçut les honneurs que l'on devoit à son rang. Aigremine lui fit un accueil très-agréable ; elle étoit extraordinairement parée, & sans la beauté de la princesse sa sœur, on auroit cru qu'elle étoit la plus belle de l'univers. Malgré tous ses soins, elle eut le chagrin de voir, & ce jour-là, & les suivans, que Sincer n'étoit point touché de ses charmes ; ses regards étoient incessamment tournés sur Aimée. Le dépit d'Aigremine fut inconcevable ; elle avoit tout mis en œuvre pour plaire au plus affreux des mortels, sans pouvoir y réussir. Tout ce qui offense l'amour-propre des dames n'est jamais pardonné ; aussi devint-elle furieuse contre le prince & la princesse. Que n'auroit-elle pas donné pour les empêcher de se voir ! mais cela n'étoit pas possible, car le roi avoit la liberté de lui parler, & il en cherchoit les occasions. Elles se présentoient souvent, & Aimée ne se refusoit point au plaisir de l'entendre. Cette princesse se promenant un soir dans une des allées du parc, apperçut une boule qui rouloit fort vîte, & qui s'arrêta lorsqu'elle fut près d'elle. Cette boule s'ouvrit, & elle en vit sortir une petite femme qui, s'élevant

tout d'un coup, devint haute de dix ou douze pieds. Je ſuis la fée Farouche, dit-elle à la princeſſe, à qui vous avez rendu ſervice il n'y a pas longtemps. Aimée la reconnut, parce qu'elle jetoit du feu par les yeux comme la vipère blanche qu'elle avoit miſe ſur l'arbre. Elle la ſalua donc très-reſpectueuſement. La fée lui dit que l'amitié qu'elle avoit pour elle l'avoit engagée à la demander en mariage à la princeſſe ſa mère pour le roi Papillon, ſon neveu, le plus aimable de tous les hommes; qu'elle ſortoit du cabinet de la reine, qui lui avoit donné ſon conſentement, & que dans deux jours le prince arriveroit pour l'épouſer. Cette nouvelle qui auroit fait un grand plaiſir à beaucoup de princeſſes, affligea ſenſiblement la jeune Aimée; elle en fut ſi troublée, qu'elle n'eut pas la force de répondre un ſeul mot à la fée. Farouche s'imaginant que c'étoit la joie qui l'empêchoit de parler, la baiſa au front, & lui diſant adieu, ſe remit dans ſa boule qui reprit le chemin par lequel elle étoit venue. Cephiſe arrivant auſſi-tôt, vint dire à la princeſſe que la reine la vouloit entretenir; elle ſe rendit donc auprès d'elle, & ſans lui donner le temps de répondre, elle lui ordonna de ſe préparer à

recevoir dans deux jours le prince Papillon pour époux. Aimée ſe jeta à ſes genoux, & la conjura de retirer la parole qu'elle avoit donnée à Farouche. La reine fut inflexible, elle craignoit le pouvoir des fées; & dans l'eſpérance que cette fée lui donneroit un jour des marques de ſon amitié, elle dit à ſa fille qu'elle vouloit être obéie. Cette princeſſe n'oſa répondre, & ſe retira fort affligée. Aigremine qui dans un autre temps auroit été jalouſe de la préférence que la fée avoit donnée à ſa ſœur en fut charmée, ſe flatant que Sincer ne la voyant plus, pourroit s'attacher à elle. Une nouvelle ſi fâcheuſe vint bientôt aux oreilles de ce malheureux roi; il en tomba dangereuſement malade: cependant, le jour où le neveu de la reine devoit être préſenté arriva. La reine, les princeſſes & toute la cour furent au-devant de lui. A peine étoient-elles ſur la terraſſe, qu'elles apperçurent de fort loin une eſpèce de nuée fort brillante qui s'approchoit avec vîteſſe. On ne douta point que ce ne fût le prince. C'étoit lui en effet; il étoit dans un char de diamans tiré par plus de dix mille papillons, tous couleur de roſe. Ils étoient attachés par des fils d'or entrelacés avec beaucoup d'art; cent

jeunes feigneurs fuivoient leur maître dans des calèches de cryftal garnies de rubis & d'émeraudes, tirées également par des papillons, mais ceux-ci étoient blancs. Le roi fit defcendre & arrêter fon char auffi-tôt qu'il fut auprès des dames, & vint au-devant d'elles avec toute fa fuite dans le plus bel ordre du monde. Il étoit habillé magnifiquement, & jamais homme n'avoit été plus poudré & mieux frifé qu'il le parut alors, auffi avoit-il paffé au moins trois heures à fa toilette; la crainte qu'il avoit de déranger fa frifure le faifoit marcher très-doucement, cependant cela n'empêchoit pas qu'il n'eût très-bon air : tout le monde l'admira & fe récria fur la fraîcheur de fon teint & fur la blancheur de fes mains. Rien de plus joli que fa figure, dont lui-même paroiffoit épris. Il reconnut aifément la princeffe au portrait que lui en avoit fait la fée, & s'étant approché de fa maîtreffe, il lui fit une révérence des plus étudiées; & après lui avoir préfenté la main, ce n'eft pas ici, dit-il à Aimée, une place propre à vous faire un compliment fur votre beauté, l'air eft trop brûlant; peut-on caufer à fon aife fur une terraffe expofée à l'ardeur du foleil? Rentrons, & ne courons pas rifque de devenir auffi noirs que des Africains.

A ces mots il prit le chemin du château ſans preſque ſaluer la reine, non plus que les autres dames de ſa ſuite. Etant entré avec la princeſſe & celles qui l'accompagnoient dans un grand ſallon préparé pour le recevoir, il ſe jeta ſur un canapé, diſant qu'il étouffoit de chaud, & s'y tint d'un air panché très-peu reſpectueux : il demanda cependant pardon à la princeſſe de ce qu'il ne l'entretenoit pas, & lui dit qu'il falloit abſolument qu'il ſe fût un peu repoſé, & qu'il eût moins chaud avant que de pouvoir ſe réſoudre à parler, & tout de ſuite tirant de ſa poche des flacons garnis de diamans, & remplis d'eaux de ſenteur, il en répandit ſur ſes mains : ouvrant enſuite pluſieurs tabatières d'or & de pierres précieuſes, il prit du tabac, puis il chanta un petit air entre ſes dents, qu'il ne finit que pour demander à la princeſſe ſi elle avoit trouvé ſon équipage bien brillant, & ſi l'habit qu'il avoit choiſi entre deux cent étoit de ſon goût. Son diſcours tomba enſuite ſur l'amour que pluſieurs femmes avoient eu pour lui. On peut juger ſi de pareils diſcours ſe trouvèrent du goût de la belle Aimée, elle qui préféroit l'eſprit & le bon ſens à tout, & qui n'étoit point

comme les perſonnes de ſon ſexe, qu'un habit magnifique, une taille bien priſe, & quelques autres agrémens auſſi peu eſtimables touchent davantage qu'un cœur bien fait & un eſprit délicat & naturel. Elle conçut donc pour lui un ſi grand éloignement, qu'elle ſortit du ſallon en diſant qu'elle ſe trouvoit mal, & ſe retira dans ſon appartement pour cacher ſa triſteſſe & ſes pleurs. Quoique Sincer fût très-malade, il s'y traîna quelque temps après pour s'informer de ſes nouvelles. La princeſſe ſoupira en le voyant, & lui dit : Ah, prince, pourquoi n'eſt-ce pas à vous que la reine me deſtine ! ne ſauriez-vous m'arracher à celui que l'on veut unir avec moi ? Sincer tranſporté, prit une de ſes mains, la baiſa tendrement, & lui dit : Quoi ! belle Aimée, ſeroit-il vrai que vous aimaſſiez mieux vivre avec moi qu'avec un prince dont tout le monde admire la beauté & la bonne mine : fait comme je le ſuis, ſerois-je aſſez heureux pour ne vous point déplaire ? Répondez-moi de grâce, votre réponſe ſera le bonheur ou le malheur de ma vie. Oui, ſeigneur, lui dit-elle, je vous aime. Cet aveu..... elle alloit continuer, mais Sincer faiſant un ſaut en arrière, devint ſi petit,

ſi petit, qu'à la fin elle ne le vit plus. Une épaiſſe fumée parut à ſa place, & quand elle ſe fut diſſipée, la princeſſe vit devant elle un jeune homme beau comme le jour, & dont l'air à la fois noble, doux & ſpirituel, inſpiroit un certain je ne ſais quoi qui le faiſoit aimer auſſi-tôt qu'on le voyoit. Elle le regarda donc avec autant d'admiration que de ſurpriſe; mais elle fut bien plus étonnée lorſqu'il lui dit avec toutes les grâces imaginables : l'aveu charmant que vous venez de faire, madame, vient de finir mon enchantement. Je ſuis Sincer qui, ſous une forme déplaiſante, a été aſſez hardi pour vous dire qu'il vous adoroit. Aimée le reconnut au ſon de ſa voix, & laiſſant éclater la joie qu'elle avoit de le retrouver ſi différent de ce qu'il avoit été; elle le pria de lui apprendre comment une ſemblable métamorphoſe avoit pu ſe faire. Je ſuis roi, lui dit-il, de l'iſle de la Sincérité; j'y régnois paiſiblement, aimé de tous mes ſujets. Un jour que je chaſſois avec beaucoup d'ardeur un lion qui m'avoit échappé pluſieurs fois, je me perdis, & je me trouvai dans une allée où j'apperçus une femme faite comme j'étois il y a un moment : je la regardai, & je ne pus m'em-

pêcher de rire en la voyant tourner fur fa jambe comme un bilboquet. Elle s'en apperçut, & fe mettant en colère, elle me demanda de quoi je riois; la politeffe m'empêcha de lui en faire l'aveu; mais enfin elle me preffa fi fort, que je convins de l'effet que la fingularité de fa figure avoit fait en moi; ma fincérité lui déplut, elle fronça le fourcil, elle fit trois ou quatre culbutes, après lefquelles elle me dit : pour te punir de ton infolence, je veux que tu deviennes femblable à moi, rien ne pourra te rendre ton état naturel, à moins que tu ne trouves une jeune princeffe qui reuniffe l'efprit, la bonté & la beauté, pour qui tu reffentes un violent amour, & à laquelle malgré ta difformité tu puiffes en infpirer affez pour obtenir l'aveu de fa tendreffe. Tu pourras cependant reprendre ta forme naturelle une heure chaque jour, mais ce ne fera que dans un fouterrain qui fe trouve dans une forêt qui appartient au roi Devideur. Je veux encore qu'il ne te foit pas permis d'apprendre ton malheur à qui que ce foit au monde, que tu ne fois défenchanté. J'écoutai ces menaces avec patience, je crus qu'elles feroient fans effet; mais que lle fut ma douleur, lorfqu'après que

cette épouvantable fée, car c'en étoit une; eut soufflé sur moi, je me trouvai transformé comme elle, & que je la vis s'éloigner de moi en riant de toute sa force. Je n'osai plus retourner dans mon palais, ni me vanter de ma naissance, persuadé qu'on ne me croiroit pas. L'envie que j'avois de reprendre mon premier état me détermina à parcourir différens royaumes, & à voir plusieurs cours, dans l'espérance de trouver une princesse telle que la fée me l'avoit dépeinte, mais ce fut inutilement. Je me lassai donc de chercher, & je formai la résolution de vivre dans quelque coin du monde, éloigné de tout commerce. Je choisis le rocher où vous m'avez vu; je l'habitois depuis un an, lorsque j'eus le bonheur de vous voir pour la première fois; vous me parûtes une divinité, je sentis que vous étiez celle qui pouvoit seule m'inspirer de l'amour sans oser espérer de vous en inspirer à mon tour, ni penser qu'il vous fût possible de vous accoutumer à me voir, j'allois quelquefois dans le souterrain de la forêt pour avoir la satisfaction de me retrouver pendant quelques minutes tel que je suis. Je fus surpris un jour d'y voir la princesse votre sœur, parce qu'un talisman

en défendoit l'entrée à tous les mortels. Je feignis de dormir, & pour ne lui point parler, & parce que je sentois que le moment de ma métamorphose alloit arriver, elle se fit en effet aussi-tôt qu'elle fut sortie du cabinet. Je sortis alors du souterrain par un chemin inconnu à tout autre qu'à moi; elle-même elle en sortit aussi, parce qu'il ne lui fut pas possible de rentrer dans l'appartement où elle m'avoit vu.

Elle venoit d'avoir vingt ans accomplis, & son anneau n'avoit de vertu contre les talismans que jusqu'à ce qu'elle eût atteint cet âge. Voilà, ma chère Aimée, mon histoire, il ne me reste plus à présent qu'à vous jurer une tendresse éternelle, & qu'à vous prier de souffrir que je fasse tous mes efforts auprès de la reine votre mère pour qu'elle vous accorde à mon amour, & qu'elle vous permette de venir régner dans des états où vous verrez tout le monde empressé à vous plaire. En achevant ces mots, il vit entrer Aigremine & Farouche qui avoient écouté leur conversation; l'une & l'autre étoient en furie; la fée, parce qu'Aimée dédaignoit son neveu, & Aigremine, parce que le prince Sincer, qu'elle reconnoissoit pour cet homme si charmant qu'elle

avoit vu dans le fouterrain, étoit amoureux de fa fœur. Elle fit éclater fa colère contre les deux amans, mais Farouche termina la difpute en s'approchant de la malheureufe Aimee ; & la prenant par des boucles de cheveux qui tomboient de fa coëffure, elle l'enleva par la fênetre, fans que le défefpoir du roi pût y mettre le moindre obftacle ; il fortit auffi-tôt malgré Aigremine qui voulut l'arrêter ; & fans favoir où il alloit, il s'éloigna du palais réfolu de ne point prendre de repos qu'il n'eût retrouvé fa chère princeffe. Le roi des Papillons, en apprenant cette nouvelle, fe mit à rire, il trouva le conte fort bon à faire, & retourna dans fon royaume. Pendant ce temps, fa bonne tante emportoit Aimée tout auffi vîte qu'elle le pouvoit. Après avoir parcouru plufieurs grands déferts & rochers efcarpés, elle arriva au pied d'une tour de fer ; à fon ordre, la porte s'ouvrit, elle y fit entrer cette princeffe infortunée, & la conduifant dans une grande falle pleine de limaçons, elle lui dit avec un ton aigre, que fi elle ne vouloit pas confentir à époufer le roi des Papillons, il falloit que dans huit jours elle eût appris à danfer à ces limaçons, ou qu'elle-même elle prendroit la figure

figure d'un de ces vilains animaux. Après cette menace Farouche s'envola, & la princesse laissa couler ses pleurs en abondance sans avoir la moindre envie de lui obéir. Laissons-la pleurer à son aise, & retournons au roi Sincer. Ce prince après avoir traversé plusieurs campagnes, se trouva dans une forêt : après qu'il eut marché quelques pas, il apperçut une maison faite de feuilles, & sur la porte de cette maison une petite vieille qui portoit sur son nez une paire de lunettes dont elle se servoit pour lire son livre de vélin. Il passa auprès d'elle sans s'arrêter, & sans y faire aucune attention ; il continuoit même son chemin, mais elle lui cria d'arrêter, & lui dit d'un ton de voix cassée, & en branlant la tête : prince, c'est en vain que tu cherches, tu ne peux rencontrer ta princesse que tu n'ayes auparavant trouvé une grenouille brillante, une femme extrêmement laide qui connoisse sa laideur, & qui ne cherche point à plaire, & un homme sans esprit qui ne se flatte pas d'en avoir. Le roi connut bien à cette façon de parler que c'étoit encore là une fée, il la pria donc de lui donner d'autres moyens pour retrouver sa charmante Aimée ; mais pour toute réponse,

elle lui fit une grimace avec un grand éclat de rire, & rentra dans sa maison. Il continua donc son chemin extrêmement las, affligé, & plus incertain que jamais de la route qu'il suivroit. Il n'eut pas fait cent pas, qu'il rencontra une autre vieille qui lui demanda la cause de son chagrin, il lui raconta ses malheurs, sans oublier ce que la fée, qu'il venoit de trouver, lui avoit dit: il ajouta qu'il ne pouvoit se flatter de l'espérance de revoir jamais sa chère Aimée, s'il étoit vrai que ce bonheur dépendît de la rencontre d'une grenouille brillante; chose, dit-il, qui me paroît impossible, les deux autres conditions me donnent moins d'inquiétudes. Ne vous flattez pas, reprit la bonne femme, elles ne sont guères plus dans les règles de la possibilité; cependant vous pouvez trouver ces trois choses en les cherchant. Mais si dans un an vous ne les avez point encore découvertes, suivez mon conseil, abandonnez-vous au désespoir, vous seriez trop malheureux sur la terre: allez, je ne puis vous en dire davantage. Que ma sœur que vous venez de quitter ne vous revoye pas ici, elle est méchante, & vous pourriez en éprouver quelque perfidie. Elle ne vous a enseigné

: moyen de retirer votre princeſſe de l'en-
roit où elle eſt, que parce qu'elle eſt per-
ıadée que vous ne pourrez vous en ſervir.
.e roi qui craignoit les enchantemens, s'é-
oigna ſans différer, & parcourut le monde
ıvec l'aide d'un cheval qu'il trouva le plus
ıeureuſement du monde en ſortant du bois.
l fit dans les villes, dans les châteaux,
lans les villages, une recherche exacte
les plus laides perſonnes & des hommes
es plus ſots; il en rencontra beaucoup,
mais il remarqua que toutes ces femmes &
ces filles ne s'ennuyoient point à leurs toi-
lettes, & qu'elles avoient même l'eſpérance
de plaire après quelques réparations faites
à leurs viſages. Il en voyoit qui, avec
un pied de rouge, quelques mouches pla-
cées avec art, & beaucoup de fleurs &
de rubans, s'imaginoient qu'on les trouve-
roit aimables malgré leur laideur, & qu'el-
les pourroient diſputer de charmes avec les
plus jolies perſonnes. Cet effet ordinaire
de l'amour-propre des dames ne ſurprit
point le prince; il ſavoit qu'elles ont tou-
tes apporté en naiſſant cette bonne opinion
d'elles-mêmes; mais ce qui l'étonna, ce
fut de rencontrer chez tous les hommes ce
même amour-propre auſſi fort, & toutes

ces petites foiblesses qui rendent le beau sexe méprisable. Il avoit toujours entendu dire que les hommes étoient le plus parfait ouvrage de la nature, & il avoit ajouté foi à ces discours sans trop les approfondir; mais il pensa bien autrement lorsqu'il eut étudié ces créatures si parfaites, il connut aisément que la plupart n'étoient occupées que de bagatelles; il vit que les unes partageoient leurs jours soit à leur toilette, soit à la table ou bien au jeu, ou qui pis est, à faire les passionnées sans éprouver une véritable passion. Il reconnut que les autres paroissoient dans les compagnies non pour y raisonner avec esprit & bon sens, mais seulement pour y répéter quelques pointes fades qu'ils avoient entendu débiter, quelques bons mots pris dans un livre, & pour y faire remarquer les bagues de prix, les bijoux, enfin toutes les magnificences dont la fortune leur avoit fait présent; il en démêla beaucoup d'autres qui, plus sots encore, se croyoient très-amusans. Il en vit qui babilloient continuellement sans savoir ce qu'ils disoient, & qui ne s'appercevoient pas qu'ils faisoient bâiller ceux qui étoient assez patiens pour les écouter. D'autres qui croyoient bien divertir en

répétant mal des hiſtoires qu'ils avoient déjà racontées cent fois ; enfin d'autres qui ne diſoient mot, parce qu'ils ne ſavoient que dire, s'imaginant que leur ſilence étoit une marque d'eſprit. Je ne finirois pas ſi je ſuivois toutes les eſpèces de ſots qu'il rencontra, ſans cependant en trouver un tel qu'il le ſouhaitoit ; car il n'y en avoit aucun qui ne crût avoir de l'eſprit. Ce ſot, cette femme & cette grenouille ſi rares qu'il cherchoit, l'obligèrent de faire deux fois le tour du monde, mais ce fut inutilement ; il perdit donc l'eſpérance de revoir ſa princeſſe. Se ſouvenant alors de ce que la petite bonne femme lui avoit conſeillé, il penſa que ſuivant ſes avis il devoit renoncer à la vie, puiſqu'elle n'avoit plus de charmes pour lui. Ces réflexions le conduiſirent ſur les bords d'une rivière, l'occaſion étoit trop belle pour la manquer : il ſe précipita dedans, réſolu de perdre des jours que ſes malheurs lui rendoient inſupportables : au lieu de ſe noyer comme il en avoit le deſſein, il ſentit qu'il tomboit doucement ; un inſtant après il ſe trouva ſur un gazon au milieu d'un beau jardin ; il crut d'abord éprouver l'illuſion d'un ſonge ; mais voyant enſuite qu'il n'étoit point endormi, il ſe

leva pour regarder s'il ne découvriroit per-
sonne dans ces lieux inconnus. Il se promen
longtemps dans cet endroit solitaire ; enfi
il entendit un bruit de cors & de chiens
un moment après il vit paroître les chas-
seurs ; jamais surprise ne fut égale à la sienne
ces chasseurs étoient autant de grosses gre-
nouilles montées sur des chats verds qu
couroient après un lièvre ; les unes étoien
habillées en amazones, les autres avoien
des robes de taffetas avec des petits bon-
nets garnis de fleurs & de plumes ; il y en
avoit qui sonnoient du cor, d'autres qu
crioient pour appeler les chiens ; enfin c'étoi
la plus plaisante chose du monde. La chasse
s'arrêta à la vue du prince, & les grenouil-
les descendirent de dessus leurs chats pour
aller au-devant de lui ; elles ne marchoient
que sur deux pattes, & se servoient des
deux autres comme nous nous servons de
nos mains.

Quand cette troupe fût auprès de lui, celle qui paroissoit la maîtresse de toutes les autres, & qui portoit une longue robe couleur de pourpre, brodée de perles & de diamans, & dont le front portoit une marque si brillante que la vue ne pouvoit pas la soutenir, le salua avec beaucoup de grâce,

& lui dit : ſoyez le bien venu, ſeigneur, il y a longtemps que nous vous attendons, nous ſommes enchantés, & c'eſt vous qui devez rompre notre enchantement. Je n'ai pas toujours été telle que vous me voyez ; j'étois autrefois reine de ces lieux, & toutes les grenouilles qui me ſuivent étoient mes ſujets : j'avois une averſion ſi grande pour les animaux de cette eſpèce, que je donnai des ordres pour que dans mon royaume elles fuſſent toutes la victime de mon dégoût. On ne négligea rien pour exécuter ces ordres, cependant un ſoir en me promenant j'en trouvai une tout auprès de mon appartement ; j'appelai auſſi-tôt du ſecours, & j'ordonnai qu'on lui ôtât la vie ; mais on ne vint pas avec aſſez de diligence, elle eut le temps de ſe cacher ſi bien, qu'on ne put jamais la retrouver. Le lendemain étant au même endroit, je vis paroître devant moi une femme noire & laide qui tenoit une baguette de coudre d'une main, & de l'autre une fiole pleine d'huile qu'elle me répandit ſur la tête, en me diſant : je ſuis la fée Grenouille, & c'eſt moi que tu voulois faire périr hier : tes ordres m'ont cent fois expoſée à la mort, il eſt temps que je me venge, deviens Grenouille à ton tour, toi

& tous les ſujets qui t'ont obéi trop aveuglément. Je veux que tu ſois en cet état juſqu'à ce qu'un roi qui aura beſoin de ton ſecours vienne ici te rendre ta première forme. Elle eut à peine achevé ces paroles, que je fus transformée comme vous voyez. Une fée qui me protégeoit, mais qui n'étoit pas aſſez ſavante dans ſon art pour me remettre dans mon premier état, me dit que ce pouvoir étoit réſervé à vous ſeul, & que vous portiez un poil blanc au ſourcil gauche, dont une habile magicienne vous avoit fait préſent au moment de votre naiſſance, & que ce poil avoit la vertu de rompre tous les enchantemens. Cette fée eſt celle qui vous a conduit ici, c'eſt elle qui ſous la forme d'un oiſeau fit préſent à la princeſſe Aimée du diamant que vous lui avez vu recevoir; enfin c'eſt elle qui a pris ſoin de me mettre cette marque brillante au front, & qui vous fera trouver un homme ſans eſprit, & qui ne l'ignore pas; une fille laide, & qui convient que ſa laideur eſt inſupportable. Elle a conduit ces deux perſonnes ici, dans la crainte que l'amour-propre qui règne dans le monde ne les corrompît, comme il a fait le reſte des mortels, & ne détruisît par ce moyen vos eſpérances. Vous les trouverez

dans une cabane peu éloignée d'ici : mais, prince, avant que de les voir, rendez-nous notre première figure, & souffrez que nous vous arrachions ce poil fameux, afin que vous puissiez vous en servir en notre faveur ; il vous sera aussi bien nécessaire pour délivrer votre princesse. Sincer ne se fit pas prier, on lui tira le poil ; il le prit alors & en toucha toutes les grenouilles, qui devinrent aussi-tôt des princes & des princesses fort aimables. La reine & ses sujets lui firent beaucoup de remercîmens. La seconde petite bonne femme qu'il avoit trouvée dans le bois, parut au même instant, & lui dit que pour le récompenser du service qu'il venoit de rendre à son amie, elle le transporteroit où la belle Aimée étoit renfermée, après qu'il auroit rendu visite à l'homme sot & à la fille laide qui devoient lui faire présent d'une herbe dont il auroit besoin dans la suite. Il y fut donc avec empressement ; il les trouva tels qu'il le souhaitoit, & reçut d'eux cette herbe mystérieuse. La bonne femme après les avoir quittés, prit une pomme, & la changea en un fort joli carosse, qui lui tout seul faisoit cent lieues par minute : elle monta dedans avec le prince qui trouva cette voiture charmante, mais

elle n'alloit pas encore assez vîte pour un amant impatient de revoir sa maîtresse. Ils arrivèrent néanmoins en très-peu de temps au pied de la tour où la belle Aimée étoit renfermée. La fée lui donnoit tous les jours des choses également impossibles à exécuter, & cela dans le dessein d'avoir un prétexte pour la tourmenter.

J'ai dit que quand elle fut enfermée la première fois dans cette prison, Farouche lui ordonna d'apprendre à danser à une quantité de limaçons qui se trouvoient alors dans une salle basse, mais je n'ai pas dit comment cette princesse étoit venue à bout d'une commission si difficile. Je vais en instruire ceux qui ont envie de le savoir : elle ne songea d'abord qu'à pleurer pendant sept jours entiers, & ne se mit point en peine d'instruire les écoliers qu'on lui avoit confiés ; mais le huitième jour, qui étoit celui que la fée devoit venir la revoir, & la changer elle-même en limaçon si elle n'avoit point réussi, elle s'affligea tout de nouveau ; cependant elle voulut essayer de donner quelques leçons à ces animaux, mais elle vit bientôt qu'elle y employoit & son temps & sa peine inutilement. Persuadée que son malheur étoit sans ressource, elle

songea sérieusement à se donner la mort, car elle aimoit mieux mourir que de devenir limaçon, ou que d'épouser le roi des papillons. Elle monta dans ce dessein sur la fenêtre pour se précipiter ; mais par un bonheur infini, se souvenant alors du brillant qu elle avoit reçu de l'oiseau, & des paroles qu'il avoit dites en le lui donnant, elle le tira de sa poche, & le regardant, elle dit : beau brillant, si tu as la vertu de me tirer du danger où je suis, ne me laisse pas plus longtemps malheureuse. A peine eut-elle prononcé ces mots que le brillant s'ouvrit, & qu'il en sortit plusieurs petits maîtres à danser, avec des violons, qui firent dresser les limaçons, leur montrèrent en un instant toutes sortes de danses, & disparurent ensuite. Cette merveille fit un grand plaisir à la princesse, elle essuya ses pleurs, baisa son brillant avec un transport de joie incroyable, & le serra avec plus de soin qu'elle n'avoit fait encore, dans la crainte que Farouche ne découvrant ce qu'il valoit, ne le lui enlevât. Cette méchante fée arriva un moment après, & lui demanda avec un sourire malin si ses écoliers étoient fort habiles : vous allez en juger, madame, dit Aimée d'une voix douce & craintive ;

ouvrant alors la ſalle où ils étoient, elle ſe mit à chanter, auſſi-tôt ces petits animaux dansèrent, mais dansèrent ſi joliment, ſurtout la bourée, l'allemande & la mariée, que Farouche en devint tout-à-la-fois ſurpriſe & furieuſe. Outrée de ce que cette pauvre princeſſe avoit ſi bien réuſſi, elle lui donna d'autres ouvrages encore plus difficiles, mais elle en vint toujours à bout par le moyen de ſon brillant. Ces ſuccès causèrent à la fée une ſi grande colère, qu'elle enferma la princeſſe dans une grande cage de fer : elle étoit placée dans une cour toute pleine d'animaux féroces & carnaciers; elle en confia la garde à deux horribles dragons qui faiſoient à tous momens des efforts épouvantables pour briſer la cage & dévorer la princeſſe. La malheureuſe princeſſe étoit ainſi renfermée depuis un mois lorſqu'elle vit paroître Sincer; elle frémit en voyant le danger auquel ſon amant alloit s'expoſer : il avoit ouvert la porte de cette cour en la touchant ſeulement de ſon herbe; il n'apperçut pas plutôt ſa chère Aimée dans une auſſi cruelle ſituation, qu'il mit l'épée à la main pour tuer les deux dragons, mais la bonne femme lui cria de s'arrêter, & de leur jeter ſeulement l'herbe qu'il avoit dans

la main; il le fit, & aussi-tôt les animaux tombèrent sans vie à ses pieds: courant à la cage, il la toucha du poil de son sourcil, & dans le même moment il se sentit enlever, lui, la princesse & la bonne fée au milieu des airs, & se vit entourer d'un nuage qui les porta fort vîte dans l'isle de Sincérité.

Le roi fut reconnu de tous ses sujets, & reçu avec des acclamations de joie qui lui firent voir combien il étoit chéri. Enchanté de se retrouver auprès de la charmante Aimée, il lui dit les choses du monde les plus passionnées; elle y répondit avec une égale tendresse. Il envoya des ambassadeurs au roi Devideur & à la reine sa femme, pour leur demander la princesse en mariage; ils ne furent pas longtemps en chemin, ils apprirent au prince que le roi Devideur s'étoit tué d'un coup de pistolet il y avoit près d'un an, pour n'avoir pu réussir à devider un écheveau de soie qui étoit extrêmement mêlé; que la reine étoit morte de la petite vérole il y avoit six mois, & qu'Aigremine s'étoit empoisonnée le jour qu'elle l'avoit vu partir. Ces nouvelles affligèrent la princesse Aimée: elle porta six mois le deuil de ses parens; au bout de ce temps elle épousa

le roi Sincer, & paſſa avec lui une longue ſuite d'années ſans eſſuyer le moindre chagrin.

Ils s'aimèrent tendrement toute leur vie; la bonne femme les quitta pour aller rejoindre la reine Brillante ſon amie, & le poil du ſourcil du roi fut enchâſſé dans une bague d'or qu'il porte toujours avec lui pour le préſerver de la malice des fées.

TENDREBRUN
ET
CONSTANCE.
CONTE.

Il y avoit autrefois une fée que l'on nommoit Vicieuse ; elle faisoit son séjour sur une des plus hautes montagnes du royaume de Pentafila ; le nombre des années avoit augmenté & sa laideur & sa méchanceté. On la voyoit rarement sortir de son château. A quoi bon se fatiguer inutilement ? les Vices, ses enfans, la servoient au gré de ses désirs, parcouroient le monde, & y causoient des désordres infinis. On avoit beau conseiller aux rois & aux grands d'être toujours en garde contre de semblables monstres ; ils avoient le secret de se glisser dans les palais les mieux fermés. Toutes les portes s'ouvroient à la seule vue de la

Flatterie, leur sœur bien-aimée. Les grands sur-tout & les riches se laissoient entraîner à ses douces insinuations, & les enfans de Vicieuse les obsédoient de toutes parts.

Le roi Judicieux fut le seul qui leur ferma l'entrée de ses états. Il seroit difficile d'exprimer jusqu'à quel point il haïssoit cette nombreuse famille; cependant malgré toutes ses précautions, un des petits Mensonges eut l'adresse de percer jusques dans sa chambre, sans être reconnu; il n'y demeura pas long-temps.

Le roi étant un jour devant son miroir, pendant qu'on le peignoit, s'avisa de demander à ses courtisans quel âge il paroissoit avoir. Tous lui répondirent avec sincérité, qu'on lui donneroit bien quatre vingts ans, (mais Mensonge assura sa majesté qu'elle avoit l'air & la fraîcheur d'un homme de quarante.

Le roi, à ce discours, le regarda avec attention, & le reconnoissant pour un des vices, il ordonna qu'on le fouettât, & que dans le moment même on le chassât de son royaume.

Plusieurs seigneurs parlèrent vainement en sa faveur, ils ne purent obtenir sa grâce. L'enfant que vous voyez, leur dit

ce prince, eſt un monſtre mille fois plus à craindre que les bêtes les plus cruelles de mes forêts. Il vous plaît, il vous amuſe, parce qu'il eſt petit, mais il grandira, & ſi je le ſouffre, il introduira bientôt ici, malgré moi, tous ſes frères; qu'il ſorte donc promptement, & qu'il ſoit châtié comme il le mérite.

Judicieux fut obéï, & Menſonge, après avoir été puni, ſe retira en pleurant chez la fée, à qui il conta ce qui lui venoit d'arriver. Vicieuſe, fronçant le ſourcil, le prit dans ſes bras, le baiſa deux fois au front, & pour le conſoler, l'aſſura que dans la ſuite il ſeroit à couvert de pareilles diſgrâces. Elle lui tint parole, mais elle jura par le bonnet verd & bleu qu'elle portoit, qu'elle ſe vengeroit du roi & de toute ſa race avant la fin du jour. En diſant ces mots elle fit cinq cris affreux, ſauta trois fois par-deſſus un charbon qu'elle prit dans un réchaud plein de feu, & cracha dans une toile d'araignée qu'elle trouva dans un coin de ſa chambre, après quoi elle toucha de ſa baguette cette toile, qui devint un crapeau ailé, d'une groſſeur monſtrueuſe, & qui portoit un ſelle verte brodée de vers luiſans,

La fée le caressa, lui donna du gâteau fait avec du lait, du sucre, des amandes & des chenilles ; & lui ayant dit de l'attendre, elle alla se mettre à sa toilette ; (car elle étoit extrêmement coquette, quoi qu'elle eût près de deux mille ans) & jamais elle ne sortoit sans avoir beaucoup de rouge & de mouches, Elle en mit ce jour-là une très-grande quantité, se coëffa, & s'habilla comme une jeune personne. Toute cette parure la rendit certainement plus épouvantable encore qu'elle ne l'étoit. Contente néanmoins de sa figure, elle s'imagina, comme plusieurs vieilles de ma connoissance, que cet ajustement empêcheroit que l'on ne s'apperçût de ses rides & de sa maigreur.

Enfin Vicieuse monta sur son Crapeau, traversa les airs avec une vîtesse incroyable, & se rendit en peu de temps chez le roi Judicieux.

Ce prince étoit dans un bosquet de son jardin, assis sur un petit trône de feuilles que la jeune Constance (sa fille unique) avoit pris soin d'orner de fleurs différentes. Elle étoit à ses pieds, & panchée sur le bord d'un ruisseau, que formoit une nape d'eau. Elle racontoit au roi plusieurs histoires

qu'elle avoit imaginées pour l'amuser. Sa narration fut interrompue par un coup de tonnerre affreux, qui la fit presque tomber évanouie, & qui renversa Judicieux de dessus son trône. Accablée de douleur à la vue de cette chûte, elle voulut, malgré son peu de force, courir pour le relever, mais une nuit affreuse se répandit à l'instant, & l'empêcha de le secourir.

Constance désespérée de ce nouveau prodige, alloit de tous côtés, cherchant dans l'obscurité, & appelant d'une voix aussi triste que foible celui de qui elle tenoit le jour. Plusieurs éclats de rire qu'elle entendit arrêtèrent ses pas tremblans, les ténèbres se dissipèrent alors, & elle apperçut près d'elle une vieille, qu'elle prit pour une des trois furies, tant elle lui parut horrible. C'étoit la méchante Vicieuse qui, charmée de tous les maux qu'elle commençoit à faire sentir, rioit de toute sa force. Elle cessa pourtant ses ris, voyant que la jeune princesse vouloit s'éloigner d'elle pour ne ne la plus voir, & pour essáyer encore de retrouver le roi. Elle l'arrêta par le bras, & la touchant de sa baguette, elle lui dit : Ne cherche point ton père, il est en mon pouvoir, prépare-toi seulement à souffrir

tous les tourmens que ma haine t'aprête.
A ces mots elle prit une pincée de poudre rouge qu'elle jeta en l'air, en prononçant quelques paroles, & dans le moment il tomba une pluie de feu, qui consuma tout le royaume de l'infortuné Judicieux.

Se tournant ensuite du côté de Constance, tu viens de voir, lui dit-elle, de quelle façon je me suis vengée sur tout ce qui t'appartient. Je vais présentement te faire éprouver comment je traite les personnes qui ont osé me déplaire. Elle fit alors voltiger son crapeau au-dessus de la tête de la princesse. Cet animal laissa tomber sur elle trois gouttes d'une liqueur noire, qui sur le champ la métamorphosa en écrevisse. Sous cette forme elle conserva la mémoire de ce qu'elle avoit été, mais elle perdit l'usage de la parole. La fée frappant ensuite la terre de sa baguette, fit paroître un abîme affreux, où elle précipita la malheureuse Constance. Cette princesse fut huit jours à tomber avec beaucoup de rapidité dans ce gouffre épouvantable, dont elle ne trouvoit point le fond. Au bout de ce temps, elle reconnut qu'elle étoit dans un étang qui lui parut immense. Elle sentit qu'elle y nageoit, & qu'elle y vivoit comme

ſi elle avoit paſſé toute ſa vie dans cet élément; cependant elle n'y mangeoit point, la crainte d'être attrapée par quelque hameçon l'en empêchoit. Le moindre poiſſon qu'elle voyoit ou qu'elle entendoit, la faiſoit trembler, s'imaginant que c'étoit quelqu'animal qui venoit pour la dévorer.

Un ſoir que toute la troupe aquatique dormoit tranquillement, Conſtance devenue plus hardie, réſolut, à la faveur d'un beau clair de lune, de ſe promener ſur la ſurface de l'eau. La première choſe qui s'offrit à ſa vue, ce fut un jeune homme d'environ vingt-deux ans, couché ſous un feuillage que l'aſtre brillant de la nuit éclairoit parfaitement. Il paroiſſoit accablé de triſteſſe & d'ennui, & ſembloit fort indifférent aux ſoins officieux que Zephir lui rendoit, en ſoufflant doucement dans l'air, & en écartant un peu de ſes joues de groſſes & longues boucles de cheveux qui tomboient négligemment ſur ſes épaules. Sa rêverie ne lui permettoit pas non plus de prendre plaiſir aux doux concerts des roſſignols qui s'efforçoient aſſez près de lui de faire répéter aux échos leurs ſons mélodieux. Enfin, rien ne paroiſſoit pouvoir le diſtraire de ſes penſées.

La princeſſe s'arrêta pour le conſidérer, & lui trouva mille charmes qui l'obligèrent de ſoupirer pluſieurs fois, & lui firent ſentir plus qu'elle ne l'avoit fait encore le malheur d'être écreviſſe. Elle ſe promena longtemps vis-à-vis de lui, ſans qu'il la remarquât. À la fin, elle fit tant de ſauts dans l'eau, qu'il tourna les yeux de ſon côté. Elle s'en apperçut, & pour lors la crainte qu'elle avoit d'être priſe, & miſe ſur le feu, ne l'empêcha pas d'approcher de lui, de façon qu'il la pouvoit aiſément prendre avec la main.

Ce jeune homme étoit fils du grand empereur des Tartares ; Vicieuſe l'avoit enlevé de la cour du roi ſon père. Il y avoit deux ans que la fée le tenoit enfermé dans cette affreuſe demeure. Que ne fit-elle pas pour s'en faire aimer ! Tous ſes artifices furent inutiles ; la haine que le prince avoit conçue pour elle étoit invincible ; il ne pouvoit la regarder ſans horreur. Vicieuſe démêla bientôt ſes ſentimens ; ç'en étoit fait de ſa vie, elle l'auroit ſacrifié à ſa rage & à ſon dépit, ſi la violence de ſa paſſion n'eût pas calmé une partie de la fureur dont elle étoit agitée.

Ce prince ſe nommoit Tendrebrun, il

étoit grand, bien fait, & tous ses traits étoient agréables, il avoit l'air majestueux, & la politesse du monde la plus noble lui attiroit tous les cœurs. Enfin il étoit né avec beaucoup de penchant pour l'amour, & quand il vouloit plaire, il plaisoit.

La vie oisive qu'il menoit chez la fée l'ennuyoit infiniment; il s'y trouvoit retenu par un enchantement que tout son courage ne pouvoit surmonter : il n'avoit la liberté de se promener que dans les jardins du palais, mais il n'en faisoit ordinairement d'usage que quand la nuit avoit déployé ses aîles, parce qu'il craignoit d'y rencontrer Vicieuse, ou quelques personnes de sa suite. Le bord de l'étang où se trouvoit Constance, étoit le lieu qu'il choisissoit presque toujours pour se reposer, & pour songer aux moyens qui pourroient le faire sortir de sa prison. Il y avoit déjà long-temps qu'il goûtoit l'agréable fraîcheur de la nuit, quand il vit l'écrevisse qui, comme je l'ai dit, étoit extrêmement attentive à le regarder. Il crut d'abord qu'elle étoit morte, mais prenant une petite branche d'arbre, il la toucha, & connut le contraire. Etonné de ce qu'elle ne paroissoit point vouloir s'échapper, & de ce qu'elle avoit les yeux attachés sur

lui d'une façon particulière, il la confidéra avec attention ; la prenant enfuite, il entendit qu'elle foupira ; pour lors, il ne douta plus que ce ne fût quelqu'infortunée, dont la métamorphofe étoit l'ouvrage de Vicieufe ; il lui fit part de cette idée, & il remarqua qu'elle faifoit tous les fignes qu'une écreviffe peut mettre en ufage, pour faire comprendre qu'il ne fe trompoit pas. Il l'emporta donc bien vîte dans fon appartement, & la mit dans une jatte d'or pleine d'eau qu'il trouva dans fon cabinet, & fe jeta fur fon lit : mais la curiofité vint bientôt troubler la douceur du repos dont il commençoit à jouir. Le fouvenir de fa prifonnière l'arracha des bras du fommeil ; il court au cabinet, vifite fon écreviffe, & lui donne un morceau de bifcuit. S'étant apperçu qu'elle mangeoit avec plaifir, il la plaignit de nouveau ; & s'engagea de lui tenir compagnie le plus fouvent qu'il lui feroit poffible. Quelquefois il la regardoit, & croyoit remarquer dans fes yeux quelque chofe de fi tendre & de fi touchant, qu'il ne pouvoit s'empêcher de faire des imprécations contre celle qui l'avoit réduite en cet état.

Un jour qu'il l'affuroit que perfonne ne s'intéreffoit à fes malheurs autant que lui, elle

elle ſortit de l'eau, prit une plume & une feuille de papier qu'on avoit laiſſé ſur la table, & ſe ſervant de ſa patte, elle écrivit, & ſon nom, & les cauſes de ſa métamorphoſe.

Elle remercia auſſi Tendrebrun du ſoin qu'il avoit pris d'elle, & le conjura de ne la point abandonner, & de prendre bien garde que la fée ne la pût découvrir.

Le prince charmé de ce qu'elle venoit de faire, lui jura qu'il perdroit plutôt la vie, que de ſouffrir qu'on lui fît la moindre peine; & pour la raſſurer, il lui dit que Vicieuſe devoit être pendant un mois éloignée de ſon palais.

Depuis ce jour, il fut plus aſſidu auprès d'elle, il lui faiſoit la lecture de pluſieurs hiſtoires amuſantes pour la déſennuyer, & il la prévenoit dans tout ce qui pouvoit lui faire plaiſir. Conſtance l'écoutoit avec une ſatisfaction infinie; & quoique tous les jours l'amour fît de nouveaux progrès dans ſon cœur, elle ſe gardoit bien néanmoins de lui faire connoître juſqu'à quel point elle étoit épriſe de ſes charmes. Un pareil aveu lui paroiſſoit honteux; & elle n'eſpéroit pas que Tendrebrun pût jamais devenir amoureux d'une écreviſſe. Ces penſées lui cauſèrent un ſoir tant de

peine, qu'elle prit la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim.

Elle commença donc à ne plus manger ; le prince s'en apperçut, & lui en demanda la cauſe, mais elle refuſa de l'en inſtruire, ce qui le chagrina beaucoup, il s'imagina qu'elle n'aimoit peut-être pas ce qu'il lui donnoit ; & qu'elle mangeroit mieux du poiſſon : dans la vue de s'en aſſurer, il prend une ligne, & va droit à l'étang. Un petit goujon vint ſe prendre à ſon hameçon ; il le porta en toute diligence à ſa chère écreviſſe, & le jeta dans la jatte, en la conjurant de le manger. Mais le poiſſon n'y fut pas plutôt, qu'il agita l'eau, & la troubla, de façon que le prince ne vit plus rien. Un inſtant après l'eau ſe calma, & devint claire ; Tendrebrun revit ſon écreviſſe, mais à la place du goujon, il apperçut un petit vieillard, dont la mine riante & agréable raſſuroit ceux que ſon apparition pouvoit avoir effrayés.

Prince, dit-il au fils de l'empereur Tartare, ne crains rien, je veux te rendre ſervice ; je ſuis un magicien de l'isle de Tintarinos ; je me nomme Bienfaiſant ; la fée qui te retient, fâchée contre moi, de ce que je lui avois enlevé une jeune princeſſe qu'elle avoit priſe à la cour d'un roi de mes voiſins,

pour la donner en mariage à un monſtre de ſes amis, me changea en goujon, parce que ſon pouvoir eſt bien plus grand que le mien, & me dit en me jetant dans l'étang où tu m'as pris, que j'y demeurerois jusqu'à ce que quelqu'un m'en retirât; il y a trois cent ans que j'y ſuis; je te dois la liberté, & je veux te rendre heureux. En diſant ces mots, il tira de ſa poche une petite boëte d'or, & de cette boëte il ſortit un oiſeau couleur de feu.

Cet oiſeau, dit-il au prince, te conduira en peu de temps par-tout où tu le voudras, pourvu que tu prennes le bout de ſon aile, ſans jamais la quitter. Ce n'eſt pas encore tout ce que je veux faire pour toi. Cette écreviſſe eſt une princeſſe charmante à qui tu as inſpiré beaucoup de tendreſſe. Je veux lui rendre ſa première forme, tu pourras l'enlever avec toi, en lui faiſant prendre l'autre aile de l'oiſeau.

Le vieillard, après ces paroles, prit l'écreviſſe & lui coupa la tête, au grand étonnement du prince qui ſe préparoit à lui faire les plus vifs reproches; mais il en fut empêché par un grand bruit qu'il entendit.

C'étoit Vicieuſe elle-même qui arrivoit, & que l'on n'attendoit pas ſitôt. La fée re-

marqua le trouble du prince & l'oiseau qu'il tenoit déjà dans ses mains. Elle frémit de rage en voyant que cet animal lui auroit enlevé son amant un moment plus tard. Elle l'arracha donc avec fureur de ses mains, & l'écrasa, en cherchant de tous côtés où pouvoit être celui qui lui en avoit fait présent, mais il avoit disparu, & sa recherche fut inutile.

Tendrebrun au désespoir, dit à la fée tout ce qu'il imagina de plus insultant; mais elle n'entendit qu'une partie de ses reproches, parce qu'elle sortit pour aller augmenter l'enchantement du prince.

Ce dernier ne fût pas plutôt seul, qu'il courut à la malheureuse écrevisse à qui le vieillard avoit coupé la tête; mais à peine l'eut-il touchée, que la chambre parut toute en feu, & qu'il se trouva au milieu des flammes. Pensant pour lors à se sauver, il laissa l'écrevisse pour chercher la fenêtre ou la porte. Le feu se dissipa, comme il étoit prêt de sortir, & il s'apperçut qu'il ne lui avoit fait aucun mal. Voyant donc qu'il s'étoit alarmé inutilement, il chercha l'écrevisse, dans l'espérance que quelque prodige nouveau lui auroit rendu la vie. Après d'inutiles recherches, il ne douta pas qu'elle

n'eût été consumée par les flammes, malheur dont il accusa la fée. Il en sentit une douleur si vive, que ne pouvant se soutenir qu'à peine, il tomba sur un sopha qui se trouva heureusement derrière lui : il fut un très-long-temps les yeux attachés à terre, sans faire le moindre mouvement. Enfin, il apperçut quelque chose qui remuoit à ses pieds, & qui lui parut extrêmement brillant. S'étant penché pour regarder ce que ce pouvoit être, il vit avec beaucoup de surprise une petite personne environ de la grandeur d'une grosse épingle, & dont tous les traits étoient charmans. Elle avoit une robe de gaze blanche, semée de petites escarboucles, & il découvrit sur sa tête une aigrette de plumes garnies de pierreries.

Tendrebrun étonné de ce nouveau prodige, la prit avec beaucoup de délicatesse, la posa sur la table, pour la considérer plus à son aise, & la trouva si belle, qu'il ne songea plus à l'écrevisse qu'il venoit de perdre. Dès ce moment même il sentit pour cette aimable petite personne une passion si violente, qu'il pensa devenir fou, en faisant réflexion qu'il ne pourroit jamais que la considérer, puisqu'elle étoit si petite; qu'il lui étoit impossible de s'unir avec

elle par des liens plus forts que ceux de l'amitié.

Ces pensées l'auroient rendu plus malheureux qu'il n'avoit été jusques-là, s'il avoit eu le temps de s'y livrer ; mais la beauté qui l'occupoit, le regardant avec des yeux capables d'enflammer les cœurs les moins tendres, lui dit d'une voix aussi douce que charmante : Prince, le vieillard que vous avez vu, vient de me rendre ma première forme. J'étois, il n'y a qu'un moment, écrevisse heureuse, puisque sous cette figure, vous aviez la bonté de prendre soin de moi, & que rien ne me manquoit. Présentement je suis une princesse infortunée, sans parens, sans appui & sans royaume, trop contente cependant de pouvoir vous assurer de la reconnoissance que j'aurai toute ma vie des services que vous m'avez rendus.

Eh quoi ! c'est vous, belle Constance, que j'ai eu le bonheur de conserver quelques jours ici, lui dit Tendrebrun, c'est vous que je regrettois si fort il n'y a qu'un moment, & qui, si j'en crois Bienfaisant, souffrirez sans peine que je vous adore tant que je respirerai. Comment se peut-il faire que le couteau du vieillard ne vous ait pas

fait périr, & que vous ayez échappé aux flammes qui vous environnoient de toutes parts.

Tout ce que le magicien a fait étoit nécessaire pour me désenchanter, lui dit-elle; c'est lui qui a fait paroître le feu qui vous a si fort alarmé : il m'a pris dans l'instant que vous m'avez abandonnée, & me touchant d'une baguette de corail, il m'a rendu ma figure naturelle, à la taille près. Il m'a donné aussi cet œuf de cryftal, en me disant qu'aussitôt que vous l'auriez touché avec une branche de jasmin, que vous trouverez par terre à l'entrée du jardin, nous ne serons plus vous & moi au pouvoir de la fée. Constance donnant alors l'œuf mystérieux au prince, le conjura d'aller chercher promptement le jasmin qui devoit les mettre en liberté; mais il vouloit avant d'obéir lui dire à quel point il l'aimoit, & lui faire connoître combien il étoit désespéré de la voir si petite.

Je deviendrai plus grande, dit la jeune princesse en souriant, le bon vieillard m'a assurée qu'avant qu'il fût une heure, je serois toute aussi grande que je l'étois avant que la fée m'eût changée en écrevisse. Soyez donc tranquille, mais ne différez pas, &

courez chercher le jafmin qui peut feul nous tirer d'ici. Le prince comblé de plaifir & d'efpérance alloit fuivre ce confeil quand Vicieufe rentra tout-d'un-coup dans la chambre, & lui défendit de fortir. La princeffe voyant fa cruelle ennemie, courut pour fe cacher, mais elle tomba dedeffus la table, fans cependant fe bleffer. Tendrebrun voulant la relever fans que la fée s'en apperçut, oublia qu'il tenoit l'œuf de cryftal, & le laiffa tomber de façon qu'il fe caffa en mille morceaux. Pour comble de malheur, Vicieufe s'avança fi promptement, qu'il n'eut pas le temps de mettre Conftance dans fa poche, & que cette pauvre princeffe fe trouvá pofitivement fous la robe de fa mortelle ennemie. Le prince trembloit voyant que la fée pouvoit l'écrafer en faifant le moindre mouvement, mais heureufement qu'elle demeura dans la même place. Dans une de fes mains étoit un livre de vélin doré, & dans l'autre une baguette d'ébène, avec laquelle elle lui donna un coup fur l'épaule : ne fonge point ingrat, lui ditelle, à m'échapper. Je viens de rendre les charmes qui te retiennent auprès de moi, fi grands, que toutes les puiffances de l'enfer ne pourroient pas les rompre ; réfous-toi

donc à me voir ſans ceſſe à tes côtés pour te tourmenter, ſi tu n'acceptes pas dans l'inſtant le cœur & la main que je veux bien t'offrir encore; mais au contraire imagine tout ce qui peut faire le bonheur d'un mortel, & ſois aſſuré d'en jouir ſi tu réponds à mes déſirs. Parle vîte, & ſonge que ta réponſe va décider du bonheur ou du malheur de tes jours; je te donne un quart-d'heure pour te déterminer.

Le prince peu inquiet des diſcours & des menaces de la fée, n'étoit occupé que de ce qu'il voyoit; il avoit les yeux attachés ſur ſa robe, parce qu'il s'appercevoit qu'elle remuoit, & qu'il ne doutoit pas que ce ne fût la malheureuſe Conſtance qui croiſſoit à vue d'œil. On ne peut imaginer l'excès de ſa douleur, lorſqu'il venoit à penſer que ſon aimable Princeſſe alloit bientôt paroître devant la fée, & que dès-lors elle ſeroit expoſée à de nouvelles peines. Combien ſe repentoit-il de s'être amuſé à parler de ſon amour à celle qui le cauſoit; il devoit bien plutôt courir à la branche de jaſmin qui leur étoit ſi néceſſaire, mais ſes regrets étoient inutiles. Le moment où il devoit perdre la princeſſe étoit arrivé. Elle croiſſoit ſi prodigieuſement & ſi vîte, que

Vicieuse la sentit enfin, & que tout-d'un-coup la tête sortit par la fente de sa robe. Ah, ah, dit-elle extrêmement surprise! que veut dire ceci ? Comment petite créature, tu oses venir auprès de moi ? Celui qui t'a redonné ta première forme croit-il donc que je ne suis pas assez puissante pour te l'ôter encore, & que tu pourras impunément te montrer à mes yeux, je vais lui prouver le contraire. Arrêtez, cruelle, lui dit le prince avec emportement, & ne maltraitez pas une princesse qui n'a que trop éprouvé votre fureur. Et quel intérêt y prends-tu, répondit-elle d'un ton qui fit évanouïr Constance & pâlir le prince; d'où la connois-tu, & qui te rend si sensible pour elle ? La seule pitié que j'ai pour les malheureux, dit Tendrebrun, qui n'osoit pas avouer la vérité : mais la fée tournant la tête, & montrant ses dents longues & noires en marmotant plusieurs mots, ouvrit son livre, & connut tout ce qui s'étoit passé entre nos deux amans.

Cette connoissance la mit dans une si grande colère, que la terre en trembla. Son premier mouvement fut de le faire mourir; mais changeant de résolution, elle fit un cri pareil à celui d'un hibou, & tourna un

quart-d'heure ſans diſcontinuer, tenant le prince par les cheveux ſans qu'il pût ſe ſervir de ſa force pour ſe tirer de ſes affreuſes mains. Alors parurent un griffon & une chauve-ſouris d'une énorme grandeur, qui lui demandèrent ce qu'elle leur ordonnoit. Elle leur montra le prince & la princeſſe; prenez-les, leur dit-elle, éloignez-vous, & faites votre devoir. Elle fut obéie, & l'un & l'autre avec ſa proie prirent une route toute oppoſée.

Le griffon chargé du prince lui fit traverſer quantité de pays; & après avoir voyagé plus de trois heures dans les airs, deſcendit au commencement de la nuit au milieu d'un bois où Tendrebrun s'imagina qu'il alloit le dévorer; mais cet animal l'ayant poſé doucement à terre, s'envola promptement ſans le toucher.

L'obſcurité étoit ſi grande, que le prince ne ſavoit s'il devoit avancer, reculer, ou demeurer. Cependant, après avoir été quelques momens irréſolu, il prit le parti de marcher à tâtons, s'attendant à tous les événemens fâcheux qui pouvoient lui arriver.

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il apperçut une lumière qui paroiſſoit encore

fort éloignée. Il marcha plus d'un quart d'heure pour y arriver. Enfin il se trouva auprès d'un château dont les appartemens étoient éclairés.

Il examina ce bâtiment; mais quelle fut sa surprise, quand il reconnut que c'étoit celui de l'empereur son père. Doutant si c'étoit un songe, il s'avança jusqu'à la porte de la salle des gardes, avec une agitation qui ne lui laissoit point la liberté de parler. Les premiers qui le virent, poussèrent des cris de joie, & coururent dans l'appartement de son père, pour lui apprendre une si heureuse nouvelle.

Ce prince, courbé sous le poids de ses années, étoit couché sur plusieurs piles de carreaux de drap d'or brodé de perles, & portoit une attention fort médiocre à un concert de voix & d'instrumens, que faisoient quelques-unes de ses femmes. Quand il vit entrer ceux qui venoient lui dire que Tendrebrun étoit dans le palais, & quand il apperçut ce cher fils lui-même, dont la perte lui avoit été jusqu'à ce moment si sensible, on peut s'imaginer la joie que ressentirent ces deux personnes, si l'on connoît les tendres mouvemens de la nature. Aussi n'en parlerai-je point; je dirai seule-

ment que jamais prince n'avoit été retrouvé de son père & de ses sujets avec plus de plaisir que le fut Tendrebrun.

L'empereur étoit fort âgé, il obligea son fils à prendre les rênes de l'empire, le trouvant plus capable de gouverner que lui.

Ce prince se chargea malgré lui du soin d'un état qui, depuis quelques années, avoit été assez négligé. L'éclat de sa couronne, & le plaisir de régner sur un peuple nombreux ne l'empêchoit pas de penser à Constance. Il soupiroit à chaque instant, & il regrettoit les momens qu'il avoit passés auprès d'elle. Quelle est aimable, disoit-il quelquefois en lui-même, que de tendresse, que de grâces, que de délicatesse & que d'esprit sont rassemblés dans cette divine personne ! Que ne sacrifierois-je pas pour la retrouver ? Hélas! peut-être que la parque a déjà tranché le fil de ses beaux jours ; ou si elle est encore vivante, ce n'est sans doute que pour éprouver de nouvelles fureurs de la méchante Vicieuse. Pensez-vous á moi dans vos malheurs, charmante princesse ? Songez-vous que Tendrebrun ne cessera jamais de vous aimer, qu'il mettra tout en usage pour vous délivrer de vos peines ? Oui, vous devez en être

persuadée, vous devez croire que ma douleur me mettra bientôt au tombeau, si je ne vous revois promptement.

C'est ainsi qu'il s'entretenoit en pensant à la jeune Constance ; il se représentoit aussi fort souvent le procédé de Vicieuse ; il ne pouvoit comprendre, ni comment il étoit échappé de ses mains, ni pourquoi elle l'avoit renvoyé dans ses états, sans lui faire aucun mauvais traitement, quoiqu'il eût éprouvé jusqu'alors des marques si violentes de son amour & de sa colère. Il étoit éloigné d'elle, mais il redoutoit toujours sa fureur & sa méchanceté.

Cette crainte, jointe à sa passion, troubloient infiniment la tranquillité de ses jours. Ne pouvant donc vivre accablé de tant d'inquiétudes, il résolut d'aller dans l'isle de Tintarinos, pour demander à Bienfaisant des nouvelles de Constance, & pour obtenir de lui quelque talisman, qui le préservât des enchantemens de la fée.

Ayant confié son dessein à l'empereur, il fit équiper un vaisseau, il le chargea de riches présens, & partit de la cour accompagné de douze des plus jeunes & des plus braves seigneurs de l'empire.

Le dieu des vents poussant son navire

avec vîteſſe, lui fit découvrir bientôt la pointe de l'iſle qu'il cherchoit ; mais comme il n'en étoit plus qu'à une très-petite diſtance, le ciel s'obſcurcit, & ſe couvrit de nuages épais ; la mer changea de couleur, & les flots ſe gonflèrent, & s'entrechoquèrent avec une ſi grande impétuoſité, que le vaiſſeau du prince ne pouvant continuer ſa route, fut échouer ſur un banc de ſable, ſur lequel ils auroient tous péri, ſi la mer ne s'étoit pas calmée quelque temps après.

L'air devint donc auſſi tranquille que les flots. Les nuées ſe diſſipèrent, & permirent au prince de parcourir des yeux le vaſte empire de Neptune, dont il étoit entouré, pour voir s'il ne découvriroit point quelque bâtiment.

A peine eut-il regardé quelque temps, qu'il vit paroître, mais dans un grand éloignement, quelque choſe de brillant, & qui venoit prodigieuſement vîte à lui. Quand cet objet fut à la portée de ſa vue, il connut que c'étoit une barque de nacre de perle, au milieu de laquelle il y avoit un roſier qui ſervoit de mât ; les feuilles étoient aſſez grandes pour ſervir de voiles ; huit tritons & huit ſyrènes qui le conduiſoient

le firent approcher fort près de Tendrebrun. Alors une des syrènes lui adressant la parole, lui dit : Prince, nous sommes envoyées ici par la jeune Bonté, notre maîtresse, pour vous dire qu'elle vous attend dans son isle. Elle est fille de Bienfaisant, & n'est occupée, à son exemple, que du soin de rendre les mortels heureux. L'art de féerie, qu'elle possède, l'a instruite de vos malheurs. Touchée des peines que vous souffrez, elle veut vous en délivrer, en vous donnant le talisman que vous alliez chercher dans l'isle de Tintarinos. Voilà un bracelet que nous vous apportons de sa part; ne le quittez jamais; il vous rendra l'aimable princesse dont vous êtes séparé. C'est à notre maîtresse que vous devez la liberté & votre retour en Tartarie, malgré les efforts de la méchante Vicieuse. Hâtez-vous donc d'aller la remercier de tout ce qu'elle a fait pour vous.

Le prince, enchanté d'avoir trouvé une aventure aussi heureuse dans le temps qu'il l'espéroit le moins, monta sans différer dans la barque avec toute sa suite. Après avoir vogué six minutes au plus, il aborda dans l'isle où il étoit attendu.

Elle n'étoit plantée que de rosiers &

de jasmins qui formoient de longues allées couvertes; les fleurs de ces arbres mêlées avec les feuilles vertes, produisoient un effet charmant. Un gazon verd, émaillé de petites fleurs couleur de rose & blanches, couvroit toute la terre. Enfin, toute autre couleur que celle dont je viens de parler étoit bannie de ces lieux. C'est pourquoi le prince ne fut pas plutôt descendu de la chaloupe, qu'il vit changer un habit d'étoffe bleue & or qu'il portoit, en un autre de gaze couleur de rose, brodé d'émeraudes & de diamans.

Un mouton, dont la toison étoit de fil d'argent & les cornes de diamans, se présenta pour lui servir de conducteur. Ce petit guide le conduisit en faisant plusieurs bonds sur l'herbe dans un bosquet où Tendrebrun vit cent jeunes filles d'une beauté admirable.

Elles entouroient une personne d'environ seize ans, qui les surpassoit encore en grâces & en beauté. Elle étoit couchée négligemment sur un lit de jasmins, au bord d'un bassin de crystal, où nageoient plusieurs cignes. Des palissades & une voûte de fleurs empêchoient que le dieu du jour

ne répandît trop de lumière dans cet agréable cabinet.

Le mouton fut se coucher auprès de sa belle maîtresse, & le prince connoissant que c'étoit la fille du vieillard de Tintarinos, dont on lui avoit parlé, lui témoigna sa reconnoissance avec autant de respect que d'esprit.

La jeune fée le reçut avec une douceur & des grâces qu'il n'avoit encore trouvées qu'à la seule Constance. Elle lui demanda s'il avoit le bracelet, & lui recommanda de ne jamais l'ôter de son bras, parce que tant qu'il y seroit, la fée Vicieuse & les autres ne pourroient lui faire aucun mal. Lui présentant ensuite la main, elle se leva, & le conduisit dans un labyrinthe orné de statues d'yvoire très-bien faites. Après avoir traversé le labyrinthe, elle le conduisit (en passant sur une terrasse qui donnoit sur bord de la mer) à un château de crystal, que le prince admira très-longtemps; elle lui dit qu'il pouvoit s'y reposer quelques jours, & qu'elle lui promettoit ensuite de le faire transporter auprès de sa chère Constance.

La fée avertit le prince de ne point sortir de l'appartement qu'il choisiroit dans ce

alais pendant le temps qu'il y feroit fon féjour, quand une fois minuit feroit fonné. Si vous fortez, lui dit-elle, & même fi vous ouvrez les fenêtres depuis ce moment jufqu'à quatre heures du matin, il vous arrivera des malheurs dont je ne pourrai vous garantir. Pendant ce temps, continua-t-elle, je fuis obligée de quitter mon palais, & d'aller rendre vifite à mon père.

Tendrebrun l'affura qu'il fuivroit exactement fes confeils, & confentit fans peine à demeurer dans ce beau féjour tout le temps que le foleil mettroit à parcourir trois fois la voute célefte.

Le premier jour fe paffa à goûter tous les plaifirs qu'une puiffante fée peut procurer, & à parler de la fille de Judicieux. Il s'étonnoit de l'attention que Bonté avoit de l'entretenir de ce qu'il aimoit. Il eft vrai que c'étoit toujours lui qui commençoit la converfation. Cependant, faifant réflexion que c'étoit manquer de prudence, & même de politeffe, que de répéter fi fouvent la même chofe, & d'exagérer continuellement l'amour qu'on avoit pour une autre, devant une perfonne auffi charmante que la fée, il fe corrigea infenfiblement, & bientôt fes difcours ne furent plus remplis de l'impatience qu'il

avoit de revoir sa princesse. Au contraire, il disoit souvent qu'il eût souhaité d'être éloigné d'elle plus longtemps qu'il n'avoit dit, afin de connoître l'effet que l'absence produiroit sur son cœur. Demeurant ensuite quelques momens sans rien dire, il tenoit ses yeux attachés sur Bonté, il soupiroit, & ne pouvoit soutenir la douceur de ses regards, sans éprouver un trouble qui ne lui étoit pas ordinaire.

Il s'apperçut enfin que Constance ne régnoit plus sur son ame, & que la belle fée l'occupoit uniquement. Il ne songea donc plus qu'à lui faire connoître sa passion. D'abord il fit parler ses yeux & ses soupirs, il devint triste, inquiet & rêveur. La fée s'en apperçut, & lui proposa de partir, pour aller retrouver celle qui causoit sa langueur; mais Tendrebrun se jetant à ses pieds, prit une de ses mains qu'il baisa avec transport, & la conjura de ne point l'éloigner d'elle, & de souffrir qu'il l'adorât, & qu'il portât ses chaînes toute sa vie.

Bonté paroissant étonnée de cette déclaration, rougit extrêmement, & l'assura cependant qu'elle ne lui refuseroit pas sa demande, parce que son inclination s'accordoit avec l'envie qu'elle avoit de le con-

enter ; mais elle lui dit en même temps qu'il ne pouvoit demeurer auprès d'elle qu'en l'époufant dès le même jour ; parce qu'elle avoit fait un ferment inviolable de ne pas permettre à un homme qui l'aimeroit, & qui ne feroit pas fon époux, de faire le moindre féjour dans fon isle.

Cette condition plut extrêmement au prince ; il l'affura qu'il l'accepteroit avec toute la joie imaginable, & la preffa de ne point différer fon bonheur ; ce qu'elle lui promit en le quittant, pour aller augmenter, s'il fe pouvoit, fes appas par une parure encore plus galante. Elle revint après une heure d'abfence, & tout étant préparé pour la cérémonie, leur hymen fut conclu.

Des nymphes, par leurs danfes & leurs chants, vinrent fe réjouir avec eux d'une auffi belle union. Elles avoient toutes des guirlandes de fleurs, dont elles enchaînoient les deux époux. Plufieurs d'entr'elles épouserent auffi les jeunes feigneurs de la fuite du prince. Les faunes & les fatyres firent retentir les bois de leurs inftrumens, & célébrèrent cette heureufe journée par les jeux & les fêtes qu'ils inventèrent. Enfin tout ce qui refpiroit dans l'isle étoit animé par les plaifirs, excepté la malheureufe Conftance,

que le hasard y fit rencontrer. Elle étoit en
core au pouvoir de la chauve-souris ; c
monstre, après l'avoir enlevée du palais d
Vicieuse, lui avoit fait parcourir les quatr
parties du monde, feignant de ne pouvoi
trouver le royaume où la méchante fée lu
avoit ordonné de la porter. Elles voya
geoient depuis un mois, lorsqu'elles passè
rent au-dessus de l'isle des roses. La chauve
souris s'arrêtant alors, demanda à Constanc
si elle vouloit s'y reposer quelques momens
La princesse fatiguée du voyage, y con
sentit volontiers, & cet oiseau de la nui
s'abaissant doucement, la posa sur un ban
de gazon derrière un berceau où Tendre
brun & Bonté se juroient un amour éternel
Quel spectacle pour une amante ! & quel dé
sespoir ne sentit-elle pas en voyant le princ
infidèle faire mille caresses, & dire cen
choses plus passionnées les unes que les au
tres à cette personne qu'elle ne trouvoit qu
trop aimable. Elle pensa vingt fois se lever
pour aller accabler Tendrebrun des repro
ches qu'il méritoit; mais faisant réflexio
qu'elle ne lui causeroit tout au plus qu'u
peu de honte, & qu'elle ne recevroit de lu
que quelques excuses pleines d'indifférence
qui feroient un nouveau triomphe pour sa

rivale; elle aima mieux se contraindre, & renfermer en elle-même la douleur mortelle que ce changement lui causoit. Elle se contenta donc de laisser couler de ses beaux yeux un torrent de larmes, & supplia sa chauve-souris de continuer son voyage, & de la faire sortir promptement d'un lieu si funeste à son repos. Celle qui étoit chargée des volontés de Vicieuse étoit aussi méchante que sa maîtresse. Voyant donc l'extrême affliction de la princesse, elle voulut encore l'augmenter, en lui racontant la facilité avec laquelle le prince tartare l'avoit oubliée, & les plaisirs qu'il avoit goûtés depuis qu'il étoit avec sa nouvelle épouse.

Constance ne répondant rien, accusoit en elle-même son parjure d'ingratitude & de trahison. Qu'il est perfide, disoit elle, mais malgré cela, qu'il est aimable! que d'amour je viens de voir dans ses yeux! Dieux, se peut-il qu'il ait cessé si promptement de m'aimer, & que je sois privée pour jamais de sa tendresse! Amour, c'est toi qui fais présentement mon plus grand malheur: tu m'enlèves tout ce que j'aime, pour le donner à un autre; au moins rends-moi mon indifférence. Mais, hélas! je sens qu'il n'est pas plus en mon pouvoir de la reprendre, qu'au

tien d'éteindre le feu que je ſens dans mon ame ; & que le ſort me condamne à des douleurs éternelles.

Voilà quels étoient les diſcours de la princeſſe. Lorſque la chauve-ſouris eut conſenti au départ, elle s'arrêta après quelques heures de marche, & lui dit qu'elle étoit arrivée dans le royaume d'Indolent, à qui Vicieuſe l'envoyoit pour l'épouſer, dès le même jour, & qu'elle la deſcendoit dans le palais que le roi lui avoit fait préparer, ce qu'elle fit auſſi-tôt. Elle la remit entre les mains de pluſieurs femmes deſtinées à la ſervir, & s'envola, après avoir été dans l'appartement d'Indolent, pour lui faire des complimens de la fée, & lui apprendre l'arrivée de Conſtance.

Ce prince reçut cette nouvelle avec joie, car il avoit beaucoup d'envie d'être marié. Il étoit grand, jeune & bien fait, mais il étoit ſans tête, & par conſéquent il ne pouvoit rien par lui-même. Les Vices à qui il avoit donné une libre entrée dans ſon royaume, y régnoient avec plus d'autorité que lui.

Tous ces monſtres s'étoient ſi bien emparés de tous ſes ſujets, que ce malheureux roi n'oſoit rien faire ſans leurs conſeils.

La débauche de l'ignorance étendoient leur empire ſur les gens de guerre & ſur les perſonnes de la plus grande condition. L'injuſtice & l'intérêt faiſoient agir les magiſtrats : l'hipocriſie & l'avarice ſe faiſoient ſuivre ſecrètement par les derviches & les autres miniſtres des autels, & la galanterie par le ſexe feminin.

Enfin chacun des enfans de Vicieuſe avoit ſes courtiſans, & commandoit indépendamment de tout cela à ſon tour les hommes & les femmes du royaume, ſans craindre qu'Indolent y trouvât à redire. Auſſi la complaiſance que le roi avoit pour les Vices, lui procura-t-elle l'amitié de leur mère. Cette fée lui fit préſent, quelques jours avant l'arrivée de la fille de Judicieux, d'une fort belle tête poſtiche, qui répara, au moins en apparence, celle que la nature lui avoit refuſée. Cette tête s'attachoit ſur ſes épaules, & par le moyen de quelques reſſorts, faiſoit tous les mouvemens néceſſaires.

Il eut d'abord un peu de peine à la porter, mais cependant il s'y accoutuma.

On pourroit ne pas s'imaginer comment il pouvoit voir, parler & entendre; je vais l'expliquer.

Il avoit une bouche à la fossette du col une oreille dans la main gauche, & un œil dans la droite. Je conviens que la chose avoit son incommodité; mais enfin une fée qui vouloit se venger de la reine sa mère, les plaça de cette façon, lorsqu'elle devint grosse de ce malheureux prince. Pour un nez, elle ne lui en donna pas, parce qu'il lui parut alors que c'étoit une chose inutile, ainsi il ne sentoit rien.

Ce prince, formé de cette façon, ne douta pas que Constance ne consentît avec joie à l'épouser. Il fut donc lui rendre visite, & lui protesta que le jour ne se passeroit pas sans qu'elle fût sa femme.

Elle étoit dans un très-bel appartement; l'or & l'argent y brilloient à l'envi, mais ses yeux, quoique remplis de larmes, y répandoient encore un plus grand éclat, que tant de richesses accumulées ensemble.

Indolent s'approcha d'elle; & pour la mieux voir, lui mit la main tout auprès de son visage. Il fut enchanté de la trouver si belle, & lui fit un compliment sur sa beauté, qu'il avoit été deux jours à apprendre par cœur, & qu'on avoit cherché dans un livre nouveau. Il lui donna ensuite sa main pour la conduire au temple, où elle devoit,

diſoit il, recevoir ſa couronne, & s'unir avec lui ; mais la princeſſe le repouſſant doucement, l'aſſura qu'elle n'accepteroit jamais l'honneur qu'il vouloit lui faire, & le pria de permettre au contraire qu'elle ſe retirât dans un des temples de ſa ville capitale, où l'on avoit renfermé pluſieurs jeunes filles conſacrées au ſervice des dieux.

Cette réponſe étonna ſi fort le roi, qu'il demeura quelques inſtans ſans rien dire. Revenant un peu de ſa ſurpriſe, il eſſaya par ſes prières de la faire réſoudre à ce qu'il déſiroit, mais tous ſes diſcours étant inutiles, il s'emporta de façon que ſa tête qui n'étoit pas bien attachée, tomba par terre, & laiſſa voir à la princeſſe une eſpèce de monſtre qui lui parut effroyable.

Cet accident augmenta la colère du prince; il lui dit mille choſes offenſantes, & l'avertit qu'il ne lui donnoit que huit jours pour ſe déterminer à l'épouſer, après leſquels il lui promettoit de la faire mourir ſi elle s'obſtinoit à le réfuſer. Sortant alors, il laiſſa la malheureuſe Conſtance peu effrayée de ſes menaces, & toujours occupée de l'infidélité de l'ingrat qu'elle aimoit.

Les huit jours ſe paſſèrent ſans qu'elle fît une ſeule fois réflexion au ſort qu'on lu

préparoit. A peine le temps fut-il expiré, qu'Indolent vint lui rendre visite, pour savoir si ses sentimens étoient conformes à ceux qu'il avoit : mais les ayant trouvés opposés aux siens, il ordonna dans le moment qu'on la conduisît dans la forêt noire.

Cette forêt se nommoit ainsi, parce qu'elle n'étoit jamais éclairée par les rayons brillans du soleil. Des brouillards épais y régnoient depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Un vent continuel & froid s'y faisoit sentir avec violence, & souffloit avec tant de force, qu'il ébranloit les plus gros arbres de la forêt, qui n'étoient chargés que de feuilles jaunes & fannées. Les cris des hiboux & des chouettes, & les hurlemens des bêtes féroces dont elle étoit remplie, se faisoient entendre de tous côtés. Un mur de cent pieds de haut l'environnoit de toutes parts, & empêchoit qu'on n'en pût sortir. Enfin, l'on ne pouvoit trouver un séjour plus affreux.

Cependant la trop infortunée Constance y fut renfermée, & s'y trouva moins malheureuse que dans le palais qu'elle venoit de quitter, parce que les endroits les plus sombres & les plus déserts lui sem-

bloient plus propres à cacher ſa douleur.

Auſſitôt qu'elle ſe vit dans ce triſte lieu, elle s'attendit à devenir bientôt la proie de quelques-uns des loups ou des ſangliers qu'elle vit courir de tous côtés. Et, quoiqu'elle n'eût aucun goût pour la vie, elle ſe ſentit ſaiſir d'horreur & de crainte, en ſongeant qu'elle alloit être dévorée. Portant donc ſes pas tremblans dans les endroits qui lui paroiſſoient les plus inacceſſibles, elle alloit s'y cacher pour éviter la rencontre de ces cruels animaux, & pour y attendre une mort plus douce, que ſa douleur & ſa foibleſſe ne pouvoient pas manquer de lui procurer. Inceſſamment agitée de ces divers penſées, elle vit venir à elle un lion d'une grandeur énorme, dont l'air farouche & fier ne lui laiſſoit aucune eſpérance.

A cette vue, elle prit la fuite avec vîteſſe, mais ce furieux animal, plus habile à la courſe que cette jeune princeſſe, l'atteignit promptement, & la ſaiſiſſant par ſa robe, la fit tomber évanouie ſur un tas de feuilles sèches que le vent avoit raſſemblées.

Ce lion, moins cruel que Conſtance ne s'étoit imaginé, ne lui fit aucun mal; au contraire, touché de l'état où elle étoit,

il fut promptement chercher de l'eau dans sa gueule, & la jeta sur le visage de la mourante princesse.

Ce secours la fit revenir; elle ouvrit ses beaux yeux, & parut étonnée de revoir la lumière, & d'appercevoir près d'elle le lion qu'elle avoit tant appréhendé, qui lui léchoit les mains, & les arrosoit de ses pleurs. Quel prodige, s'écria-t-elle, je trouve de l'humanité parmi des animaux féroces, & je n'ai rencontré que de la cruauté parmi les hommes. Pourquoi ce lion ne m'a-t-il point ôté la vie, mes maux seroient finis, & je n'aurois pas le chagrin de penser en ce moment que l'ingrat que j'adore oublie les sermens qu'il avoit faits de m'aimer éternellement; & qu'il est enchanté des plaisirs qu'il goûte auprès de ma rivale. En achevant ces paroles, elle laissa couler une grande quantité de larmes, & sans doute elle alloit prendre quelques résolutions funestes pour ses jours, si le lion, par ses caresses & ses attentions, n'eût modéré tant soit peu sa douleur.

Sensible à ce qu'il faisoit pour la calmer, elle le flatta malgré son chagrin, & le remercia même comme si elle avoit été certaine qu'elle en étoit entendue. Deux ours

affreux qu'elle vit paroître alors terminèrent ses discours, & lui firent oublier l'envie qu'elle avoit eue de mourir. Elle se leva donc pour prendre la fuite encore une fois, sans songer qu'elle avoit auprès d'elle un défenseur plus fort que ces animaux. Mais le lion qui s'étoit toujours tenu couché auprès d'elle, voyant son dessein, la tira doucement par sa robe, & la fit asseoir sur son dos; puis se levant aussi-tôt avec une légèreté surprenante, il courut au travers de la forêt. La princesse se sentant emporter, étoit incertaine de son sort, & ne savoit quel parti elle devoit prendre, ou celui de la crainte, ou celui de l'espérance. Enfin elle en fut instruite. Le lion la conduisit au pied d'un rocher que la mer battoit de ses flots. C'étoit le seul endroit qui n'étoit point entouré de murs, parce qu'il étoit inaccessible. Il la posa doucement sur le sable, & lui fut chercher ensuite des huîtres & d'autres coquillages qu'il lui présenta fort poliment. Elle en mangea, & but avec plaisir de l'eau d'une source peu éloignée, qu'il avoit puisée dans une grande coquille.

Après ce léger repas qui n'auroit pas déplu à la princesse, dans une situation moins malheureuse, il la fit entrer dans une cavité

du rocher & l'ayant ſuivie, il en ferma l'entrée avec une groſſe pierre.

Malgré les marques d'amitié que Conſtance avoit reçues de cet animal, elle trembla, lorſqu'elle ſe vit ſeule avec lui dans cet antre obſcur.

Il étoit vaſte, & ne recevoit de jour que par quelques fentes que le temps avoit faites. Pluſieurs tas de feuilles seches lui parurent amaſſées pour ſervir de ſiège & de lit; en effet, elles y avoient été miſes à ce deſſein.

Cette caverne étoit celle de ſon défenſeur, qui ne l'y avoit conduite que pour la défendre pendant la nuit des animaux dont la forêt étoit remplie.

La princeſſe voyant que le jour ne paroiſſoit preſque plus, & remarquant que le lion ne cherchoit à lui faire aucun mal, comprit ſon deſſein, & s'aſſit ſur ces feuilles, non pas pour ſe livrer au ſommeil, ſon ame étoit trop agitée, mais pour ſe délaſſer un peu des fatigues qu'elle avoit eſſuyées. Le triſte maître de ce lieu ſe coucha auprè d'elle, & paſſa une partie de la nuit à ſoupirer, & à baiſer de temps en temps ſes mains.

Cette princeſſe qui ne dormoit pas, fai-

ſant réflexion à tout ce qui venoit de lui arriver, ne pouvant deviner le motif de la triſteſſe de cet animal, & par quelle raiſon il la traitoit avec tant de douceur, paſſa les deux tiers de la nuit occupée de ſes réflexions. Enfin elle s'endormit, & ne ſe réveilla qu'à la pointe du jour. Ne voyant pas le lion à côté d'elle, elle en fut ſurpriſe, & ſe leva pour chercher s'il n'étoit pas dans quelqu'autre endroit du rocher; mais ſes ſoins furent inutiles, elle ne put le trouver. Inquiète de ce qu'il l'avoit quittée, elle trouva la pierre dérangée, & ſortit pour regarder s'il ne ſeroit point ſur le bord de la mer. Elle y fut, mais ſans rien découvrir. Alarmée d'avoir perdu ſa compagnie & ſa garde, elle alloit entrer dans ſa caverne, pour ſe dérober aux animaux qu'elle craignoit, quand elle apperçut un homme entre les arbres qui ſe défendoit avec un aſſez gros bâton contre un ſanglier monſtrueux. Ce ſpectacle l'épouvanta, cependant il ne lui fit pas prendre la fuite. Elle ne douta pas que ce ne fût quelque malheureux condamné comme elle à finir ſes jours dans la forêt. Elle eſpéra qu'il ſeroit vainqueur du ſanglier, & qu'il pourroit la tirer de cet horrible lieu. Elle attendit donc dans l'é-

loignement la fin du combat. Il ne fut pas long, le ſanglier reçut pluſieurs coups ſur la tête, & ſi vigoureuſement donnés, que bientôt il tomba mort. Ce ne fut cependant qu'après avoir fait une bleſſure à ſon vaillant ennemi, qui pour lors s'appuya contre un arbre, ne pouvant ſe ſoutenir qu'à peine, à cauſe de la quantité de ſang qu'il perdoit.

Conſtance le voyant dans cet état, crut qu'elle ne pouvoit lui refuſer ſon ſecours ſans inhumanité. Elle courut donc à lui dans le deſſein de lui aider à arrêter ſon ſang. Dieux ! que devint-elle en approchant, quand elle reconnut Tendrebrun ; il étoit pâle, triſte & mourant, & n'en étoit pas moins charmant. Que n'éprouva-t-elle point en voyant le danger où il étoit ? Elle oublia toute ſa colère, & lui demanda d'une voix tremblante, & les larmes aux yeux, s'il la reconnoiſſoit encore, & s'il vouloit accepter le foible ſervice qu'elle venoit lui offrir.

Le prince la regarda fixement, & ſans lui répondre un ſeul mot, s'éloigna ſi promptement, malgré ſon peu de force, qu'elle l'eut bientôt perdu de vue. On peut juger de ſon déſeſpoir après cet étonnant procédé. Comme il me fuit, s'écria-t-elle ! ma vue lui fait plus d'horreur que les bêtes les plus

cruelles, & que la mort même. Malheureuſe que je ſuis, puis-je bien encore me réſoudre à vivre après tant de mépris? Non, courons à la mort, puiſque c'eſt elle ſeule qui peut terminer mes peines.

En finiſſant ces mots, elle tourna ſes pas du côté de la mer, & ſe précipita dedans ſans balancer. Elle alloit y trouver le trépas, ſi le lion en revenant dans ſa caverne, ne l'eût apperçue, & ne ſe fût auſſitôt jeté après elle pour la ſecourir.

Ce prompt ſecours étoit néceſſaire; un inſtant plus tard ſes beaux jours étoient terminés. Le lion les prolongea par ſes ſoins, & fit ſi bien, qu'elle reprit ſes eſprits. La reportant alors dans ſa caverne, il la coucha ſur le lit de feuilles; fit du feu avec deux pierres qu'il frappa l'une contre l'autre; il en alluma pluſieurs branches d'arbres qu'il fut chercher, & qu'il mit ſur des feuilles bien sèches, & rechauffa cette malheureuſe princeſſe. Elle alloit lui reprocher la pitié qui l'avoit engagé à la ſecourir, quand elle entendit une voix qui lui dit: cherches la porte qui eſt ici, ſi tu veux trouver la fin de tes maux. Cet oracle lui rendit ſes forces, & parut faire grand plaiſir au lion.

Ils cherchèrent donc l'un & l'autre cette porte dans l'étendue du rocher, & s'avancèrent même dans des endroits si sombres, qu'ils craignoient de se perdre absolument.

Le hasard fit enfin rencontrer à Constance cette porte si désirée. En faisant un faux pas, elle voulut s'appuyer contre le rocher, & posa justement ses mains sur la porte qui s'ouvrit aussitôt par le coup qu'elle donna.

Elle avertit le lion de cette découverte, & monta avec lui un escalier qui se présenta à elle. Il étoit moins sombre que le dedans du rocher. Après avoir monté environ dix mille marches, ils arrivèrent sur une pelouse verte, qui occupoit toute entière le dessus de cette roche.

Elle étoit si prodigieusement élevée, que les plus grands arbres de la forêt ne paroissoient avoir qu'un pied de haut.

On ne pouvoit arriver à cette pelouse que par l'escalier que Constance avoit découvert. Elle n'eut pas le temps d'examiner la hauteur de ce lieu, parce qu'elle apperçut une jeune personne attachée à un poteau par de grosses chaînes de fer, & qui faisoit tous ses efforts pour empêcher qu'un coffre d'acier, posé sur un foible pivot, & tout au bord du rocher, ne tombât dans le précipice.

Cette aimable fille avoit une phyſionomie tranquille, douce & modeſte. Les gens vertueux ne pouvoient la voir ſans ſe ſentir pour elle une eſtime & un reſpect infini, auſſi en inſpira-t-elle beaucoup à la princeſſe qui, touchée de ſa ſituation, courut vers elle, afin de faire ſes efforts pour lui rendre la liberté. Elle s'avança donc dans ce deſſein avec ſon fidèle compagnon; mais à peine furent-ils auprès de cette infortunée, que ſes chaînes tombèrent, & qu'elle ſe leva ſans quitter néanmoins ſon coffre.

Regardant alors la princeſſe avec un air de reconnoiſſance & de majeſté; qu'il y a long-temps, belle Conſtance, que je plains votre ſort, & que je déſire de vous voir en ces lieux, lui dit-elle; n'en ſoyez point ſurpriſe; il y a pluſieurs ſiècles que j'ai lu dans le livre des deſtinées, que vous deviez me rendre un jour le pouvoir que j'ai perdu depuis un temps infini. Quoique je vous paroiſſe jeune, j'ai vu un nombre infini de ſiècles s'écouler, & c'eſt moi qui ai fait paſſer ma voix au travers du rocher, pour vous conſeiller de rechercher la porte par où vous avez paſſé pour vous rendre ici.

Je me nomme Vertu: je régnois autrefois dans le monde, & j'y étois aimée & adorée

des souverains & de leurs sujets. Personne n'envioit mon empire que la seule Vicieuse, qui jalouse du bonheur que je procurois aux mortels, répandit toutes les foiblesses dans le cœur des humains, & donna la naissance à tous les vices. Elle profita de mon absence, & prit le tems d'un voyage que je fis dans un pays inconnu à tout autre qu'à moi. Les Vices enfin me chassèrent à mon retour, & m'arrachèrent les rayons éclatants dont j'étois entourée. Dès-lors je fus méconnue, & généralement abandonnée. Il n'y eut aucun roi qui voulût me prêter son appui : ce fut le comble de ma perte, parce que je ne puis régner sur aucuns peuples, si je ne suis chérie & estimée de leurs princes.

Vicieuse non contente de m'avoir fait perdre mon autorité, me conduisit sur cette roche, où elle m'enchaîna, pour m'empêcher de troubler sa nouvelle domination.

Sa force supérieure n'a cependant pu m'empêcher de quitter mes chaînes deux jours de chaque année, pendant lesquels j'ai parcouru toute la terre, pour rendre visite à ceux qui ne m'avoient point oubliée. J'ai souvent voyagé sans trouver une seule personne qui se ressouvînt encore de mon nom.

Cependant une fois, en paſſant par les états de votre père, je le vis, & lui trouvai pour moi des ſentimens tels que je le déſirois. Je m'apperçus avec plaiſir de l'averſion qu'il avoit pour Vicieuſe & ſes enfans; depuis ce temps je bornai mes courſes chez lui; & je fus lui rendre viſite tous les ans. L'année que vous vîntes au monde, j'aſſiſtai à votre naiſſance ſous la figure d'une vieille femme, & je vous donnai tous les dons qui pouvoient vous rendre parfaite: je conſultai les deſtinées pour ſavoir ce qui devoit vous arriver; je découvris que vous étiez réſervée à un grand nombre de malheurs; mais je lus enſuite que vous les ſurmonteriez, & que le deſtin vous avoit choiſie pour me rendre mon premier éclat; enfin que vous deviez me tirer de l'indigne eſclavage où j'étois. Contente de cette connoiſſance, je revins ſur ma montagne; depuis ce tems j'ai continué à vous voir, ſans me faire connoître & ſans me montrer.

Un jour que je venois ici reprendre mes chaînes, je vis arriver Vicieuſe dans un chariot de feu; elle le fit arrêter près de moi, & me montrant le coffre que vous voyez, elle me dit qu'il renfermoit un de

mes plus fidèles amis, & qu'il alloit être précipité dans le moment au fond de la mer. Cette méchante fée posant alors le coffre qu'elle avoit dans son chariot sur le foible pivot qu'elle plaça sur la pointe de ce rocher, s'en alla, persuadée qu'il ne seroit pas long-temps sans tomber; mais heureusement j'ai eu assez de force pour le retenir jusqu'à présent : j'ai essayé plusieurs fois d'ouvrir cette prison, mais inutilement; à cette heure que je suis libre, je vais délivrer cet ami malheureux; intéressez-vous seulement pour moi, belle princesse, & vous verrez bientôt l'effet de ma puissance.

L'aimable Vertu prononçant alors quelques paroles, le coffre s'ouvrit, & lui laissa voir aussi bien qu'à Constance le bon roi Judicieux enchaîné par le milieu du corps. Quelle surprise pour le roi de revoir la lumière, & de retrouver une fille dont il avoit pleuré la perte! quelle joie pour cette charmante fille de revoir un père qui lui avoit coûté tant de larmes! Enfin quel plaisir pour Vertu de pouvoir faire le bonheur de ces vertueuses personnes! Il est aisé de s'imaginer le contentement de tous les trois, & l'on doit penser que Judicieux ne fut pas long-temps sans être mis tout-à-fait en liberté.

Il fit cent careſſes à Conſtance auſſi bien qu'à ſon amie, & leur dit qu'il avoit toujours été renfermé dans ce coffre depuis qu'il avoit été enlevé dans les Jardins de ſon palais, qu'il y ſeroit mort de déſeſpoir & de faim, ſi la méchante Vicieuſe, qui vouloit prolonger ſes peines, ne lui avoit fait avaler d'une liqueur qui lui avoit conſervé la vie malgré lui.

Conſtance étoit ſi pénétrée de joie qu'elle ne pouvoit parler ; elle ſe contentoit de lui prendre les mains, de les baiſer, & de les arroſer de ſes larmes.

Le lion qui juſqu'alors avoit été un témoin tranquille de ce qui s'étoit paſſé, s'approcha du roi, & lui baiſa reſpectueuſement la robe. Se tournant enſuite du côté de Vertu, il la regarda d'une façon qui ſembloit lui demander s'il ſeroit le ſeul malheureux. Cette perſonne qui pouvoit tout lut dans ſa penſée, & lui dit : il eſt juſte, aimable prince, que je vous récompenſe auſſi d'avoir conſervé les ſentimens que je vous ai inſpirés. Lui poſant auſſi-tôt la main ſur le front, elle prononça ces mots d'une voix douce & gracieuſe : reprens ta forme naturelle pour ne la quitter jamais. Alors le

lion difparut, & laiffa voir à fa place le fils de l'empereur Tartare.

Après avoir remercié fa bienfaictrice en peu de mots, mais qui marquoient fa vive reconnoiffance, il courut fe jeter aux pieds de fa princeffe, pour obtenir un pardon qu'elle ne pouvoit, difoit-il, lui refufer fans injuftice & fans cruauté.

Conftance le voyant fi près d'elle, & le revoyant tendre & charmant, fentit une émotion extraordinaire. Son premier mouvement fut de lui dire qu'elle oublioit tout puifqu'il l'aimoit encore; mais ce qu'elle lui avoit vu faire auprès de Bonté, & la dernière marque d'indifférence qu'il lui avoit donnée dans la forêt fe repréfenta fi vivement à fon idée, qu'elle réfolut de ne lui point pardonner.

Détournant donc les yeux de deffus lui, elle lui dit qu'il ne devoit plus fonger à elle, qu'elle ne vouloit jamais le voir, & qu'il l'avoit trop offenfée pour qu'il pût efpérer d'occuper à l'avenir la place qu'il avoit eue longtemps dans fon cœur.

Vertu voyant le défefpoir que cette réponfe caufoit au prince, s'adreffa à la fille de Judicieux, & lui dit: ceffez, belle Conftance, de défefpérer un amant qui vous

adore, voyez qu'il n'aime & qu'il n'a jamais aimé que vous, daignez ſeulement l'écouter, & vous en ſerez perſuadée.

La princeſſe, après s'en être un peu défendue, y conſentit, & le prince charmé de ce qu'elle lui permettoit de ſe juſtifier, lui raconta de quelle façon il s'étoit trouvé dans le palais de l'empereur ſon père après qu'on l'eut arraché d'auprès d'elle, & lui fit un aveu ſincère de tous les maux qu'il avoit ſoufferts depuis le cruel moment qui l'avoit éloigné d'elle.

Le temps qu'il employa pour exprimer ſes peines & ſon amour à la princeſſe interrompit un peu le fil de ſon hiſtoire, & donna à Vertu celui qu'il falloit pour inſtruire en peu de mots le roi des aventures de ſa fille. Après le récit, Tendrebrun pourſuivit de cette façon.

Le ſéjour que j'ai fait dans l'isle de Roſes ne vous paroîtra plus un crime, ma chère Conſtance, quand je vous aurai dit que j'ai été forcé d'y aborder & d'y demeurer par les enchantemens de Vicieuſe qui, ſous la forme d'une jeune & belle perſonne nommée Bonté, m'offrit ſon ſecours pour me conduire auprès de vous dans le deſſein ſeulement de m'attirer à elle par ſes charmes

trompeurs; elle ne pouvoit me retenir autrement : elle me fit donc donner un bracelet, & ce bracelet, disoit-elle, devoit me préserver de toutes sortes de malheurs tant que je l'aurois à mon bras ; mais ce n'étoit en effet qu'un talisman qui inspiroit en peu de temps un amour violent pour celle qui l'avoit composé, & qui empêchoit qu'on ne découvrît ses défauts. J'en ressentis bientôt les effets, puisque je devins le plus passionné des hommes auprès de la fée. Je vous oubliai malgré moi, & je mis toute ma félicité à plaire à ma plus grande ennemie : je ne m'imaginois pas qu'on pût trouver rien de si parfait qu'elle ; j'aurois longtemps demeuré dans cette erreur, sans ce qui m'arriva une nuit que je ne pouvois point dormir.

J'entendis dans les jardins un bruit de voix qui ne me parut point ordinaire, & je vis passer devant les fenêtres de mon appartement une si grande quantité de flambeaux, que curieux de savoir ce que ce pouvoit être, je me levai & me mis à la fenêtre, sans songer aux défenses que la fée m'avoit faites.

Je ne l'eus pas plutôt ouverte, que j'apperçus en l'air & dans les allées du bois, une infinité de monstres affreux, dont les uns

portoient des lanternes & les autres des flambeaux, & ils prenoient tous le chemin du bosquet où j'avois vu Bonté la première fois.

Ce spectacle surprenant me fit prendre la résolution de me glisser auprès de ce cabinet, pour voir ce que deviendroient ces figures affreuses. Je sortis donc doucement de ma chambre, & je traversai le bois par les endroits les plus sombres; je me repentis bientôt d'avoir suivi ces routes épaisses, parce qu'en voulant déranger quelques branches d'arbres qui me fermoient le passage, elles accrochèrent ce fatal bracelet; il tomba, & je ne pus jamais le retrouver dans l'obscurité.

Cette perte que je croyois considérable m'affligea beaucoup, mais elle ne m'empêcha cependant pas de continuer mon chemin.

J'arrivai enfin auprès du cabinet, où je fus saisi d'effroi en voyant Vicieuse entourée de cette troupe de monstres.

C'étoit les Vices ses enfans: mon premier mouvement fut de fuir; bien loin de le suivre, je pris le parti d'écouter les discours de cette horrible compagnie. J'entendis Vicieuse qui racontoit à ses fils, qu'il y avoit long-

temps qu'elle n'avoit vu tous les artifices dont elle s'étoit servie pour me tromper, & leur disoit de quelle façon elle avoit composé le bracelet mystérieux qui l'avoit fait paroître si belle à mes yeux. J'appris encore qu'elle ne m'avoit défendu d'ouvrir mes fenêtres pendant quatre heures de la nuit, que parce qu'elle craignoit que je ne visse arriver tous les Vices à l'audience qu'elle étoit obligée de leur donner pendant ce temps; enfin j'en entendis assez pour connoître combien j'avois été trompé, & quel étoit l'état malheureux où j'étois réduit. Je pensai pour lors à vous, belle princesse; l'idée de vos charmes se présenta à mon imagination, & me rendit le plus misérable de tous les mortels: accablé de mille pensées différentes, je m'apperçus que l'assemblée alloit finir, & je revins dans mon appartement, résolu de feindre que je n'avois rien découvert, afin de trouver l'occasion de m'échapper & de parcourir toute la terre pour vous chercher.

Comme le jour ne paroissoit point encore, je me remis au lit pour y rêver à mon aise, mais en me déshabillant je retrouvai le bracelet que j'avois perdu; il étoit accroché à la boucle de diamans d'une de mes jarre-

tières. Je fus fort aise de l'avoir entre mes mains pour me convaincre de l'effet qu'il produisoit.

La nuit n'eût pas plutôt fait place au jour que je remis le bracelet, & que je vis arriver la fausse Bonté, accompagnée d'une suite aimable. Sa vue alloit m'enflammer comme à l'ordinaire, si je n'avois dans l'instant ôté le puissant charme qui me trompoit : à peine fut-il défait de mon bras, que toutes ces beautés disparurent & me laissèrent voir à leur place la figure hideuse de la cruelle Vicieuse & de toutes ses filles. Malgré les efforts que je fis pour me contraindre & pour faire des caresses à la fée, elle s'apperçut de mon changement; il lui donna du soupçon, elle me regarda fixement, & me voyant interdit, elle voulut voir si j'avois encore le bracelet : ne l'ayant point trouvé elle frémit, & s'éleva trois fois en l'air de la hauteur de six pieds, après quoi me touchant de sa baguette elle me changea en lion, & jura qu'elle alloit invoquer toutes les puissances infernales pour me haïr autant qu'elle m'avoit aimé. Elle ajouta que je devois m'attendre à ressentir les plus cruels effets de sa haine; ensuite elle m'envoya au roi Indolent son ami, pour qu'il me fît

combattre avec plusieurs animaux de mon espèce le jour de sa naissance, qu'il célébroit ordinairement par de semblables fêtes.

Elle lui manda de me faire enfermer dans la forêt noire, après que j'aurois servi de spectacle à ses sujets : & j'appris avant mon départ que quand je serois dans cette forêt, je reprendrois tous les jours pendant une heure ma figure naturelle, afin de n'être point en état de me défendre contre les animaux qui l'habitoient; que quelques blessures que je pusse recevoir, je ne perdrois point la vie; que je ne pourrois me l'ôter à moi-même, parce qu'elle vouloit me faire vivre longtemps pour avoir le plaisir de prolonger mes maux; que pendant que je serois homme, je n'aurois pas la liberté de parler, & que je serois forcé de fuir à la vue des personnes de l'un ou de l'autre sexe. L'arrêt fut accompli. Je combattis douze lions en présence de toute la cour d'Indolent ; vous fûtes témoin, malgré vous, de cet affreux divertissement : j'eus le bonheur de vous voir, & le mortel déplaisir de ne pouvoir vous apprendre mes malheurs. Je fus conduit ensuite dans la forêt noire, j'y découvris la caverne qui vous a servi de retraite, & j'en fis mon habitation

habitation. Quelques jours après je vous rencontrai; je ſentis, en vous voyant, une joie incroyable, mais elle ne fut pas de longue durée, parce que je ne pouvois me faire connoître à vous, & que malgré tous les ſoins que je prendrois pour vous faire éviter la mort, vous ſeriez expoſée à mille dangers. Ces penſées me causèrent beaucoup de triſteſſe, & me firent répandre des larmes que vous avez remarquées. J'ai pluſieurs fois entendu des diſcours qui me prouvent que vous m'aimiez toujours. J'ai vu avec une extrême ſatisfaction la douleur que vous avez eue en me voyant bleſſé par le ſanglier. Je n'ai jamais ſi bien ſenti la méchanceté de Vicieuſe, que lorſque j'ai été forcé de m'éloigner de vous, dans le temps que vous m'offriez votre ſecours avec tant de bonté. Enfin, juſqu'à préſent j'ai été le plus infortuné des hommes. C'eſt vous, divine Conſtance, qui pouvez me rendre le plus heureux. Ne différez donc pas, & laiſſez-moi lire dans vos yeux que je poſſède encore votre cœur tout entier, je me flatte que le roi votre père, touché de mes peines, ne vous déſapprouvera point.

Judicieux prenant auſſitôt la parole, l'aſ-

fura qu'il ne tiendroit point à lui que fa fille ne lui donnât fon cœur & fa main.

Conftance voyant fon amant fidèle, lui promit de l'aimer toute fa vie. Cette affurance le dédommagea de tout ce qu'il avoit fouffert. Vertu dit au roi qu'il falloit unir inceffamment ces aimables perfonnes, mais que le lieu où ils étoient ne convenoit pas à une fi belle fête, qu'elle alloit les conduire dans l'isle Tranquille, que cette isle étoit mille fois plus charmante que celle des Rofes, & que rien n'y troubleroit leur félicité.

Comme elle achevoit ces mots, on vit paroître un char magnifique porté fur une nuée éclatante, qui vint fe pofer à leurs pieds. Elle y fit monter les princes & la princeffe, & s'y plaça avèc eux. Ils furent tous portés au milieu des airs, & conduits dans l'isle où ils devoient faire leur féjour.

Cette isle étoit un pays de délices, rien n'y manquoit; la beauté des jardins, dès bofquets & des eaux furpaffoit tout ce qu'on avoit vu jufqu'alors. Des palais de fleurs, de diamans, de cryftal étoient bâtis en différens endroits. La fontaine de Jouvence couloit dans ce beau lieu. Vertu en

fit boire à Judicieux, & ce prince redevint tel qu'il avoit été dans sa premiere jeunesse.

Tendrebrun qui conservoit toujours pour son père une véritable amitié, supplia cette aimable souveraine de l'envoyer chercher, pour qu'il pût boire aussi de cette eau merveilleuse. Elle ne voulut charger qu'elle-même de ce soin : elle partit donc aussitôt, & deux heures après elle fut de retour avec lui.

Ce bon empereur benit cent fois le jour qui lui avoit fait retrouver son cher fils : il fit mille caresses à Constance aussi-bien qu'à son père, & les pressa l'un & l'autre de rendre son fils heureux. Il but de l'eau de Jouvence, & reprit des forces & des traits que le grand nombre des années lui avoit ôtés.

Ces illustres personnes se reposèrent deux ou trois jours des fatigues qu'ils avoient essuyées, après lesquels on conduisit ces deux amans au temple de l'hymen, où ils se jurèrent avec joie un amour éternel.

Vertu les rendit immortels, de même que les princes leurs pères, & leur promit de demeurer toujours avec eux. Il y eut des fêtes charmantes pendant un temps infini. Les habitans de l'isle étoient enchan-

tés des princes & de la princeſſe que Vertu leur avoit donnés. Ils étoient tous ſujets de cette divine fille, & l'avoient toujours aimée ; c'eſt ce qui l'avoit porté à les raſſembler dans ce beau ſéjour.

Après les premiers jours de cet heureux mariage, Vertu propoſa aux deux époux de l'accompagner dans le voyage qu'elle vouloit faire dans le monde : ils y conſentirent avec plaiſir, & partirent montés chacun ſur un aigle blanc.

Ils furent d'abord à l'isle des Roſes, où Vicieuſe avoit fait ſa demeure, mais ils ne l'y trouvèrent plus. Elle étoit retournée ſur ſa montagne. Ils en prirent donc le chemin, & la trouvèrent qui faiſoit bouillir dans un grand chaudron une quantité d'araignées & de vipères avec du vif argent pour faire un ſort dont elle vouloit ſe ſervir le ſoir même. Elle fit un cri affreux quand elle apperçut Conſtance & Tendrebrun, & trembla en voyant celle qui les accompagnoit. Son deſſein fut alors de s'enfuir & de ſe cacher, mais Vertu lui dit : demeure attachée à cette montagne juſqu'à la fin des ſiècles, & reſte-y ſans qu'il te ſoit permis de faire le moindre mal : c'eſt-là ce que je t'ordonne pour te punir de tous les cri-

mes que tu as commis, mais je veux que tu me donnes la petite boëte que tu conſerves dans ta poche.

La méchante fée ſe trouvant ſans pouvoir devant ſon ennemie, fut obligée d'obéir; elle donna donc la boëte, & demeura enchaînée auprès de ſon chaudron ſans pouvoir remuer.

Vertu la renverſa, déchira tous ſes livres magiques, & la laiſſa dans cet horrible lieu faire des hurlemens qu'on entendoit tout au moins d'une lieue à la ronde. Elle ouvrit enſuite la boëte, & fit voir au prince & à la princeſſe le petit Magicien de l'isle de Tintarinos, que la méchante Vicieuſe avoit renfermé depuis ce temps.

Bienfaiſant charmé de ſe retrouver avec ſes amis, leur fit mille amitiés, & pria Vertu de permettre qu'il les ſuivît par-tout. Elle y conſentit avec plaiſir, & voyagea avec cette aimable compagnie dans pluſieurs royaumes qu'elle trouva gouvernés par les Vices. Elle auroit pu les chaſſer ſi elle avoit voulu, mais les hommes dont ils s'étoient rendus les maîtres étoient ſi mauvais & ſi corrompus, qu'elle réſolut, pour les punir de ne l'avoir point ſuivie, de les laiſſer toujours ſous la domination de ces monſtres,

Elle renonça dès-lors à l'empire qu'elle avoit eu autrefois sur la terre, & forma seulement le dessein d'y faire de temps en temps quelque voyage pour enlever le petit nombre de ceux ou de celles qui auroient une extrême aversion pour les Vices, afin de les transporter dans son isle; ce qu'elle a exécuté jusqu'à présent, & c'est ce qui fait qu'on trouve si peu de gens vertueux dans le monde.

Après avoir parcouru toute la terre, elle revint dans l'isle Tranquille avec le prince, la princesse & Bienfaisant. Leur retour causa une joie extrême à l'empereur, au roi, & à tous les habitans de ce beau pays.

Constance l'augmenta peu de temps après en mettant au monde un prince & une princesse charmante, qui furent dans la suite aussi parfaits que ceux dont ils tenoient la vie.

Le bonheur de toutes ces personnes n'a point été alteré depuis, elles vivent contentes dans cette terre inconnue, parce qu'elles en refusent l'entrée aux enfans de Vicieuse. La seule Vertu fait leur félicité, elles l'aiment & la respectent, & ne cessent de dire, qu'heureux sont ceux qu'elle protège & qu'elle n'abandonne pas.

LES AVENTURES
DE ZELOÏDE
ET
D'AMANZARIFDINE,
CONTES INDIENS.

PAR M. DE MONCRIF.

LES AVENTURES

DE ZELOÏDE

ET

D'AMANZARIFDINE.

CONTES INDIENS.

SOUS un climat fertile & agréable, dans une des plus belles parties de l'Inde, régnoit autrefois un roi puissant par l'étendue, la richesse de ses états, & par la protection d'une fée qui y faisoit son séjour : sa ville capitale étoit au bord de la mer; un étranger nommé Amanzarifdine y fut jeté par une tempête, & vint y chercher un asyle. A peine fut-il arrivé sur le port, qu'il apperçut un tumultueux concours de peuple; les uns par des sanglots, les autres par un morne silence, marquoient une vive douleur.

Leur roi s'avançoit à pas lents, qu'il arrosoit de ses larmes; il étoit accompagné de

la reine, les mêmes marques de triſteſſe régnoient ſur ſon viſage; elle s'appuyoit ſur la princeſſe leur fille; des pleurs couloient de ſes beaux yeux ſur ſes joues mêlées des couleurs les plus aimables. Inſenſiblement un ſilence profond répandu dans toute la place, marquoit l'attente de quelque grand événement; Amanzariſdine s'approcha d'eux: ſon port noble & ſa magnificence, quoique dérangée par le déſordre du naufrage qu'il venoit de faire, lui faiſoient trouver un paſſage au milieu de la foule; il les joignoit, lorſque l'on apperçut dans l'air deux oiſeaux d'une grandeur énorme, qui vinrent s'abaiſſer près de la princeſſe, & l'ayant enveloppée avec un voile qu'ils tenoient dans chacune de leurs griffes, ils l'enlevèrent aux yeux des ſpectateurs. Perſonne ne parut s'y oppoſer; mais les tranſports de douleur recommencèrent; & le roi s'étant couvert les yeux, ſe laiſſa conduire dans ſon palais par ſes officiers; la reine preſque évanouie, retourna dans ſon appartement, ſoutenue par ſes femmes. Amanzariſdine ſurpris d'un pareil ſpectacle les ſuivit; il ne trouva dans le palais que des perſonnes éplorées. Enfin il aborda une dame qu'il apperçut ſeule,

& la pria de lui apprendre la cause de cet événement qui venoit de troubler toute la ville ; la dame qui connut à cette question qu'il étoit étranger, voulut bien se distraire un moment de ses larmes pour satisfaire sa curiosité : elle prit ainsi la parole.

HISTOIRE

De la princesse Zeloïde.

CETTE princesse qui vient de nous être ravie à vos yeux est l'héritière présomptive de cette puissante couronne. La grandeur des rois ne les rend que plus sensibles aux revers du sort : ce sort barbare veut que le roi & la reine soient privés de voir cette fille chérie pendant un temps dont ils ignorent le terme ; mais il faut vous apprendre la cause de cette douloureuse séparation.

A la naissance de cette princesse, le roi, suivant la coutume de ses ancêtres, rassembla dans son palais un génie & deux fées, les seuls qui habitassent alors son royaume, pour partager les plaisirs qui devoient y régner, & pour douer la princesse des qua-

lités que leur art leur permet de dispenser. L'une des deux fées, qui s'appeloit Zorimane, étoit fort attachée aux intérêts du roi; elle se rendoit souvent à sa Cour, ou pour délibérer avec lui sur quelque démarche importante à son état, ou attirée seulement par toutes les marques d'estime qu'elle y recevoit. Elle avoit toutes les grâces de la jeunesse; un charme inexprimable qui régnoit dans toutes ses actions, joint au penchant qu'elle avoit de faire du bien, la faisoit généralement aimer. L'autre fée, ainsi que le génie, étoit laide, décrepite, d'un abord farouche, tous deux sentoient un secret plaisir à faire des malheureux, & s'en étoient fait une funeste habitude. Le jour venu qu'on avoit destiné aux réjouissances & à la cérémonie de l'horoscope de la princesse, la fête commença avec le retour du soleil, par des jeux, des combats d'adresse & de force; les dames étoient superbement parées, & n'avoient rien négligé pour paroître aimables. Les cavaliers avoient tout mis en usage pour leur plaire; & la galanterie de la fête servit souvent de prétexte aux triomphes secrets de l'amour. L'après-dinée fut remplie par des plaisirs différens. Le soir venu, l'on

étoit attiré par une ſymphonie agréable: toutes les dames de la cour placées ſur des eſtrades par gradins, offroient un ſpectacle digne de former la cour de Venus.

On trouva des tables ſervies; les deux fées & le génie, qui furent placés près de la perſonne du roi, partagèrent toujours avec lui les honneurs de la fête. Le feſtin achevé, la fée Zorimane pria le roi de trouver bon qu'elle contribuât à la joie que la naiſſance de la princeſſe faiſoit célébrer. Vous ſavez, dit-elle aux perſonnes de l'aſſemblée, que mon art me rend maîtreſſe, non ſeulement de tous les tréſors que la terre renferme, mais encore de tous les autres biens qui peuvent faire le bonheur des mortels, ſoit les talens de l'eſprit, ſoit les agrémens de la perſonne, je veux vous faire part de tous ces dons; mais ce n'eſt qu'aux cavaliers que je veux les diſpenſer; que chacun d'eux vienne me demander une grâce, & je jure, foi de fée, de la lui accorder à l'inſtant.

D'abord tous les ſeigneurs ſe mirent à diſcourir entr'eux ſur ce qu'ils devoient demander à la fée; & comme il ſe trouva qu'ils ſouhaitoient preſque tous la même

chose, un seul prit la parole au nom de l'assemblée.

Puissante fée, dit-il, nous n'ignorons pas l'excellence de votre art: vous pouvez, à votre gré, élever un mortel au faîte des grandeurs, le combler de richesses, lui donner même du pouvoir sur les élemens, & le partager de toutes les grâces de l'esprit & du corps; mais après nous être consultés sur ce que nous devons exiger de vous, puisque vous nous l'ordonnez; nous avons ressenti que le charme dont vous frappez les yeux & le cœur est plus puissant que tous ceux que votre art peut former; & parmi tous les avantages que nous pourrions tenir de vous, celui de vous plaire nous a paru le plus cher & le plus heureux; daignez donc, puissante fée, pour acquitter votre promesse, honorer l'un de nous de votre choix.

Je ne m'attendois pas à tant de désintéressement, répondit la fée; vous n'exigez de moi que le plus léger don que je pouvois vous faire; cependant il me met hors d'état de satisfaire mon serment: je ne saurois choisir entre tant de personnes si accomplies; je veux vous accorder plus que vous ne me demandez; voilà un filtre qui a la

vertu d'entretenir la tendreſſe, vous pouvez par ſon ſecours, empêcher que les beautés que vous aimerez vous deviennent infidèles; mais pour déterminer ſon effet, il faut y joindre ces empreſſemens gracieux & ces attentions délicates qui font tout le charme d'une tendreſſe mutuelle; alors elle partagea à tous les cavaliers ce filtre ſi précieux.

Le vieux génie, à ſon exemple, engagea les dames à venir lui demander des grâces, & promit de les accorder. Les unes demandèrent le ſecret d'être toujours belles; les autres celui d'avoir des intrigues que leurs époux ne connuſſent & ne traverſaſſent jamais: quelques-unes ſouhaitèrent de concilier la réputation d'une femme vertueuſe, avec la conduite la plus galante; celle-ci le preſſoit de lui rendre la jeuneſſe; celle-là de lui donner la ſanté. Peu lui demandèrent de l'eſprit, & pas une ne voulut de la raiſon.

La vieille fée appela auſſi les cavaliers, & leur offrit les ſecours de ſon art. Ils vinrent tous en particulier lui confier leurs ſouhaits, mais dans tout ce qu'ils exigèrent, elle ne trouva rien qui pût la flatter; chacun ne lui parla que de ſoi-même; ce qui lui inſpira une jalouſie extrême contre la

fée Zorimane ; car quoiqu'elle fût dans un âge avancé & d'une figure désagréable, elle se croyoit plus belle & plus aimable que les grâces.

Le vieux génie étoit frappé d'une pareille manie ; il se trouva tout-à-fait piqué de ce que pas une des dames n'avoit attenté à son cœur : on l'entendit, ainsi que la vieille fée, murmurer & se plaindre ; ils prirent l'un & l'autre un air sombre & chagrin, qui marquoit leur dépit. Le roi s'en apperçut ; & quoiqu'il n'eût contribué en rien à ce qui causoit leur mauvaise humeur, il connoissoit leur caractère dangereux, il trembloit que la princesse sa fille ne s'en ressentît ; & ayant redoublé d'attention pour eux, ils parurent enfin avec un visage serein, & on les crut appaisés.

On passa dans l'appartement de la reine où étoit la princesse dans un berceau ; les deux fées & le génie se rangèrent autour, il prit la parole : Je la doue, dit-il, en regardant la princesse, de toutes les grâces de la beauté, mais elle ne sera jamais mariée, qu'elle n'ait accordé MILLE ET UNE FAVEURS à l'époux destiné, avant que l'hymen s'achève, ou bien l'instant de son hymenée sera le terme de sa vie. A ces mots, il se

transforma en une comète, & s'évanouit.

La vieille fée parla enſuite : Je doue, dit-elle, la princeſſe de tous les avantages de l'eſprit ; mais toutes les volontés qu'elle formera juſqu'à l'âge de ſeize ans lui ſeront funeſtes pendant tout le reſte de ſa vie. A ces mots, il parut dans l'appartement un monſtre affreuſement armé, la fée s'aſſit deſſus, & traverſa ainſi tout le palais.

Le roi & la reine reſtèrent dans une conſternation profonde. La prédiction du génie les accabloit, les conditions qu'il avoit miſes à l'hymenée de la princeſſe y étant un obſtacle invincible, la couronne paſſoit après leur mort en des mains étrangères. L'horoſcope de la vieille fée ne les troubloit pas moins, (rien n'eſt ſi fertile en volontés qu'une fille) toutes ſes volontés lui devoient être funeſtes ; quelle perſpective de malheurs !

La fée Zorimane, pour les conſoler, leur promit de ne les point abandonner. L'effet de ces prédictions, ajouta-t-elle, ne peut être anéanti par la force de mon art ; je ne puis que l'adoucir ; alors elle prit la princeſſe entre ſes bras : Je te doue, dit-elle, d'un caractère doux & égal ; enſuite elle inſtruiſit le roi & la reine de la conduite qu'ils devoient

tenir pour l'éducation de la princesse. Acoutumez-la de bonne heure, dit-elle, à ne pas souhaiter même les choses les plus indifférentes; que toutes les actions de sa vie soient, s'il se peut, involontaires. A ces mots, elle les embrassa, & retourna dans un de ses palais.

Lorsque la princesse a commencé d'avoir de la raison, on m'a choisie pour être sa gouvernante. Souvent la fée est venue m'apprendre elle-même comment je devois me conduire auprès d'elle. Enfin, quand elle est parvenue à un âge tout-à-fait raisonnable, le roi lui a appris sa destinée; la fée a pris soin de lui promettre un avenir moins effrayant, pourvu qu'elle suivît, jusqu'à l'âge de seize ans, la conduite qu'on lui avoit inspirée; & pour la mieux accoutumer aux contrariétés, la fée lui avoit donné un anneau qu'elle portoit toujours sur elle, dont voici l'étonnante vertu. Lorsque la princesse considéroit les jardins du palais, dans le moment qu'elle trouvoit quelque plaisir à les regarder, ils étoient aussitôt changés en des déserts affreux. Songeoit-elle aux beautés d'une soirée agréable pendant les jours de l'été, tout-à-coup la lune devenoit pâle, les étoiles se confondoient dans l'obscurité, l'air étoit

empli de tourbillons & de fiflemens. Enfin, l en étoit ainfi de toutes les chofes qui attiroient fon attention; & lors même qu'elle fe regardoit un moment dans une glace, elle fe voyoit des traits fi languiffans & fi peu réguliers, que fon amour-propre n'y trouvoit pas fon compte; & c'étoit-là un des effets de fa deftinée auquel elle s'expofoit le moins. Cependant rien n'eft plus aimable qu'elle; ce font des yeux dont tous les mouvemens font touchans; un teint vif, la bouche du monde la plus vermeille & la mieux ornée; une taille aifée & régulière, une démarche naturelle & gracieufe. Mais vous l'avez vue, continua la dame, & vous devez connoître que je ne vous en fais qu'une peinture imparfaite. Enfin, il y a quelques jours que la fée eft venue prévenir le roi & la reine fur la féparation d'aujourd'hui. Elle leur en promit des fuites fi favorables, qu'ils s'y font réfolus d'abord avec une efpèce de joie, qui a fait place à bien des larmes au moment de la féparation.

La gouvernante alors ceffa de parler; Amanzarifdine la remercia avec efprit & politeffe, & s'éloigna du palais. La première route qu'il fuivit le conduifit dans une vafte plaine fort étendue. Il étoit plongé dans une profonde

rêverie ; il ſe rappeloit tous les objets qu'il venoit de voir, & tout ce qu'il venoit d'apprendre ; le ſouvenir de la princeſſe Zeloïde ne le quittoit pas un moment.

(Qu'une beauté en pleurs a de charmes ! des marques de douleur ſur un beau viſage ſont ſouvent pour l'amour de plus puiſſantes armes que les ris folâtres ; le cœur ne peut alors ſe refuſer une pitié qui l'entraîne aiſément à la tendreſſe). Amanzariſdine ſentoit un trouble qui lui paroiſſoit aimable ; les malheurs de la princeſſe lui rappeloient toutes les grâces dont elle étoit parée, & ces grâces qui l'avoient charmé le rendoient plus ſenſible à ſes malheurs.

Ces réflexions qui l'occupoient furent interrompues par des objets qui s'offrirent à ſes regards ; c'étoit un bâtiment d'une ſtructure magnifique, quoiqu'irrégulière. Quinze pavillons, tous différens les uns des autres, formoient un édifice en demi-cercle. Il étoit entouré d'un vaſte foſſé, & ſur le frontiſpice du portail on liſoit ces mots.

Accourez, jeuneſſe volage,
C'eſt ici le ſéjour de la félicité.

Amanzariſdine traverſa d'abord une cour

pacieuſe, il entra ſous une veſtibule en orme de dôme, qui le conduiſit au premier les quinze pavillons; il le trouva habité par ne infinité de dames parfaitement belles, qui le reçurent avec l'accueil du monde le plus flatteur. Les regards tendres, les propos gracieux ne furent point épargnés pour e rendre ſenſible; on lui propoſa mille ortes d'amuſemens. Entroit-il dans un appartement, il y trouvoit une table couverte les mets les plus exquis, dont elles lui aiſoient les honneurs avec les attentions es plus polies & les plus ſéductrices. Les nes lui verſoient dans des coupes d'or des vins délicieux; d'autres formoient de leurs voix des accens d'une harmonie tendre, & par des danſes & des jeux ſembloient l'engager à reſſentir pour elles les paſſions qu'elles exprimoient; mais tous ces efforts ne purent rien ſur ſon cœur; le ſouvenir de la princeſſe Zeloïde lui étoit mille fois plus cher; il ſe déroba à leurs empreſſemens, & paſſa dans le pavillon voiſin.

Il y trouva encore d'autres dames dont la beauté & les ajuſtemens étoient différens. Auſſi ſéduiſantes que celles qu'il venoit de quitter, elles cherchèrent auſſi à l'engager par mille careſſes, mais il fut encore y ré-

fifter; & quoique dans chaque pavillon où il paffoit, il fe trouvât toujours environné de nouvelles dames plus belles les unes que les autres, & qui lui prodiguoient avec art les politeffes les plus engageantes : fon cœur fut toujours infenfible, & il parvint jufqu'au quatorzième pavillon, fans que rien pût ébranler fa conftance.

Il étoit habité par une feule dame dont les traits le frappèrent d'abord ; ils avoient quelque chofe de fi reffemblant à ceux de fa chère Zéloïde, qu'il ne put fe refufer au plaifir d'être auprès d'elle. La dame s'apperçut de fa joie & de fon trouble, & lui montra les difpofitions les plus favorables ; il fe laiffa féduire, & fans trop examiner fi c'étoit Zéloïde, il fe livra tout entier au penchant que la dame paroiffoit avoir pour lui. Dans des momens il fe reprochoit l'engagement dans lequel il tomboit : il craignoit que ce ne fût une infidélité à fa chère princeffe ; mais fon erreur lui paroiffoit aimable, & il ne chercha à éclaircir fon doute, que lorfqu'il eut répondu aux mouvemens fi tendres que la dame lui découvroit.

Quand il apprit qu'elle n'étoit point Zéloïde, tout-à-coup la trifteffe s'empara de fon

cœur, & parut sur son visage ; son empressement fit place à une froideur extrême ; elle s'en apperçut, & lui en fit des reproches. Madame, répondit-il, il faut vous parler de bonne foi : si le penchant étoit un mouvement volontaire, vous seriez la personne du monde que j'aimerois davantage & plus longtems ; mais je ne suis plus maître de mon cœur. Une princesse trop aimable que je n'ai vue qu'un moment, & que je ne reverrai peut-être de ma vie, s'en est rendue souveraine ; je ne me suis senti de penchant pour vous qu'autant que la ressemblance que j'ai trouvée entre vos traits & les siens m'a séduit. Je vois bien que je suis destiné à l'aimer toujours, puisque vous ne me rendez pas infidèle.

Votre sort me touche, lui répliqua la dame, vous ne pouvez plus revoir les pavillons dont vous êtes sorti, car vous n'y trouveriez plus d'entrée ; & le malheur le plus triste vous est réservé, si vous passez dans le pavillon voisin ; telles sont ici les loix du génie qui préside sur les cœurs. Un mortel qui est entré dans ce palais est condamné à des peines cruelles, s'il n'y peut fixer son cœur, ou du moins son séjour. Cet avis ne fit point d'impression sur lui, il

alla dans le pavilion ſuivant, qui s'ouvr tout-à-coup lorſqu'il y entra ; il ſe trouv à la porte d'une ville ſituée dans une plain où la vue ſe perdoit de tous les autres côté. Revenu enfin de la ſurpriſe que lui avo cauſé la rapidité du voyage, il voulut entre dans la ville, mais dans le moment qu'il ſ baiſſoit pour paſſer ſous un voile attaché e travers de la porte, une main inviſible l noua autour de ſa tête, & lui ôta e même-temps l'uſage de la vue ; alors un voix formidable prononça diſtinctement ce mots :

La liberté n'eſt point un crime,
Et ce bonheur ſi légitime
Ne nous coûte jamais de regrets ni de pleurs
Mais de l'amour bientôt on reſſent la vengeanc
Quand on veut goûter ſes faveurs
Sans reconnoître ſa puiſſance.

Il étoit ſi occupé du chaperon qui couvroi ſes yeux, qu'il n'entendit point cet oracle il fit cent efforts pour arracher ce bandea fatal ; mais reconnoiſſant qu'ils étoient inu tiles, il marcha à l'aventure dans la ville A peine eut-il fait quelques pas, qu'il en tendit parler proche de lui, & s'adreſſant

la

la voix qu'il avoit entendue : apprenez-moi, dit-il, s'il est possible, par quel charme je me trouve ici privé de la lumière. Quel est ce séjour que je ne connois point, & que j'habite ? N'avez-vous pas entendu, lui répondit-on, l'oracle prononcé quand vous êtes entré dans cette ville ? C'est ici que l'amour punit les mortels qui goûtent ses plaisirs, sans porter ses chaînes. Sans porter ses chaînes, dit Amanzarifdine, & méritai-je d'être puni ? J'aime une princesse charmante sans espoir même de la revoir jamais. Vous l'aimez, répliqua-t-on, votre tendresse pour elle s'est bien fait connoître dans le palais dont vous sortez ; car je sais comment on s'y comporte : j'ai passé comme vous de ce palais funeste dans cette ville malheureuse ; & tout ce qu'on entend ici de personnes éprouvent un même sort. Quand le sommeil ou quelqu'autre assujettissement viendra vous surprendre, vous n'avez qu'à chercher quelque temps à tatons toute la ville est formée par des galeries, où l'on trouve tout ce qu'il faut pour prolonger une vie aussi déplorable que la nôtre ; un rayon d'espoir cependant nous flatte tous ; il y a dans un endroit de cette ville une flèche suspendue en l'air à portée d'être

touchée ; ceux d'entre nous qui ſont aſſez heureux pour la trouver, ſont à l'inſtant délivrés du bandeau fatal, & tranſportés dans un autre ſéjour. Amanzariſdine remercia l'habitant aveuglé qui venoit de l'inſtruire, il ſe promit de chercher cette flèche précieuſe juſqu'à ce qu'il l'eût trouvée, ou que la mort eût terminé ſa peine. Il marchoit à grands pas, ſans ſavoir où il les portoit ; enfin, après s'être donné long-temps des mouvemens inutiles, il ſe ſentit ſi fatigué, qu'il fut obligé d'aller chercher du repos, il toucha la muraille d'une gallerie, & la ſuivit juſqu'à ce qu'il trouvât une porte ouverte ; en y entrant, il entendit un bruit de pluſieurs voix, & ayant trouvé un lit qui n'étoit point occupé, il ſe jeta deſſus : un moment après il ſentit quelqu'un qui vint ſe mettre à côté de lui, & lui dit : il eſt temps de ſe livrer au ſommeil. Que vous êtes heureux, répartit-il, de pouvoir vous promettre du repos ! Pour moi, le voile affreux qui m'ôte la vue ne me laiſſe pas un moment de tranquillité : plût au cruel génie qui exerce ſa vengeance ſur nous, que l'inſtant où j'ai été privé de la lumière eût été le dernier de ma vie ! Il eſt aiſé de connoître que vous êtes un

nouveau venu, lui dit celui qui étoit couché près de lui, vous êtes encore aux premières douleurs, mais laissez faire le temps, à force d'être malheureux on ressent moins ses disgrâces. Vous m'offrez là une ressource bien flatteuse, répondit Amanzarifdine; en voici une plus douce, repliqua l'ancien habitant, il y a dans le milieu de cette ville un obélisque dont voici l'étonnante vertu; vous n'avez qu'à y appuyer votre front pendant quelques momens, il se fera en vous un si grand changement, que le souvenir du passé sera entièrement effacé de votre mémoire, & que vous perdrez aussi l'idée de l'avenir. Non, dit Amanzarifdine, je ne veux point profiter de votre conseil, quoique le souvenir du passé fasse presque toute l'horreur de l'état où je suis, je ne saurois me résoudre à le perdre. Quoi, je pourrois oublier cette charmante princesse que j'ai vu enlever dans les bras de son père, & dont les larmes avoient quelque chose de si touchant & de si tendre? Je ne souhaite de trouver cette flèche précieuse qui peut m'arracher de ce séjour fatal, que pour chercher dans tout le monde l'aimable Zéloïde, mais je ne verrai plus cet objet qui m'est si cher. Le voile cruel

qui couvre mes yeux me dérobe pour jamais le bonheur de revoir les siens. Ne vous livrez pas si fort à votre situation, dit l'ancien habitant, plutôt que de vous abandonner à un désespoir inutile, tâchez de conserver votre force & vos esprits, pour chercher chaque jour cette flèche libératrice, elle n'est pas introuvable ; il ne se passe point d'instant qu'un de nous ne soit délivré par son secours ; mais comme il arrive aussi fréquemment des nouveaux venus, la ville n'est jamais moins remplie.

Le discours de l'ancien habitant venoit de lui donner un rayon d'espoir qui diminuoit un peu sa douleur. Qu'il y a d'injustice, dit-il, dans la façon dont nous sommes punis ici par le génie qui préside sur les cœurs : il nous fait un crime d'avoir goûté ses plaisirs, sans avoir porté ses chaînes ; car ce sont là les termes de l'oracle qui nous est prononcé en entrant dans ce fatal séjour ; ce reproche n'est point fondé, il faut aimer pour connoître les plaisirs que l'amour nous donne ; & près d'une beauté qui nous est indifférente, on ne trouve rien qui puisse s'appeler plaisir. Que vous êtes dans l'erreur, répliqua l'ancien habitant, ce n'est qu'une personne qui nous aime, &

qui nous eſt indifférente, qui nous offre de véritables plaiſirs, puiſqu'ils ne ſont pas troublés par la jalouſie, par les craintes de l'abſence, ou l'abſence même, & enfin par cent dégoûts qui naiſſent d'un amour mutuel. Ah ! dit Amanzariſdine, ces dégoûts que vous croyez ſi contraires aux plaiſirs, ne ſervent qu'à les rendre plus vifs. L'abſence coûte des peines cruelles, il eſt vrai, on ne paſſe que de triſtes momens loin d'un objet qui nous eſt cher; mais auſſi quelle joie, quels doux tranſports ſuccèdent à ces triſtes momens, lorſqu'on ſe trouve auprès de ce qu'on aime. Eſt-on tourmenté par des mouvemens de jalouſie, on ſouffre infiniment ſans doute; on ne connoît plus le repos, on perd le goût des choſes qui nous amuſoient, on hait juſqu'à ſoi-même; mais quel plaiſir ne reſſent-on pas, lorſque ces ſoupçons qui nous tyranniſoient, ſe trouvent mal fondés, & que la perſonne aimée nous paroît toujours fidelle. A-t-on vécu quelques jours dans la triſte contrainte de feindre de la froideur pour ce qu'on aime, afin de tromper les yeux d'un mari ou d'une mère; quelles douceurs ne goûte-t-on pas lorſqu'on retrouve un inſtant où l'on n'eſt plus obſervé que par le tendre amour? Alors

ces ſentimens retenus pendant quelque temps n'en ſont devenus que plus vifs & plus ſincères. Ainſi on peut établir que l'abſence ne ſert qu'à nous ménager les plaiſirs du retour. Que la jalouſie nous fait mieux connoître le bonheur d'être aimé, & que la crainte nous rend plus amoureux & plus empreſſés. Je vous quitte, ajouta-t-il, je ne me trouve plus de laſſitude, & je vais chercher ce gage précieux de notre liberté; alors il ſortit de la galerie, & ſe promena juſqu'au ſoir dans la ville, ſans s'arrêter. Tout ce qu'il touchoit un moment étoit cette flêche ſouhaitée, & tout ce qu'il examinoit ne l'étoit plus.

Déjà la nuit étoit fort avancée, lorſque ſe ſentant preſſé par le ſommeil, il entra dans la première galerie qu'il toucha; il y trouva deux compagnons de ſes diſgrâces, & adreſſant la parole à l'un d'eux, qui pouſſoit à tous momens de profonds ſoupirs, il le pria de conter ſes aventures; l'autre habitant joignit ſes inſtances à celle d'Amanzarifdine; Mutalib, dit-il, cédez à notre curioſité. Il y conſentit, & commença ainſi.

HISTOIRE

De Mutalib.

JE ſuis fils d'un habitant de Surate ; mon père m'ayant fait voyager pendant les premières années de ma jeuneſſe , j'avois un peu plus de vingt ans lorſque j'abordai dans une iſle ſituée près du golfe Perſique. C'eſt le plus beau ſéjour du monde par la température de l'air & par les mœurs des peuples qui l'habitent. Ils ont trouvé le moyen d'accorder les bienſéances avec cette douce liberté qui fait le charme de la ſociété. Les femmes y ont beaucoup de penchant au plaiſir ; dès leur tendre enfance, amour eſt le premier mot qu'on leur apprend à prononcer , & dès qu'elles ſont parvenues à l'âge où régnent les paſſions , aimer eſt le premier mouvement que leur cœur éprouve ; elles ne ſont pas généralement belles ; mais elles ont preſque toutes ces grâces ſéduiſantes qui ont tant de droit ſur les cœurs , & ſans leſquelles la beauté même n'a preſque point de pouvoir. Il ne leur manque, pour être accomplies , qu'un peu moins d'inégalité ,

car leur cœur qui devient aifément fenfible, ne l'eft pas longtemps pour le même objet ; cette inégalité vient prefque toujours de l'éducation que les mères donnent à leurs filles ; vous allez en être perfuadée par le récit des aventures que j'ai eues dans cette ifle.

A peine y fus-je arrivé que je m'appliquai à connoître le caractère & le goût des perfonnes de cette nation ; je remarquai qu'il y avoit des modes jufques dans les vifages ; quelquefois les grands yeux bien ouverts étoient eftimés les plus beaux ; le goût changeoit, il falloit ou les rétrécir, ou fe réfoudre à ne les avoir pas à la mode. Les hommes s'affujettiffoient à cette variété, & dans les vifages, & dans les habits. L'efprit orné, la jufteffe du difcernement, le bon caractère n'étoient pas des qualités qu'ils recherchoient pour plaire au beau fexe. Ils avoient réduit les talens & les vertus de la fociété à d'autres objets. Il falloit pour être homme agréable, s'être formé un certain jargon qui étoit en ufage ; manquer affez fouvent de complaifance pour les dames, favoir les petits événemens que l'amour caufoit entr'elles, & les divulguer, fe mêler aux jeux & aux amufemens dont elles faifoient leurs occu-

pations; & ſur-tout faire une dépenſe brillante, c'étoit là le mérite accompli.

Ces dames, chacune dans leurs ſociétés différentes, s'aſſembloient preſque tous les ſoirs pour ſacrifier au génie qui préſidoit aux feſtins. Il falloit que les cavaliers, pour être admis à ces ſacrifices, fuſſent d'une humeur extrêmement enjouée, qu'ils chantaſſent des hymnes en l'honneur de ce génie, & de celui de la tendreſſe. Les dames y contoient les aventures galantes de leurs amies, & elles narroient d'autant mieux ces ſortes d'évènemens, que preſque toutes n'avoient qu'à parler d'après elles-mêmes, pour faire des portraits aſſez marqués.

Un jour que j'aſſiſtois à l'un de ces ſacrifices, je me trouvai placé auprès d'une jeune perſonne, qui s'appeloit Liſoïne; elle avoit toutes les grâces de la jeuneſſe, quoique les traits de ſon viſage ne fuſſent point du tout aimables; ſa mère étant groſſe d'elle, avoit vu en ſonge Borée, un de ces génies qui régnent dans l'air. Il lui avoit laiſſé des impreſſions ſi vives, que Liſoïne, qu'elle mit au jour, en reçut toute la reſſemblance.

Elle avoit beaucoup d'eſprit & une imagination vive & grâcieuſe; elle donnoit aux

plus petites choſes qu'elle diſoit un certain agrément qu'on leur trouve ſi rarement ; on me preſſa de former quelques accens en l'honneur du génie. Je chantai la joie & les plaiſirs qu'il faiſoit régner, & la beauté des dames de l'aſſemblée ; je n'oubliai pas de louer Liſoïne ſur ſon eſprit & ſur ſa jeuneſſe, elle y parut ſenſible, & m'ayant engagé de me trouver chaque ſoirée à ces mêmes ſacrifices, elle s'y rendoit régulièrement ; elle avoit pour moi des attentions aſſez marquées pour que l'aſſemblée s'en apperçût ; de mon côté je n'épargnois point les hymnes en l'honneur du génie, où je mêlois toujours quelques traits flateurs pour elle, & c'eſt ſur la foi des chants qu'elle crut que je l'aimois, & qu'elle m'avoua qu'elle ſentoit pour moi un penchant aſſez tendre.

Son cœur étoit infiniment ſenſible, diſoit-elle ; toujours le même, & toujours occupé de l'objet aimé ; cette ſorte de tendreſſe étoit rare dans cette iſle. Je voulus connoître ſi Liſoïne en étoit capable, & j'obſervai toutes ſes démarches avec ſoin.

J'appris au bout de quelques jours que, dans un de ces ſacrifices où je n'avois pu me trouver, elle avoit été auſſi brillante

qu'à ſon ordinaire, & qu'elle avoit plusieurs fois adreſſé des regards tendres à un jeune habitant de cette isle, qui etoit d'une repréſentation fort aimable; qu'elle lui avoit même fait des reproches ſur ce qu'il remarquoit peu les attentions qu'elle avoit pour lui. Je trouvois que cette conduite démentoit beaucoup cette délicateſſe de ſentimens dont elle s'étoit piquée; & comme le plus grand charme qu'elle avoit pour moi étoit l'idée qu'elle m'avoit donnée de ſon cœur, qui ſavoit aimer parfaitement; dès que je crus qu'il étoit comme celui des autres dames de cette iſle, inconſtance pour inconſtance, j'aimai mieux la trouver dans le cœur d'une perſonne plus jolie. Je fus quelques jours ſans voir Liſoïne; elle m'en fit des reproches fort tendres, & elle me jura, pour ſe juſtifier des ſujets que j'avois de me plaindre, qu'à l'avenir ſa conduite feroit ſi égale & ſi ſincère, que je trouverois en elle tout ce qui peut flatter l'amant le plus délicat.

Effectivement, elle parut pendant quelque temps n'être occupée que de moi; elle m'écrivoit chaque jour des lettres fort vives; elle cherchoit avec empreſſement les occaſions de me voir, & j'aurois cru qu'elle

m'aimoit de bonne foi, fans une occafion qui me fit connoître qu'on parvenoit à lui plaire fans être aimé d'elle.

Il eft dans l'année un temps où certain génie s'empare des peuples de cette isle. Ils entrent dans une forte d'ivreffe qui les rend différens d'eux-mêmes; ils courent au bruit de plufieurs inftrumens; fouvent ils fe voient fans fe connoître, & fe reconnoiffent fans fe voir. J'apperçus Lifoïne que je ne croyois point y trouver; elle parloit d'un air miftérieux à un jeune homme qui étoit auprès d'elle. Je m'approchai fans être reconnu; elle lui tenoit des difcours fort tendres, & baifoit quelquefois fa main qu'elle lui laiffoit dans la fienne; & enfin avant de fe féparer, ils fe promirent de fe revoir le lendemain.

Je me fis reconnoître de Lifoïne : ne vous allarmez point, lui dis-je, je fuis charmé d'être devenu votre confident, j'ai entendu votre converfation, & ne veux point vous en faire de reproches; je ne prétends plus à votre cœur, puifqu'il n'eft pas capable de ces fentimens & de cette délicateffe que vos difcours & vos lettres m'ont tant de fois vantés.

Que vous êtes injufte, me répondit-elle!

vous m'accusez d'inconstance dans le moment où je suis le plus occupée de vous : ce jeune homme que vous avez vu près de moi est Arsene; je sais qu'il est votre ami, & ne croyant pas de vous voir ici, j'ai été charmée d'y trouver quelqu'un qui pût m'entretenir de vous. Ces discours tendres que vous avez entendus étoient les sentimens qu'Arsene me dit que vous avez pour moi, car il s'est apperçu de notre intelligence; vous n'auriez pas à vous plaindre de moi, si je ne vous aimois si tendrement; & la conversation d'Arsene en attirant moins mon attention, auroit moins blessé votre délicatesse : demandez-moi donc pardon de votre injustice.

Que vous me rendez honteux, lui dis-je, d'avoir pu vous soupçonner si légèrement! du moins c'est pour la dernière fois de ma vie; car je connois à présent combien je dois compter sur votre cœur.

Nous nous séparâmes alors, & depuis ce moment, voyant combien Lisoïne savoit feindre, je ne songeai plus à son cœur, & je liai une autre habitude. Je la voyois cependant quelquefois; les qualités de l'esprit que je lui trouvois me faisoient raison de celles qui lui manquoient dans le cœur,

Enfin, au bout de quelque temps, nous devînmes l'un & l'autre de bonne foi. Je lui renvoyai ſes lettres, en lui marquant que mon cœur ne me diſoit plus rien pour elle; elle me fit ſavoir que le ſien étoit tout au moins dans le même état; & enfin, ſans reproche ni aigreur, nous ceſſâmes d'avoir commerce enſemble.

Mais Liſoïne étoit trop habile pour ne pas tirer quelqu'utilité de notre rupture, afin que ſa mère ne pût en découvrir la cauſe, & de lui ôter à l'avenir la facilité d'avoir ſes amans chez elle. Vous êtes peut-être ſurpriſe, lui dit-elle un jour, de ne plus voir ici Mutalib; il eſt d'un commerce aſſez aimable; j'avouerai même qu'il m'a fort amuſée pendant quelque temps; il prétendoit être amoureux de moi, & me le diſoit avec aſſez d'eſprit; mais quand j'ai vu qu'il prétendoit auſſi que je l'aimaſſe, je l'ai prié de renoncer à ſes prétentions, & de rendre ſes viſites plus rares.

La mère de Liſoïne, qui étoit une très-bonne femme, ſe laiſſa perſuader à merveille. Cet aveu ingénu lui faiſoit trouver dans ſa fille une rigidité de vertu qui la charmoit. Quand je me trouvois avec elle, elle me traitoit avec un air d'ironie qui me fai-

ſoit pénétrer la façon dont ſa fille lui en avoit impoſé; ſi j'avois encore aimé Liſoïne, peut-être aurois-je envoyé quelqu'unes de ſes lettres aux perſonnes de ſa famille & à ſa mère même; mais mon cœur n'étoit point bleſſé, & quand on n'aime point, il eſt bien aiſé d'être raiſonnable.

Depuis ce temps-là j'ai continué mes voyages; & étant enfin arrivé dans le palais des pavillons, j'y ai éprouvé des aventures qui m'ont conduit comme vous dans cette ville fatale. Un génie qui me protège m'a fait eſpérer que j'en ſerois bientôt tiré; mais je ſouhaite cet inſtant avec plus d'impatience à meſure qu'il s'approche, & je me livre malgré moi à des regrets & à des ſoupirs, lorſque le ſommeil qui vient m'accabler m'empêche de chercher cette flèche qui doit me délivrer. A ces mots, Mutalib & Amanzarifdine ſe laiſsèrent aller ſur leur lit, & s'endormirent.

Amanzarifdine ſe réveilla bientôt, & ayant entendu du bruit, il jugea que tout étoit déjà en mouvement dans la ville; il ſe leva pour ſe promener, comme il avoit fait le jour précédent. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il ſe ſentit frappé au front avec violence; il porta la main pour connoître ce qu'il avoit

touché: c'étoit heureusement cette flèche libératrice. A peine l'eut-il tenue, qu'il se trouva dans un palais où l'art avoit épuisé tout ce qu'il a de plus superbe. Son bandeau ne voiloit plus ses yeux : quels transports de joie ne ressentoit-il pas! il échappoit à la plus triste situation du monde. Son premier mouvement fut de sortir de ce palais ; il craignoit d'y trouver encore de nouveaux sujets d'offenser l'amour ; cependant la curiosité prévalut ; il passa d'abord sous une colonnade qui soutenoit quatre dômes magnifiquement décorés ; il entra ensuite dans un sallon où quantité de lumières imitoient parfaitement bien celle du jour. Un théâtre d'une vaste étendue, & peint de la main des fées, étoit rempli par un nombre d'acteurs qui déclamoient ; deux dames assises sur un sopha formoient toute l'assemblée. Dans le moment qu'Amanzarifdine s'approcha, l'une des actrices qui représentoit Didon, se jetoit aux genoux d'Enée, & lui disoit :

Enfin c'en est donc fait, malgré ta foi donnée,
La mourante Didon se voit abandonnée,
Ingrat, pour me quitter & fuir vers d'autres lieux ?

Tu prétextes envain la volonté des Dieux :
Ne crois pas m'éblouir d'une vaine imposture,
Non, non, les justes Dieux condamnent le parjure ;
Et quand il seroit vrai que vers d'autres climats
Ils t'auroient ordonné d'aller porter tes pas,
Tu n'as pu t'arrêter sur ces bords déplorables,
Sans blesser à l'instant leurs décrets respectables ;
Et lorsqu'impunément on a franchi leurs loix,
On ose les blesser une seconde fois ;
Mais le respect des Dieux n'est pas ce qui t'anime,
Si tu m'aimois encor, loin de te faire un crime
D'oublier un arrêt que les Dieux t'ont dicté,
Ton cœur s'applaudiroit de son impiété.
Lorsqu'une fois notre ame est tendrement charmée,
On ne craint d'offenser que la personne aimée ;
Tout est sacrifié pour lui faire sa cour,
Et l'on ne connoît plus d'autres Dieux que l'amour.
Le destin te promet une gloire suprême,
Ton front doit être ceint de plus d'un diadème ;
Mais pour atteindre enfin à ces honneurs divers,
Conçois-tu les travaux qui te seront offerts ?
Si ton cœur attendri par la reconnoissance,
Pouvoit avec le mien être d'intelligence,

Tu verrois qu'en ces lieux que l'amour t'a
ſoumis ,
Les Dieux t'ont plus donné qu'ils ne t'avoient
promis ,
Faut-il te rappeler , pour attendrir ton ame ,
Les tranſports mutuels de la plus vive flamme ?
Faut-il te retracer tes ſoupirs , tes ſermens ?
Je le vois , pour toucher les volages amans ,
Loin que le ſouvenir de nos bontés paſſées
Rappelle de leurs feux les marques effacées ,
Loin de les ramener ſoumis à nos genoux ,
C'eſt plutôt leur prêter des armes contre nous.
Cruel ! vois les malheurs où tu m'as deſtinée ;
Peux-tu donc oublier la fatale journée ,
Où mon cœur confondit , trop prompt à s'en-
flammer ,
Le moment de te voir , & celui de t'aimer.

A ces mots , les acteurs ſe retirèrent confuſément ; il en parut de nouveaux qui formèrent des danſes & des jeux ſans ordre & ſans ſuite. Enfin le théâtre fut détruit ; ce n'étoit plus que des objets confondus. L'une des dames apperçut alors Amanzarifdine : Approchez , lui dit-elle , & apprenez-nous comment vous vous êtes introduit dans ce palais. Il faudroit auparavant , répondit-il , vous entretenir d'un nombre d'événemens

extraordinaires qui ont prévenu le moment où je me trouve auprès de vous. Vous nous ferez plaisir, lui dit la dame, de nous conter vos aventures. Je vais vous obéir, reprit-il. Le genre du spectacle dont vous vous amusiez à l'instant doit me rassurer ; & puisque vous avez du goût pour la diversité, peut-être que l'histoire de ma vie méritera votre attention. Du goût pour la diversité, dit la jeune dame qui jusques-là ne s'étoit point mêlée de la conversation ; cherchez, je vous prie, un autre prétexte à votre confiance ; tous ces objets bizarrement diversifiés que vous venez de voir, ne sont point du tout de mon goût, & ne flattent guere (je crois) celui de madame ; elle partage par complaisance une destinée que j'éprouve malgré moi. Qu'heureuses sont les personnes qui trouvent toujours les mêmes amusemens, lorsqu'elles ont pu les choisir elles-mêmes ; oui, pourvu, ajouta l'autre dame, qu'on ait la liberté de choisir plus d'une fois : car, s'il falloit toute sa vie s'en tenir à ce premier choix, il deviendroit bientôt ennuyeux, & peut-être insupportable.

Permettez-moi d'être d'un avis différent du vôtre, répartit Amanzarifdine, je crois

qu'il feroit plus doux de fe fixer à fa première décifion fur tous les amufemens de la vie; ce feroit de nouveaux dégoûts d'épargnés : comme l'idée va toujours plus loin que la chofe même, & qu'on trouve moins qu'on ne s'étoit promis, il en naît un certain dépit contre la chofe fouhaitée, qui vous en dégoûte bientôt, mais que malgré cela on s'en occupe encore, cette idée exagérée s'éloigne, & ce dégoût cède à un véritable attachement; l'habitude occupe l'efprit & le cœur, & la diverfité feulement les amufe, & diffère auffi, ajouta la dame, le récit que vous alliez nous faire lorfque la converfation nous a emportés. A ces mots, il céda ainfi à leur impatience.

HISTOIRE

D'Amanzarifdine.

JE fuis fils d'Amanzarifdine, un des rois de l'Afie ; ma mère eft fille du calife de Babilone. Au moment de ma naiffance, mon père, felon la coutume de fes ancêtres, fit tirer mon horofcope. Je fus ménacé d'un nombre infini de malheurs dans tout le cours de ma vie, fi la première fois que j'aimerois la raifon ne juftifioit mon amour. Ce pronoftic toucha triftement mon père ; la raifon & l'amour (difoient tous les favans du royaume) font oppofés; ils ne fe connoiffent tout au plus que de réputation, & n'habitent jamais enfemble ; la feule mefure que l'on crut pouvoir prendre, étoit de m'empêcher d'aimer, s'il étoit poffible, avant que je fuffe capable de la plus légère intelligence. Mon père ayant confulté les perfonnes les plus expérimentées de fa cour, une Fée lui confeilla, afin de m'éloigner d'avoir du goût pour les femmes, de m'élever au milieu d'elles jus-

qu'à l'âge de dix-huit ans, sans me laisser connoître que je fusse d'un sexe différent, & qu'en attendant l'expiration de ce terme, elle consulteroit son art sur ma destinée. Mon père crut ne devoir pas résister aux conseils d'une fée si puissante : & quoiqu'il n'en pénétrât pas tous les avantages, il résolut de les suivre. Il y avoit une ville proche de la capitale des états de mon père, dont une partie n'étoit habitée que par des femmes, presque toutes d'un âge fort avancé, & dont la figure ne devoit pas causer les malheurs auxquels j'étois destiné. Ce fut là où l'on me conduisit dès que je fus capable de raisonnement, elles eurent grand soin de me cacher ma naissance. Une d'elles me donnoit chaque jour des leçons de morale, & ne négligeoit rien pour m'inspirer cette supériorité sur moi-même qui met au-dessus des passions.

Je passai jusqu'à l'âge de seize ans dans ce genre de vie. Un jour que je dormois encore, une de ces femmes qui prenoit soin de moi entra dans ma chambre ; elle s'assit sur mon lit, & m'embrassant à plusieurs reprises, elle m'éveilla. Que me voulez-vous, lui dis-je ? pourquoi interrompre mon sommeil ? Ne vous plaignez pas me

dit-elle, il y a assez long-temps que vous troublez le mien; mais je ne veux me venger qu'en vous tirant de l'ignorance où vous êtes de vous-même, & en vous donnant des leçons dont vous me sachiez gré toute votre vie. Enfin, elle m'apprit ce qu'on avoit voulu me cacher; elle m'instruisit de ma naissance, & me dit que le roi mon père venoit souvent dans leur séjour où, sans que je l'apperçusse, il passoit des jours entiers à me voir au milieu d'elles, & à m'entendre; c'est, ajouta-t-elle, un mouvement qui s'appelle amour, qui m'a forcé à vous découvrir des secrets qui devoient vous être inconnus; votre cœur seul peut m'en offrir une reconnoissance qui me soit chère.

Je lui promis tout ce qu'elle voulut; mais ce qu'elle venoit de m'apprendre me rendit cette retraite si insupportable, que je ne tardai pas à m'en éloigner.

Je me rendis à la cour de mon père; je ne doutois pas d'en être aisément reconnu, la fée m'ayant dit que souvent, sans être apperçu, il m'étoit venu voir. J'avois encore pour parure l'habit de ces femmes que je fuyois; & comme il étoit de tout point différent de celui que portoient les autres

dames, j'attirois les regards de toutes les personnes devant qui je passois; je me trouvai enfin sur le bord d'un fleuve qui traverse la ville capitale des états de mon père; il se promenoit avec la reine ma mère, accompagné de toute sa cour. Dès qu'il m'apperçut, il reconnut l'habit de ces vieilles fées à qui il m'avoit confié, & croyant que c'étoit une d'elles qui venoit lui apprendre de mes nouvelles, il me fit dire d'approcher; à peine l'eus-je joint, que reconnoissant les traits de son fils, il ne put retenir ses larmes, & me tint long-temps embrassé. Ma mère me reconnut à ces marques de tendresse, elle me serra mille fois entre ses bras, ses larmes se joignirent à celles de mon père, que les miennes avoient déjà prévenues. Ces premiers mouvemens passés, le roi m'ayant conduit dans son palais, me demanda comment j'avois pû me rendre auprès de lui; je lui contai les obligations que j'avois à la vieille fée; puis-je juger, par les bontés que vous daignez me marquer, que ce soit par vos ordres que j'ai été élevé d'une façon si obscure? Ah! mon fils, me répondit le roi, qu'il m'en a coûté pour me séparer de vous! que n'ai-je pu, par quelqu'autre rémède, détourner

détourner les malheurs qui vous menacent; vous êtes destiné aux disgrâces les plus cruelles, si votre cœur se laisse entraîner à l'amour; j'ai cru que l'asyle où je vous avois conduit pouvoit vous empêcher de le connoître, & j'aimois encore mieux que les premiers jours de votre vie fussent obscurs, que de vous voir malheureux dans la suite. Jusqu'à présent, répondis-je, je puis vous assurer que mon cœur ne m'a point annoncé les malheurs qu'il doit me coûter; la vieille fée qui m'a rendu à moi-même, ne m'offre point un souvenir qui me donne lieu de craindre, & il me semble, plus je me consulte, que mon cœur ne peut jamais être rempli que par la seule tendresse qui m'attache à votre personne.

A ces mots, mon père m'embrassa, & m'ayant fait donner des habits convenables à mon sexe & à mon rang, il m'entretenoit chaque jour des principes dans lesquels un homme raisonnable doit vivre.

Je paroissois goûter avec zèle ces leçons, mais mon père qui jugeoit que le caractère d'un homme de l'âge dont j'étois ne pouvoit être ni stable ni solide, craignit que quelques-unes des dames de sa cour ne m'inspirât cette tendresse qui devoit m'ê-

tre fatale. Mon fils, me dit-il un jour, je vous trouve des diſpoſitions telles que je les ſouhaite, mais il faut que l'âge les détermine : ce ſéjour-ci pourroit les altérer ; il faut que vous me quittiez ; allez, mon fils, parcourez tous les climats qui ſont proches des bords de la méditerranée ; errez ſans vous fixer, juſqu'à ce que vous ſoyez dans un âge plus avancé ; & ſi vous trouvez enfin quelque région où les hommes naiſſent avec un éloignement pour la captivité où les dames nous aſſujettiſſent, ſéjournez-y & revenez gouverner, avec un cœur inébranlable, les états que je vous conſerve.

Il me conduiſit juſqu'au vaiſſeau qu'il avoit fait préparer, & m'ayant mis ſous la conduite d'un de ſes courtiſans, il m'embraſſa, & me laiſſa partir.

Les premiers jours de notre navigation furent aſſez heureux, mais un matin nous fûmes attaqués par deux corſaires : le combat fut ſanglant, & malgré l'avantage du nombre, je fus ſi bien ſecondé par les perſonnes de ma ſuite, que nous prîmes un des deux corſaires, & l'autre fut obligé de ſe ſauver.

Ce ſuccès fut ſuivi d'un fort triſte évé-

nement, nous fûmes ſurpris d'une tempête qui briſa les mâts & les cordages de notre bâtiment : enfin après avoir erré deux jours au gré des flots, un coup de vent nous jeta ſur une roche où nous nous brisâmes, je fus le ſeul qui échappai à ce naufrage, peut-être parce que j'avois conſervé quelque ſang-froid. Cette roche où notre vaiſſeau ſe fracaſſa touchoit preſqu'à terre, & il me fut aiſé de gagner le rivage, où après avoir marché quelque temps, j'entrai dans une grande ville.

Alors il conta aux deux dames comment il s'étoit trouvé dans cette place, où il avoit vu l'enlèvement de la princeſſe Zeloïde ; il leur fit auſſi une peinture légère de ſes aventures dans le palais des pavillons. Il n'oublia pas le triſte ſéjour qu'il avoit fait dans cette ville malheureuſe, d'où il étoit ſorti par le ſecours de cette flèche libératrice, qui l'avoit conduit dans le palais où il étoit alors.

Pendant tout le récit de ſes aventures, il avoit ſouvent les yeux attachés ſur la plus jeune des deux dames, qu'il reconnoiſſoit être la princeſſe Zeloïde ; & dans les intervalles où il parla d'elle, il plaça des traits qui découvroient aſſez tout ce qu'elle

lui avoit inſpiré pendant le ſeul inſtant où il l'avoit vue. La princeſſe ne put les entendre ſans trouble & ſans plaiſir. Dès qu'il eut achevé ſa narration, la dame qui étoit avec la princeſſe ſe leva, & ayant donné la main au prince Amanzarifdine, elle ſortit avec lui de l'appartement.

Ce prompt départ ſurprit Zéloïde, à qui la préſence du prince commençoit à n'être pas indifférente; elle rappeloit avec plaiſir les marques qu'il venoit de lui donner des tendres impreſſions qu'il avoit reçues le jour de ſon enlèvement; elle s'applaudiſſoit des ſacrifices qu'il lui avoit faits dans le palais des pavillons. Ces réflexions l'occupoient, lorſque la fée vint la joindre, elle lui demanda pourquoi elle avoit emmené ſi ſubitement le prince dont elles venoient d'apprendre l'hiſtoire: c'eſt, dit la fée, le plaiſir que vous avez marqué à l'entendre qui m'a contraint de l'éloigner. Vous êtes dans un temps où vous devez craindre plus que jamais les malheurs qui ſont attachés à toutes vos volontés. Quel malheur, reprit la princeſſe, eſt plus triſte que celui de ne faire jamais ce que je veux? d'ailleurs, pourquoi le prince partage-t-il la contrainte où je ſuis? Vous le banniſſez, j'ai lieu

d'être jaloufe, dit la fée, vous êtes ici l'unique objet de mon attention & de ma complaifance, & loin de tenir la même conduite à mon égard, la première idée qui s'offre vous occupe & vous diffipe. Non, mon aimable fée, répondit la princeffe en l'embraffant, mon cœur n'eft jamais occupé que du fouvenir de ce que je dois à votre amitié.

Il faut que je vous quitte pour quelque temps, lui dit la fée; depuis le jour de votre enlèvement, où je vous ai conduit dans ce palais, le roi votre père ignore quelle eft votre deftinée : il eft temps que j'aille l'inftruire : j'ai pris foin de faire venir dans ce féjour la dame qui vous a élevée, pour vous tenir compagnie pendant mon abfence : adieu, fouvenez-vous toujours que le bonheur du refte de votre vie dépend de l'état indifférent où il faut que votre cœur & votre efprit foient fans ceffe; contraignez votre penchant, même pour les plus petites chofes; fur-tout ne fongez plus au prince Amanzarifdine; vous l'avez regardé tantôt avec une forte de complaifance qui vous feroit funefte fi elle avoit des fuites : oubliez-le fi bien que vous le remarquiez à peine, & que vous le fuyez

ſans répugnance, quand même il s'offriroit à vos regards. A quoi vous ſerviroit un penchant pour un prince qui ne ſauroit être votre époux; car vous ſavez les conditions que le génie, qui a tiré votre horoſcope, a attaché à votre hymenée.

La gouvernante parut alors, & la fée ayant embraſſé la princeſſe, les laiſſa enſemble & partit.

Dès que la princeſſe ſe vit en liberté, elle s'abandonna à une profonde rêverie; le ſouvenir du prince ne la quittoit pas d'un moment; elle cherchoit à s'en diſtraire pour ſe conformer aux conſeils de la fée, mais ſon cœur n'y conſentoit pas. Quelquefois même elle ſouhaitoit qu'Amanzariſdine fût encore dans le palais & pût s'offrir à ſa rencontre. Enfin combattue par ſa crainte & par ſon penchant, elle devenoit chaque jour plus ſombre & plus inquiète.

La gouvernante s'en apperçut, elle voulut en pénétrer la cauſe: le départ de la fée a bien changé votre humeur, lui dit-elle un jour; depuis qu'elle vous a quitté vous êtes toujours triſte & rêveuſe; l'abſence d'une amie comme elle vaut bien (il eſt vrai) qu'on y ſoit ſenſible, mais elle n'exige pas une triſteſſe ſi profonde & ſi continuelle

que celle qui vous abſorbe. Que je ſerois heureuſe, répliqua la princeſſe, ſi je n'étois agitée que par le chagrin que doit me cauſer l'éloignement d'une généreuſe fée à qui je dois tout ; je ne combattrois pas un mouvement ſi légitime, c'en eſt un autre qui m'occupe malgré moi, & qui s'accroît à meſure que je veux y réſiſter : la fée m'a preſcrit de fuir le prince Amanzarifdine & de l'oublier ; ce conſeil a produit dans mon cœur un effet tout contraire. Le jour qu'il nous a conté ſes aventures, j'ai remarqué dans ſa perſonne & dans ſes diſcours un charme que je ne ſaurois expliquer, & qui le rend toujours préſent à mon ſouvenir. Je fuis cette image, & je la retrouve au moment que je crois l'avoir perdue. Quoi, répondit la gouvernante, la crainte des malheurs que la fée vous a fait preſſentir, ſi votre cœur s'occupoit du prince Amanzarifdine, ne doit-elle pas ſuffire pour vous le rendre indifférent ? & depuis le temps que vous ſavez que tous vos déſirs vous doivent être funeſtes, ne devriez-vous pas vous être accoutumée à une indifférence parfaite pour toutes les choſes de la vie ?

Hélas, reprit la princeſſe, eſt-ce que la raiſon détermine notre cœur, elle ne peut

que lui découvrir le penchant qu'il doit suivre, mais elle n'a pas la force de l'y entraîner : d'ailleurs, si ce sont mes seules volontés qui doivent m'être funestes, pourquoi le sort me feroit-il un crime de ma tendresse, l'amour est-il un mouvement volontaire ? non c'est un ascendant plus puissant qui nous entraîne malgré nous ; c'est ma destinée qui me force d'aimer, doit-elle me punir des efforts qu'il me coûte ? & si la sagesse consiste à lutter contre cette puissance qui détermine les événemens de notre vie, dépend-il de soi de la pratiquer ? ne me rappelez donc plus des conseils que je ne suis pas maîtresse de suivre. Vous n'ôteriez rien à mes dispositions, & vous ajouteriez seulement à mon trouble. Je ne vous contredirai plus, répondit la gouvernante, & je vais au contraire tâcher d'adoucir votre inquiétude.

Alors elle quitta la princesse, & jugeant par ce que la fée lui avoit dit de fuir le prince s'il s'offroit à sa vue, qu'il pouvoit être encore dans le palais, elle le chercha de toutes parts, & l'ayant joint enfin, elle lui parla & en reçut cette lettre qu'elle apporta à la princesse.

Lettre d'Amanzarifdine à la princeffe Zeloïde.

La fée en me permettant de refter dans ce palais, m'a défendu de vous voir un moment, elle m'a rendu cette loi refpectable en me faifant connoître les difgrâces que vous éprouveriez fi je jouiffois de votre préfence; quelqu'idée que je me faffe du bonheur d'être auprès de vous, j'aurai la force de m'en priver, puifqu'il doit vous être funefte; c'eft auffi le feul obftacle qui pouvoit m'arrêter, & il ne me refte pour ajouter à cette trifte contrainte où je me trouve, qu'à connoître fi vous daignerez me plaindre.

La princeffe en lifant ce billet, reffentit un trouble qu'elle ne fut pas maîtreffe de cacher. Le prince eft donc dans ce palais, dit-elle à la gouvernante: oui, madame, répondit-elle, je l'ai trouvé dans l'appartement de la fée; il m'a abordé dès qu'il m'a apperçu, & m'ayant donné cette lettre d'une main tremblante: daignez, m'a-t-il dit, la rendre à la princeffe, & m'apprendre bientôt ce qu'elle ordonne de mon fort; je l'ai quitté à l'inftant, fans lui apprendre les impreffions qu'il vous a faites

Vous ne lui avez donc point parlé de moi, reprit la princeſſe : hé bien, il ignorera toujours mes ſentimens : reportez-lui ſa lettre, & dites-lui que je ne l'ai point lue. Alors elle voulut la remettre à la gouvernante ; mais un penchant plus fort qu'elle-même l'entraînoit, & après s'être fait quelque temps violence, elle écrivit ces mots, & chargea la gouvernante de les porter au prince Amanzarifdine.

La fée m'a ordonné de vous oublier, & pour m'y engager, elle m'a annoncé des malheurs infinis ſi je m'occupois un moment de vous. J'ai tout mis en uſage pour lui obéir, jugez par la démarche que je fais ſi mon cœur y a réuſſi.

La gouvernante alla rejoindre le prince, & Zeloïde ſe trouvant ſeule, ſe livra toute entière à la joie qu'elle reſſentoit de connoître qu'elle étoit aimée : elle relut plus d'une fois les nouvelles marques qu'elle venoit d'en recevoir. Cependant elle ſe reprochoit quelquefois d'avoir laiſſé connoître au prince le goût qu'elle ſe ſentoit pour lui ; & dans d'autres momens elle trouvoit que le billet qu'elle lui avoit écrit ne diſoit

pas aſſez ; elle craignoit qu'il n'y pénétrât pas le progrès qu'il avoit fait ſur ſon cœur, & qu'il ne cherchât à vaincre la tendreſſe qu'il avoit pour elle.

A ces agitations ſe joignirent l'impatience du retour de la gouvernante ; elle vouloit ſavoir comment le prince avoit reçu ſa lettre : quel trouble avoit alors paru ſon viſage, tout ce qu'il avoit penſé en la liſant ; combien de fois il l'avoit relue. Ellé ſe faiſoit par avance l'image d'un récit dont toutes les circonſtances lui étoient chères, & ſon inquiétude fut extrême lorſqu'elle vit la journée preſque entière ſe paſſer ſans que ſa gouvernante vînt lui rendre réponſe. Elle ſe plaignoit de ſa négligence ; quelquefois elle s'accuſoit elle-même de le condamner ſi légèrement. Enfin la gouvernante arriva : que vous avez tardé, lui dit-elle! vous deviez juger de mon impatience. J'ai rendu votre lettre, dit la gouvernante, & le prince s'eſt retiré pour la lire ; j'ai attendu quelque temps, & ne le voyant point revenir, j'ai deſcendu dans les jardins où je me ſuis promenée juſqu'à préſent.

Zeloïde fut d'abord piquée de ce qu'Amanzariſdine ne lui avoit point récrit, mais bientôt elle trouva dans ſon cœur mille rai-

fons pour le juftifier, & dès le lendemain elle lui renvoya la gouvernante, perfuadée qu'il l'attendoit lui-même avec impatience: mais lorfqu'elle fut de retour, la princeffe apprit avec un dépit extrême qu'elle n'avoit point trouvé le prince, quoiqu'elle l'eût cherché dans tout le palais; elle ne favoit que juger de cette abfence, & fon inquiétude devint bien plus vive, lorfque plufieurs jours fe pafsèrent fans qu'elle reçût de fes nouvelles. Elle s'abandonna à une trifteffe extrême.

Que je fuis touchée de l'état où vous êtes, lui dit un jour la gouvernante, vous vous livrez à des regrets dont je crains que le prince ne foit pas digne; s'il vous avoit bien aimée, il ne fe feroit pas éloigné de ce palais: je dois même vous dire que je remarquai en lui rendant votre lettre, qu'il n'avoit point ce vif empreffement fi naturel à un amant qui reçoit une pareille grâce de ce qu'il aime. Ce difcours acheva d'irriter la princeffe; elle fe retira dans fon appartement, où après s'être imaginé tout ce qui pourroit lui donner lieu de fe plaindre du prince, elle réfolut d'aller le chercher elle-même dans tout le palais. Son dépit ne lui laiffoit plus le fouvenir des

conseils que la fée lui avoit donnés ; elle parcourut tous les appartemens & trouva enfin Amanzarifdine.

Pourquoi ne reçois-je plus de vos nouvelles, dit-elle, songez-vous à l'outrage que vous me faites, en désavouant par votre négligence les sentimens que vous m'aviez découverts ? Le prince ne lui répondit que par des regards inquiets, il affectoit même d'être peu satisfait de sa présence.

Ah ! que dois-je juger de cette froideur, dit la princesse ? Le jour que vous contâtes vos aventures & les miennes, je ne remarquai que trop que vous me reconnoissiez pour cette fille infortunée que vous aviez vu enlever dans les bras de son père, vous paroissiez partager mon triste destin par un mouvement plus vif que la pitié ; depuis vous avez paru confirmer, par la lettre que vous m'avez écrite, le penchant que je vous croyois pour moi ; mais hélas ! je me suis bien trompée ; depuis que je vous ai laissé connoître la place que vous teniez dans mon cœur, je n'ai reçu de vous que des marques d'oubli & d'indifférence. Vous savez à quels malheurs je suis destinée si je satisfais une seule de mes volontés : jusqu'à présent j'avois su me contraindre,

mais vous m'avez fait oublier la crainte de toutes ces disgrâces ; & quoique dans cet instant vous ne paroissiez point sensible aux peines auxquelles je m'éxpose, en cédant au penchant qui m'entraîne auprès de vous, peut-être mon cœur vous les pardonne-t-il.

Ah ! cruelle princesse, répondit Amanzarifdine ; pourquoi me forcez-vous à rompre le silence ! je ne puis résister à vos reproches ; c'est moi qui dois me plaindre de vous ; depuis cette lettre si chère où vous me laissez connoître que ma tendresse ne vous est pas indifférente, je n'ai reçu nulles marques de votre souvenir : votre gouvernante qui m'est venue joindre chaque jour, m'a dit cent fois qu'enfin les conseils de la fée avoient prévalu sur votre cœur ; que vous vouliez absolument m'oublier, & que même vous y étiez parvenue. Ah ! la perfide nous trahissoit l'un & l'autre, reprit la princesse ; mais que je suis heureuse qu'elle m'ait trompée, lorsqu'elle m'a persuadé que vous ne m'aviez point aimé. Si vous connoissiez, dit le prince, tout ce que j'ai souffert quand j'ai cru que vous m'aviez banni de votre cœur, que vous me trouveriez digne de votre tendresse ! mais que les marques que j'en reçois m'alarment

en me rendant heureux ; vous ne ſavez pas quel ſort nous eſt deſtiné.

Le jour que je vous contai l'hiſtoire de ma vie, & que la fée, m'arrachant d'auprès de vous, me conduiſit dans cet appartement, j'ai remarqué, me dit-elle, que la princeſſe vous regarde avec complaiſance ; elle n'a plus que quelques jours à vivre dans la contrainte où elle eſt, ainſi gardez-vous de la voir & de lui parler, quand même elle viendroit dans cet appartement, car l'indifférence que vous lui marqueriez détourneroit les diſgrâces auxquelles elle s'expoſeroit en ſe livrant au penchant que j'ai connu qu'elle a pour vous ; ſans cette conduite vous feriez peut-être réduit à ne vous voir jamais. Ah ! ma princeſſe, ajouta Amanzarifdine, que je ferois à plaindre s'il me falloit éprouver un ſemblable malheur, & que je me ſuis reproché le plaiſir de recevoir votre lettre & de vous écrire, puiſqu'il peut avoir une ſuite ſi funeſte.

La fée, qui entra dans l'appartement, interrompit cet entretien : Que vous êtes contraire à vous-même, dit-elle à la princeſſe ! je vous trouve avec Amanzarifdine, après vous avoir fait connoître tout ce qui devoit vous en éloigner : vous entrez de-

main dans votre ſeizième année ; demain vous l'euſſiez pu voir ſans péril : que je vous plains ! il faut que vous expiez par des peines le plaiſir d'avoir cédé à votre penchant : adieu, éloignez-vous de ce palais ; vos malheurs finiront, mais vous n'êtes pas encore à leur terme ; ſurtout fuyez tout ce qui pourra vous attirer, & ne vous livrez qu'à ce qui vous inſpirera de la répugnance ; allez, ma chère Zeloïde, ne différez pas un moment, le temps que vous perdez ajoute de plus grands malheurs à votre deſtinée.

Ah ! que m'annoncez-vous, répondit la princeſſe ? pourquoi faut-il vous quitter ? pourquoi faut-il m'éloigner du prince ? car je ne puis vous cacher qu'il m'eſt infiniment cher. Hélas ! quelques malheurs plus grands que ceux que j'éprouve me reſtent-ils à craindre ? eſt-il un ſort plus affreux que de ſe ſéparer de ce qu'on aime ?

C'eſt vous-même, princeſſe, répondit la fée, qui vous rendez plus malheureuſe ; devez-vous vous faire une image ſi effrayante du peu de temps où il faut que vous ſoyez ſéparée de votre amant. C'eſt pour prévenir une ſéparation éternelle que je vous conſeille de vous éloigner pour quel-

que temps : n'eſt-ce pas un fort grand bonheur d'éviter par un peu d'abſence d'être à jamais privée de la vue d'un objet qui vous eſt cher ? Ah ! généreuſe fée, s'écria la princeſſe, je ne connois point à préſent cette différence ; je ſens ſeulement que je vais quitter tout ce que j'aime.

Le prince alla ſe jeter aux genoux de la fée, qu'il embraſſa cent fois : il ne put lui parler que par ſes larmes, car il étoit ſi ſaiſi, qu'il avoit perdu l'uſage de la voix.

Vos regrets, lui dit la fée, ne peuvent point changer le ſort de la princeſſe : non les mortels ne ſatisfont point les uns pour les autres aux décrets du ſort.

Alors elle embraſſa la princeſſe dont les yeux étoient baignés de larmes, & qui partit à l'inſtant, oſant à peine accorder un regard à ſon cher Amanzarifdine, qui étoit livré au plus cruel déſeſpoir.

La princeſſe toute éplorée s'éloigna inſenſiblement du palais de la fée protectrice ; elle marcha longtemps ſans tenir de route, & ſans s'appercevoir des lieux par où elle paſſoit. Déjà le jour commençoit à s'affoiblir, lorſqu'elle apperçut auprès d'elle un ſpectacle qui la fit pâlir : c'étoit un génie d'une grandeur énorme, qui attaquoit

un jeune homme que la princesse reconnut être son amant, son bras armé d'un fer tranchant alloit lui ôter la vie. La princesse, sans réfléchir, courut au génie pour l'arrêter, mais quand elle en fut tout-à-fait proche, ces deux objets furent changés en une vapeur légère qui se dissipa à l'instant, & elle entendit la voix de la fée, qui prononça ces mots :

Combats toujours les destins trop barbares,
Contrains tous tes desirs,
En y cédant, hélas! tu te prépares
De nouveaux déplaisirs.

Généreuse fée, s'écria la princesse, pouvois-je suivre ce conseil dans la situation où je viens de me trouver ? Peut-on voir ce qu'on aime dans un danger évident sans chercher à le secourir ? quoique ce que j'ai vu ne soit que l'ombre de mon cher Amanzarifdine; hélas! n'en est-ce pas trop encore pour m'alarmer : alors elle répandit un torrent de larmes, capables d'attendrir le cœur le plus insensible.

Le jour cédoit tout à-fait à la nuit, lorsqu'elle apperçut auprès d'elle deux tours; l'une étoit bien éclairée, & sembloit avoir

été conſtruite par les grâces, l'autre étoit d'un dehors lugubre ; une pâle lumière l'éclairoit à peine ; elle ne put la regarder ſans horreur, elle la choiſit cependant pour y attendre le jour, & y étant entrée, elle la trouva un peu moins triſte qu'elle n'avoit paru. Elle s'aſſit, & s'abandonna enfin au ſommeil.

Elle n'en jouit pas longtemps, ſes yeux furent ouverts avant le lever de l'aurore, & dès qu'elle l'apperçut, elle ſortit pour errer à l'aventure.

A peine eut-elle marché quelque temps, qu'elle apperçut au bout d'une avenue qu'elle avoit ſuivie, un palais dont les murs d'une compoſition tranſparente lui laiſſoient voir tout ce qui ſe paſſoit dans l'intérieur. Elle apperçut un autel ſuperbement décoré, auprès duquel étoit le génie qui préſide ſur les cœurs ; il lui ſembla que ce puiſſant génie lui faiſoit ſigne d'approcher, en lui montrant d'une main le roi ſon père & le prince ſon amant, & de l'autre une couronne. La princeſſe trop prompte à ſe perſuader ce qu'elle ſouhaitoit avec paſſion, crut d'abord que ce génie lui annonçoit la fin de ſes malheurs, elle courut, ou plutôt elle vola vers l'autel ; mais à l'inſtant qu'elle tou-

choit & ſon père & ſon amant, tout cet édifice s'évanouit, & elle ſe trouva dans un vaſte déſert ; alors cette même voix qu'elle avoit déjà entendue, lui rappela encore ces mots :

Combats toujours les deſtins trop barbares ;
Contrains tous tes deſirs
En y cédant, hélas ! tu te prépares
De nouveaux déplaiſirs.

La princeſſe avoit déjà reconnu ſa faute ; & ne put l'expier que par de nouvelles larmes ; & s'étant aſſiſe à l'ombre de quelques arbres, elle s'endormit. A ſon réveil, elle trouva aſſis à côté d'elle deux génies, l'un avoit toutes les grâces de la jeuneſſe, l'autre étoit décrépit, il avoit quelque choſe de dégoûtant dans toute ſa perſonne ; ce fut lui qui parla le premier. Fille, dit-il, nous avons réſolu, mon frère & moi, de t'honorer de notre tendreſſe, & nous diſputions, dans le moment que tu t'es réveillée, auquel de nous deux tu reſterois en partage ; nous voulons bien nous en remettre à ta déciſion : tu ne ſaurois nous échapper, ainſi il ne te reſte plus que la liberté du choix. La princeſſe ſurpriſe infiniment de ce qu'elle venoit d'entendre, reſta

ngtemps les yeux baissés sans lui répondre. Détermine-toi donc pour l'un de nous, ajouta le vieux génie, ou bien tu nous appartiendras à tous deux; jette un regard sur celui que tu veux choisir. La princesse voulut se lever & fuir, mais elle fut retenue par les deux génies, & voyant qu'elle ne pouvoit s'en débarrasser, elle crut s'exposer moins en se livrant au vieillard; elle le regarda un moment, alors le jeune génie disparut, & elle se trouva tête à tête avec l'autre. C'est donc moi que tu préfères, fille, dit-il; dès ce moment je t'accorde mon estime; il faut que je profite du penchant que tu te trouves pour moi; alors il prit les deux mains de la princesse dans l'une des siennes; elle fit des cris perçans, & voulut se défendre. Laissons-là les clameurs, dit-il; depuis que je suis dans mon troisième siècle, j'ai eu chaque jour de bonnes fortunes; tu vas en augmenter le nombre: prépare-toi d'entendre l'histoire de ma vie que je vais te conter; voilà tout ce que j'exige de mes maîtresses, je ne leur demande que de l'attention. Alors il laissa en liberté la princesse, qui, se trouvant quitte à fort bon compte, promit au génie d'être aussi attentive qu'il désiroit. Le vieillard parut

avec un visage moins austère, il s'y répandit un air de sérénité qui n'avoit plus rien de ces traits dégoûtans d'une vieillesse caduque, & son ton de voix rauque & effrayant étant devenu plus doux, il parla ainsi.

HISTOIRE

Du vieux Génie.

JE suis un génie de l'Asie, assez connu par le penchant que j'ai toujours eu d'être secourable aux mortels. Quoique mon art, qui m'élève au-dessus de beaucoup d'autres génies de la terre, semble devoir me donner autant de pouvoir sur moi-même, que j'ai de supériorité sur eux, cependant j'ai porté toute ma vie le cœur le plus tendre & le plus susceptible de ces impressions que fait naître une femme aimable; mais une délicatesse malheureuse a longtems été attachée à cette sensibilité. Ce n'étoit pas assez pour moi de plaire à une beauté dont j'étois charmé, je voulois qu'elle n'usât jamais avec moi, ni d'une dissimulation, ni d'un dé-

guisement, même les plus légers. C'étoit-là toute la vertu que j'en exigeois, au point que je lui aurois pardonné une infidélité, si elle en fût convenue. Mon enfance fut remplie par les exercices ordinaires, dont s'occupent les jeunes génies; c'est-à-dire, quelquefois à remplir l'air de tourbillons, de tonnerres & de sifflemens, à faire pâlir la lune & les étoiles, à tirer des montagnes du sein de la terre, à forcer les fleuves de remonter vers leur source, à composer des philtres pour faire naître la tendresse & d'autres secrets pour causer l'antipathie, à rajeunir des personnes accablées sous le poids de la vieillesse, à bâtir en un instant des palais & des villes même toutes entières, à en détruire d'autres en aussi peu de tems. Ce furent là les occupations des premiers jours de ma vie. Dès qu'une fois je parvins à cet âge où les passions commencent à mouvoir notre cœur, je ne m'occupai plus qu'à chercher une maîtresse aimable; mais je voulois, comme je l'ai déjà dit, qu'elle eût sur toute autre qualité, celle d'être sincère.

Pour parvenir à la trouver, je résolus de parcourir toutes les parties du monde, de choisir dans chaque pays une des plus belles

mmes, & de les tranfporter toutes dans mon palais en Afie, pour choifir encore entr'elles.

Avec le fecours de mon art, j'eus bientôt fait le tour de la terre; je ne féjournois dans les différens climats, qu'autant qu'il falloit pour connoître tout ce qu'il y avoit de femmes dont la beauté étoit en réputation. Je commençai mon voyage par les ifles de la Grèce; il y avoit dans celle de Chio une fille de l'âge de quinze ans, plus belle que les grâces; ce fut ma première proie. J'en enlevai une feconde fur les bords du Tibre; de là je traverfai la Germanie, & près des rives du Danube j'en choifis une troifième. Je parcourus enfuite toutes les Gaules, & dans une ville que baigne la Seine, je trouvai une jeune perfonne que je dérobai encore; j'en allai choifir une autre dans les climats où coule la Tamife; delà je me rendis dans cette quatrième partie du monde qui n'étoit encore connue que par les génies, où j'enlevai une fille parfaitement belle.

Je tranfportai ces fix perfonnes chacune dans un palais que j'avois conftruit moi-même auprès du mien. Elles y trouvèrent tout ce qui pouvoit charmer le goût & la vanité.

vanité. Je partageois ma journée également entr'elles ; & comme pendant le séjour que j'avois fait dans les pays où je les avois enlevées, j'avois assez pénétré leurs différens caractères, je ne m'offris jamais à elles, que sous les traits que je crus les plus convenables pour leur plaire.

J'avois remarqué que la passion dominante de la belle Germaine étoit l'ambition & l'envie de plaire ; elle trouva le palais que je lui avois destiné habité par un nombre de femmes parfaitement belles, qui lui dirent que c'étoit le sérail du calife de Babilone ; que ce prince étoit d'une figure fort aimable, & d'un commerce galant & poli, que son cœur étoit assez constant ; & que, lorsqu'il avoit pris du goût pour l'une d'elles, elle pouvoit se flatter d'être long-temps la favorite, pourvû qu'elle fût de bonne foi avec lui, même sur les choses les plus indifférentes. Le calife, ajoutèrent-elles, ne nous retient ici que volontairement ; celles pour qui le desir de lui plaire n'est pas suffisant pour les y fixer, dès qu'elles lui marquent le moindre dégoût, sont transportées à l'instant dans tel séjour qu'elles souhaitent. Voici bientôt l'heure où le prince vient se promener ici ; en

attendant qu'il arrive, venez parcourir ce vaſte & ſuperbe palais ; outre ſa ſtructure magnifique, ce qu'il a de plus race & de plus flatteur, eſt que tous les plaiſirs & les amuſemens vous ſeront offerts dès que vous les déſirerez un inſtant.

La Germaine ayant ſuivi ſes compagnes, revint dans l'appartement où l'on avoit dit que le calife devoit bientôt ſe rendre ; c'étoit moi qui m'offris à ſa vue ſous les traits d'un homme qui a toutes les grâces de la jeuneſſe. J'étois paré des plus ſuperbes habits, & environné d'une cour pompuſe. On vous a ſans-doute appris, lui dis-je, madame, que c'eſt ici le ſéjour de la liberté ; vous n'y reſterez qu'autant qu'il pourra vous paroître aimable : je voudrois qu'il pût dépendre de mes attentions & de mes ſentimens, de vous le faire habiter toute votre vie. La Germaine me répondit avec beaucoup d'eſprit & de modeſtie, & depuis ce jour elle parut ne s'appliquer qu'aux choſes qui pouvoient m'attacher à elle ; mais inſenſé que j'étois. Je ne fus pas aſſez ſatisfait de ces apparences flatteuſes, je voulus connoître ſi quelqu'autre objet ne lui étoit point plus cher que moi, & ſi ſon cœur n'étoit

point capable de déguifement ; j'avois pour l'éprouver un moyen fûr que je mis en ufage.

Un jour que j'étois auprès d'elle ; il eft un endroit de votre palais, lui dis-je, dont vous ne connoiffez pas encore le prix, & qui eft digne de curiofité ; c'eft cette extrémité de votre galerie, qui eft en forme de dôme, on l'appelle le féjour des fouhaits; vous pouvez y aller quand il vous plaira, & y former tel fouhait que vous voudrez; vous verrez naître tout-à-coup des objets qui vous affureront du fuccès de la chofe fouhaitée ; tout le myftère confifte à vous approcher d'une urne qui eft foutenue par une colonne, vous pancherez votre bouche vers cette urne, & vous prononcerez à voix baffe, fi vous voulez, le fouhait que vous aurez formé.

A peine l'eus-je quittée, qu'elle courut avec précipitation vers l'endroit que je lui avois enfeigné; elle s'approcha de l'urne, & s'étant panchée, elle prononça ces mots : *Je fouhaite que le temps qui efface la beauté des autres dames, donne toujours un nouvel éclat à la mienne.* A peine eut-elle achevé, qu'elle vit une dame dont tous les traits étoient femblables aux fiens ; à mefure

qu'elle fixoit ses regards sur elle, elle appercevoit quelques grâces nouvelles qui venoient l'embellir : tous ces objets disparurent, & elle s'en retourna dans son appartement fort satisfaite de ce qu'elle venoit de voir.

Je la joignis un instant après ; une joie extrême étoit répandue sur toute sa personne. Puis-je vous demander, lui dis-je, si vous êtes contente du séjour des souhaits ; apprenez-moi, je vous prie, quel est celui qui vous y a attirée ; j'y consens, répondit-elle, le souhait que j'ai fait m'est trop cher pour ne pas vous en faire part. J'ai souhaité de conserver toujours le seul avantage que j'ai sur toutes les dames qui composent votre cour, c'est de vous aimer plus tendrement que vous n'êtes aimé d'elles. Ah ! madame, répliquai-je, que je ressens bien le prix de sentimens si délicats & si favorables. Vous apprendrez bientôt comment je veux les reconnoître.

Je la quittai pour me rendre chez la jeune Grecque. J'avois remarqué pendant le séjour que j'avois fait auprès d'elle dans lisle de Chio, que, quoiqu'elle fût aimée de tout ce qu'il y avoit d'hommes aimables dans cette isle, elle n'étoit sensible pour aucun d'eux, je m'offris à elle sous la figure d'un

jeune Grec qui l'aimoit éperdument. C'eſt pour vous débarraſſer, lui dis-je, de la foule importune d'amans qui vous environnoit ſans-ceſſe, que je vous ai conduit dans ce ſéjour-ci, avec le ſécours d'un génie qui me protège; ce palais vous offrira tout ce qui peut vous flatter, & nous pourrons ſans trouble & ſans inquiétude nous voir & nous aimer, ſi votre cœur daigne y conſentir.

Il parut qu'elle devenoit ſenſible, & que cette froideur que je lui avois connue avoit fait place à une tendreſſe extrême. Enfin je la conduiſis dans le ſéjour des ſouhaits (car dans chaque palais des dames que j'avois enlevées, j'avois conſtruit une urne dans la même diſpoſition, & qui avoit la vertu que je viens de dépeindre) après lui en avoir enſeigné l'uſage, je m'éloignai d'elle; alors elle s'approcha de l'urne, & dit: je ſouhaite devenir auſſi ſenſible aux ſoins d'un amant, que j'en ai été peu touchée juſqu'à préſent. Elle apperçut tout-à-coup un jeune homme qui ſembloit formé exprès pour plaire; elle le regarda avec une ſorte de complaiſance qu'elle n'avoit point encore connue, elle le vit à l'inſtant diſparoître. Je l'allai retrouver un moment après dans ſon appartement:

hé bien, lui dis-je, comment vous trouvez-vous de la puiſſance de l'urne ? quel ſouhait avez-vous fait ? J'ai ſouhaité, dit-elle, que mon cœur reſtât toujours dans les diſpoſitions où il eſt de n'aimer que vous. Ah ! que vous êtes charmante, lui dis-je, qu'il m'eſt doux de vous connoître ſi tendre & ſi fidèle ! c'eſt une juſtice que vous rendez à mon cœur ; vous ſavez avec quelle indifférence j'ai régardé toutes les autres beautés de la Grece, trop content de l'eſpoir de vous plaire. Je la quittai à ces mots, pour me rendre dans le palais de la belle Roſaline que j'avois enlevée ſur les bords du Tibre.

Elle avoit été élevée dans une contrainte extrême ; à peine ſes parens lui laiſſoient-ils voir le jour. Je crus que l'ayant conduite dans un palais où régnoient les plaiſirs & les grâces, & m'offrant à elle ſous une figure aimable, je ſerois bientôt maître abſolu de ſon cœur, je mêlois chaque jour à tous les amuſemens que je pouvois imaginer pour lui plaire, les ſoins & les diſcours qui marquoient le mieux une véritable tendreſſe ; enfin, je lui enſeignai cette urne confidente des ſouhaits. Elle s'y rendit bientôt, & s'en étant ap-

prochée, elle prononça ces mots : Je souhaite connoître tous les degrés de plaisirs qui régnent dans le monde, & pouvoir les choisir à mon gré. Alors elle entendit une voix qui dit :

Tu seras obéie
Au gré de tes désirs,
Chaque instant de ta vie
T'offre ira de nouveaux plaisirs.

Elle vint me trouver très-satisfaite de cette prédiction. Je lui demandai quel usage elle avoit fait de l'urne. J'ai souhaité, répondit-elle, ne connoître d'autre plaisir que celui de posséder votre cœur, & de vous aimer toute ma vie. Que je suis heureux, lui dis-je, que vos désirs & les miens soient si bien d'intelligence ; la moitié de votre souhait en produira toujours l'entier accomplissement.

Ayant trouvé un prétexte pour m'éloigner d'elle, je passai dans le palais de cette jeune beauté que j'avois enlevée sur le rivage de la Tamise ; elle étoit d'une taille avantageuse, ses traits étoient réguliers, & elle avoit le plus beau teint du monde ; sa démarche étoit légère & grâcieuse ; je lui

avois connu beaucoup de penchant au plaisir, je ne négligeai rien pour lui paroître aimable, persuadé que pour plaire, il faut toujours amuser ce qu'on aime. Je remplissois tous ses momens par quelqu'objet qui pût l'occuper agréablement : cette conduite parut me réussir; il sembloit que je lui tenois lieu de ce qu'elle avoit dans le monde de plus cher; enfin, je la conduisis au séjour des souhaits, où, après l'avoir instruite de l'utilité qu'elle en pourroit tirer, je la laissai seule. Dès qu'elle se vit en liberté, elle s'approcha de l'urne, & dit: Je souhaite que mon cœur puisse se partager autant que mes désirs. Alors elle apperçut le génie qui préside sur les cœurs, qui lui présentoit toutes les flêches dont il étoit armé. Je la rejoignis dès qu'elle eut achevé, & lui ayant demandé quelle confidence elle avoit fait à l'urne: J'ai souhaité, dit-elle, que votre cœur me soit toujours aussi fidèle qu'il me sera cher. Je parus charmé d'un souhait si favorable pour ma tendresse; & l'ayant quitée un instant après, je passai dans le palais de la belle Américaine.

Dans la région où elle étoit née, les peuples ne connoissoient d'autres loix que cel-

les de la nature, & vivoient répandus çà & là dans les campagnes, divisés par familles. Ils parloient cependant une même langue, elle m'étoit familière, car les génies possèdent naturellement les connoissances que les hommes n'acquièrent qu'avec peine; la surprise de l'Américaine fut infinie, lorsqu'au lieu de se trouver dans une campagne déserte, & n'ayant pour retraite qu'une petite hutte, elle se vit dans un vaste palais que l'art avoit construit à plaisir. J'avois pris la forme d'un homme de sa nation : je voulus jouïr quelque temps de son embarras, & je connus qu'à mesure qu'elle s'accoutumoit à ces objets, ses idées se débrouilloient, & qu'elle avoit tout le bon sens dont les peuples des autres parties du monde sont capables.

Je crus qu'elle ne s'étoit occupée que de la tendresse qu'elle auroit pour moi, n'étant pas distraite par ces mouvemens différens que le discernement & l'expérience font naître dans les femmes de l'Europe & de l'Asie. Je mis tout en usage pour lui inspirer de l'amour, & il me sembla que j'avois réussi, ce qui me fit juger que cette passion est un mouvement naturel dans le cœur, qui n'a pas besoin du secours de

l'imagination pour naître. Enfin, après avoir remarqué en elle tous les sentimens qui paroissoient dans les dames des autres nations que j'avois enlevées, je lui appris l'usage qu'elle pourroit faire de l'urne. Elle alla bientôt dans le séjour des souhaits, & dit : Je souhaite que l'instant de ma vie qui me flattera davantage, dure autant que je voudrai. Alors elle apperçut les plaisirs sous la forme de jeunes enfans, qui portoient des aîles ; chacun d'eux s'empressoit autour d'elle ; ils étoient si attentifs à ses regards, qu'elle pouvoit à son gré les fixer, ou les faire disparoître. Je me rendis auprès d'elle, & l'ayant pressée de me faire confidence de ses souhaits. Ne concevant pas, me répondit-elle, qu'il y ait une situation plus heureuse que celle où je suis, j'ai souhaité d'y rester toute ma vie. Votre sort ne dépendra que de vous-même, répondis-je, & vous en serez bientôt certaine.

Je me dérobai d'auprès d'elle, pour me rendre dans le palais de Clarice, que j'avois enlevée sur le rivage de la Seine : j'avois également partagé mes soins & mes empressemens pour elle, & il y avoit dejà plusieurs jours qu'elle étoit instruite des mystères de l'urne ; elle l'avoit consultée plus

d'une fois; & j'avois entendu les souhaits qu'elle avoit faits, comme celui des cinq autres dames; car cette urne étoit appuyée sur une colonne concave, qui aboutissoit à un timbre si artistement composé, qu'il renvoyoit les paroles prononcées dans l'urne, avec plus d'éclat & de netteté dans une grotte où il étoit posé, & où je me rendois pour les entendre.

La première fois que Clarice alla y confier ses désirs, elle souhaita connoître la personne qu'elle aimeroit, lorsque le goût qu'elle avoit pour moi seroit cessé. D'abord elle apperçut un homme tout-à-fait aimable qui vint se jeter à ses genoux, & la remercier de ce qu'elle avoit hâté le moment où il devoit être aimé d'elle. Elle devint si éprise de ce nouvel amant, que chaque jour dès que je m'éloignois, elle couroit au séjour des souhaits, où elle passoit avec lui tous les instans qu'elle pouvoit me dérober; elle en sortoit encore au moment où je la pressai de me dire ce qu'elle avoit exigé de l'urne.

Il faut agir de bonne foi avec vous, me dit-elle, vos procédés pour moi ont été d'un si galant homme, que ce seroit y répondre mal, de ne vous pas découvrir mon

cœur tel qu'il eſt. Le jour que vous m'avez enſeigné le ſecret de l'urne des ſouhaits, portée par la ſeule curioſité, & perſuadée qu'on ne peut pas aimer toujours le même objet, j'ai ſouhaité connoître la perſonne qui vous ſuccèderoit dans mon cœur; elle s'offrit d'abord. J'avouerai ma foibleſſe; ce nouvel amant me parut ſi aimable, que je me ſuis livrée toute entière au penchant qu'il m'inſpiroit; je ne mérite plus vos bontés, ainſi éloignez-moi de vous; & me renvoyez dans le ſéjour où vous m'avez enlevée, & pour dernière marque de votre tendreſſe, livrez-moi mon amant; & me laiſſez partir avec lui.

Cet aveu qui devoit me donner de l'éloignement pour Clarice, produiſit dans mon cœur un effet tout contraire. Charmé de trouver en elle cette ſincérité que je cherchois avec tant d'ardeur dans une femme; non, Clarice, lui dis-je, vous ne partirez point; quoique le penchant que aviez pour moi ſoit effacé, vous ne m'en êtes pas moins chère; votre bonne foi vous tient lieu dans mon cœur de toute cette tendreſſe que vous m'avez ôtée; non, je ne puis me réſoudre à vous éloigner; je vous aimerai avec tant de ſoin de vous,

plaire ; que je saurai vaincre ce nouvel amour qui vous entraîne ; d'ailleurs, si vous y consentez, je saurai, par la force de mon art, trouver des secrets qui vous donneront de l'antipathie pour cet objet qui vous est si cher ; mais non, ce secours ne me satisferoit pas, je ne veux devoir votre cœur à d'autre charme qu'à celui de l'amour. Enfin, à force de la presser j'obtins d'elle de rester encore quelque temps avec moi : je lui fis valoir les beautés du séjour qu'elle habitoit, où elle étoit prévenue par tout ce qui fait les agrémens de la vie : je négligeai alors toutes les dames que j'avois enlevées pour ne m'occuper que d'elle ; mes soins n'eurent qu'un sort bien triste ! cette sincérité, par laquelle Clarice m'avoit charmée, me fit ressentir les plus cruels supplices ; elle m'avouoit de bonne foi chaque jour que son cœur ne se sentoit plus capable d'aucun retour pour moi, & que son nouvel amant en seroit toujours le maître ; cet aveu me jetoit dans un désespoir extrême : hélas, lui disois-je quelquefois, perdez cette sincérité qui m'est si funeste ! trompez-moi pour me persuader que vous m'aimez ! il est aisé d'être séduit sur ce qu'on souhaite passionnément ;

ayez ſeulement la plus légère apparence de cette tendreſſe que je vous demande ; eſt-ce pour une femme un effort ſi grand que de feindre ? non diſoit-elle, il ne dépend pas de moi : mon cœur eſt trop rempli de ce qu'il aime pour paroître occupée d'un autre objet : je ſuis forcée à vous paroître telle que je ſuis ; pouvez-vous me faire un crime de la ſeule vertu que vous m'ayez demandée ?

Enfin voyant que je ne pouvois rien gagner ſur elle, je pris le parti de l'éloigner de moi : je la conduiſis dans mon palais, où j'avois raſſemblé les cinq autres dames. Je n'avois exigé de vous, leur dis-je alors, que de bannir avec moi tous les déguiſemens, même dans les plus petites choſes ; mais il n'y en a eu qu'une qui ait été de bonne foi ſur les myſtères de l'urne ; toutes les autres ont voulu m'en impoſer ſur ce qu'elles avoient ſouhaité. Vous allez connoître ce que c'eſt d'offenſer un puiſſant génie dont le cœur eſt fait comme le mien. Vous, que j'ai enlevée près du Danube, vous avez ſouhaité que le temps qui efface la beauté de toutes les autres dames, donne toujours un nouvel éclat à la vôtre ; tenez, voilà une bouteille de cette eau ſi célébrée par les

poëtes, qui remplira l'envie que vous avez d'être toujours belle.

Pour vous, dis-je à la jeune Grecque, vous avez ſouhaité de devenir auſſi ſenſible aux ſoins d'un amant, que vous y aviez toujours été indifférente ; tenez, voilà un philtre qui donnera à votre cœur cette ſenſibilité qu'il déſire ; vos charmes feront le reſte, & feront un philtre aſſez ſûr pour vous faire aimer.

Vous avez ſouhaité, dis-je à la belle Roſaline, de connoître tous les degrés de plaiſirs, & de pouvoir les choiſir à votre gré ; allez, retournez ſur les bords du Tibre d'où je vous avois emmenée, au lieu de cette vie contrainte que vous y meniez, vous y ſerez en pleine liberté, & tous les plaiſirs vous ſeront offerts au gré de vos déſirs.

Pour vous, dis-je à la jeune perſonne que j'avois enlevée ſur les bords de la Tamiſe, vous avez ſouhaité que votre cœur pût ſe partager autant que vos déſirs, vous pouviez exiger de l'urne quelque choſe de plus difficile ; pour avoir un cœur partagé, je crois que vous n'avez qu'à ſuivre votre penchant ; quoiqu'il en ſoit, voilà un diamant ſur lequel il y a des caractères imperceptibles, qui auront la vertu de donner à votre

cœur toutes les impreſſions que vous voudrez qu'il reçoive.

J'adreſſai enſuite la parole à la belle Américaine ; votre éducation me fait bien de l'honneur, lui dis-je, vous avez paſſé tout-à-coup de cet aveugle inſtinct qui vous conduiſoit, au diſcernement le plus pénétrant & le plus délicat ; mais il faut avouer que vous devez plutôt ce progrès ſubit à votre heureux naturel qu'aux ſoins que j'ai pris de vous inſtruire : vous avez ſouhaité que l'inſtant de votre vie qui vous flatteroit davantage durât autant que vous le voudriez ; tenez voilà un anneau myſtérieux qui produira ce rare effet dès que vous l'aurez mis à l'un de vos doigts ; mais pour être plus à portée d'en faire uſage, oubliez votre ſauvage patrie, allez habiter cette ville ſi renommée que la Seine arroſe.

Ce diſcours achevé, je tournai les yeux ſur Clarice ; je ne pus la voir ſans un trouble extrême : venez, lui dis-je, cruelle Clarice, vous avez ſouhaité connoître la perſonne que vous aimeriez, lorſque le goût que vous aviez pour moi ceſſeroit ; vous l'avez vu cet amant qui m'ôte votre cœur, mais pourquoi me flattai-je qu'il vous rend infidèle : vous ne m'avez point aimé, ou du moins

votre tendresse a duré si peu de temps, qu'à peine ai-je eu celui de la connoître ; eh bien votre souhait est exaucé ; vous possédez ce qui vous est cher : partez, retournez dans votre patrie, il ne dépendroit que de mon art de rendre votre amant aussi peu constant pour vous que vous l'avez été pour moi, mais vos douleurs n'effaceroient point les miennes ; au contraire, hélas ! ce seroit les accroître que de me servir d'une vengeance qui vous feroit souffrir. Ce n'est pas-là tout ce que je veux faire pour vous, mesdames, ajoutai-je, je vais vous donner à chacune un char qui vous transportera où vous voudrez aller, & je vous prie d'emporter avec vous les pierreries & les bijoux qui sont dans vos palais ; voilà les dernières marques que je veux vous donner de mon dépit. Je dois ne me plaindre que de moi-même, vous m'avez bien fait connoître qu'il ne faut considérer les dames que telles qu'elles paroissent & non pas telles qu'elles sont. Hélas ! si j'avois suivi cette maxime, que mon sort eût été doux ! vous aviez pour moi l'extérieur du monde le plus flatteur. Clarice même, qui me coûte tant d'alarmes, n'avoit rien qui ne dût me charmer, jusqu'à l'instant où j'ai voulu

approfondir ſon cœur ; mais je devois jouir des ſentimens qu'il affectoit, ſans chercher à connoitre ce cœur ſi peu fidèle. Adieu meſdames, conſervez-moi une eſtime que je crois avoir méritée. Je les laiſſai partir alors, & j'allai me retirer dans un endroit écarté de mon palais, où après avoir quelque temps éprouvé tout le déſeſpoir d'un homme qui perd ce qu'il aime, je pris le parti de hâter, par un breuvage, l'adouciſſement que le temps apporte à toutes les douleurs, & je me retrouvai bientôt dans une tranquillité d'autant plus chère pour mon cœur, qu'il venoit d'être agité par les tranſports les plus vifs & les plus malheureux.

Mais mon cœur ſe laſſa bientôt de ce calme; l'idée des peines que l'amour m'avoit coûtées s'effaçoit chaque jour, & je me rappelois avec plaiſir les momens flatteurs qu'il m'avoit offerts. Pour me diſtraire de l'ennui que je trouvois dans ma ſolitude, je pris le parti de voyager dans toutes les isles de l'Aſie qui m'étoient inconnues : je me rendis ſur la côte de Coromandel, où je trouvai un bâtiment prêt à faire voile ; les perſonnes qui devoient s'y embarquer me parurent d'un commerce agréable. Je partis avec elles, eſpérant que leur ſociété & le changemen

de séjour éloigneroient cette humeur sombre que j'avois contractée dans mon palais. Nous eûmes quelques jours d'une navigation assez heureuse ; mais notre pilote un matin ayant apperçu des vaisseaux qui nous donnoient la chasse, il voulut les éviter ; ses efforts furent inutiles, ils étoient meilleurs voiliers que le nôtre, & nous eurent bientôt approchés : on reconnut à leurs pavillons que c'étoient des corsaires qui étoient sortis de l'isle de Sumatra. Il y a, dit notre pilote, à l'extrêmité de cette isle un royaume que l'on appelle Achem, qui est gouverné par des femmes, & comme sous leur climat on ne voit jamais naître d'hommes, elles équipent des bâtimens qui vont en course sur toutes nos côtes, pour enlever tout autant d'hommes qu'elles en peuvent trouver, & les tenir toute leur vie en esclavage.

Toutes les personnes de notre bord pâlirent à ce récit, & formèrent la résolution de défendre leur liberté aux dépens même de leur vie ; je fus le seul qui m'opposai à cette entreprise ; je leur conseillai de se laisser prendre sans défense, leur promettant que je saurois bien les tirer de cet esclavage qu'ils craignoient, & que bien loin que le séjour que nous ferions à Achem leur pût être fatal,

je les en ferois partir quand ils voudroient, chargés de toutes les richesses de ce royaume. Mais voyant que mes promesses leur faisoient peu d'impression, je voulus les convaincre de mon pouvoir par quelqu'évènement extraordinaire : je touchai notre vaisseau avec une baguette que je tenois, aussitôt il s'entr'ouvrit, l'eau y entra à grands flots, & ils se crurent trop heureux de trouver un asyle dans les bâtimens des corsaires d'Achem.

Ces femmes charmées du butin qu'elles venoient de faire, regagnèrent bientôt leur port, & nous conduisirent dans leur ville capitale, où elles nous laissèrent la liberté d'agir & de nous promener sans nous imposer aucune loi. Nous passâmes plusieurs jours dans cette situation. Les personnes qui avoient été prises avec moi ne me quittoient pas : j'eus soin de leur fournir amplement tous les besoins de la vie, & ils commençoient à beaucoup espérer des promesses que je leur avois faites ; lorsqu'un jour que nous étions rassemblés dans une grande place de la ville, nous fûmes tout-à-coup environnés par un nombre considérable de ces femmes, qui nous dirent de les suivre ; je ne voulus point qu'on leur fît de résistance,

& je fus le premier qui tendis les mains aux chaines dont on nous chargea. Nous fûmes conduits dans un vaſte palais, où nous trouvâmes un cercle de femmes aſſiſes ſur des eſtrades, qui affectoient une contenance ſérieuſe & auſtère; elles étoient toutes parfaitement belles. Une d'elles m'adreſſa la parole comme au chef de la troupe, & me dit: c'eſt ici le ſénat qui juge les criminels, préparez-vous aux peines qui vous ſont dûes.

Quel eſt notre crime, lui dis-je? Nous ne nous connoiſſons point coupables, & ſi nous le ſommes devenus ſans le ſavoir, ce ſera un adouciſſement à l'arrêt que vous allez rendre contre nous, de le voir prononcer par les plus belles bouches du monde. Cette façon de vous défendre, me répondit-elle, eſt une ſorte de réparation de l'offenſe que vous nous avez faite, mais elle n'eſt pas ſuffiſante: vous avez dû ſavoir qu'ici tous les hommes ſont eſclaves, & que lorſqu'ils ſont ſeulement huit jours dans ce royaume, il faut que d'eux-mêmes ils ſe choiſiſſent le joug qu'ils veulent ſubir; depuis que vous êtes ici, vous avez dû être informés de cette loi ſouveraine; & puiſque vous n'y avez pas ſatisfait, vous allez

recevoir par néceſſité les fers que vous vous ſeriez donnés par choix.

Alors elles tinrent conſeil entr'elles, & nous marquèrent les différentes perſonnes à qui nous devions appartenir : pour moi, grâces à l'extérieur avantageux dont je m'étois paré, je fus confiſqué au profit de la reine. Je leur demandai pour unique grâce, avant que nous fuſſions conduits aux lieux où l'on tient les eſclaves, de me laiſſer parler en particulier à mes compagnons ; elles me le permirent. Je les embraſſai tous, & leur dis que je ne leur refuſerois jamais mon ſecours : que ſouvent je me rendrois auprès d'eux, & qu'ils devoient tout attendre de mon pouvoir. Ce diſcours leur fit conſidérer ſans effroi l'eſclavage dans lequel ils venoient de tomber ; & après m'avoir témoigné leur reconnoiſſance, nous nous ſéparâmes pour nous rendre à notre deſtination.

Je fus mené au palais où les captifs de la reine étoient retenus : je mourois d'impatience de voir cette princeſſe : elle avoit autant d'eſclaves qu'il y a d'heures dans l'année : ils étoient habillés galamment, & on les inſtruiſoit à former des jeux & des danſes pour l'amuſer. Il ne ſe paſſoit point

de jour qu'elle ne vînt les visiter; ils avoient chacun une petite habitation séparée où ils trouvoient toutes les commodités de la vie; & lorsque la reine venoit les voir, on les dispersoit dans de grandes galeries, où chacun à l'envi cherchoit les différens moyens de lui plaire.

Les uns, quand elle passoit, baisoient leurs chaînes; les autres les portoient sur leurs têtes en forme d'une couronne; celui-ci, dans une chanson, à l'imitation des Grecs, élevoit son esclavage au-dessus du sceptre de tous les rois du monde. Celui-là revêtu des attributs du génie qui préside sur les cœurs, offroit aux pieds de la reine ces traits & ces feux qui font naître la tendresse. On voyoit d'un côté une troupe de ces captifs qui, par des sons, des gestes & des danses, déploroient les momens où ils étoient privés de sa présence. On en voyoit d'autres qui peignoient de la même façon la félicité de ceux d'entr'eux qui devenoient l'objet des bontés de la reine; car elle venoit s'amuser chaque jour de leurs jeux, qui étoient toujours nouveaux, & chaque jour son choix se déterminoit pour un de ses esclaves. Elle lui présentoit sa main à baiser: alors on le délivroit de ses chaînes, on l'or-

noit de guirlandes de fleurs, on le couronnoit de mirthe, & il donnoit la main à la reine & la conduifoit dans un temple où l'on révéroit la déité qui préfide aux amufemens. C'eft ainfi que les femmes de cette isle avoient nommé Vénus, reconnue dans tout le refte du monde pour la fée des plaifirs; & le facrifice achevé, l'efclave préféré rentroit dans fes chaînes, & n'étoit pas traité avec plus de diftinction que les autres.

A peine fus-je revêtu de l'habit des efclaves, que je fus conduit dans les galeries où la reine étoit attendue. Je vis naître l'émulation entre tous mes compagnons pour chercher les moyens de plaire à cette princeffe: je crus que pour y parvenir moi-même je devois prendre une route oppofée; & que mes hommages confondus avec les leurs me laifferoient moins diftinguer d'elle, qu'en affectant du dépit d'être dans fes chaînes. J'avois pris foin d'emprunter à ces trois puiffantes fées, que l'on nomme les Graces, tout ce qu'elles offrent de plus vif & de plus féducteur à l'amour même.

Lorfque la reine parut je vis les foins & les empreffemens redoubler. Qu'elle étoit digne de ces tranfports! Jamais la nature ne forma

forma rien de ſi beau : il régnoit dans ſes traits & dans ſes actions quelque choſe de touchant qui entraînoit les ames vers elle. Moi ſeul, au milieu de cette troupe attentive, je m'offris à ſes regards avec un air indifférent; je paroiſſois honteux de mes fers, & l'on voyoit la triſteſſe régner ſur mon viſage. La reine parut ſurpriſe de la contenance de ſon nouvel eſclave, qu'on lui montra d'abord ; elle loua les agrémens de ma perſonne, & ſe plaignit du chagrin dans lequel je paroiſſois plongé.

Pourquoi ces marques de douleur, me dit-elle, le ſort que tu partages avec tant d'autres hommes charmés de leur ſervitude doit-il te coûter des larmes ? Madame, lui répondis-je, ſi l'eſclavage pouvoit être un bien, ce ſeroit auprès de vous qu'il auroit des charmes ; il me ſemble même que je le trouverois aimable ſi j'avois choiſi moi-même les fers qu'on m'impoſe par néceſſité j'ignorois que par les loix de votre empire, dès que l'on y a ſéjourné quelque temps, on doit aller au-devant de l'eſclavage, afin de n'y être point entraîné malgré ſoi: ainſi, madame, ce n'eſt point le crime de mon cœur, c'eſt celui de mon ignorance qui m'a fait tomber dans vos fers ordonnez que ma

liberté me soit rendue, & j'en ferai un sacrifice volontaire à celle de vos dames vers laquelle mon penchant me portera davantage. Ce penchant, répondit la reine, peut-il t'offrir une situation plus belle que la tienne? que peut-il t'arriver de plus heureux que d'appartenir à celle qui domine dans cet empire? Mais, ajouta-t-elle avec fierté, tu m'es assez indifférent pour que je t'accorde la grâce que tu me demandes. A ces mots elle s'éloigna, & ne voulut point voir ce jour-là les jeux qui régnoient dans le palais des captifs. Elle ne choisit aucuns de ses esclaves, & s'en retourna dans son séjour ordinaire.

Je fus charmé de cette prompte retraite; & de ce qu'elle n'avoit préféré aucun de ses esclaves: c'eût été pour moi le coup le plus cruel. Je commençois à me sentir pour elle le goût le plus tendre. Je me flattai que le soin qu'elle avoit pris de me dire que je lui étois indifférent, étoit une preuve du contraire; & c'étoit sans-doute le dépit que j'avois marqué d'être dans ses fers, qui lui avoit donné des dispositions avantageuses pour moi: car c'est souvent en blessant la vanité d'une femme qu'on parvient à se faire aimer d'elle.

J'attendois avec impatience le jour où la reine devoit me rendre la liberté, que je devois reprendre dans le moment. Elle m'envoya chercher le lendemain ; elle se trouva elle-même au sénat : elle étoit assise sur un trône superbement décoré, & elle étoit parée de tous les ajustemens qui pouvoient ajouter à sa beauté. Toutes les dames de sa cour étoient également dispersées aux deux côtés du trône sur des estrades.

La reine fit signe qu'on m'ôtât mes fers : te voilà libre, dit-elle, considère toutes ces personnes charmantes qui forment ma cour ; prends ces fers qui sont au pied de mon trône, & les porte aux genoux de celle que ton penchant te fera choisir. J'obéis après avoir réfléchi quelque temps, & ramassant les chaînes qu'on venoit de me destiner, j'allai vers la dame favorite de la reine ; cette princesse qui crut que je voulois me rendre son esclave, laissa voir un trouble extrême. Je m'approchai tout-à-fait de la favorite ; vous, madame, lui dis-je, à qui la reine n'a jamais rien refusé, daignez vous joindre à mon zèle ; peut-être ne suis-je plus digne de rentrer dans ses fers après avoir voulu les rompre ; mais je ne regrettois ma

liberté que parce que je n'avois pu lui en faire un facrifice volontaire ; engagez cette charmante princeffe à recevoir le nouvel hommage que mon cœur veut lui rendre.

Alors la dame favorite fe leva & me conduifit au pied du trône, où je me profternai. La reine qui jufques-là n'avoit pu cacher l'inquiétude dont elle étoit agitée, parut avec des mouvemens de joie qui fe peignirent fur fon vifage; elle me mit elle-même dans les fers que je lui préfentois; j'ofai baifer cent fois la main chérie qui me rendoit efclave, & je crus voir dans fes yeux un trouble qui fembloit approuver mes tranfports. La reine fit figne qu'on me remenât au palais des captifs : je m'y rendis avec précipitation, flatté de l'efpoir qu'au moment qu'elle y viendroit je ferois l'efclave préféré.

Cette princeffe y arriva prefqu'auffitôt que moi. Dès qu'elle entra dans la galerie où j'étois, je me fentis naître ce trouble fi tendre que la préfence de l'objet aimé infpire; & tandis que les autres efclaves fe livroient à leurs jeux ordinaires, j'avois les yeux fixés fur elle, & je ne pus m'occuper qu'à la regarder.

Lorfqu'elle fut proche de l'endroit où j'é-

tois, elle fit ſigne à un de ſes eſclaves de s'approcher ; elle lui tendit la main : je crus que c'étoit lui dont elle alloit faire choix, je fus frappé de la plus vive douleur : je fis un grand cri qui remplit tout le palais. La reine ne fit pas ſemblant de l'entendre, & l'eſclave s'étant approché d'elle, elle lui donna ſon ſceptre : portez-le à mon nouvel eſclave, dit-elle, & qu'il vienne me le remettre : je le reçus d'une main tremblante ; & courant me proſterner aux genoux de la reine, je les tins longtemps embraſſés : elle me préſenta ſa main ; je la baiſai avec tout l'empreſſement d'un homme parfaitement amoureux ; il fallut m'en arracher pour aller me revêtir des ornemens dont je devois être paré pour conduire la reine au temple des amuſemens. Elle me ceignit elle-même les guirlandes de fleurs, & me poſa la couronne de mirthe ſur la tête : je lui donnai la main pour aller vers le temple ; mais comme nous étions prêts d'y entrer, les portes ſe fermèrent avec violence, & nous entendîmes une voix formidable qui prononça ces mots :

De ce feu, qui des cœurs fait les chères délices,
On connoît mal le prix dans cette cour,

Qu'ici l'on n'ose plus offrir de sacrifices,
Si l'on n'est conduit par l'amour.

Quoi, dit la reine, l'amour, ce dangereux génie, veut-il donner des loix dans mon empire? On dit que tous les peuples du monde lui sont assujettis, mais nous ne regardons ici ses droits & ses plaisirs que comme des amusemens: c'est le nom que nous avons donné au temple où nous allons rendre à sa mère des hommages où notre cœur n'a point de part; nous sommes accoutumées à le conserver dans une indépendance que rien n'altère: mais quels sont, ajouta-t-elle, les mouvemens que l'amour exige de nous? Ah, que vous me les avez bien fait connoître, lui dis-je, & que je suis à plaindre, si vous les ignorez vous-même! Cette douleur que j'ai ressentie quand j'ai cru tantôt que vous alliez choisir un autre esclave que moi: la joie qui y a succédé quand votre main s'est offerte à ma bouche..... Quoi, dit la reine en m'interrompant, sont-ce là les marques du pouvoir que l'amour a sur nous? Hélas, il n'a plus lieu d'accuser mon cœur! ces inquiétudes, cette joie que vous venez de me peindre, & que je ne connoissois pas encore, ne m'ont que trop oc-

cupée depuis l'instant que je vous ai vu, je vous ai souhaité ces mêmes mouvemens qui m'entraînoient malgré moi; je ressens un plaisir extrême à connoître que vous les partagez: allons, l'entrée du temple nous doit être permise, & ce génie qui a su si bien s'insinuer dans mon cœur, n'exigeoit plus apparemment que l'aveu de ma bouche: alors les portes du temple s'ouvrirent; nous y entrâmes la reine & moi, & prosternés au pied des autels, nous bénîmes cent fois le génie dont nous ressentions la puissance. La reine ordonna que toutes les dames de sa cour vinssent au temple pour y abjurer cette indépendance de cœur qu'elles avoient trop longtemps chérie. Elles s'y rendirent bientôt; là, chacune fit éclater son zèle, & offrit mille vœux au génie pour se le rendre propice; & l'on chanta trois fois à sa louange cette hymne que j'avois composée.

Souverain des mortels, redoutable génie,
Toi qui sur l'univers a des droits si puissans,
Tu formes dans nos cœurs une douce harmonie,
Reçois celle de nos accens.

Que toujours dans ton temple un légitime encens,

Te ſoit de nos reſpects une image conſtante ;
A chaque inſtant du jour fais couler dans nos ſens
Ce feu ſi beau qui les enchante.

Que toujours de tes loix notre ame dépendante,
Te faſſe d'elle-même un hommage ingénu,
Venge-toi ſur nos cœurs par ton ardeur charmante,
Du temps qu'ils ne l'ont pas connu.

De tes droits ſouverains un cœur bien prévenu,
Ne connoît point d'effort qui jamais l'intimide,
Par l'horreur des périls il n'eſt point retenu
Dès que ta lumière le guide.

Lorſque l'obſcure nuit ſur la terre préſide;
Ce trop fidèle amant (1), *par des feux enflammé*
Mépriſe le danger, fend la plaine liquide
Pour voir les yeux qui l'ont charmé.

Déjà ce jeune époux (2), *froid, pâle, inanimé,*
Voyoit les triſtes bords du ténébreux empire ;

(1) Léandre. (2) Admette.

Pour épargner les jours de cet objet aimé,
Son épouse fidèle expire.

En vain ce jeune (1) coeur que la sagesse inspire,
Voudroit se dérober à tes emportemens ;
A couvert sous l'égide, il te cède, il soupire,
Et brûle pour des yeux charmans.

Absente d'un époux pendant plus de dix ans ;
Effet prodigieux de ta puissance extrême !
Une épouse (2) fidèle immole ses amans
A cet heureux époux qu'elle aime.

Quel pouvoir est égal à ton pouvoir suprême,
O souverain génie ! ame de l'univers !
Malheureux un mortel qui, maître de soi-même,
Peut se dérober à tes fers.

Ces cérémonies achevées nous sortîmes du temple en cortège. Je conduisis la reine au palais des captifs. A peine y fus-je entré que les femmes, à qui la garde des esclaves étoit commise, voulurent me remettre mes fers, non, dit la reine, ces marques d'une honteuse servitude ne sont pas faites pour

(1) Télémaque. (2) Pénélope.

un mortel que j'aime ; je ne veux l'aſſujettir que par le cœur. Elle ordonna auſſi à toutes les dames de ſa cour de choiſir parmi leurs eſclaves celui que leur cœur préféreroit, & de lui ôter ſes chaînes : & lorſque les dames eurent fait leur choix, elle voulut que ces eſclaves favoris ne demeuraſſent plus au palais des captifs, & qu'ils ne quittaſſent leurs dames qu'autant que les loix du génie qui préſide ſur les cœurs permettent qu'on s'éloigne de ce qu'on aime.

Quel changement ſubit dans ce royaume ! les dames qui avoient toujours traité avec mépris leurs captifs, menoient l'eſclave favori en triomphe ; & pour ſe conformer à la conduite de leur reine, on vit naître en elles une émulation dans les ſentimens. Ce n'étoit que jeux, que fêtes galantes ; chacune ſe faiſoit une gloire de rendre parfaitement heureux celui qu'elle aimoit. La reine détermina deux jours de chaque ſemaine, où, dès que la nuit commenceroit à paroître, les dames l'une après l'autre aſſembleroient leurs amies & formeroient une fête où chacune auroit ſon eſclave favori. La reine la première ſuivit cette loi qu'elle avoit établie ; elle raſſembla les da-

mes de ſa cour, qui emmenèrent chacune leur eſclave ; l'on paſſa dans un pavillon bien illuminé.

Il étoit d'une figure octogone & formé par un nombre infini d'aventurines artiſtement jointes l'une à l'autre. On voyoit au plafond une quantité d'eſcarboucles diſperſées comme le ſont les étoiles dans le ciel, qui rendoient une lumière différente de celle du jour, mais cependant très-éclatante. Il parut ſur un théâtre fort bien diſpoſé une dame d'une taille avantageuſe ; ſa robe étoit toute parſemée de diamans en forme d'étoiles ; un voile qui formoit ſa coëffure tomboit juſqu'en bas, & laiſſoit cependant voir ſon viſage. Cette dame repréſentoit la Nuit : il parut à côté d'elle un jeune homme dont la chevelure étoit cachée par un des pans de ſa robe, il repréſentoit Apollon : la Nuit lui adreſſa ces paroles, qu'elle chanta en les accompagnant d'une ſymphonie agréable.

LA NUIT.

Dieu puiſſant dont tous les mortels
Reſſentent le pouvoir ſuprême,
Connoiſſez mon empire & jugez par vous-même,
S'ils doivent comme à vous m'ériger des autels.

Quand sur la terre je préside,
On voit régner les jeux, les spectacles, l'amour;
Des plus charmans plaisirs le mystère est le guide,
Et bien souvent le grand jour
Les trahit, ou les intimide.

APOLLON.

Lorsque je vais chercher le calme sous les eaux;
Je croyois que la Nuit par ses dons favorables,
N'accordoit aux mortels qu'un paisible repos,
Mais puisqu'elle offre encor des momens agréables
Je veux être témoin de ces plaisirs nouveaux.

LA NUIT.

Je ne veux plus vous faire attendre;
Amans qui pour goûter les instans précieux;
De vous voir ou de vous entendre
N'aspirez qu'au moment où j'obscurcis les cieux,
Je ne veux plus vous faire attendre.

Le théâtre représenta alors une campagne agr able :on voyoit dans l'enfoncement un château flanqué de plusieurs tours extrêmement evées, & environné d'un vaste

foſſé. Apollon & la Nuit ſe retirèrent au coin du théâtre, & il parut un acteur qui chanta les paroles ſuivantes.

Errant dans cette plaine,
Sur la cime de cette tour
Juſqu'où la voix s'élève à peine,
J'apperçois Cloris chaque jour.
L'amour, le tendre amour, malgré cette diſtance
A bien ſu rapprocher nos coeurs,
Mais, hélas ! combien de malheurs,
Ont troublé notre intelligence !
De ſes cruels parens l'injuſte prévoyance,
M'ôte un heureux accès dans ce fatal ſejour.
Mais par ces mots tracés, Cloris a ſu m'apprendre
Que dès que l'ombre obſcure aura chaſſé le jour,
Dans ce bois ſolitaire elle eſpère ſe rendre.
Paye-toi ſur mon coeur de ce que je te dois,
Amour, ah ! que mon bonheur eſt extrême !
Je vais pour la première fois
Voir le charmant objet que j'aime:
Mais, Dieux ! le ſort fatal va-t-il trahir mes voeux ?
Bientôt l'éclat du jour ſur nous va ſe répandre,
Helas ! l'inſtant qui doit nous rendre heureux

Se fait toujours trop attendre.
Mais j'apperçois Cloris, ah! volons sur ses pas.

CLORIS.

Trop cher objet que je ne connois pas,
Est-ce vous que je vois paroître?
Oui, mon coeur sait vous reconnoître,
Par son trouble charmant, par ses transports secrets.

L'AMANT.

La distance qui nous sépare
Ne nous a pas permis de distinguer nos traits;
Et cet instant qu'amour dès longtems nous prépare,
Est la première fois que je vois vos attraits.
Depuis que dans vos fers un tendre amour m'engage,
Mon coeur vous croyoit en partage
Des traits qui de Vénus blessoient les yeux jaloux.
Mais en voyant ces traits si charmans & si doux,
Je connois qu'il n'a pu se former une image
Qui fût aussi belle que vous.

CLORIS.

Depuis qu'en cette vaste plaine

Où mes regards vous atteignoient à peine,
L'amour vous a soumis mon coeur ;
Il est livré si bien à ses tendres alarmes ,
Que tous vos soins & tous vos charmes
Ne peuvent pas augmenter mon ardeur.

L'AMANT.

Que vous devez gémir de cette loi sévère ;
Qui vous gène à tous les instans ,
Trompez , trompez les soins d'une barbare mère
Qui vous dérobe à vos beaux ans.

CLORIS.

Hélas ! quelle frayeur extrême
D'un si doux entretien vient troubler les appas ;
Je crois voir chaque instant ma mère sur mes pas ;
Sans ses soupçons , sans sa rigueur extrême ,
Peut-être aurois-je pu cacher que je vous aime.

L'AMANT.

Portez encor plus loin votre ressentiment.

La nuit qui s'étoit retirée au coin du théâtre dit à Apollon ;

Qu'un seul de vos rayons se découvre un
moment,
Avant que je cède à l'aurore,
D'autres objets doivent flatter nos yeux.
Eloignons ces amans.

APOLLON.

Non; laissez-les encore.

Ici la Nuit découvrit un peu la chevelure d'Apollon, qui étoit cachée par un pan de sa robe.

CLORIS.

Quoi, déjà la clarté se répand dans les cieux!

L'AMANT.

Que ne vous fixez-vous, instans délicieux
Où l'on voit l'objet qu'on adore.

Ensemble.

Amour, c'est toi seul que j'implore;
Tu causes nos malheurs, tu dois les réparer.

CLORIS.

Quel cruel désespoir!

L'AMANT.

Quel tourment me dévore !

Ensemble.

Hélas ! il faut nous séparer.

LA NUIT.

Amans, c'en est assez; & vous, aimables songes,
Rassemblez-vous de mille endroits divers,
Etalez à nos yeux les différens mensonges
Dont vous abusez l'univers.

Le théâtre alors représenta le palais du Sommeil, où les Songes entrèrent en foule.

CHŒURS DE SONGES.

Vous nous devez, foibles mortels,
Sur tous les autres Dieux élever des autels.
Nous disposons au gré de notre envie,
Malgré le sort, malgré ses décrets éternels,
De la moitié de votre vie.

UN SONGE AGRÉABLE.

Quelquefois du mortel le plus disgracieux
Je fais un Adonis à qui tout rend les armes.

UN SONGE FUNESTE.

Je force deux aimables yeux
A pleurer triſtement la perte de leurs charmes.

UN SONGE AGRÉABLE.

Une jeune beauté par mes enchantemens,
De ſon fâcheux époux croit ſe voir délivrée.

UN SONGE FUNESTE.

Je rappelle un époux du fond des monumens,
Pour l'offrir aux regards de ſa femme éplorée.

UN SONGE AGRÉABLE.

J'accorde aux tendres coeurs le bonheur le plus doux,
S'ils n'ont pu l'obtenir par leur conſtance extrême.

UN SONGE FUNESTE.

Je livre un tendre coeur, chéri de ce qu'il aime,
A l'horreur des tranſports jaloux.

UN SONGE AGRÉABLE.

J'enchante deux amans affligés par l'abſence,

En les réunissant dans le sein des plaisirs.

UN SONGE FUNESTE.

Je sais troubler l'intelligence
De deux coeurs qui sont bien unis.

UN SONGE AGRÉABLE.

Corine etoit inébranlable,
Rien n'adoucissoit sa rigueur,
En vain l'amant le plus aimable
Espéroit engager son coeur.
Mais une nuit, par un songe saisie,
Qui d'amour lui peignit les traits,
Corine s'éveille & s'écrie,
Dieux! que ne puis-je ainsi songer toute ma vie!
Un seul songe fit plus qu'Amour & tous ses traits.

UN AUTRE SONGE AGRÉABLE.

Vulcain, une nuit en dormant,
Vit Vénus farouche & cruelle,
Qui rebutoit le tendre empressement
De Mars & d'Adonis qu'Amour blessoit pour elle.
O Songe bienheureux dont il fut abusé!
Sans vous eût-il jamais pensé
Que sa femme lui fût fidèle.

Les Songes furent interrompus par une des Heures qui parut ſur le théâtre, & qui dit à la Nuit.

Vos voiles trop long-tems ont obſcurci les cieux.
Déja le char du Dieu qui répand la lumière,
Devroit s'être élevé du vaſte ſein des mers.

APOLLON.

Allez, allez, je vais commencer ma carrière,
Qu'en attendant, l'aurore amuſe l'univers.
O nuit que vous êtes aimable!
Vous raſſemblez les plaiſirs & les jeux,
On doit ſouvent préférer à mes feux
Votre obſcurité favorable.
Lorſqu'inſpiré par le plus tendre amour,
Je pourſuivois Daphné qui fuyoit dans la plaine,
Peut-être, hélas que l'inhumaine,
Ne vouloit fuir que le grand jour.

Ces jeux étant ceſſés, on paſſa dans un ſallon où l'on trouva un feſtin préparé; & la reine m'ayant placé près de ſa perſonne, on mangea des mets délicats qui furent ſervis avec arrangement, les plus excellens vins de la Grèce ne furent point épargnés,

& la joie qui régnoit ſur les viſages & dans les cœurs acheva d'embellir cette fête.

Le génie de la tendreſſe qui y préſidoit, y fit toujours reſſentir ſa préſence. La reine, afin qu'on ne fût occupé que de lui, diſpenſa les dames des attentions contraignantes qu'on devoit à ſon rang, & elle ne voulut avoir d'autre avantage ſur elles que celui d'aimer plus tendrement ſon eſclave.

Sur la fin du feſtin je pris une lyre, & je chantai les amours de Cupidon & de Pſiché; je peignis la curioſité fatale que cette amante avoit expiée par tant de malheurs, je n'oubliai pas ſon voyage aux enfers: je chantai auſſi ſa félicité, lorſque la jalouſie de Venus étant ceſſée, elle ſe vit l'épouſe du Dieu qui fait aimer, Jupiter l'ayant rendue immortelle. Le feſtin fini, chacun ſe diſperſa dans les appartemens, & le reſte de la nuit fut employé à célébrer la puiſſance du génie.

Que mon deſtin alors fut aimable! Je voyois ſans ceſſe cette reine qui m'étoit infiniment chère, & qui paroiſſoit oublier tout pour moi. Je n'étois occupé que d'elle, je négligeois tous les ſecrets de mon art; je n'en connoiſſois point de plus doux que de plaire à la perſonne aimée; mais ce bon-

heur si pur ne dura pas long temps. Il en est des mouvemens de l'amour comme de toutes les choses de la vie qui ne sont jamais si près de leur terme, que lorsqu'elles ont atteint une certaine perfection. Trop de soins de me conserver le cœur de la reine me le fit perdre ; je n'avois d'objet qu'elle ; & quoique je fusse servi chaque jour par des femmes, toutes plus belles les unes que les autres, pas une ne m'inspira le plus léger penchant à l'infidélité ; & jamais la reine qui me faisoit observer par des personnes de confiance, n'eut lieu de se plaindre un moment de moi. Hélas ! la certitude d'être aimée n'est pas ce qui rend une femme fidèle. Cette princesse persuadée que rien ne pouvoit lui ôter mon cœur, commença à le moins chérir ; elle avoit oublié jusques-là tout ce qui pouvoit nous séparer un moment. Notre seule présence nous tenoit lieu de tous les autres plaisirs du monde : mais je m'apperçus chaque jour qu'elle n'avoit plus ce vif empressement qu'inspire l'amour extrême ; elle cherchoit souvent des prétextes pour me quitter. J'aurois pu, par la force de mon art, découvrir ce qui l'éloignoit de moi, mais je craignois de pénétrer des vérités fatales à ma

tendresse, & j'aimois mieux m'en tenir à l'incertitude.

Un jour qu'elle m'avoit laissé seul, je pris le parti d'aller me plaindre au génie qui préside sur les cœurs du changement que je trouvois dans cette princesse. Que vous êtes un cruel génie, lui dis-je, pourquoi rendez vous la reine infidèle? lui ai-je donné lieu de le devenir; depuis l'instant où je l'aime, mon cœur & mes soins se sont-ils désavoués un moment? C'est-là ce qui vous perd, me répondit le génie, trop de fidélité dans un amant jette dans le cœur des femmes une certaine langueur qui les conduit bientôt à l'indifférence; on les attache mieux par des travers. L'amour propre dans une femme est souvent plus fort que celui que j'inspire, & lorsque ce même amour propre n'a plus rien à souhaiter dans un objet, il en cherche un autre qui lui laisse quelque chose à désirer. Mais apprenez, ajouta-t-il, tout votre malheur. Votre reine vous est tout-à-fait infidèle; elle est dans cet instant au même palais des captifs, où elle vous sacrifie à un de ses esclaves. Ah! de quel coup venez-vous de me frapper, lui dis-je, que ne me laissiez-vous ignorer l'excès de ma disgrâce; c'est ne la ressentir

qu'à demi d'en douter encore. Ne vous plaignez pas, dit le genie; ceux à qui je découvre leur ſituation telle qu'elle eſt, ne ſont pas les plus à plaindre; mais je veux bien me juſtifier avec vous du changement de votre reine. C'eſt une injuſtice que d'imputer à l'amour les infidélités qui régnent dans le monde; non, je n'en ſuis pas coupable, les traits dont je frappe les cœurs leur inſpirent ce penchant qu'on appelle tendreſſe, mais ce penchant n'eſt pas fixé à un ſeul objet; d'autres ont droit de ſe l'attirer, ce ſont les occaſions, les événemens, & ſouvent dans les femmes le caprice qui les détermine. Mais, puiſſant génie, lui répliquai-je, ne pouvez-vous au moins faire ceſſer l'infidélité, lorſque la reine voudra me préferer un de ſes captifs; faites qu'il paroiſſe ſi difforme à ſes yeux, qu'il lui inſpire d'abord de l'antipathie. Si je défigurois, répondit-il, toutes les perſonnes qui ſont des infidèles, ou qui le deviennent elles-mêmes; on ne verroit que des monſtres dans l'univers. Croyez-moi, ne cherchez plus qu'à oublier cette princeſſe qui vous ſacrifie; votre vengeance la plus sûre eſt d'imiter ſon exemple.

Je remerciai le génie des conſeils qu'il venoit

venoit de me donner, & je le quittai; mais je n'eus pas la force de les suivre. Je retournai avec précipitation vers cette reine infidèle; je la trouvai de retour du palais des captifs; je lui fis les reproches les plus tendres; elle y répondit avec froideur, & me dit seulement que mes soupçons n'étoient pas fondés, & que je n'avois rien à lui reprocher. Cette façon de se justifier m'accabla de désespoir, & confirma ce que le génie m'avoit appris. Effectivement la reine retourna dès le lendemain au palais des captifs. Je me doutai de cette démarche, j'y arrivai plutôt qu'elle, & ayant tracé quelques figures sur la porte de ce palais, tous les esclaves disparurent. La reine fut dans une surprise extrême de le trouver désert, & son étonnement augmenta bien encore, lorsqu'elle apprit que tous les esclaves, qui étoient dans le reste de son royaume, avoient aussi disparus; & qu'on m'avoit vainement cherché dans tous ses états. La reine, à cette nouvelle, entra dans une fureur extrême; j'eus le plaisir de jouir de son désespoir, car je ne la quittois point, & je m'étois seulement rendu invisible; mais ce qui me perça le cœur jusqu'au fond de l'ame, ce fut

de connoître dans ses emportemens que je n'avois qu'une légère part au regret qu'elle avoit à la perte de ses esclaves ; c'est ce qui me détermina à la laisser plus long-temps dans le trouble où je l'avois mise.

D'abord, elle donna ordre qu'on mît à la voile tous les vaisseaux qui étoient dans ses ports, & qu'on enlevât sur toutes les côtes de l'Asie assez d'esclaves pour repeupler son palais. A l'instant les femmes destinées pour la guerre se partagèrent dans les vaisseaux, & firent voile. Elles étoient toutes animées d'une fureur extrême ; elles avoient la cause publique à venger, & jamais elles ne la prirent tant à cœur. La reine, cependant, étoit d'une impatience extrême de revoir ses navires chargés de mille esclaves différens, qui pussent lui tenir lieu de ceux qu'elle avoit perdus. Je la suivois sans-cesse sans être apperçu d'elle. Combien de fois fus-je prêt d'aller me découvrir à ses genoux, & lui rendre ses captifs ; mais le souvenir de son infidélité me retenoit toujours ; & sans doute avec le temps j'aurois trouvé dans chacun d'eux un rival préféré.

On entendit un jour des cris de joie sur

le port; c'étoit un des bâtimens qui venoit d'y rentrer. La reine s'y transporta avec précipitation : Victoire, victoire, s'écria la dame qui le commandoit, (en appercevant la reine) j'amène à votre majesté les plus beaux esclaves de l'Asie. Alors on jeta un pont de communication pour les débarquer; mais au lieu de ces hommes si beaux, si bien formés qu'on lui avoit vantés, elle ne trouva que des mirmidons, tels qu'on les voit naître sous la zone glaciale. Ils étoient si foibles & si languissans, qu'à peine avoient-ils la force de marcher, & ils étoient tous d'une figure difforme & dégoûtante. La reine s'emporta avec violence contre les femmes de ce navire, qui étoient toutes restées immobiles à l'aspect de ces esclaves, & qui lui jurèrent que dans l'instant qu'elles les avoient enlevés sur la côte de Surate, c'étoit des hommes bien faits. La reine fut obligée de les croire, & elle se consola dans l'attente des autres vaisseaux qu'elle avoit envoyés en course. Elle ordonna qu'en attendant on mît ces chétifs esclaves dans le palais qui étoit devenu désert : mais son dépit augmenta cruellement, lorsqu'elle vit un temps considérable s'écouler sans avo au-

cune nouvelle de ses pirates ; il fallut bien prendre patience. Elle alloit même quelquefois pour égayer sa douleur au palais de ses magots d'esclaves, & à force de parures & d'ornemens, elle tâchoit de réparer dans celui dont elle faisoit choix, la difformité de sa personne. Cette conduite me détermina à m'éloigner d'elle, & réflexions faites, je jugeai que le premier pas pour me conduire à l'oublier, devoit être de ne plus lui donner de marques de mon dépit.

Un jour qu'elle étoit au palais des captifs, en donnant sa main à baiser à un de ces mirmidons dont elle faisoit choix, elle le vit tout d'un coup se transformer en une autre personne, & ce fut moi qui parus à ses yeux. Ne craignez point de me reconnoître, lui dis-je, madame, je ne veux plus me venger des peines que m'a coûté votre infidélité ; j'espère être bientôt assez maître de mon cœur pour vous la pardonner tout-à-fait. Je viens vous demander des pardons infinis des inquiétudes que je vous ai causées ; je reconnois mon erreur ; doit-on faire un crime à la personne aimée de ne plus nous trouver aimable ? Non sans doute ; & c'est à elle à

nous faire des reproches, lorſque nous ceſſons de lui plaire; elle peut nous demander raiſon de la perte de cet amant qui ſavoit ſi bien la charmer, & qu'elle ne retrouve plus; mais, madame, vous m'avez bien fait expier l'offenſe que je vous ai faite en ceſſant de vous plaire; & je veux encore, pour m'acquitter tout-à-fait avec vous, vous rendre vos eſclaves que j'avois fait diſparoître. J'effaçai alors les caractères que j'avois tracés ſur les portes du palais, & ils reparurent tous. J'exigeai ſeulement de la reine que ceux qui étoient venus avec moi dans ſes états, euſſent leur liberté s'ils la demandoient. Elle leur accorda cette grâce, & leur donna un navire pour les porter où ils voudroient aller, donnant à chacun des richeſſes immenſes. Elle voulut eſſayer de me retenir auprès de ſa perſonne : non, lui dis-je, madame, il faut que je vous quitte, quand même cette tendre intelligence qui étoit entre nous pourroit renaître; elle m'offriroit bien moins de charmes, en me faiſant ſouvenir qu'elle auroit pu ceſſer.

La reine me voyant déterminé à partir, m'offrit un de ſes vaiſſeaux; je l'acceptai, & la priai de me conduire juſqu'au port.

Quand nous y fûmes arrivés, vous allez connoître, lui dis-je, madame, quel eſt l'amant que vous perdez; alors je montai ſur le bâtiment qui fut transformé tout-à-coup en un élephant qui avoit des aîles, & qui traverſant les airs avec rapidité, me déroba bientôt à ſes yeux.

Ce fut dans mon palais que j'allai chercher une ſeconde fois un aſyle contre l'amour. Là, je me formois chaque jour des ſoins différens, pour éloigner de moi le déſir de m'expoſer encore aux caprices d'une maîtreſſe. Je rentrai en commerce avec les autres génies, afin de n'en avoir plus avec celui qui tyranniſe nos cœurs. Je contribuois comme eux aux différentes révolutions qui arrivoient dans l'univers; mais je ne voulus jamais avoir part à celles qui étoient favorables aux mortels.

J'accordai dans ce temps-là mon ſecours à un prince de l'Aſie, qui éprouvoit les diſgrâces les plus cruelles; & voici comment je m'intéreſſai à ſon ſort. J'allai un jour me promener dans une petite isle qui eſt proche de la côte de Malabar, je fus charmé de ſa ſituation, & de l'air pur qu'on y reſpiroit. On y voyoit une plaine aſſez étendue, ſemée en différens endroits

de peupliers & d'autres arbres, au pied desquels couloient des ruisseaux qui se perdoient quelquefois à la vue, & reparoissoient dans plusieurs éloignemens. Il y avoit dans une extrémité de cette plaine, une colline d'où l'on appercevoit la mer, quelquefois paisible, & quelquefois menaçant cette isle par un bruit effroyable & par des flots élevés, sous lesquels elle sembloit vouloir l'ensevelir. J'apperçus au pied de cette colline un homme qui rêvoit profondément; il régnoit un air de majesté dans sa personne, quoiqu'une tristesse extrême fût peinte sur son visage & dans ses actions. Il poussoit à tous momens de profonds soupirs; je l'abordai. Est-il possible, lui dis-je, qu'un séjour si beau puisse être habité par quelqu'un qui paroisse en goûter si peu les charmes; il faut que la cause de votre douleur soit bien grande, puisqu'elle peut tenir contre des objets si propres à vous en distraire. Je suis le plus malheureux de tous les mortels, me répondit-il, les circonstances qui m'ont amené dans cette isle ne servent qu'à m'en rendre les beautés plus insupportables; un désert affreux, où je ne verrois que des roches arides, conviendroit mieux à ma situation. Daignez

me confier vos diſgrâces, lui dis-je, par quelque puiſſance qu'elles ſoient cauſées, je pourrai en arrêter le cours. Hélas ! dit-il, ſi le comble des malheurs doit en être le terme, je touche ſans doute à la fin de ma misère ; je veux bien vous conter l'hiſtoire de ma vie, & quoique ce ſoit aigrir mon déſeſpoir, que de me rappeler ces images cruelles, heureux ſi la pitié, que vous ne pourrez me refuſer, m'attire le ſecours que vous venez de me promettre.

HISTOIRE

Du prince Amadan.

IL n'eſt pas que vous n'ayez entendu parler de la mort du Mogol, cet événement, qui a tant cauſé de révolutions dans ſes états, eſt encore trop récent, pour ne pas intéreſſer toute l'Aſie; je ſuis l'aîné des trois fils que ce prince a laiſſé.

La couronne, ſelon les loix de l'empire, paſſa ſur ma tête; mon ſecond frère, avec qui j'avois toujours été tendrement uni, ne s'oppoſa point à mes droits; mais le troi-

fième en devint fi jaloux, qu'il réfolut de s'en établir, par la force, de plus puiffans que les miens.

Il forma une armée confidérable en peu de temps; & comme il avoit fu cacher jufques-là fes deffeins ambitieux, il vint me furprendre dans ma ville capitale, lorfque j'avois à peine raffemblé de quoi la défendre; il m'affiégea dans cette place, & fupérieur par l'avantage du nombre, malgré toute la réfiftance que je pus faire, il l'emporta d'affaut & me fit fon prifonnier.

La feule ambition n'étoit pas ce qui me le rendoit contraire, il avoit conçu dès l'enfance une inimitié extrême contre moi, quoique je ne me la fuffe point attirée; & fe trouvant alors maître de mon fort,. il fignala fa haine par la cruauté la plus odieufe.

Pendant le règne de mon père, je devins éperdument amoureux d'une jeune Circaffienne, appelée Carifime, & quoiqu'elle eût toutes les grâces qui rendent une femme aimable, les talens de fon efprit, fon bon caractère, & la tendreffe qu'elle conçut pour moi, m'attachèrent encore plus à elle.

Lorfqu'on me la fit voir pour la première fois, charmé que je fus de fa beauté,

je voulus connoître son cœur; & pour y réussir, & ne devoir qu'à moi-même le penchant que je voulois lui inspirer, je lui cachai mon rang, & au lieu de voir le fils de l'empereur dans son amant, elle n'y découvrit qu'un simple particulier qui l'aimoit avec une passion extrême.

Ma délicatesse eut un heureux succès. Je parvins à lui faire ressentir cet amour si tendre qu'elle m'avoit inspiré ; & pour éprouver sa constance, je lui fis proposer plusieurs fois d'être mise au sérail du fils de l'empereur. On lui fit pressentir que les talens dont elle étoit douée la rendroient la favorite. Son cœur résista à ces espérances, qui auroient séduit toutes les autres femmes de l'Asie ; un sacrifice qui me fut d'autant plus cher, qu'elle ne voulut pas même me le faire valoir : elle me le cacha, & conserva pour moi une conduite telle que l'homme le plus amoureux & le plus délicat pouvoit le désirer.

J'allois passer auprès d'elle tous les momens dont je pouvois disposer. Là, débarrassé de l'éclat du rang & des grandeurs, je ressentois qu'il n'est point d'empire plus doux que de régner sur le cœur de ce qu'on aime.

L'empereur mon père mourut alors, & me voyant maître de tant d'états & de moi même, je ne ſongeai qu'à récompenſer la fidélité de ma chère Cariſime; & lui découvrant quel étoit ſon amant, je la plaçai avec moi ſur le trône. C'eſt dans ces inſtans où je goûtois la douceur d'avoir rendue heureuſe une perſonne que j'aimois, que ce frère cruel vint m'aſſiéger dans ma ville capitale, & lorſqu'il l'eut priſe, il me frappa par un coup plus affreux que de m'ôter la vie. Il fit charger de fers l'impératrice, & m'en ayant accablé moi-même, il nous fit conduire tous deux dans une place publique. Là, il ordonna à un de ces eſclaves de lui apporter la tête de cette princeſſe. Cet arrêt me fit pâlir d'horreur & d'effroi. J'allai me jeter à ſes pieds, & lui offrir ma vie pour épargner celle de ma chère Cariſime qui vint s'offrir elle-même, & lui demander grâce pour moi : mais ce tyran fut inexorable; ma douleur & les larmes d'une beauté ſi digne de le fléchir ne le rendirent que plus barbare. Il répéta l'ordre qu'il venoit de donner; j'en fus ſi frappé, que j'en perdis l'uſage des ſens. Je tombai dans une léthargie dont on ne me tira que pour m'apprendre la mort fu-

neste d'une personne qui m'étoit si chère, & l'on me conduisit dans cette isle où vous me trouvez.

Ce discours achevé, ce prince se mit à répandre des larmes avec des sanglots & des murmures, tristes ressources des malheureux. Je fus pénétré de ses disgrâces jusqu'au fond du cœur, & je formai le dessein de punir ce frère cruel qui l'avoit traité si indignement. Venez, lui dis-je, votre sort me touche, & vous allez bientôt être vengé. Alors je me transportai avec lui à la cour du tyran, & je le couvris d'un voile qui le rendoit invisible : nous trouvâmes ce frère odieux, environné de tous ses courtisans : je le frappai d'un coup mortel, dont il expira bientôt à leurs yeux.

Aussitôt je leur découvris le prince Amadan. Voilà votre empereur ; leur dis-je ; c'est par mon secours qu'il se trouve sur le trône de son père ; ne conservez la mémoire du tyran que pour la détester, & obéissez à ce prince qui doit régner sur vous : aimez-le, ou du moins craignez le pouvoir d'un génie tel que moi, qui le protégera toujours.

A ces mots, chacun rendit hommage à son empereur. Les uns poussoient des cris

de joie, & venoient embraſſer ſes genoux; les autres me rendoient grâces de la mort du tyran. Enfin ce prince remonta ſur le trône de ſes ancêtres. Cependant une douleur mortelle étoit peinte ſur ſon viſage. D'où vient cette triſteſſe, lui dis-je? le ſouvenir des cruautés de votre frère n'a-t-il pas dû être effacé par ſon ſang que vous avez vu couler? Non, me dit-il, puiſſant génie, je ſens tout ce que je vous dois; je connois le prix d'une couronne que vous me rendez, mais ce n'eſt pas aſſez pour calmer mes alarmes.

Ce trône où j'avois placé une perſonne qui m'étoit ſi chère, me rappelle ſans ceſſe le ſouvenir de ſa mort, & cette perte fatale me ſera toujours plus ſenſible que tout ce qui pourra m'arriver de favorable pendant le reſte de ma vie: mais, Dieux! qu'apperçois-je, ajouta-t-il, en regardant une dame qui s'approchoit du trône, ſoutenue ſur deux de ſes officiers? Eſt-ce vous que je vois, ma chère Cariſime? A ces mots, il courut au-devant d'elle, & par les plus tendres embraſſemens, ils ſe témoignèrent l'un & l'autre tout ce que reſſentent deux amans qui ſe croient ſéparés par la mort, & qui ſe retrouvent heureux

& fidèles. Un des officiers me conta comment le tyran s'étoit contenté de faire pleurer à ſon frère la mort de l'impératrice, ſans lui avoir ôté la vie, & qu'il l'avoit ſeulement reléguée dans un endroit écarté du ſérail; & que, pour prévenir les révolutions qu'il craignoit que ſon autre frère ne causât dans l'empire, il l'avoit fait périr miſérablement.

Lorſqu'Amadan & Cariſime furent revenus du ſaiſiſſement que leur avoit cauſé une félicité ſi imprevue, ils voulurent ſe jeter à mes pieds, pour me rendre grâces du bonheur dont ils jouiſſoient. Non, leur dis-je, le plaiſir que je reſſens de vous avoir rendus heureux eſt une récompenſe qui m'eſt aſſez chère. Je leur promis de les revoir ſouvent, & de les protéger toujours; & je m'en retournai enſuite dans mon palais.

Ce fut là que j'éprouvai encore le pouvoir de l'amour, malgré les réſolutions que j'avois formées de ne le plus reconnoître; il vint me trouver dans mon palais. Je ſuis accablé de ſoins, me dit-il; cette grande ville que la Seine arroſe me donne ſeule tant d'occupations, qu'elle me fait ſouvent négliger une partie de la terre. Accordez-

moi votre ſecours dans une occaſion qui m'intéreſſe : allez ſur les bords où la mer méditerranée forme un golfe conſidérable, vous trouverez une ville ſuperbe, dont toutes les rues ſont formées par des canaux. Dans une extrémité de cette ville eſt un palais où réſide une fée que ces peuples appellent la Sageſſe, là vous verrez une jeune perſonne qui a toutes les grâces de la beauté, elle s'appelle Zelmaïde ; à peine a-t-elle atteint ſa quinzième année, elle va engager ſon cœur ſous les loix de cette fée que je viens de vous nommer ; mais je veux que ce ſoit les miennes qu'elle ſubiſſe. Allez, c'eſt vous que je charge de lui faire connoître ma puiſſance ; mille gens m'ont demandé cet emploi avec zèle ; n'en craignez point de ſuites fâcheuſes ; je vous ſuis garant de tout ce qui pourra vous arriver.

Je n'oſai pas réſiſter à ce puiſſant génie, quoique je connuſſe les extrêmités auxquelles il m'avoit déja porté : je volai vers ce palais qu'il m'avoit déſigné. J'y reconnus d'abord cette jeune perſonne qu'il vouloit aſſujettir : je trouvai le moyen de m'introduire dans ſon appartement, & enfin, je parvins à lui donner du dégoût pour le ſéjour où elle alloit paſſer toute ſa vie.

Je crus d'abord que je l'avois conduite à la tendresse, sans que mon cœur s'y fût intéressé ; mais je connus bientôt que j'avois été plus loin qu'elle, ou du moins que je ressentois moi-même tout le penchant que je lui avois inspiré.

Déjà le jour approchoit qu'elle devoit aller au pied du trône de la fée, lui jurer une fidélité inviolable ; mais pour prévenir cet instant qui devoit la rendre esclave pour toute sa vie, je convins avec elle que je l'enlèverois auparavant. Le jour destiné pour la cérémonie étant arrivé, on para cette jeune victime pour la mener en triomphe à l'endroit où elle devoit être immolée. Déja le ministre de la fée tenoit le livre redoutable dans lequel elle alloit lire ces caractères qui marquoient le terme de sa liberté ; lorsque je la dérobai tout-à-coup aux yeux de l'assemblée, & la transportai dans mon palais.

Là, elle goûta avec une joye infinie la différence d'une vie libre & riante, à celle qu'elle avoit menée dans ce séjour où régnoit la contrainte. Nous n'avions plus pour tiers que le tendre amour, & jamais deux cœurs qu'il unit n'ont été plus agréablement occupés l'un de l'autre.

Quelle égalité d'humeur, quelles attentions ne me trouvai-je pas dans ma nouvelle conquête! Rien ne pouvoit lui ôter un inſtant le ſouvenir de la perſonne aimée; elle donnoit tous ſes momens aux ſoins qui pouvoient m'aſſurer de ſon cœur: cette conduite me charmoit, & j'y répondois par la mienne.

Mais ma ſatisfaction ne fut pas toujours auſſi parfaite; au bout de quelque temps je m'apperçus que les attentions continuelles de la jeune perſonne commençoient à me gêner. Je me fis des reproches de cette différence que je trouvois dans mon cœur; je me rappelois les peines que j'avois ſouffertes, lorſque la reine d'Achem m'avoit marqué du changement. Je prenois ſur moi pour que Zelmaïde ne s'apperçût pas de cette révolution; mais le cœur ne peut longtemps ſe trahir, pour cacher ce qu'il reſſent; & d'ailleurs elle aimoit trop, pour ne pas s'appercevoir qu'elle étoit moins aimée. Elle me fit des reproches qui n'étoient que trop fondés; cependant, ces mêmes reproches & mes remords ne firent que me donner plus d'éloignement pour elle; je cherchois les occaſions qui pouvoient m'en ſéparer.

Enfin, ne pouvant plus me contraindre, je lui dis un jour que j'allois dans une ville proche de mon palais, pour prêter des secours néceſſaires à des perſonnes que je protégeois dès longtemps, & que je ſerois bientôt de retour.

Que je ſuis malheureuſe, me dit-elle! Je n'ai connu que trop que votre cœur n'eſt plus le même pour moi : vous allez me quitter, & quelques jours d'abſence ſuffiront pour me l'ôter tout-à-fait. Hélas! le premier objet qui va s'offrir à vos yeux me bannira même de votre ſouvenir. Vous ſacrifierez le cœur le plus tendre & le plus fidèle à une perſonne peut-être indigne du vôtre, & qui ne vous aimera pas. Quel crime ai-je à me reprocher que de vous avoir trop aimé, & de vous aimer encore? Falloit-il me tirer du ſein de ma patrie, pour me conduire dans un ſéjour où vous me rendez ſi malheureuſe? Mais je ne vous demande point de me laiſſer retourner dans ma famille, quoique votre infidélité me cauſe un déſeſpoir cruel : hélas! il me ſemble que ce ſeroit encore un plus grand malheur de ne vous pas voir! Demeurez du moins auprès de moi : la pitié ne peut-elle rien au défaut de la tendreſſe? Alors elle répandit un torrent

de larmes, capables d'attendrir tout autre qu'un amant infidèle.

J'en fus touché ; mais cependant elles ne furent pas assez puissantes pour me retenir. Je partis, lui promettant de la revoir bientôt.

A peine fus-je arrivé dans cette ville, où j'avois dessein d'aller, que j'éprouvai l'effet de la prédiction qu'elle m'avoit faite; je devins amoureux d'une dame qui n'avoit pas, à beaucoup près, le mérite de celle que j'oubliois; & pour surcroît de malheur, je ne pus jamais m'en faire aimer. Je ne négligeai rien ; le temps, les soins, les empressemens, tout fut mis en usage, & tout ne contribua qu'à me rendre plus amoureux & moins chéri.

Que j'expie bien, me disois-je à tous momens, l'infidélité que j'ai faite à la plus aimable personne du monde! Enfin, rebuté de ne faire aucun progrès sur le cœur de cette nouvelle maîtresse, je pris le parti de retourner auprès de celle que j'avois laissée dans mon palais; les peines qu'on m'avoit fait souffrir m'avoient rendu plus sensible à celles que je lui avois coûté; j'allai la rejoindre, je la trouvai presque mourante. La beauté de ses traits & son humeur enjouée

avoient fait place à la maigreur pâle, & à la ſombre triſteſſe.

Je fus pénétré de l'état où je l'avois réduite ; mais ſentant bien que mon cœur ne pouvoit plus être occupé d'elle, je ne voulus point la tromper ; je lui avouai même le goût que j'avois pris pour une autre dame, & comment j'en avois été puni. J'embraſſai cent fois ſes genoux, en lui demandant pardon de mon infidélité. Vous allez être témoin, lui dis-je, madame, de mon ſincère repentir ; je vais me mettre hors d'état de faire jamais d'infidélité, ni d'en éprouver moi-même. Je pris alors un breuvage ſi puiſſant, qu'il arriva tout-à-coup une révolution dans toute ma perſonne ; mon viſage vieillit, & reçut ces rides que l'âge avancé amène ; ma taille devint courbée, mes jambes s'affoiblirent, & toutes mes forces diminuèrent. Enfin je paſſai en un inſtant du brillant de la jeuneſſe, à la vieilleſſe peſante.

Ce changement ſe fit dans l'intérieur, comme au-dehors de ma perſonne : je ne ſentis plus en moi ces mouvemens vifs que donne le feu de l'âge ; cette tendreſſe que je venois d'éprouver ne m'offroit plus qu'une idée éloignée, qui ne touchoit preſque

pas. Ne vous plaignez plus de moi, lui dis-je, avec une voix caſſée & tremblante ; vous êtes cauſe en partie de l'extrémité où je viens de me porter ; comme ce ſont les paſſions qui ont cauſé les diſgrâces de ma vie, j'ai voulu paſſer à cet âge qui les affoiblit ſi fort, qu'elles ne peuvent plus nous tyranniſer. Zelmaïde fut frappée d'une ſurpriſe extrême. Elle recherchoit en moi cet amant qui lui étoit ſi cher ; & quoique ſes yeux ne le trouvaſſent plus, ſon cœur ſe plaiſoit à le lui repréſenter encore.

Je lui offris des richeſſes immenſes, & de la tranſporter en un inſtant dans le ſéjour qu'elle voudroit choiſir ; elle refuſa l'un & l'autre, & me demanda pour toute grâce de produire en elle le changement que j'avois cauſé en moi. Je vous ai trop aimé, me dit-elle, pour ne pas m'attacher tout-à-fait à votre ſort. Je lui obéis, & depuis ce temps-là nous avons vécu paiſiblement enſemble, unis par une douce amitié.

Pour moi, le ſeul dégoût que j'ai éprouvé depuis, eſt cette humeur chagrine preſque toujours inſéparable de la vieilleſſe ; ma plus forte paſſion à préſent eſt de conter mes aventures. Je paſſe une partie du jour dans les campagnes, où je rencontre toutes les

femmes que je rencontre à écouter l'hiſtoire de ma vie, & j'offre à celles qui s'y portent avec quelque complaiſance, tous les ſecours que je puis tirer de mon art. J'ai lieu de me louer de la vôtre, ajouta-t-il, contez-moi à votre tour vos aventures, & vous pourrez tout attendre de ma reconnoiſſance.

La princeſſe Zéloïde, toujours occupée de ſes malheurs, fit part au vieux Génie de tout ce qui lui étoit arrivé depuis l'inſtant de ſa naiſſance. Il en fut touché: je ne peux rien à préſent pour vous, lui dit-il; la fée qui vous protège eſt auſſi puiſſante que moi; je puis ſeulement vous annoncer que la fin de vos diſgrâces s'approche; & je ſerai le premier à vous féliciter lorſque vous ſerez heureuſe.

A ces mots le génie diſparut, & la princeſſe continua ſa route, en ſe rappelant ce qui venoit de lui arriver. Sa rêverie fut interrompue par un grand bruit qu'elle entendit fort proche d'elle; elle apperçut un char dans lequel il y avoit trois figures animées, dont les dehors & les tons de voix étoient effroyables, & qui lui dirent de les venir joindre. La princeſſe d'abord voulut fuir, mais ſe reſſouvenant qu'elle ne devoit ſe

livrer qu'à ce qui lui faisoit horreur, elle alla sans balancer se placer au milieu des trois monstres. A peine fut-elle entrée dans leur char, qu'il fut emporté avec une rapidité extrême. Elle avoit les yeux baissés, & attendoit avec impatience la fin d'un aussi triste voyage. Enfin le char s'arrêta, & les monstres en sortirent; un d'eux aida la princesse à en descendre, & ils la conduisirent jusqu'au pied des remparts d'une grande ville, où à peine la princesse fut-elle entrée que les monstres disparurent, & laissèrent autour d'elle à leur place le roi son père, la fée protectrice & le prince son amant. Zeloïde ne savoit ce qu'elle devoit croire de cette métamorphose; & craignant que ce ne fût encore une illusion qui pouvoit lui être fatale, elle voulut s'éloigner; mais la fée l'arrêta. Voici le remède à vos malheurs, dit-elle; vous avez assez expié le peu de confiance que vous avez eu dans mes conseils: jouissez à présent d'une heureuse destinée, le sort qui rendoit toutes vos volontés funestes n'a plus de droit sur vous.

La princesse alla embrasser son père, & après des marques mutuelles de la tendresse la plus vive, ce prince la conduisit dans

ſon palais entre les bras de la reine ſa mère : là, les tranſports les plus tendres ſe renouvellèrent. Le roi & la reine, lui dit la fée, ſont informés des ſentimens réciproques qui vous uniſſent avec le prince Amanzariſdine ; ils ſont inſtruits de ſa naiſſance, & des qualités qui le rendent digne de vous ; ils conſentiroient à vous voir unis par l'hymenée, ſi le ſort tyrannique n'avoit pas attaché au vôtre des conditions qui ne permettent pas de ſonger à cet heureux ſacrifice.

On conduiſit la princeſſe dans ſon appartement pour y goûter un repos dont elle devoit avoir un grand beſoin : enſuite le roi & la reine, la fée & le prince, ſe rejoignirent pour tenir conſeil ſur ſa ſituation. Généreuſe fée, dit Amanzariſdine, ne laiſſez pas imparfait le bonheur que je tiens de vous ; triomphez, s'il eſt poſſible, des obſtacles qui me refuſent la main de la princeſſe. Je connois, reprit la fée, le génie dont la domination s'étend ſur tous les cœurs ; allons le conſulter, peut-être que ſes oracles termineront notre peine.

Le conſeil de la fée fut généralement applaudi, & le jour fut choiſi pour aller interroger ce génie ; la princeſſe devoit en être. L'inſtant de partir arrivé ; on monta

dan

dans un char de la fée qui, pendant que la route dura, expliqua à la princeſſe les ſoins qu'elle s'étoit donnés pour raſſembler le roi ſon père & le prince qui s'étoient trouvés avec elle ſur ſon paſſage, ſous des formes monſtrueuſes.

Ils arrivèrent enfin au palais du génie; les routes qui y conduiſent étoient ſemées de mille peuples différens; ils ſuivoient tous une fée dont le viſage étoit riant, que l'on appelle l'Eſpérance, qui ſouvent les égaroit au lieu de les bien conduire.

Le roi & la reine, la fée, la princeſſe & le prince arrivèrent juſqu'au pied du trône où le génie étoit aſſis. Ce trône étoit ſoutenu par une fée puiſſante, qu'on appelle l'Imagination; tous les mouvemens de l'eſprit & du cœur, excepté la raiſon, étoient diſperſés à l'entour de la fée; elle adreſſa ainſi la parole au génie.

» Toi dont l'empire s'exerce ſur les cœurs, apprends-nous, puiſſant génie, quelle eſt la véritable faveur qu'une tendre amante peut accorder à ce qu'elle aime ». Le génie ſourit avec grâce, & regardant le prince & la princeſſe, répondit à la queſtion de la fée par ce ſeul mot: LA FIDÉLITÉ.

Alors un brillant nuage couvrit le trône du génie, & la fée prit ainsi la parole.

» Votre destinée change bien de face, dit-elle à la princesse, l'oracle du génie vous fait connoître que les véritables faveurs qui font la félicité des amans, ne consistent que dans les sentimens; cette maxime n'est pas toujours reçue dans le monde, mais nous en devons croire l'amour même qui vient de la prononcer. Les marques de fidélité, dit-il, que vous donnerez au prince que vous souhaitez pour époux, rempliront ce nombre de faveurs que vous devez lui accorder avant que de lui donner la main. Votre sort, princesse, dépend à présent de votre cœur: ses mouvemens hâteront votre hymenée, ou l'éloigneront pour jamais. Vous avez déjà commencé à accorder au prince ces faveurs auxquelles vous êtes condamnée par la fidélité où vous êtes restée pour lui malgré les contradictions que vous avez souffertes & qui auroient dû vous porter à ne le plus aimer; mais il est encore d'autres épreuves auxquelles votre cœur n'a pas été exposé, l'absence les fera naître, ainsi il faut que le prince & vous soyez séparés pendant un temps que je ne puis vous fixer: venez, je vais vous conduire

dans un séjour où vos yeux n'appercevront rien que d'agréable. Vous êtes entrée dans votre seizième année, vous pourrez former des désirs & les satisfaire ; la prédiction du génie qui vous les avoit rendus funestes n'a plus de droit sur vous ».

La fée alors prit par la main la princesse, qui reçut les marques de tendresse les plus vives du roi & de la reine, & la conduisit jusqu'à son char où elle monta avec elle. Le prince alla se jeter aux genoux de Zeloïde : quoi, vous vous éloignez, lui dit-il ? je n'aurai donc plus que mon cœur pour me conserver le vôtre ? il ne me sera plus permis d'y joindre des soins ? votre tendresse pourra-t-elle se soutenir contre l'absence ? c'est presque toujours l'écueil des plus grandes passions, & peut-être mon cœur tout seul trouvera-t-il des ressources contr'elle ? je ne vous en aimerai que mieux. C'est tout ce que je souhaite, dit la princesse, n'employez point ces instans qui nous restent à me peindre vos inquiétudes ; rassurez-moi plutôt contre les miennes, & me persuadez que je vous serai toujours chère. Le prince à ces mots prit une main de la princesse qui s'offrit d'elle-même, & la

baisa cent fois avec les transports d'un homme parfaitement touché.

La fée l'arrêta, & lui dit : prince, ne différez plus votre départ, vous retardez par-là le bonheur que vous souhaitez. Adieu, espérez d'être un jour au comble de vos vœux, mes soins vont en hâter le moment. Alors le char de la fée traversant les airs, les déroba bientôt à la vue. Enfin après avoir passé par différens climats, elles arrivèrent dans une ville fort étendue & fort peuplée; elle étoit séparée par un beau fleuve qui rouloit des eaux claires. Elles entrèrent dans un palais magnifique. Il sembloit que la princesse y fût attendue, car dans l'instant qu'elle parut, un nombre d'officiers vint la recevoir & la conduisirent dans un des appartemens. Voici, dit la fée, le séjour que je vous ai destiné, je l'habiterai avec vous. Les peuples de ce pays se forment des mœurs à leur gré, la plupart ne connoissent d'autres loix que leurs désirs; deux seules passions qui renferment toutes les autres gouvernent absolument leurs cœurs, ce sont l'amour-propre & l'intérêt; vous les connoîtrez bientôt plus particulièrement : il faut que vous fassiez des sociétés avec les femmes de cette

nation, & que vous connoissiez du moins par les autres combien le cœur peut être agité de changemens divers.

A peine eurent-elles séjourné quelque temps dans cette ville, que tout ce qu'il y avoit de seigneurs de la nation & des pays étrangers se formèrent un accès chez elles; presque tous n'épargnoient rien pour plaire à Zeloïde. Les fêtes, les empressemens, les assiduités, furent souvent mis en usage, & la fée remarquoit avec soin le nombre de cavaliers qui à l'envi l'un de l'autre cherchoient à engager le cœur de la princesse; elle n'oublioit aucune circonstance des démarches qu'ils faisoient pour elle, & de l'insensibilité avec laquelle la princesse considéroit leur tendresse & leur empressement.

Parmi ceux qui formoient sa cour, il y en avoit un que la fée avoit présenté elle-même; il s'appeloit Aristène, & avoit toutes les qualités qui rendent un homme accompli; mais il n'eut pas un sort plus heureux que les autres.

Il y avoit déjà un an que la princesse recevoit tous ces hommages, sans que son cœur s'y trouvât intéressé. L'éloignement n'avoit rien effacé de sa tendresse pour le prince Amanzarifdine; elle en parloit à

tous momens à la fée ; elle lui avouoit qu'elle ressentoit une joie extrême de faire un sacrifice à son amant de tous les vœux qu'on lui offroit chaque jour. Non, lui disoit-elle, depuis que je suis séparée de lui, rien n'a pu balancer un moment ses droits sur mon cœur ; & si j'ai été capable de quelqu'autre mouvement, c'est une certaine pitié que je ne puis refuser à la destinée d'Aristène ; il semble que l'indifférence où je suis pour ses soins le jette dans l'état du monde le plus malheureux ; cependant cette pitié ne sauroit m'engager à le rendre moins à plaindre ; mais si je pouvois être capable de changement, ce seroit en sa faveur. Ah, princesse, répondit la fée, que cette pitié m'est suspecte ! Je crains bien qu'Amanzarifdine ne règne pas aussi souverainement dans votre cœur que vous venez de me le dire ! quoiqu'il en soit, je ne vous en fais pas un crime ; vous êtes à présent maîtresse de vos volontés ; & si votre cœur n'étoit plus le même, & qu'un autre objet y tînt la place du prince qui devoit être votre époux, je vous conseille de ne vous point piquer d'une fidélité contraignante. Nous habiterons ce séjour-ci aussi long-temps que vous voudrez, peut-être même que l'événement ne justifiera

que trop votre inconſtance : le prince peut vous être toujours fidèle, mais auſſi l'abſence a des droits biens puiſſans ſur les cœurs ; il en eſt peu dont elle n'affoibliſſe au moins la tendreſſe. Quoi ! voulez vous, répliqua la princeſſe, que la ſeule incertitude me détermine au changement ? non, j'aime trop Amanzarifdine pour l'oublier un ſeul inſtant ; & quand je ne pourrois pas douter qu'il ne fût infidèle, je ſens qu'il faudroit des efforts violens pour me porter à l'imiter. D'ailleurs, quand je perdrois cette tendreſſe qui m'attache à lui, comment oublierois-je ces ſoins, ces larmes, & enfin toutes ces marques d'un amour extrême qu'il m'a coûté. Ah, qu'une fille bien née doit être aſſujettie quand elle a fait connoître qu'elle aime ; il faut reſpecter les démarches qu'elle a faites en faveur d'un amant, & ce n'eſt qu'en l'aimant toute ſa vie qu'elle peut les juſtifier.

Ariſtène qui les joignit interrompit cette converſation : il y avoit un air de joie & de confiance répandu ſur ſon viſage : madame, dit-il à la princeſſe, je viens vous apprendre une aventure qui doit abſolument déterminer votre cœur à oublier cet amant qui eſt éloigné de vous. Quand vous ſaurez

l'infidélité que je vais vous conter ; vous jugerez que le génie qui préſide cette année ſur les abſences, y a attaché des circonſtances ſi malheureuſes, que pas un des amans qui ſe rejoindront ne ſe retrouvera ſidèle : la princeſſe crut que cet exemple d'infidélité qu'on vouloit lui citer, n'étoit qu'une de ces imaginations vaines dont ſes jeunes courtiſans l'ennuyoient chaque jour ; elle ſe détermina à l'écouter ſans curioſité & ſans crainte, Ariſtène commença ainſi ſa narration.

Il eſt arrivé depuis peu de jours dans un des ports que ce royaume a dans l'Océan, un vaiſſeau qui revient des côtes de l'Aſie ; ſa navigation a été ſi heureuſe, qu'il n'a été que quatre mois à faire ſon vaſte trajet ; c'eſt un de mes frères qui le commande, & qui vient de me conter l'hiſtoire que je vais vous apprendre.

Il s'embarqua il y a un an pour faire le voyage de l'Aſie ; il arriva enfin au bout de trois mois à la vue de Surate, où il devoit prendre terre ; mais il fut ſurpris d'une tempête qui l'obligea de regagner la pleine mer, où il vogua pluſieurs jours au gré des vents. La tempête ceſſée, il alla chercher un aſyle dans un port proche duquel il ſe trouva, pour réparer les dommages que les coups de vents

& de mer avoient fait à son navire. Ce port étoit fort éloigné du lieu de sa destination ; y étant entré il débarqua dans la ville ; elle étoit fort belle & fort étendue. En y entrant il entendit retentir mille cris de joie, on voyoit des trophées & d'autres édifices élevés dans toutes les places. Il demanda la cause de ces réjouissances : c'est, lui dit-on, l'hyménée du prince Amanzarifdine, fils de notre roi, il épouse demain la princesse de Perse. Zeloïde pâlit au nom d'Amanzarifdine ; la fée, de concert avec elle, avoit caché à toutes les personnes de leur société que ce prince fût destiné à être son époux ; on savoit bien qu'elle devoit être unie au sort d'un prince qu'elle aimoit, mais chacun ignoroit son pays & son nom, & celui même de Zeloïde. Elle consulta le visage de la fée, & croyant y appercevoir le même trouble qu'elle ressentoit, son inquiétude en devint plus vive. Elle ne voulut pas cependant interrompre Aristène, afin d'être plutôt tirée d'une incertitude qui la jetoit dans l'état du monde le plus triste & le plus violent.

Mon frère, continua Aristène, fut conduit chez l'officier qui commandoit le port, qui lui accorda l'asyle & les choses dont il avoit besoin pour réparer son bâtiment : il lui fit en

reconnoissance présent de mille bijoux fort estimés par cette nation, & fort communs dans la nôtre. L'officier les reçut, & lui dit que ces présens étoient assez considérables pour les offrir à son Roi, & que c'étoit une occasion pour lui être présenté. Mon frère le pria de les garder, & lui dit qu'il en avoit encore d'autres, dont il seroit charmé de faire hommage à ce monarque. L'officier le conduisit au pied du trône : le prince Amanzarifdine étoit alors auprès du roi son pere, & comme il a beaucoup voyagé, & qu'il sait les langues de presque tous les peuples du monde, il parla à mon frere celle dont on se sert dans notre nation : & après qu'il eut salué le roi, & offert ses présens, il le conduisit dans les jardins du palais pour l'entretenir.

Vous aurez parcouru tout le monde, quand vous serez à la fin du voyage que vous venez d'entreprendre, dit le prince; mais il ne pourra rien vous offrir d'aussi étonnant que l'histoire de ma vie ; il s'y trouve un trait qui est la marque la plus sensible de l'inconstance du cœur des hommes; & quoique je ne m'en fasse pas un crime, je ne sais quel ascendant me force à le citer pour exemple aux personnes qui l'ignorent : j'espère seulement décrier le génie qui préside sur les cœurs ; c'est

lui qui m'a forcé à faire l'infidélité la plus affreuse à une princesse digne d'être toujours aimée. Certainement un homme sage doit se défendre d'être assujetti aux loix d'un génie aussi injuste & aussi capricieux; j'avouerai en même temps que cette maxime que j'établis est plus aisée à proposer qu'à suivre, & je l'ai bien éprouvé par moi-même.

Par des circonstances qu'il est inutile de vous dire, le roi mon père a été pendant plusieurs années contraint, en m'éloignant de lui, de se priver d'un fils qui lui est cher, & dont il est tendrement aimé. J'ai assez long-temps voyagé, pour obéir à cette destinée qui m'arrachoit d'entre ses bras. J'abordai, il y a deux ans, dans un royaume où je trouvai toute une nation dans un état de consternation & de désespoir. La princesse Zeloïde, fille de leur roi, alloit être enlevée dans les airs par deux oiseaux, sans qu'on sût en quel lieu elle devoit être transportée. Je fus témoin de ce triste spectacle; je vis cette princesse à l'instant de cette aventure, elle avoit toutes ces grâces qui font tant d'impression sur les cœurs, & le mien les éprouva; je fus si touché de ses malheurs & de ses charmes, que je résolus de la chercher dans toute la terre. Après avoir essuyé mille contradictions, je la trou-

vai enfin : je lui découvris ma tendreſſe ; elle y fut ſenſible au point même que, pour y avoir répondu, elle éprouva les diſgrâces les plus cruelles : toute autre conſtance que la ſienne ſe ſeroit laſſée. Je l'aimai auſſi de la paſſion la plus tendre & la plus vive.

Il y a environ ſix mois, qu'étant obligé de me ſéparer d'elle pour un temps, au bout duquel nous devions être unis pour toujours, après nous être fait l'un & l'autre des proteſtations de ne nous être jamais infidèles ; elle partit ; & moi je m'embarquai peu de jours après pour venir demander à mon père ſes ambaſſadeurs, qui devoient aſſiſter à la cérémonie de notre hymenée, pour y donner ſon conſentement. Je reſſentis pendant quelques jours tout ce que l'abſence offre de déſeſpoir aux cœurs bien touchés ; mais à peine ſuis-je arrivé à la cour, que mon père m'ayant propoſé d'épouſer la fille du roi de Perſe, il s'eſt fait dans mon cœur une révolution ſi ſubite au moment que j'ai vu cette princeſſe, que j'ai oublié Zéloïde, à qui j'ai coûté tant d'alarmes. Ces tranſports d'un amour extrême n'ont plus d'autre objet que la princeſſe à qui je vais donner la main. Je me reproche quelquefois cette infidélité ; peut-être, me dis-je à moi-même, que

Zeloïde a déjà appris mon injuſtice ; je connois combien elle eſt tendre & fidèle, elle mourra peut-être de douleur ; je lui ai causé mille diſgrâces ; cent fois ſes beaux yeux ont répandu des larmes, c'eſt moi qui les faiſois couler ; & pour prix de toute ſa tendreſſe, un moment ſuffit pour me la faire oublier. Toutes ces réflexions me touchent à peine. Qu'il eſt différent de plaindre quelqu'un qu'on aime, ou une perſonne qui nous eſt indifférente. Quand je l'aimois, l'idée du plus léger déplaiſir qu'elle devoit éprouver me faiſoit reſſentir les douleurs les plus cruelles : à préſent mes remords ne ſont fondés que ſur la ſeule raiſon ; & en vérité, les mouvemens qu'elle inſpire à notre cœur ſont ſi foibles, qu'à peine peuvent-ils l'émouvoir. Avouez donc, ajoûta-t-il, que le génie qui fait naître nos affections eſt bien bizarre.

Le prince pria mon frère de ſe trouver le lendemain à la cérémonie. Il s'y rendit avec empreſſement, & vit les deux époux s'approcher de l'autel. Cette joie ſi vive, que répand dans le cœur un amour mutuel, étoit bien peinte ſur leurs viſages & dans leurs diſcours.

La princeſſe Zeloïde qui juſques-là s'étoit

fait violence, ne put en cet endroit s'empêcher d'éclater. Arrêtez, dit-elle, cruel Ariſtène, n'achevez pas de me porter des coups ſi funeſtes; alors elle pouſſa mille ſanglots, & tomba enfin dans un évanouiſſement dont la fée la fit revenir, en la touchant d'un anneau qui avoit cette puiſſance: mais quelle fut la ſurpriſe de la princeſſe! lorſqu'elle ouvrit les yeux; tout-à-coup elle vit dans Ariſtène une métamorphoſe entiére de ſa perſonne: il parut à ſa place le prince Amanzarifdine qui ſe jeta aux genoux de la princeſſe, & les tint longtemps embraſſés ſans pouvoir lui parler. Ils reſtèrent tous deux dans ces tranſports qui cauſent un ſaiſiſſement ſi puiſſant & ſi doux. Heureux amans, leur dit la fée, voici l'inſtant où votre bonheur commence, rien ne pourra plus le troubler. Vous, dit-elle à la princeſſe, pardonnez au prince, caché ſous l'apparence d'Ariſtene, par le ſecours de mon art, les peines qu'il vient de vous coûter; elles étoient néceſſaires pour être la dernière preuve de votre fidélité; votre deſtinée eſt remplie, & la prédiction du génie a eu ſon effet; vous ne deviez jamais être unie à un époux, que vous ne lui euſſiez accordé MILLE ET UNE FAVEURS avant

que votre hymen s'achevât, selon l'oracle du génie qui préside sur les cœurs. Les plus chères faveurs qu'on reçoit de la personne aimée, ce sont les marques de fidélité. Le prince qu'Aristène vous cachoit a été témoin lui-même des sacrifices que vous lui avez faits ; vous avez dédaigné mille & une conquête, trop contente de l'espoir de l'avoir pour époux : le nombre des faveurs que vous lui deviez accorder est assez rempli par tant de marques de fidélité. Quelle tendresse plus vive & plus suivie peut jamais unir deux époux, & qu'on verroit peu d'hymens s'achever, si le sort mettoit toujours de pareilles conditions entre deux amans. Pour vous, dit-elle au prince, vous ne deviez jamais aimer, que la raison ne justifiât votre amour. Les sentimens que la princesse vous a inspirés, & la conduite qu'elle a tenue remplissent assez votre horoscope. Venez, tendres & estimables amans, volons vers le palais du père de la princesse, & que le plus heureux hymenée unisse à jamais vos cœurs. Déjà le char de la fée qui les transporte dévance le nuage qui vole avec le plus de rapidité. Ils arrivèrent au palais du père de Zéloïde, qui, charmé de son retour, & de ce qu'il étoit libre d'accomplir

fon hymenée, en ordonna la fête pour le lendemain.

La fée avoit pourvu à tout, & les ambaſſadeurs du père d'Amanzarifdine étoient arrivés pour le repréſenter à cette cérémonie; enfin l'inſtant marqué arriva. La fée, par le fecours de fon art, avoit formé, pendant une feule nuit, les aprêts d'un ſi grand jour. Déjà le miniſtre du génie qui forme les nœuds des époux alloit unir le prince & la princeſſe, lorſqu'on vit arriver tout-à-coup un char dans lequel on reconnut le roi, père d'Amanzarifdine, & la reine ſa mère; il y avoit avec eux une jeune dame & un jeune homme, tous deux d'une beauté ſurprenante. La reine, mère d'Amanzarifdine, les préſenta à la princeſſe; c'eſt par le fecours de ces deux aimables amans, dit-elle, que nous avons le plaiſir d'être préſens à votre hymenée. Vous ne me reconnoiſſez pas, dit le jeune homme à la princeſſe Zéloïde, vous m'avez vu bien différent de ce que je vous parois aujourd'hui. Je fuis ce vieux génie qui vous fit tant de frayeur, & qui vous conta fes aventures, pendant que vous étiez dans cette vaſte campagne. Je me fuis laſſé de l'état paiſible, mais ennuyeux, où je m'étois réduit, & j'ai

reconnu qu'il valoit mieux être agité par les paſſions, que d'être livré à l'humeur ſombre & chagrine de la vieilleſſe. Voilà cette jeune perſonne que j'avois métamorphoſée en même temps que moi: nous avons retrouvé tous deux, en reprenant notre jeuneſſe, cet amour tendre qui nous uniſſoit avant de l'avoir ſacrifiée. Je vous avois promis d'être le premier à vous féliciter ſur la fin de vos malheurs; je ſuis charmé d'être témoin du plus heureux inſtant de votre vie. Je ne vous offrirai point les ſecours de mon art pour embellir cette fête, la préſence de deux amans ſi parfaits y donne tout l'éclat qu'elle peut avoir, & vous trouvez tous deux dans votre cœur tout ce qui peut la rendre parfaitement heureuſe. Alors le roi & la reine, qui venoient d'arriver, ſe placèrent ſur des trônes qui furent élevés à l'inſtant; & ces illuſtres amans, en ſe donnant la main, confirmèrent cette union que l'amour avoit déjà formée dans leurs cœurs, & qu'il y conſerva tout le reſte de leur vie.

Fin du trente-deuxième volume.

TABLE
DES CONTES.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

AVERTISSEMENT de l'Editeur. page 5

LES SOIRÉES BRETONNES.

Hiſtoire du prince Engageant. 25
Hiſtoire de la princeſſe Adreſſe 33
Hiſtoire du prince Bel-Eſprit & de la princeſſe Brillante. 55
Hiſtoire du prince Entendement & de la princeſſe Viperine. 65
Hiſtoire du roi Brigandor, des princes Parlepeu & Franchot, & de la princeſſe Bienfaiſante. 93
Hiſtoire du prince Languedor & de la princeſſe Toujoursbelle. 115
Hiſtoire du ſage Famagongoma, de la princeſſe Froideur, & du prince Cœurbrulant. 117

Madame DE LINTOT.

Timandre & Bleuette. page 179
Le prince Sincer. 215
Tendrebrun & Constance. 255

MONCRIF.

Les aventures de Zéloïde & d'Amanzarifdine. 322
Histoire de la princesse Zéloïde. 323
Histoire de Mutalib. 343
Histoire d'Amanzarifdine. 357
Histoire du vieux Génie. 382
Histoire du prince Amadan. 440

Fin de la Table du Tome trente-deuxième.

AVIS
AU RELIEUR;

POUR placer les figures des Tomes XXXI. & XXXII. du CABINET DES FÉES, édition *in*-12. de GENÈVE.

Funeſtine. *Qu'on me donne la première veuve, & qu'on ſe dépêche.* Tom. XXXI. pag. 31

La petite grenouille verte. *Je ſuis une amie de l'oiſeau, ménagez-moi* 185

Le loup galleux. *La Fée des Brouſſailles ne veut pas que le roi & la reine ayent des enfans.* 383

Les ſoirées Brétonnes. *Vous ſavez que j'aime beaucoup ce fruit.* Tom. XXXII 32

Timandre & Bleuette. *Ne craignez rien & daignez m'écouter un moment* 205

Aventures de Zéloïde. *Fille, nous avons réſolu, mon frère & moi, de l'honorer de notre tendreſſe.* 380